

HISTOIRE
DES
COLONIES PÉNALES
DE L'ANGLETERRE
DANS L'AUSTRALIE;

Par M. Ernest de Blosseville,

CONSEILLER DE PRÉFECTURE DE SEINE ET OISE.



PARIS.

AD. LE CLERE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N^o 35;

DELAUNAY, LIBRAIRE; AU PALAIS-ROYAL;

DANDELY, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS.

1831.

HISTOIRE
DES
COLONIES PÉNALES
DE L'ANGLETERRE.

F 7 A 38

HISTOIRE

~~16256~~

DES

COLONIES PÉNALES

DE L'ANGLÈTERRE

DANS L'AUSTRALIE;

PAR M. ERNEST DE BLOSSEVILLE,

CONSEILLER DE PRÉFECTURE DE SEINE ET OISE.



PARIS. — IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET C^{ie},
QUAI DES AUGUSTINS, n° 35.

Delightful land in wildness c'en benign,
The glorious past in ours, the future thine.

CAMPBELL : Lines on the departure of
emigrants for New South Wales.

PARIS.

ADRIEN LE CLERE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, n° 35;

DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL;

DANDELY, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS.

—
1851.

AVERTISSEMENT.



Les livres à théorie abondent :
les ouvrages pratiques ne sont nulle part.

GUST. DE BEAUMONT ET ALEX. DE TOCQUEVILLE.

DEPUIS un demi-siècle les principes de l'organisation sociale ont été sans cesse remis en question, avec plus d'aigreur et de vivacité que de conviction et de logique. L'esprit de parti a trop souvent présidé à des débats que leur nature semblait devoir le plus sûrement préserver de son pernicieux contact; mais, s'il est un point dont jusqu'à ce jour il ne se soit pas emparé, et qui paraisse réunir toutes les opinions dans un accord unanime, c'est la nécessité de remédier aux dangers dont la libération

légale des forçats menace la société. Les tribunes de nos deux assemblées délibérantes, les votes d'un grand nombre de conseils-généraux, les discussions de nos journaux politiques et judiciaires, les mémoires des sociétés savantes, les romanciers même et le théâtre, tous les organes enfin de l'opinion publique se sont accordés pour signaler et flétrir, dans le régime pénal actuellement adopté, une école de perfectionnement du crime, d'où sortent toutes formées les associations de malfaiteurs. Les hommes les plus éclairés se sont prononcés avec énergie contre les abus d'une législation qui, après avoir retranché de la société des hommes accessibles peut-être encore à des sentimens honnêtes, les lui rend experts dans tous les crimes, et membres d'une nation distincte et hostile, renfermée dans la nation, avec ses conventions particulières de vertus et de vices.

Mais, si les hommes d'État et les publicistes n'ont qu'une voix pour reconnaître la nécessité de reviser cette importante

partie de notre législation criminelle, leur unanimité cesse dès qu'il s'agit du choix d'un nouveau système. L'auteur de cet ouvrage n'a point la prétention de publier des aperçus neufs sur un sujet si souvent agité; il sait qu'il n'est plus permis que de résumer ce qui a été dit. Assez de plans ont été tracés, assez de conseils donnés au gouvernement; mais il a cru reconnaître que l'immense majorité des suffrages s'est prononcée pour le projet d'employer les forçats à des établissemens coloniaux, et que cependant les détails de la grande épreuve tentée par l'Angleterre dans l'Australie avec un succès si prodigieux, restent encore généralement ignorés. Le nom impropre de Botany-Bay, quelques beaux vers de Delille, des nouvelles vagues et confuses rapportées, à de très-longes intervalles, par les feuilles publiques, forment, pour la plupart des hommes qui ont étudié cette importante matière, la masse des notions recueillies jusqu'à ce jour sur la colonie pénale des Anglais. Un publiciste

couronné par une société savante, et dont le travail mérite d'ailleurs des éloges sans réserve, a même dit, en parlant des déportés de la Grande-Bretagne : « Le régime » auquel ils sont soumis va incessamment » être connu, et l'arrivée de l'Astrolabe à » Sydney nous donne l'espérance d'avoir » des détails circonstanciés sur la législation et l'administration de cette colonie. » Nous possédons, il est vrai, trop peu de documens publiés dans notre langue sur les établissemens anglais des terres australes, et les traducteurs français n'ont pas même choisi les relations les plus intéressantes. Cependant les récits trop incomplets de White, de Barrington, de Watkin-Tench, de Turnbull, de Grant et d'Evans, présentent encore quelques détails remplis d'intérêt, et divers journaux de voyages ont analysé les écrits beaucoup plus étendus et plus utiles des Collins, de Hunter, de Wentworth, de Cunningham et de King, dont quelques exemplaires sont parvenus en France. Notre littérature

s'honore aussi d'un monument que réclameront un jour les archives de la cinquième partie du monde. La relation du voyage de découvertes du capitaine Baudin aux terres australes, rédigée par Péron, et continuée par le capitaine Louis de Freycinet, est un de ces ouvrages du premier ordre, qu'il n'est plus permis d'ignorer, quand on traite la question des colonies pénales (1).

Réunir sous la forme d'un résumé his-

(1) Il existe beaucoup d'écrits dans notre langue sur la question des forçats et des réclusionnaires. L'auteur de cette Histoire est bien loin de vouloir dissimuler combien il doit à leur examen. Mais consacrés presque entièrement à faire ressortir les inconvéniens du régime suivi jusqu'à ce jour pour les bagnes et les prisons, ils s'occupent peu des Annales de l'Australie. Parmi les publicistes qui ont consacré leurs veilles à ces travaux aussi arides qu'importans, il faut mentionner ici, tant en France qu'à l'étranger, M^{me} Fry et MM. Livingston, Et. Dumont, Villermé, Quetelet, Roscoe, Ginouvier, Fresnel, Julius, Vingtrinier, Montlinot, de Kirckhoff, Duc-Pétiaux, Gurney, Robert-Vaux, Allen, Marquet-Vasselot, Francis, Cunningham et Buxton. D'autres noms également recommandables se reproduiront dans les considérations préliminaires de cet ouvrage.

torique les divers documens épars dans des livres publiés à Londres ou à Sydney, et les joindre au petit nombre de matériaux que présentait déjà la Bibliographie française, tel a été le seul but de l'auteur de cet essai. Il a voulu remplir une immense lacune qu'il croyait reconnaître dans une partie intéressante de l'histoire et de l'économie politique des temps modernes. Il a jugé utile de bien constater des faits dont l'obscurité laisse trop d'avantage à l'esprit de système si prompt à adopter l'erreur qui le flatte, et à la mauvaise foi si habile à dénaturer les évènements qui la contredisent. Les adversaires du système des colonies pénales parlent avec affectation du roman de Botany-Bay; il n'est peut-être pas hors de propos de leur en révéler l'histoire.

Avant d'entrer en matière, il reste à exposer le plan adopté pour ce livre, et les obstacles rencontrés dans son exécution.

L'histoire des établissemens anglais aux terres australes n'offre aucun point de

ressemblance avec les sujets déjà traités par les historiens. Il en est résulté pour l'auteur de continuelles difficultés. Aucun des ornemens familiers au genre historique ne lui est permis : point de ces faits éclatans qui subjuguent l'attention; point d'éloquence délibérative, point de héros, point de guerres, à peine quelques légères escarmouches. Certain d'être jugé d'après les règles imposées aux historiens, forcé de recourir le plus souvent, malgré l'importance du sujet, aux formes plus familières de la statistique et des voyages, il s'est résigné à reconnoître que, dans un récit qui s'écarte à peine du cercle des foyers domestiques, l'abandon de tout amour-propre d'auteur lui étoit impérieusement prescrit. Peut-être cet aveu lui donnera-t-il quelques titres à l'indulgence de ses lecteurs.

On remarquera, sans doute, une grande disproportion entre les développemens accordés aux diverses années, quoique l'importance des progrès ait toujours mar-

ché à peu près du même pas. Cette inégalité a été commandée par la nature du sujet. Le devoir de l'auteur étant d'exposer les faits au bon sens public, qui saurait bien séparer l'exemple à suivre de la faute à éviter, il a fallu insister d'abord sur de minutieuses circonstances dont la répétition aurait entraîné trop d'ennui. A mesure que la nation grandit, le récit rentre dans des bornes plus étroites. Enfin, un tableau général de l'état actuel d'une civilisation si soudainement improvisée vient couronner une œuvre que la proximité seule des évènements permet de ne pas considérer comme fabuleuse.

De nombreuses recherches ont été commandées par la nécessité de consulter une foule de documens épars dans des bibliothèques particulières : un tel emploi de temps peut expliquer, sinon excuser, les imperfections de cet essai.

De courtes notices sur les principaux ouvrages qui ont fourni les matériaux de

l'Histoire de la colonie pénale anglaise, sont réunies à la fin de ce volume : plusieurs mériteraient les honneurs de la traduction, et la plupart pourraient être considérablement abrégées. L'auteur a presque toujours réussi à se procurer la communication des originaux. Il doit avouer aussi combien il est redevable à la Revue Britannique, au *Edinburgh* et *Quarterly Reviews*, à l'*Asiatic Journal*, aux nouvelles Annales des Voyages, et enfin aux notes de trois compagnons de voyage du capitaine Duperrey.



INTRODUCTION.

Le corps politique a, comme le corps humain, des humeurs viciieuses qu'il faut souvent évacuer. C'est l'emploi des lois pénales, dont les plus parfaites sont celles qui savent, pour ainsi dire, extraire le résidu de bien qui peut y rester, pour le remettre dans la masse de la société. (*Le président DE BRASSES; Histoire des Navigations aux terres australes, tom. I, liv. 1, pag. 29.*)

The vices of mankind must frequently require the severity of justice, but a wise state will direct that severity to the greatest moral and political good. COLLINS.

Les vices de l'humanité peuvent souvent exiger la sévérité de la justice; mais un État prévoyant doit faire tourner cette sévérité au plus grand bien moral et politique.

LA critique a souvent reproché aux vieux historiens l'absence presque entière de détails sur les mœurs natives et les coutumes premières des plus grands peuples. Réduits presque sur tous les points à l'indécision des conjectures, doutant même de l'existence des chefs que

nous nommons nos premiers Rois , nous recherchons avec une avide curiosité les moindres circonstances des anciennes chroniques; nous interrogeons les débris mutilés, les obscures archives des âges passés; nous cherchons à déterrer quelque monument sous les ruines des siècles, et, pour ne pas perdre le fruit de nos investigations, nous finissons presque toujours par adopter des mensonges convenus, qui n'abusent plus personne, et que nous n'aurions cependant pas le courage de répudier.

Bien différentes sont les nations qui, naissant sous nos yeux, prennent la civilisation au degré de perfectionnement où nous l'avons élevée à travers tant d'épreuves. Rien d'incertain dans leurs annales; peut-être même un jour, en présence de réalités qu'elles ne pourront couvrir d'un voile héroïque, nous envieront-elles cette incertitude que nous déplorons. Dépouillée de tout prestige, leur histoire n'aura point les charmes de la nôtre;

chez elles aucune place pour les fictions de l'âge d'or : mais ce que l'imagination perdra dans leurs souvenirs, les sciences morales l'auront gagné, et l'esprit humain ne saurait se plaindre de cet échange.

Ici point d'érudition à étaler, point de modèle à suivre. L'histoire de la colonie pénale anglaise, qui est loin de compter encore cinquante années d'existence, n'offre à l'écrivain aucun rapprochement possible avec les récits des historiens grecs et latins ou des chroniqueurs du moyen âge. Jusqu'aux temps modernes, la déportation n'avait pas été appliquée aux crimes et aux délits ordinaires; privilège des criminels d'État et des courtisans disgraciés, elle ne pouvait que difficilement être combinée avec un système de colonies. Les irruptions des Barbares, les invasions des pirates Normands, quelquefois sans résultats durables, plus souvent terminées par une fusion entre les hordes envahissantes et les peuplades envahies, n'excluent pas moins toute

espèce de comparaison ; il en est de même pour d'autres différences également palpables des premiers établissemens formés par l'Europe en Amérique, au milieu de tous les désastres de la guerre. Comparables tout au plus aux compagnons de Romulus, et encore ce parallèle serait-il forcé, les premiers habitans Européens de l'Australie doivent conserver une physionomie originale parmi les fondateurs de nations.

Quelques publicistes, Jérémie Bentham entre autres et Malte-Brun, se sont prononcés avec énergie contre l'inconvenance et le danger de donner à un peuple une origine impure. « C'est la vertu malheureuse, a dit le savant » géographe, qui doit peupler un État naissant... Des quakers, a-t-on ajouté (1), des puritains, des hommes pieux fuyant les persécutions, s'y entendent bien autrement que des brigands, des assassins, des conjurés. »

(1) M. le marquis Barbé-Marbois.

Déjà l'abbé Raynal avait dit : « Il faut aux nouveaux États d'autres fondateurs que des brigands. » Au premier aperçu, cette unique pensée, revêtue de formes diverses, doit paraître difficile à réfuter. Consultons cependant l'expérience des anciens jours : la Grèce choissoit l'élite de sa jeunesse pour former ses colonies. La populeuse Syracuse, la riche Tarente, Marseille, plus chère à nos souvenirs, peuvent s'honorer d'une origine sans tache : un ramas d'aventuriers Étrusques, Sabelliens et Grecs, après s'être aggloméré dans le Latium, a fondé *la Ville-Éternelle* (1). Ce rapprochement parle assez de lui-même.

Peut-être néanmoins pourrait-on opposer, non sans quelque apparence d'avantage, les siècles nombreux qui, en s'écoulant depuis la fondation de Rome, ont fait taire à la longue

(1) L'enfance des États, comme celle des hommes, est toujours déraisonnable.

Le président DE BROSSES, tom. I, pag. 35.

la voix des préjugés ; mais l'histoire moderne a aussi ses enseignemens. Après combien de générations les races françaises les plus illustres ont-elles brigué l'alliance des filles des *Flibustiers* ? et, pour spécialiser plus encore la réponse, la mauvaise renommée des *Squatters* et des *Back-woods men* assigne-t-elle, après si peu d'années, au peuple de Washington un rang inférieur dans ses relations politiques ?

Mais ces considérations, quelque poids qu'elles puissent mettre dans la balance, ne sont que d'un intérêt bien secondaire, lorsqu'il faut apporter remède à un mal flagrant que chacun en France reconnaît et signale. Et n'est-il pas prouvé par l'expérience des siècles, Malte-Brun lui-même l'a reconnu, que, dans toutes les colonies où la transportation bienveillante se combine avec la déportation, ce sont en général les colons volontaires qui deviennent la véritable souche de la nation nouvelle ? En fût-il autrement, serait-il raisonnable de sacrifier à la suscepti-

bilité d'un amour-propre national à venir, toutes les garanties que promet aux générations présentes la colonisation des forcés ?

Il est permis de s'étonner que la France, si glorieusement accoutumée à servir de modèle aux autres États, ait si long-temps négligé de satisfaire un des besoins les plus impérieux des sociétés modernes. Jadis le Portugal déportait la plupart de ses condamnés à mort à Mozambique et aux Indes. Embarqués par commutation de peine sur les navires armés pour l'exploration des côtes d'Afrique ou d'Asie, ces malheureux devaient descendre les premiers à terre pour reconnaître le pays. S'ils réussissaient dans ces missions périlleuses, une grâce entière, sous condition de ne point quitter les établissemens coloniaux, devenait le prix de leurs services. Quelques résultats heureux pour la réforme des coupables furent obtenus par ce système, qui aurait dû être assis sur une base plus large et exécuté d'une manière plus suivie. Vers la fin du dix-hui-

tième siècle, le Portugal se bornait à exiler ses criminels d'État dans le royaume du Congo. Aujourd'hui encore il en envoie quelques-uns aux îles du Cap-Vert, à Bissao et à Cachéo.

De son côté, la Hollande a long-temps versé dans diverses contrées de l'Asie l'écume de sa population. Les *presidios* d'Afrique, des Malouines et de Mindanao (1), les déserts de la Sibérie, attestent que la Russie et l'Espagne se rencontrant, après des points de départ bien opposés, à peu près au même degré de l'échelle de la civilisation, ont également reconnu la nécessité de déporter les criminels. Mais si, chez ces peuples, le vœu de la justice a été satisfait, et le sol natal délivré de présences menaçantes, à peine voyons-nous que, sauf l'essai du Portugal, ils aient tenté d'utiliser la déportation, et les colonies pénales restaient dans leurs mains sans résultats féconds.

(1) C'est à Samboangan, dans l'île de Mindanao, que sont déportés les criminels des Philippines.

Il était réservé à la prévoyante Angleterre de trouver dans les châtimens mêmes infligés à ses malfaiteurs de nouveaux élémens de prospérité. Le succès que tous les bons esprits pouvaient prévoir a bientôt dépassé toutes les prévisions, et il ne reste plus à la France qu'à s'instruire par l'exemple d'une nation rivale, pour obtenir de semblables résultats ou des résultats meilleurs, sans passer par toutes les fautes qui ont si tristement signalé les premiers essais de la Grande-Bretagne. Le temps a démontré les vices d'une administration sans système suivi; la leçon ne sera pas perdue, et déjà des peuples ont intérêt à l'étudier. La Prusse, sans marine, sans possessions d'outre-mer, vient d'introduire dans ses lois la salutaire mesure de la déportation des condamnés; les États de Hesse-Darmstadt (1) agitent cette

(1) M. Van Bibra, membre de la seconde chambre représentative de Hesse-Darmstadt, a fait une motion tendant à proposer la déportation des criminels du

question importante, et les partisans de la colonisation des forçats peuvent compter dans leurs rangs le dernier souverain d'une île à peine livrée à la civilisation. Pomaré II, roi d'Otahiti, mort en 1821, admirait l'établissement pénal des Anglais, et avait résolu de donner à son peuple une institution semblable. L'île Palmerston était choisie pour recevoir les turbulens et les malfaiteurs de ses États, et les missionnaires anglicans devaient prévenir de cette mesure les gouver-

grand-duché, comme allègement de frais à la charge de l'État, pour meurtre, infanticide, vol sur les grands chemins, incendie et parjure. Suivant son système, beaucoup d'hommes, antérieurement condamnés à dix ou vingt ans de réclusion, accepteraient une commutation de peine dans l'espoir d'un avenir meilleur. La Nouvelle-Galles et la terre de Van Diémen seraient destinées à les recevoir, et tous les deux ou trois ans une expédition partirait de Hambourg ou d'un port de la Hollande. De cette mesure résulterait autant d'économie pour l'État que d'avantages pour le condamné.

nemens d'Europe et d'Amérique. Pomaré attachait même un si grand prix à l'amendement des coupables, que le but principal de cette notification diplomatique était de prévenir l'enlèvement des déportés Otahitiens pour la culture des colonies.

La nécessité de sauver la France d'un mal présent n'est pas la seule considération qui milite en faveur de notre système de colonisation. A une époque où la race européenne paraît devoir s'étendre dans l'univers entier, combien ne serait-il pas d'une sage prévoyance de préparer à nos neveux, sur des terres étrangères, une seconde patrie où ils retrouvent les mœurs, les lois, les autels de la terre natale, la langue de leurs pères, les avantages d'une origine commune, des noms pareils aux noms des compagnons de leur enfance ! La nation britannique s'est ménagé pour l'avenir cette immense ressource, dont elle a embrassé d'un coup-d'œil les incalculables résultats. La France la possédait sous le ciel de la Loui-

siane et du Canada, et, quelques efforts que l'Angleterre ait tentés pour altérer le type national, peut-être un jour reparaitra-t-il dans toute sa pureté. L'exemple de l'Espagne doit sembler, au temps où nous vivons, peu favorable à de telles espérances; mais quelques développemens auraient bientôt démontré que la terre de Cortès et de Las-Cases, que la patrie adoptive de Colomb ne saurait être déshéritée pour jamais de sa légitime influence sur des fils qui, en secouant un joug devenu trop pesant, ont cependant conservé intacte leur individualité nationale. Les haines présentes, enfantées par une lutte opiniâtre, les préventions répandues à dessein par des peuples rivaux, ne tarderont pas à disparaître, quand la force des choses amenant la lassitude d'une guerre inutile, et joignant au fait le droit non contesté, aura consolidé l'émancipation de l'Amérique espagnole. Quelques nouveaux rapports, quelques combinaisons nouvelles qui s'établissent dans la poli-

tique du monde, lorsque viendra le jour où les États de l'Amérique du Sud resteront complètement rassurés sur les projets de la mère-patrie, l'Espagne retrouvera dans des relations bienveillantes, dans des préférences justifiées par la communauté d'origine, une compensation de ses pertes actuelles, que son cabinet et ses publicistes paraissent bien loin de prévoir, ou se refusent encore à reconnaître.

La France a bien, il est vrai, à plusieurs reprises, mais sans aucune suite, tenté divers essais de colonisation pénale. Dès 1558, le marquis de La Roche, lieutenant général du Canada, avait déposé à l'île de Sable, sur les côtes de l'Acadie, quelques condamnés extraits des prisons de France. Beaucoup plus tard, Law, au milieu de ses vastes conceptions financières, fit composer des mémoires sur cette question d'économie politique, et les bords du Mississipi reçurent plusieurs convois de malfaiteurs et de filles perdues; mais cet essai mal conçu et plus mal exécuté dégénéra bien-

tôt en persécution odieuse , et n'obtint aucun succès. Un roman célèbre (1) a reproduit quelques détails de cette malheureuse tentative.

Plus tard, vers 1763, une nouvelle entreprise eut pour théâtre la Guyane, sur les rivages du Kourraux; mais l'extinction de la mendicité était le but de ce projet, bien plus que la colonisation des condamnés que l'on y faisait entrer à peine comme futur contingent. Les auteurs du nouveau plan et les agens chargés de son exécution ne surent pas profiter de la triste expérience qui vient d'être signalée. Sur douze mille colons volontaires, la plupart sortis de la Lorraine, neuf mille succombèrent bientôt victimes d'une cruelle imprévoyance.

Enfin, après beaucoup de projets abandonnés, et divers autres essais peu importans et presque inaperçus, dont la Guyane fut aussi le théâtre, l'Assemblée Constituante, dont le comité de mendicité avait songé à former une

(1) Manon Lescaut.

colonie sur la côte d'Afrique, statua dans son Code pénal; décrété le 25 septembre 1791, que les établissemens nécessaires à la déportation seraient faits dans un lieu déterminé. Une loi du 1^{er} novembre suivant désigna Madagascar; mais cette disposition législative resta inexécutée. Plus tard, le représentant Boulay proposa la déportation sans condamnation préalable, comme mesure de sûreté publique. Son avis ne prévalut pas, du moins dans la loi écrite; mais bientôt le Directoire prononça de son propre mouvement cette peine contre de malheureux prêtres enveloppés avec ses plus redoutables adversaires dans une même proscription. Il est inutile de faire remarquer que, dans ce tumulte des partis, un but de colonisation ne présidait point à la pensée des dépositaires de l'autorité; la déportation appliquée à de prétendus délits politiques n'offrit qu'illégalité et barbarie. Long-temps le nom de Sinamary ne rappellera que de désastreux souvenirs.

Une loi du 17 mars 1802 ne tarda pas à substituer provisoirement à cette peine celle de la flétrissure. Mais bientôt un nouveau Code consacra la déportation, et dans les huit premières années de son existence, cent onze condamnations furent prononcées sans recevoir leur exécution, qui n'a pas encore eu lieu. On ne doit pas oublier, dans cet aperçu, un essai infructueux fait en 1800 aux îles Séchelles, où la faible population de cette colonie repoussa énergiquement l'introduction de cent trente déportés qui allèrent presque tous périr dans le canal de Mozambique.

Il faut mentionner encore dans un ordre de projets bien différens, mais tendant au même but, une ordonnance royale du 9 septembre 1814, qui prescrivit l'institution d'une prison d'essai ouverte à tous les condamnés du royaume, au-dessous de vingt ans, pour les préparer par l'ordre, le travail et les instructions religieuses et morales, à devenir, en recouvrant leur liberté, des citoyens pai-

sibles et utiles à la société. L'ouverture de cette prison, confiée à la surveillance du vénérable duc de La Rochefoucauld - Liancourt, devait avoir lieu le 1^{er} mai 1815. Les suites désastreuses du 20 mars ont arrêté l'exécution de cet essai philanthropique.

Telles avaient été les faibles tentatives de la France, et déjà la colonie pénale des Anglais jouissait de la plus étonnante prospérité, lorsque le gouvernement, après mille projets tantôt étouffés dans les bureaux des ministères, tantôt soumis sans résultats à des commissions dont les lumières ne sauraient être contestées, voulut remédier à un état de choses aussi peu légal. Voyant que depuis la promulgation du Code pénal la peine de la déportation était restée illusoire, il affecta, par une ordonnance du 2 avril 1817, la maison centrale du Mont - Saint - Michel aux condamnés à cette peine, qui, au nombre d'environ cinquante, se trouvaient disséminés dans diverses prisons. Celle de Pierre - Châtel fut

assignée aux condamnés au bannissement.

Dix-huit mois après l'adoption de cette mesure évidemment provisoire, le ministre de l'intérieur, M. Lainé, dans un rapport au Roi sur la mendicité, les prisons et les bagnes (novembre 1818), reconnut les avantages de la déportation des forçats dans les colonies; mais son opinion n'était pas encore entièrement fixée, et il avouait avec franchise le besoin de provoquer de plus amples recherches, et d'appeler l'attention publique à l'aide du Gouvernement.

Une commission de membres du conseil d'État et de l'administration supérieure de la marine (1) fut nommée le 6 février 1819, pour examiner entre autres sujets la question suivante : *Convient-il de substituer la déportation aux travaux forcés, tels qu'ils sont établis ?* Cette commission, sous la présidence

(1) Elle se composoit entr'autres membres de MM. Siméon, Capelle, de La Borde, Jurien, Degérando.

de M. le comte Siméon, embrassant le sujet dans toute son étendue, s'occupa d'abord de la spécialité des bagnes, selon la durée des peines, et rejeta ce système; elle proposa ensuite d'employer aux travaux des ponts et chaussées les condamnés à moins de cinq ans, et parut incliner un moment pour la déportation des condamnés à plus de dix ans. Enfin, après quatre séances remplies par des débats fort animés, des considérations qui paraissent avoir été dictées beaucoup plus par les difficultés d'exécution que par les inconvéniens du système discuté, amenèrent un ajournement, sans aucune conclusion.

Bientôt après, l'un des déportés de Sina-mary, M. le marquis Barbé-Marbois, vivement frappé du déplorable état de notre législation sur une matière d'un intérêt aussi pressant, soumit à la chambre des Pairs, le 30 mars 1819, la proposition de provoquer un projet de loi qui substituât à la peine de la déportation, DONT L'EXÉCUTION ÉTAIT RECONNUE IM-

POSSIBLE, *une autre peine proportionnée à la nature et à la gravité des crimes auxquels dans notre législation actuelle la déportation est appliquée.* Une proposition de cette importance appelait toute la sollicitude de la noble chambre; aussi fut-elle prise en considération, et renvoyée à une commission composée de MM. les comtes Pelet, Lenoir-La Roche, Chollet et Cornudet, et de M. Barbé-Marbois lui-même. Après une discussion approfondie, la commission ne se trouva d'accord avec M. Barbé-Marbois que sur un seul point, l'inexécution de la peine légale; et M. le comte Cornudet, dans un rapport aussi sage que fort de raisonnement, conclut à la demande d'un projet de loi qui *organisât le mode et assurât l'exécution de la peine de la déportation* (1) depuis si long-temps écrite dans notre Code.

(1) A l'époque de la proposition de M. le marquis Barbé-Marbois, il y avait à Mont-Saint-Michel 69 condamnés à la déportation.

De telles conclusions étaient trop contraires au système de M. le marquis Barbé-Marbois, pour qu'il ne combattît pas avec vigueur les raisonnemens du rapport. Dans sa réponse, il donna de nombreux détails sur l'établissement de la Nouvelle-Galles du sud: c'était choisir un terrain où bien peu d'adversaires pouvaient le suivre; enfin, après deux jours de débats où se firent entendre MM. de Barante, Ferrand, Lanjuinais, Decazes, de Pastoret et de Lally-Tolendal, dont le dernier seul se montra favorable à l'opinion de M. le marquis Barbé-Marbois, l'avis tendant à l'ajournement de la proposition réunit la majorité des suffrages.

En examinant aujourd'hui les discours prononcés dans cette discussion, discours fort remarquables d'ailleurs pour la plupart, on ne saurait se défendre d'une vive surprise, quand on reconnaît combien, l'auteur de la proposition excepté, les nobles orateurs possédaient peu de notions sur la colonie pénale

de la Grande-Bretagne. A cette époque, de nombreux publicistes anglais et quelques membres du parlement, M. Mackintosh (1) surtout, attaquaient avec force le système de la déportation. Des relations exagérées, des considérations politiques et morales, basées sur des suppositions, mais présentées avec cette assurance qui permet à peine le doute, remplissaient les feuilles publiques de l'Angleterre. Les uns prétendaient qu'après une expérience de trente années, l'Empire Britannique ne conservait ses colonies des terres Australes que pour ne pas renoncer entièrement aux fruits attendus des dépenses énormes qu'elles avaient entraînées, et que

(1) Un des principaux argumens de M. Mackintosh contre l'établissement de la Nouvelle-Galles reposait sur une prétendue faute capitale, de n'avoir point songé, en fondant Sydney, que la base de toute colonie pénale, sagement constituée, est la moralité de la population au milieu de laquelle on la place. Et les fameux griefs de Franklin!!!

si cet abandon avait pu se faire sans l'aveu d'une faute, le cabinet de Saint-James n'aurait pas si long-temps tardé. D'autres, appelant Sydney la ville du crime, ajoutaient que dans son enceinte la perversité humaine était portée à son comble, et que l'établissement pénal des Anglais offrait aux Sauvages eux-mêmes un objet de scandale. Des calculs d'une précision rigoureuse ajoutaient une grande autorité à ces allégations, et les résultats des tableaux statistiques produits contre les établissemens de la Nouvelle-Galles devaient sembler concluans. Cependant toute l'impartialité nécessaire n'avait pas présidé à la confection de ces tableaux; comparés aux rapports que présente depuis quelques années l'administration française, ils réunissaient sans doute à la première apparence tous les symptômes de la plus effrayante démoralisation. Le nombre des condamnés de la Nouvelle-Galles offrait, avec notre statistique des délits et des peines, une disproportion prodigieuse; mais

un peu de réflexion devait suffire pour éloigner toute espèce de rapprochement. Un établissement pénal sujet à une législation aussi étendue dans ses attributions qu'expéditive dans ses moyens ne saurait être comparée à une société régulière. Un grand nombre d'actes répréhensibles, soumis seulement en Europe au tribunal intérieur des familles, entraînent à Sydney des condamnations judiciaires. La paresse, l'insolence, l'ivrognerie ont des juges dans cette société nouvelle, où la part de l'impunité est presque nulle. Pour établir avec une espèce d'égalité une comparaison vraiment impartiale, il faudrait porter en ligne de compte et la discipline de nos régimens et les rapports journaliers des chiourmes. Encore, dans un véritable esprit de justice, nos bagnes et la colonie pénale devraient-ils peut-être rester les deux seuls objets de comparaison.

Mais cette réfutation s'est beaucoup trop écartée des débats qui l'ont amenée, débats

où ne régnait pas toujours la bonne foi la plus scrupuleuse. Au moment de la discussion de la chambre des pairs, la France possédait à peine sur ce qu'on nommait encore improprement la colonie de Botany-Bay quelques récits de voyageurs, traduits avec peu de soin et choisis sans aucun goût dans le nombre très-restréint des écrits publiés jusqu'alors à Londres, sur les établissemens des terres australes. Le beau voyage de Péron, récemment achevé par le capitaine Louis de Freycinet, après une interruption de neuf années, ne jouissait pas encore de la réputation qu'il mérite et qui s'accroît chaque jour : aussi la discussion de la chambre des pairs, discussion aussi loyale qu'éclairée sur tous les autres points, devait-elle se ressentir de ce défaut de documens qu'une étude suivie et pénible n'aurait pas même suffi alors pour recueillir. Les nobles orateurs ne parlent de la Nouvelle-Galles qu'avec toutes les formules du doute, et cependant on reconnaît dans leurs discours

les traces évidentes des impressions défavorables qu'avaient dû produire sur leurs esprits les journaux anglais.

Mais l'impulsion était donnée ; bientôt des voix nombreuses réclamèrent pour la France un établissement pareil à la colonie pénale de l'Angleterre. Justement effrayée d'une augmentation du nombre des condamnés, qu'explique sans la justifier le prodigieux accroissement de la population ; ne voyant d'ailleurs dans nos bagnes et dans nos prisons que des écoles où l'on professe tous les mystères de l'immoralité, la France entière parut se lever pour demander, non des peines nouvelles contre les crimes qui l'affligent, mais des mesures efficaces pour prévenir les crimes. Les publicistes ne pouvaient rester étrangers à ce grand mouvement de l'opinion publique. Divers écrits, fort remarquables par la sagesse des principes et l'absence de toute espèce de déclamation, vinrent bientôt jeter de nouvelles lumières sur une question d'un intérêt

si général, et la plupart des journaux en entretenaient souvent leurs lecteurs. Il n'entre pas dans le plan de cet essai d'examiner l'ouvrage de M. Benoiston de Chateauneuf, mais on ne sauroit se dispenser de rendre hommage, en passant, aux connaissances utiles dont il a fait preuve, et au talent avec lequel il les a développées. La modération des feuilles publiques dans cette importante controverse mérite aussi d'être signalée.

Quelques pétitions favorablement accueillies par les deux chambres, le vœu réitéré de la commission du budget en 1821 et 1826, et les votes de plusieurs conseils-généraux, dont le nombre s'élevant d'année en année est parvenu jusques à quarante-un, ont ajouté encore une nouvelle force à l'opinion déjà si universellement exprimée. Une société savante, justement renommée pour les sujets d'utilité publique qu'elle propose annuellement aux méditations des publicistes, l'Académie de Mâcon, est venue augmenter aussi par un con-

cours l'autorité de cette expression d'un vœu général. Voici en quels termes elle avait conçu sa proposition :

« Indiquer en remplacement des travaux
 » forcés une peine qui, sans cesser de satis-
 » faire au besoin de la justice, laisse moins
 » de dégradation dans l'âme du condamné ;
 » proposer les mesures à prendre provisoire-
 » ment pour que les forçats libérés ne soient
 » plus livrés à la misère par l'opinion qui les
 » repousse, et que leur présence ne menace
 » plus la société qui les reçoit. »

L'auteur du Mémoire couronné, M. Quentin, lieutenant-colonel de cavalerie, s'est montré peu favorable au système de la déportation, et ne l'a adopté que d'une manière exceptionnelle, avec des modifications extrêmes. On doit même remarquer que son ouvrage ne satisfait pas entièrement aux conditions du concours, car il n'indique point de peine en remplacement des travaux forcés ; il s'attache surtout à faire valoir un nouveau régime des

bagnes qui mérite l'attention la plus grande de l'autorité, si des considérations particulières forcent le gouvernement français à se contenter de palliatifs, en ajournant le seul remède véritablement efficace. Il ne doit pas être passé sous silence que, par un résultat contraire sans doute aux premières intentions de l'Académie, la transformation des bagnes en maisons pénitentiaires a réuni les suffrages de la majorité des concurrens. Cette préférence n'aurait-elle point pour cause principale la difficulté de parler avec connaissance de cause de la colonie pénale des Anglais ?

Toutes ces discussions et la plupart de ces projets s'écartaient trop du système vivement soutenu par M. le marquis Barbé-Marbois, pour qu'il ne reparût point dans la lice ; il y est rentré armé d'observations sur les votes des quarante-un conseils-généraux qui ont réclamé la déportation des forçats, et il les a combattus avec une énergie digne peut-être d'une cause meilleure. On voit que, dans une

juste défiance de son impartialité, l'illustre déporté a eu recours à la plupart des ouvrages anglais dont la connaissance manquait à ses partisans et même à un grand nombre de ses adversaires. Cependant, s'il est impossible de l'accuser de mauvaise foi, il l'est aussi de ne pas le soupçonner de quelque prévention. Son Tableau des premières années de la colonie de la Nouvelle-Galles du sud est bien moins un résumé des faits historiques qu'un choix parmi ces faits; et, comme le début de cet établissement pénal a été tristement signalé par de nombreuses fautes et de nombreux malheurs, il ne lui était que trop facile, avec quelques réticences, de paraître donner à son système l'autorité de la chose jugée. Ses observations forment le complément de sa proposition de 1817. La colonisation des forçats n'a point encore trouvé de contradicteur aussi redoutable (1); et l'on voit avec peine que son écrit

(1) Un homme d'une triste célébrité, à qui du moins

va devenir l'arsenal où prendront des armes les adversaires d'un système colonial. Il leur tiendra lieu de toute espèce de recherches. Déjà la Revue française, adoptant de confiance tous les argumens de M. le marquis Barbé-Marbois, déclare la déportation aussi absurde qu'impraticable.

Les partisans du système pénitentiaire tel qu'il est adopté avec succès en Suisse et aux États-Unis d'Amérique, et qu'il doit l'être ac-

on ne saurait contester une connaissance pratique très-complète de la matière qui nous occupe, Vidocq, puisqu'il faut l'appeler par son nom, s'est, dans des mémoires peu authentiques, il est vrai, prononcé hautement et contre les prisons pénitentiaires, et contre la colonisation des forçats. Un chapitre entier de ses quatre volumes est consacré à l'examen de cette question. Sans tracer de plan général, Vidocq semble incliner pour l'amélioration du régime des bagnes. Il indique même, en passant, quelques réformes utiles. Ses argumens contre la colonisation ne sont basés sur aucune idée qui lui appartienne en propre, sur aucun fait qui n'ait été évidemment altéré, et souvent même réfuté victorieusement.

tuellement au Mexique, se sont aussi presque tous, M. Charles Lucas à leur tête⁽¹⁾, prononcés contre les divers projets de colonies pénales. Ils ne reconnaissent la légalité de la déportation que dans deux cas seulement, celui d'incorrigibilité constatée par récidive, même à l'égard de l'homicide⁽²⁾, et celui de crimes politiques; le premier ne laissant plus l'espoir de la ré-

(1) L'opinion de l'auteur sur la question des forçats étant presque toujours autre que celle de cet honorable et savant publiciste, il aura plus d'une fois à la combattre. Mais loin de lui toute idée d'attaquer l'homme, en attaquant le système. On ne saurait se servir que « d'armes courtoises contre l'écrivain qui a dit : Il est » plus d'une voie pour aller au bien ; que ce soit par » celle que j'aurai indiquée ou par une autre, peu m'im- » porte, pourvu qu'on y arrive : quand on s'occupe des » réformes qui touchent au bonheur public, il faut » savoir porter une ame de citoyen, au-dessus d'un » amour-propre d'auteur. » Et nous aussi nous adoptons cette devise.

(2) M. Charles Lucas, *Du Système pénal et du Système répressif*, etc., etc., (page 342.)

formation du criminel, et le second n'imposant pas la nécessité de s'en occuper. Ils ne contestent point la supériorité des colonies pénales sur le système des bagnes ; ils avouent même, par l'organe de M. Charles Lucas, que, sous le rapport très-important de l'économie, l'avantage est certain, puisque, en comparant d'après l'évaluation la plus faible les dépenses des prisons et celles des établissemens coloniaux, il y a eu pour l'Angleterre dans la fondation de sa colonie une économie réelle de plus de onze mille livres sterling, de 1788 à 1821. Mais ils attendent un effet moral plus satisfaisant du système qu'ils développent. Tout entiers à la pensée généreuse d'amender les coupables, et de rendre à la vertu des hommes qui ont eu le malheur de l'oublier dans un jour d'égarement, à la société des fils qu'elle a justement mais à regret bannis de son sein, peut-être ont-ils trop souvent perdu de vue que les moyens qu'ils proposent, moyens dont l'efficacité pour empêcher

les récidives n'est guère plus contestable que celle de l'éducation primaire pour prévenir les crimes, ne peuvent s'appliquer avec chance de succès qu'aux jeunes condamnés, et deviennent impuissans, si l'on veut les étendre à toutes les classes des criminels.

Ce ne sont point des hommes entraînés au crime par l'impossibilité de subvenir aux besoins d'une famille nombreuse, et moins par l'absence de toute espèce d'industrie que par l'impossibilité d'exercer leur industrie, qui peuvent profiter des avantages de ce système. En admettant sans restriction tous les résultats attendus de ce mode nouveau, en supposant le coupable sorti des prisons pénitentiaires avec les intentions les plus pures, est-il permis de croire que, rendu avec moins de ressource à une société plus en guerre contre lui, il pourra lutter long-temps contre des besoins plus impérieux et des séductions au moins égales? Il est sans doute des périodes à arrondir et des phrases à cadencer sur l'influence mo-

rale du sol paternel; mais le sol paternel repousse le condamné, et les colonies pénales ont l'immense avantage d'offrir au criminel repentant une existence assurée sans l'enlever entièrement aux lois et aux mœurs de ses pères: chez elles point de nécessité de *travaux improductifs* (1), chez elles la conduite ultérieure des condamnés peut être constatée, et cette preuve concluante manquera toujours au système pénitentiaire. Mais ne nous occupons ici que des intérêts positifs des malheureux rendus à la société. Si, par une fiction heureuse, pour nos guerriers là où est le drapeau, là est la patrie, n'est-il pas permis de penser que, pour un homme en proie au remords et à l'infortune, là où sont les moyens d'élever sa famille sans honte et sans crime, là seulement sera la véritable patrie? Est-il juste de comparer à la mort civile une peine

(1) M. Charles Lucas, *Système pénitentiaire*, t. II, page 302.

qui offre au repentir du condamné la possibilité de devenir un jour un membre honorable et utile de la société? est-il juste de traiter les partisans de ce système de *criminologistes sans mandat et de philanthropes qui poussent au suicide* (1)?

Un des argumens les plus spécieux produits en faveur du système pénitentiaire contre la déportation à temps, c'est que, un but de réformation étant essentiellement attaché à toute peine temporaire, déporter à temps c'est uniquement ajouter des frais de transports aux frais, assez considérables déjà, du système réformateur. Mais cette objection sera facilement détruite, si l'on veut bien reconnaître que ce surcroît de dépense est au moins compensé par la diminution de celle de la détention; et que, la faculté du retour étant laissée, bien qu'avec de nombreux obstacles, le vœu de la loi qui n'a prononcé qu'une peine

(1) M. ALHOV, *Des Bagnes*, pages 3 et 182.

temporaire est suffisamment rempli. L'on peut hautement le proclamer, sauf quelques cas exceptionnels, il est bien peu d'espoir à fonder sur la réformation d'un homme qui préférera un retour ignominieux dans sa patrie aux avantages assurés à son repentir dans une contrée lointaine. Les partisans du système pénitentiaire professent une confiance trop exclusive dans l'efficacité de cet utile moyen, et malheureusement ils s'abusent en comptant sur le concours de l'opinion publique pour accueillir, sans trop de défaveur, les condamnés sortis des nouvelles prisons qu'ils proposent. Ils ne paraissent pas avoir assez réfléchi à l'indispensable et onéreuse nécessité de compléter leur réforme par l'établissement de maisons de refuge (1) ouvertes aux malheu-

(1) Une institution de cette nature a été fondée en Angleterre en 1806, sous le nom de *Refuge for the destitute*, asile pour les personnes sans ressource. Cet établissement de bienfaisance ne s'ouvrait qu'à des individus de l'un et de l'autre sexe jeunes encore, et sur le

reux dont la rechute deviendra trop probable, si la pitié ne vient pas encore à leur secours. La justice pardonne, la société ne pardonne pas. Les attestations de bonne conduite, qui forment le complément du système pénitentiaire, seraient elles-mêmes des marques d'infamie que le bon sens des criminels libérés se hâterait de repousser : et d'ailleurs, même en admettant un succès que nos mœurs ne peuvent promettre, ne serait-il pas dangereux pour la morale publique de réussir à trop bien effacer la salutaire impression que doit produire sur le peuple l'exemple du condamné ?

front desquels une condamnation criminelle avait imprimé une tache difficile à effacer. Le désir de s'éloigner du refuge paraissait une réforme incomplète, et les portes ne devaient s'ouvrir qu'aux malheureux qui témoigneraient le plus vif désir de ne point rentrer dans la société. Les frais de souscription ne s'élevaient pas à moins de huit shellings par semaine, par tête de pensionnaire. Malgré toutes nos recherches, nous ignorons si cette institution a pu se soutenir.

Sans doute les prisons pénitentiaires offrent à la société de précieux avantages, soit que l'on conserve le système disciplinaire, soit qu'on lui substitue le système cellulaire comme dans la Pensilvanie, ou bien que l'on adopte le système mixte tel qu'il est suivi dans diverses contrées de l'Europe, et proposé aux États-Unis d'Amérique par M. Livingston; soit même que l'on se contente du *tread-mill*, ou moulin de discipline, plus d'une fois employé dans les prisons d'Angleterre : mais, tout en inscrivant le nom de Caleb-Lownes parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité, gardons-nous d'adopter d'une manière exclusive son système pénitentiaire.

Il est encore une institution qui peut épargner à la misère la cruelle nécessité du crime. On ne saurait trop applaudir aux colonies agricoles de bienfaisance si heureusement essayées dans les vastes bruyères de la Belgique et de la Hollande, d'après les plans du général Van den Bosch et sous la protection du prince

Frédéric. Et nous aussi nous avons des landes à défricher, des canaux à creuser, des routes à ouvrir, des digues à opposer aux débordemens de nos fleuves; mais dans la répartition de ces travaux d'utilité publique, ne doit-on pas s'étudier surtout à détruire la lèpre de la mendicité? Toutes les faveurs de la bienfaisance privée, toutes les préférences des mesures législatives ne doivent-elles pas tendre à prévenir les premiers délits plus encore que les récidives? Au nom de l'humanité, soyons en garde contre les erreurs d'une estimable philanthropie; ne forçons point les malheureux à envier le sort des criminels; n'établissons pas un privilège quand la concurrence serait déjà une injustice.

Il est cependant bien loin de notre pensée de prétendre que le condamné qui a subi son châtiement ne mérite, de la part de ses semblables, aucun intérêt. La société a aussi des devoirs envers lui; ces devoirs sont graves, et, il faut l'avouer, jamais ils n'ont été bien remplis.

Un homme a reparu au milieu des hommes qui l'ont livré à la vindicte des lois: la justice humaine est satisfaite; le ciel lui-même a pardonné à son repentir; sa peine est accomplie, ... sa peine recommence plus terrible. De nombreuses années ont pesé sur sa tête; il n'apprendra plus rien, et il a oublié tout, hors le crime. La misère avait entraîné sa première faute, il revient plus misérable. Doit-il compter sur l'assistance de sa famille? par une cruelle conséquence d'un préjugé peut-être salutaire, sa honte a rejailli sur elle, et le malheur suit presque toujours la honte imméritée. Sera-t-il secouru par ceux qui furent ses amis? tous se détournent à son approche. Mais du moins, pour cacher son opprobre, il va s'exiler des lieux qui l'ont vu naître, des lieux témoins de ses jours meilleurs, de son crime et de son ignominie; il va porter dans une autre contrée de la France ses remords et des habitudes désormais laborieuses. Non; la justice de ses semblables ne

lui permet pas de cacher sa vie : il n'est plus d'obscurité pour le criminel ; une tache infâme est empreinte sur lui en caractères que le tombeau seul peut effacer ; comme Caïn, il porte le sceau de la réprobation. Partout une surveillance de chaque instant, que justifie trop l'intérêt de la sûreté publique ; partout des formalités honteuses et multipliées, communes à l'incorrigibilité et au repentir, signalent à l'animadversion publique le forçat libéré. A ce nom seul, toutes les craintes s'éveillent ; la pitié même se sent défaillir. Quel père de famille assez peu prévoyant pour lui donner la plus faible part dans sa confiance ! quel chef d'établissement industriel ne redoutera pour les artisans qu'il surveille l'influence maligne d'un tel exemple, et le contact de cet homme flétri ? Malheureux ! des besoins ou des passions plus impérieuses encore qu'il ne peut satisfaire, une rage concentrée qu'allume la conscience de sa honte, une haine vague contre les témoins de sa dé-

plorable situation, une irritation contre les jugemens des hommes qu'il veut déguiser sous les dehors de l'indifférence, tout concourt à le précipiter de nouveau dans les abîmes de l'infamie. Où puisera-t-il la force de résister, si sa flétrissure l'expose à d'indignes séductions ; si la lâcheté qui a besoin d'un forfait, si l'audace qui cherche un complice, ont spéculé sur la honte de cet émérite du crime ? Que des voix fallacieuses viennent troubler son isolement, quand le désespoir présente à son esprit égaré les plus odieuses images, par quel miracle, dans ce tumulte des passions, la vertu fera-t-elle valoir des conseils déjà méconnus en des jours moins malheureux !

Mais jetons un voile sur un trop fidèle tableau ; efforçons-nous à supposer une exception bien rare. Le repentir a triomphé dans cette lutte terrible ; celui qui fut criminel saura se résigner à toute la rigueur de son destin. Sa constance dans la mauvaise fortune va le relever à ses propres yeux. La conscience

de cette force d'ame sera une compensation de ses maux, un aliment de cette estime de soi-même dont l'être le plus abject a quelquefois éprouvé l'involontaire besoin. Il souffrira beaucoup; il le sait : mais un jour ses souffrances lui seront comptées; la vertu ne suffira point pour le soutenir dans cette carrière d'épreuves, il la portera jusqu'à l'héroïsme, et, si le bonheur lui est interdit à jamais, au moins il n'aura plus à rougir.

Des rêves de l'espérance (et de quelle triste espérance!) il faut passer au réveil. Le criminel repentant demande bien peu à l'avenir; l'avenir ne lui tiendra rien; le bienfait des lois deviendra plus cruel pour lui que leur rigueur. Cette prison, qu'il redoutait jadis, il la regardera comme un port dans son infortune. Bientôt des juges le verront, nos annales judiciaires en ont trop souvent fait foi, des juges le verront de nouveau attendre leur arrêt en frémissant. Mais que les temps sont changés! loin de se justifier, il aggrave lui-

même les charges élevées contre lui; loin de nier sa faute, il l'explique, il la démontre, il en réclame les plus funestes conséquences; et, heureux enfin d'une condamnation qu'il a brigüée comme on poursuit une éclatante faveur, il retrouve dans les cachots le pain qu'on refusait à sa misère, et des hommes qui ne craignent point la contagion de son ignominie.

Le système pénitentiaire n'apporterait à ce mal qu'un impuissant palliatif; et les colonies de bienfaisance, si jamais on les détournait du but de leur institution pour les remplir de forçats libérés, deviendraient bientôt, par l'effet d'une double injustice, un objet d'envie pour les mendiants valides et de terreur pour les populations voisines. Il est bien permis de le croire : la France ne peut trouver de garanties suffisantes que dans la combinaison d'une instruction primaire sagement distribuée, de colonies agricoles pour les mendiants non repris de justice, d'ateliers d'utilité

publique dans le genre de la *pia Casa di Lavoro* de Florence et de l'*Albergo dei Poveri* de Gênes, de prisons pénitentiaires pour les jeunes condamnés susceptibles encore d'une réforme presque certaine, et de colonies pénales enfin (1) pour les autres criminels dont la présence menace la société, contrainte à les recevoir après l'expiration de leur peine. Peut-être aussi pourrait-on avec avantage faciliter à quelques forçats ou réclusionnaires

(1) M. Charles Lucas, adoptant les calculs si contestés du commissaire Bigge, assure qu'à Sydney, sur cent *convicts*, huit ou neuf seulement sont de mœurs irréprochables, et ce résultat lui paraît loin d'attester le succès moral de la colonisation. Sans l'admettre ni le rejeter entièrement, il nous semble que, si neuf condamnés sur cent se distinguent par une conduite exemplaire, on peut supposer que quelques autres les suivent dans cette voie, à divers intervalles, et qu'il en est encore dont la société, sans fonder un grand espoir sur leur moralité, n'a point positivement à se plaindre. Certes, il y a loin de ce calcul à celui que l'on pourrait établir dans l'état actuel des forçats libérés.

libérés, qui auraient donné des marques évidentes de retour à la vertu, les moyens de passer dans nos colonies, et d'y louer leurs services, avec perspective d'une concession de terrain pour prix d'une bonne conduite persévérante. Mais ce système ne pourrait jamais être adopté sur un plan assez étendu pour devenir une sauvegarde de la société.

Depuis 1828, un grand pas a été fait dans la voie des améliorations. La classification des condamnés dans des bagnes différens, d'après la nature de leurs crimes et la durée de leurs peines, est une de ces mesures que nous étions en droit d'attendre d'une administration loyale et d'un ministre éclairé (1). C'est un achemi-

(1) Quelques voix se sont élevées contre l'ordonnance du 21 août 1828, contresignée par M. Hyde de Neuville. M. Charles Lucas surtout l'attaque avec force dans la *Gazette des Tribunaux*, et ses argumens les plus pressans nous paraissent décisifs en faveur de la colonisation des forçats, tandis qu'il veut seulement faire valoir le système pénitentiaire. Les réclamations de la ville de

nement vers le bien que la France apprécie; et, quoiqu'un mal aussi invétéré demande un remède plus énergique, elle ne désire pas l'impossibilité de toute espèce de palliatif, pour en venir plus tôt à des mesures complètement efficaces.

Il entrait dans le plan de cette Introduction de ne chercher à imposer aucun principe, de

Brest, dont il se fait l'interprète, n'ont rien que de naturel. La réunion des condamnés à vie dans son bague doit exciter toute sa sollicitude; mais, quelque lieu de la France continentale qu'on leur assigne, de semblables plaintes retentiront avec une égale justice; des établissemens d'outremer peuvent seuls concilier les intérêts locaux et l'intérêt général. Que dire de l'argumentation d'un avocat de Rochefort qui, dans le même journal, épuise toutes les ressources de son art pour combattre le nouveau système introduit dans les bagnes, insiste particulièrement sur l'insalubrité des édifices de sa ville natale destinés aux forçats, insalubrité qui, dans son opinion, aggraverait la rigueur de la loi, et conclut en désignant les mêmes bâtimens comme très-propres à recevoir une garnison nombreuse?

ne donner la préférence à aucun mode, de se borner enfin à un tableau des essais, à un résumé des débats. Cette intention d'impartialité n'a pas été rigoureusement remplie. Il était difficile de laisser passer cette occasion de défendre le système qui paraît le mieux satisfaire à la fois la justice et l'humanité, les intérêts de la société et ceux du coupable, en réunissant la peine et la réformation. Entrés par mégarde dans la carrière, n'en sortons pas sans avoir combattu nos adversaires dans un de leurs plus forts retranchemens.

A les entendre, le vice le moins réparable attaché à la peine de la déportation, c'est qu'elle a énervé le bras de la justice; c'est que des misérables, instruits des ressources qu'offre l'expatriation aux habitudes laborieuses, sont devenus criminels un seul instant, pour se faire transporter, aux frais de l'État, dans les colonies pénales. Ces considérations sont sérieuses sans doute; mais, dans notre

vieille France, notre système judiciaire ne nous sauve pas toujours de ces tristes calculs de l'infortune. Trop souvent, nous l'avons déjà dit, l'on voit des malheureux briguer l'asile honteux et le pain de nos prisons, faute d'abris pour reposer leurs têtes, et de moyens honorables de satisfaire leurs besoins les plus impérieux. S'il nous était possible de découvrir dans le système des colonies pénales la moindre prime d'encouragement pour le vice et pour le crime, nous le condamnerions sans balancer; mais ce danger n'est pas démontré, et quelques faibles délits, plus dignes de pitié que de rigueur, ne sauraient balancer les avantages reconnus de la colonisation des forçats. Il est même peu de peines capables de frapper aussi vivement l'imagination d'un homme hésitant encore au moment de commettre un premier crime.

Comptera-t-on pour rien cette condamnation qui exile le coupable à des milliers de lieues de la terre natale, qui l'expose à toutes

les privations, à tous les périls d'une longue navigation; qui le renferme pendant des mois entiers dans un cachot flottant, en exposant ses jours à plus de chances défavorables qu'il n'en subirait dans les prisons les moins salubres? N'est-ce rien pour l'exemple, que cet arrêt qui livre ses plus belles années à la honte et à la fatigue des travaux publics, ou à la cruelle nécessité de trouver dans des hommes qui ont subi les mêmes épreuves les plus exigeans de tous les maîtres? N'est-ce rien qu'un exil qui le soumet à une législation plus sévère et plus prompte que celle de la mère-patrie? Et si, à l'expiration de sa peine, dont une conduite sans reproche peut seule avancer le terme, le condamné, dans l'intérêt de la société comme dans le sien, peut se promettre un jour un sort meilleur; si sa persévérance dans le bien doit seule lui garantir une existence sans ignominie et sans besoin; si, quelque tombé qu'il soit, on lui rappelle qu'il peut se relever encore, est-il juste de

représenter comme un encouragement au crime un avenir aussi chèrement acheté ? Pourquoi d'ailleurs exiger de l'exemple de la déportation des résultats que la société n'obtient même pas de la peine de mort (1) ?

Les éloges prodigués trop indiscretement peut-être à l'établissement anglais ont attiré quelques critiques plausibles sur le projet de coloniser les forçats. A entendre les récits d'un enthousiasme exagéré, trop prompt à se créer une nouvelle utopie, il auroit fallu croire que Botany-Bay, puisque tel est encore le nom populaire de cette colonie, possédait dans la seule vertu de son sol une influence réformatrice, et que l'asile des malfaiteurs était de-

(1) Si nous ne sommes point d'accord avec M. Charles Lucas sur la question du système pénitentiaire, bien préférable au régime actuel, mais beaucoup moins efficace que l'institution des colonies pénales, nous nous rencontrons avec lui sur un autre terrain, et nous partageons sans réserve sa doctrine sur l'inefficacité de l'échafaud.

venu la terre privilégiée de toutes les vertus. Comme une exagération en amène presque inévitablement une autre, les adversaires du système des colonies pénales ont critiqué d'abord avec une facile supériorité ces tableaux d'imagination; et, se laissant aller à leur tour à ce besoin de trop prouver, qui a souvent compromis de meilleures causes, ils ont voulu donner une sorte de statistique de la *ville du crime*, de la *Ponéropole* (1) moderne; statistique où l'esprit d'invention domine à un très-éminent degré. Quelquefois aussi on a voulu établir des parallèles entre l'état moral de Sydney et celui de Paris: la balance demeurant à peu près égale, quelle effrayante immoralité, s'écriait-on, pour une société naissante! La réponse était facile: Quelle étonnante amélioration pour une société tirée des prisons et des bagnes! Il y a trop souvent

(1) *Ponéropole*: nom que Philippe, père d'Alexandre, voulait donner à une ville où il aurait réuni tous les méchants hommes de la Grèce.

eu, de part et d'autre, erreur dans le choix des termes de comparaison. On ne saurait trop le répéter, une colonie pénale ne peut être raisonnablement mise en parallèle qu'avec les lieux de détention et la position sociale des criminels rentrés dans la cité après l'accomplissement de leurs sentences. Où serait alors l'avantage ?

Une dernière objection a été faite contre l'adoption du système de colonisation par la France. On a dit qu'une puissance maritime telle que l'Angleterre pouvait seule entrer dans une pareille voie, et que nulle n'oserait l'y suivre sans son aveu ; c'est à notre marine à réfuter cette opinion erronée, si l'intervention armée en Espagne et l'expédition d'Alger ne dispensent pas de toute réponse.

Il serait facile de réunir encore de nombreux argumens en faveur d'une opinion soutenue avec la conviction la plus intime ; mais déjà l'auteur s'est trop écarté du but de cette Introduction : il ne s'agit ici ni de donner le

projet d'une réforme législative, quelque désirée qu'elle soit, ni de tracer le plan d'une colonie nouvelle. Un récit historique va rapporter des faits dont les conséquences et l'application se présenteront naturellement à l'esprit. On peut se fier au bon sens public pour distinguer, dans ces annales de peu de jours, ce qui doit être imité, ce qui doit être évité. Il n'est pas à propos de désigner ici le point du globe qui pourrait avec le plus de succès être choisi pour la colonisation des forçats de la France. La discussion de ce choix ne doit rien avoir d'officiel ; il serait dangereux d'indiquer aux peuples étrangers, dont la sollicitude est éveillée sur le même sujet d'économie politique, les positions convenables dont ils pourraient s'emparer avant nous ; il serait peut-être plus à craindre encore de les signaler à des accaparemens déguisés sous les apparences dérisoires de colonies de cent hommes. Mais il est permis de rappeler sommairement diverses propositions qui, depuis quelques an-

nées, ont subi toutes les chances de la publicité. La Guyane (1), Madagascar et le Sénégal ont été le plus souvent désignés; cette dernière colonie l'a même été par M. le duc Decazes, dans la discussion soulevée à la chambre des Pairs, par la motion de M. le marquis Barbé-Marbois. Tantôt on a recommandé les îles du Salut, au nord de Cayenne, ou quelque poste bien situé sur les bords de la rivière de Sinnamary; tantôt on a présenté les îles habitables de l'archipel des Bissagots, avec Boulam pour chef-lieu, ou la Nouvelle-Zélande, malgré la férocité de ses habitans. Péron signale la rivière des Cygnes, ou le port Western, à la Nouvelle-Hollande; Malte-Brun, la terre de Kerguelen; M. Moreau de Jonnés, la Désirade, Bièque et Saint-Mar-

(1) Parmi les plans proposés pour la Guyane, on doit distinguer celui de M. César Ducoudray, dans ses *Veillées politiques*, ou *Considérations sur l'état et les besoins actuels de la France*. Une partie de ses vues serait applicable à toute autre localité.

tin; M. Charles Lucas, la Désirade dans le cas d'*homicide par recidive*, Cayenne pour arrestations arbitraires et atteintes à la liberté de la presse ou à la liberté des cultes, et l'île de Saint-Martin pour les conspirations et rebellions à main armée; l'auteur d'un écrit fort remarquable sur l'emprunt d'Haïti, passant en revue les créances du gouvernement français sur l'Espagne et sur Haïti, indique une portion du territoire espagnol, soit dans les Antilles, soit aux Philippines, et la presqu'île de Samana; M. Laisné de Villevêque, dans un mémoire inédit et dans un discours de tribune, la rivière des Cygnes; le conseil-général de la Seine-Inférieure, Madagascar ou les Sechelles; celui du Jura, l'une des îles de Porto-Rico, des Philippines, de Mindanao ou de Manille, au moyen d'un traité avec le roi d'Espagne. La Corse, en admettant la possibilité d'introduire dans ses Makis la culture du thé, les îles Malouines, malgré les essais infructueux de la France, de l'Angleterre, de

l'Espagne (1), et tout récemment de la république Argentine, ont eu tour à tour, ainsi que les régences Barbaresques, leurs partisans plus ou moins vivement réfutés. M. le marquis Barbé-Marbois surtout a combattu la plupart de ces propositions; il a même avancé que les mille lieues de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande n'offraient pas un seul endroit propre à l'établissement d'une colonie. L'Angleterre s'est déjà chargée de lui répondre.

(1) « Dans le groupe des îles Malouines il n'existe pas, » à proprement parler, d'établissement stable. Deux » corvettes, commandées par des officiers de la marine » royale, conduisent annuellement des forçats de Montévideo au port de la Soledad : on permet à ces malheureux de construire des baraques; mais, comme le vice-roi de Buenos-Ayres, d'après les ordres de la cour de Madrid, n'ose pas envoyer de femmes au *présidio* des Malouines, ce poste militaire ne peut pas être rangé sur la même ligne que ceux de la nouvelle Californie, qui sont entourés de fermes et de villages. »

HUMBOLDT : *Essai sur la nouvelle Espagne.*

L'examen de ces diverses opinions demanderait un mémoire étendu. Heureuse la France, si, dans la grande question qui nous occupe, il ne restait plus d'autres points à discuter!



..... Sic fortis Etruria crevit.
P. VIRGILII *Georgicon*, lib. III, v. 533.

§§§§

Eh! qui ne connaît pas le consolant spectacle
Qu'étale de bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion,
Où le vol, la rapine et la sédition
En foule sont venus, et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre?
Là, l'indulgente loi, de sujets dangereux
Fait d'habiles colons, des citoyens heureux;
Sourit au repentir, excite l'industrie,
Leur rend la liberté, des mœurs, une patrie.
Je vois de toute part les marais desséchés,
Les déserts embellis et les bois défrichés.
Imitez cet exemple : à leur prison stérile
Enlevez ces brigands, rendez leur peine utile;
Et, qu'arrachant aux fers le remords vertueux,
Le pardon change en biens des maux infructueux!

DELILLE. *La Pitié*, chap. 2.

HISTOIRE

DES

COLONIES PÉNALES

DE L'ANGLETERRE

DANS L'AUSTRALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la déportation en Amérique. — Premières colonies anglaises. — Déportation sous Elisabeth, sous Jacques I^{er}. — Fondation de Say-Brook. — Cromwell et Monk. — Ecossais et Irlandais déportés. — Bill de 1718. — Déportation dans la province de Maryland. — Plaintes générales. — Franklin. — Emancipation de l'Amérique anglaise.

LA déportation des criminels en Amérique remonte au troisième voyage de Colomb. Après une longue attente dans les ports de l'Espagne, le grand homme cherchait en vain autour de lui ces hardis aventuriers qui jadis accouraient en foule pour partager la gloire et les périls de son audacieuse entre-

prise. Renoncer à une nouvelle expédition, Colomb ne pouvait s'arrêter à cette pensée. Il se vit contraint de demander au Roi de commuer en transportation au Nouveau-Monde les peines portées par les tribunaux contre des malfaiteurs qui encombraient alors les prisons de Séville. Cette requête fut accueillie ; les détenus pour dettes furent même joints aux criminels ; les hérétiques seuls restèrent dans les cachots. Depuis cette époque, les mines du Pérou et les vastes possessions de l'Espagne ont souvent reçu dans leur sein des hommes flétris par la justice de la mère-patrie ; mais les annales judiciaires ne signalent aucun système suivi de colonisation des condamnés dans l'Amérique espagnole.

L'Angleterre semble avoir entrevu, peu de temps après la découverte du Nouveau-Monde, presque tous les avantages d'une transportation bienveillante, combinée avec la déportation des criminels. Ses premiers essais en Amérique furent malheureux, et Drake, au retour de sa fameuse expédition dans les colonies espagnoles, se vit forcé de ramener en Europe d'infortunés colons, réduits à un très-faible nombre, épuisés de fatigues

et de privations, dont les tentatives n'ont servi qu'à donner une connaissance plus étendue des contrées où ils avaient voulu s'établir. L'histoire de cette première occupation n'offre au dégoût du lecteur, au milieu d'hostilités continuelles avec des sauvages, légitimes possesseurs des terres envahies, qu'une suite odieuse de fraudes, de massacres et de divisions intestines. L'autorité se crut même obligée, d'après l'avis du chancelier Bacon, de mettre en vigueur, dans cette société naissante, la loi martiale que les Espagnols n'avaient pas introduite dans leurs colonies, où la juridiction civile suivit de près la conquête. Les premiers colons de l'Amérique anglaise furent, pour la plupart, comme dans tous les temps et chez tous les peuples, des hommes réduits à l'expatriation par l'inconduite ou le malheur : d'abord des criminels fuyant le glaive de la justice, des débiteurs poursuivis par leurs créanciers, des libertins justement repoussés par leurs familles ; car, c'est un fait digne de remarque, la plupart des sociétés ont eu pour fondateurs les hommes les moins propres à vivre en société. Les persécutions religieuses, sources fécondes d'émigration, et plus tard l'in-

tolérance politique, contribuèrent bien plus encore à peupler le Nouveau-Monde. Ce fut sous le règne d'Élisabeth que les juges reçurent le droit de prononcer la peine de la déportation, mais aucune loi n'en réglait encore le mode, et il n'existait alors aucune colonie anglaise appuyée sur des bases solides. La fondation de Jamestown, en Virginie, le plus ancien établissement formé d'une manière durable, après beaucoup de tentatives infructueuses, date seulement de 1607, et la mesure de la déportation ne paraît avoir été réellement exécutée que douze ans plus tard, sous Jacques I^{er}.

La colonisation de l'Amérique prit un accroissement considérable, au milieu des dissensions politiques du règne de Charles I^{er}. Le cabinet britannique en conçut même de sérieuses inquiétudes, et des mesures d'urgence furent prises pour arrêter le torrent de l'émigration volontaire. Une petite ville puritaine venait d'être fondée sous le nom de Say-Brook, par les lords Say et Brook, sur le territoire qui forme aujourd'hui l'État de Connecticut, et les sectaires les plus exaltés avaient résolu de s'y réunir, lorsqu'une défense formelle fut faite à tous marchands, maîtres et

propriétaires de navires, d'expédier un vaisseau ou des vaisseaux, avec passagers, avant d'en avoir obtenu une licence spéciale de quelques-uns des lords du conseil du Roi, chargés des plantations d'outre-mer. Pour obéir à cette proclamation, un navire déjà armé sur la Tamise fit redescendre à terre ses nombreux passagers. Ainsi furent retenus sur le sol britannique Hampden et Cromwell. « Il n'y a » pas, dit le premier écrivain de notre siècle, » il n'y a pas dans les annales des hommes un » exemple plus frappant de la fatalité..... » Cependant une compensation était réservée à la famille des Stuarts. Vers la même époque, Monk se vit détourné d'un projet d'établissement à Madagascar, avec mille autres gentils-hommes. Ce projet, repris long-temps après, sous l'empire de circonstances bien différentes, eut pour résultat le premier établissement des Anglais dans la Caroline.

L'obstacle mis au départ de Cromwell a été loin de nuire au développement de la population de l'Amérique anglaise. Vainqueur des Écossais, pendant la captivité de Charles au château de Carisbrook, il fit traîner au marché, comme de vils troupeaux, les prisonniers que la capitulation de Colchester avait fait

tomber entre ses mains. Ces malheureux furent embarqués pour la Nouvelle-Angleterre. Plus tard, les Irlandais, soumis par le protecteur, reçurent par milliers la même destination.

Mais jusqu'alors aucun mode réglé de déportation n'avait pu être suivi au milieu des discordes civiles et religieuses, et de toutes les réactions des partis. Une législation faite pour les crimes qui blessent la société n'avait guère été appliquée qu'aux opinions qui la divisent, et la honte suivait rarement la peine. Enfin, en 1718, le parlement adopta un bill qui ordonnait de déporter dans les colonies de l'Amérique septentrionale les individus condamnés à une détention de trois ans et au-dessus. Le but de cet acte législatif était bien plutôt de trouver un réceptacle pour les malfaiteurs de la vieille Angleterre, que de contribuer à la prospérité de ses établissemens coloniaux, et surtout de travailler à l'amendement des condamnés. Jamais mesure n'a été plus mal ordonnée que le système de déportation suivi à cette époque, ou plutôt il n'en existait aucun, et toute la pensée du gouvernement anglais se trouvait remplie, lorsque des hommes avides, spéculant sur les

misères de l'humanité, se chargeaient de transporter aux moindres frais possibles le rebut de la population dans les provinces américaines. Il résultait de cette économie une véritable traite des blancs, dont les détails sont loin d'honorer la mémoire des hommes d'État qui présidaient alors aux destinées de l'empire britannique. Arrivés dans les colonies, après des traversées trop souvent accompagnées de déplorables circonstances, les capitaines de navires retrouvaient les frais de passage en louant les services des déportés à des planteurs qui les employaient sur leurs habitations. Toute surveillance de l'autorité avait cessé. Il ne restait plus d'autres distinctions entre les condamnés que celle de la fortune. Le criminel qui avait su conserver quelques parcelles de l'or conquis par ses manoeuvres infâmes, se voyait libre en touchant le sol de l'Amérique; pour lui la peine se bornait au bannissement: tandis que le malheureux, moins coupable, qu'il avait peut-être entraîné au crime, subissait le plus cruel de tous les châtimens, en devenant l'esclave d'un complice plus heureux. On exigeait seulement des capitaines, à leur retour, des actes authentiques constatant qu'ils avaient disposé des

condamnés conformément au vœu de la loi. Mais combien n'était-il pas facile d'éluder cette illusoire surveillance ! On ne doit point passer sous silence que l'abbé Raynal approuve presque sans réserve, dans son Histoire philosophique (1), ce système de déportation.

Chaque année la province de Maryland, principalement soumise à ce honteux régime, était forcée de recevoir trois ou quatre cents condamnés, que ses besoins ne réclamaient en rien, car elle achetait annuellement près de quatre mille esclaves noirs. Cependant, malgré tous les défauts de ce système de déportation, malgré les plaintes souvent exagérées des colons, quelques résultats favorables furent obtenus pour l'amélioration des criminels, dont s'était si peu occupé le gouvernement anglais. Plusieurs témoignages s'accordent pour constater que les lois coloniales autorisant les planteurs à exercer sur les déportés une sévère discipline, plusieurs de ces malheureux, séparés de leurs infâmes compagnons et n'ayant plus sous les yeux que des exemples de bonnes mœurs et d'honnête industrie, étaient devenus à leur tour, à l'expiration

(1) Dans les premières pages du livre XIV.

de leurs peines, des propriétaires laborieux et des maîtres respectés. Mais ces exceptions furent trop rares ; de nombreuses plaintes s'aggravaient chaque jour, et l'Amérique septentrionale tout entière aurait pu servir d'écho à Francklin, lorsqu'il s'écria dans sa vertueuse indignation : « En vidant vos prisons dans nos » villes, en faisant de nos terres l'égoût des » vices dont les vieilles sociétés de l'Europe » ne peuvent se garantir, vous nous avez fait » un outrage dont les mœurs agrestes et pures » des colons auraient dû les garantir..... Eh ! » que diriez-vous, si nous vous envoyons des » serpens à sonnettes ? » Ce grief, énergiquement exprimé, ne fut certes pas sans influence sur l'insurrection de l'Amérique anglaise ; mais il serait erroné d'en faire la principale cause de l'émancipation, puisque la province de Maryland pouvait seule le présenter avec justice, quoique très long-temps avant la révolte, la plainte fût déjà générale. C'était un tort du gouvernement anglais qui irritait toutes les provinces américaines et n'en blessait réellement qu'une seule. Combien, d'ailleurs, de descendants de déportés oubliaient ou feignaient d'oublier leur origine, pour exagérer les vices de ce système !

CHAPITRE II.

Suspension du système de la déportation. — Ancien mode de détention remis en vigueur. — Divers plans proposés. — L'Angleterre cherche un nouveau lieu de déportation; Canada; côte nord-ouest d'Amérique; Cafrerie. — Exploration de sir Home Popham. — Considérations générales.

La déportation en Amérique avait eu lieu pendant cinquante-six ans, lorsqu'en 1775 la guerre maritime et l'insurrection des colonies forcèrent le gouvernement anglais à suspendre l'exécution de cette mesure, dont les salutaires effets pour la mère-patrie avaient toujours été de mieux en mieux appréciés. Les premières années de l'émancipation américaine, quoique marquées par de nombreux revers des armes anglaises, n'offraient cependant rien encore d'assez décisif pour enlever au cabinet de Saint-James tout espoir de recouvrer ses plus importantes possessions d'outremer. Aussi, considérant l'état des choses comme essentiellement provisoire, le gouver-

nement ne s'occupait-il ni d'un nouveau système pénal, ni du choix d'un nouveau lieu de déportation. Le mode de détention employé avant le statut de Georges I^{er}, qui avait réglé le transport des condamnés, fut repris presque sans modification aucune, et de vieux navires hors d'état de se remettre en mer reçurent les criminels destinés aux colonies. Le parlement adopta, il est vrai, en 1779, un plan de maisons de correction proposé par Blackstone, *Eden* et *Howard*; mais des difficultés d'exécution arrêtaient ce projet. Bientôt, la liberté de l'Amérique anglaise jetant chaque jour de plus profondes racines, il fallut reconnaître le fait, sinon le droit, de l'émancipation, et de nouveaux plans furent proposés encore pour élever des prisons immenses : mais l'énormité des frais, mise en balance avec le peu d'avantage des résultats probables, fit repousser ces projets dispendieux; d'ailleurs, le système de la déportation avait trop bien réussi à purger l'Angleterre de la partie la plus impure de sa population, pour qu'elle pût y renoncer, à moins d'impossibilité absolue. On songea d'abord au Canada ou à la Nouvelle-Ecosse; mais les rapports qui pouvaient facilement s'établir entre ces posses-

sions et les nouveaux États dont l'indépendance venait d'être reconnue par la paix de 1783 ne permirent pas de s'arrêter à cette première pensée. Il seroit difficile de constater d'une manière positive de quels autres points du globe la convenance pour un établissement pénal fut alors discutée dans les conseils de l'Angleterre : on sait seulement qu'une compagnie voulut se former pour fonder une colonie pénale à Noutka, sur la côte nord-ouest d'Amérique; que l'attention du cabinet de Saint-James resta long-temps fixée sur l'Afrique, et que l'exploration de la côte de Cafrerie, entre le cap Nègre et le cap de Bonne-Espérance, fut confiée à sir Home Popham. Ce marin distingué chercha vainement un lieu qui réunît toutes les conditions désirables pour la fondation d'une colonie de cette nature. Le seul résultat immédiat de cette mission fut de faire mieux sentir encore tous les obstacles que l'Angleterre allait rencontrer. Les griefs des colonies insurgées avaient fait comprendre combien il seroit impolitique d'introduire des condamnés dans une colonie fondée sous les auspices de la morale, quelques résultats avantageux que l'on pût se promettre de l'influence des bons

exemples. On reconnut aussi combien il importait de ne point donner à des Nègres esclaves le spectacle d'hommes blancs flétris par la justice, et condamnés comme eux à des travaux pénibles, avec la circonstance aggravante de l'infamie. C'eût été détruire, sans aucune compensation, le seul prestige qui puisse balancer, en faveur de la population blanche, l'infériorité du nombre. Comment, d'ailleurs, garantir qu'une telle importation n'aurait pas pour résultat le plus certain, d'envoyer auprès des esclaves noirs des fauteurs d'insurrection, ou d'assurer à leurs révoltes des chefs et des compagnons expérimentés? Des dangers non moins sérieux menaçaient tout établissement dont des peuplades nombreuses occuperaient les approches. Il n'étoit plus permis d'ignorer que, dans les contrées mêmes dont les naturels, sauvages ou peu civilisés, possèdent la réputation la moins contestée de douceur et de vertus hospitalières, les Européens ont presque toujours reconnu trop tard les périls de l'isolement ou de la faiblesse; et même, en admettant une sorte de supériorité morale qu'il n'étoit guère possible de se promettre, comment ne pas craindre d'abord, pour l'efficacité de la répression,

une trop grande facilité d'évasion, et ensuite, pour la sûreté de la colonie naissante, une continuité de violences et d'actes arbitraires capables d'exaspérer les indigènes et d'attirer les plus épouvantables désastres sur l'établissement pénal? Il fallait donc découvrir une terre presque inhabitée, et cependant propre à recevoir des habitans; une terre éloignée de toute communication trop facile avec le reste du globe, et destinée pourtant à tirer pendant long temps du seul empire Britannique tous les objets de première nécessité. De pareils établissemens ne s'élèvent pas d'une manière soudaine, et l'on allait demander à peu d'années, à peu de mois peut-être, ce que des lustres entiers ont rarement accordé! Tout devait être l'ouvrage des premiers momens; il fallait, comme par enchantement, vaincre toutes les difficultés de la nature, créer, en quelque sorte, d'un coup de baguette des édifices publics et privés, remplir des magasins, ouvrir des routes, élever des forts: et, en supposant même l'existence d'un lieu qui réunît toutes les circonstances nécessaires, la politique européenne n'apporterait-elle aucune entrave à ce nouvel agrandissement? Au point où était parvenue la civilisation, un

gouvernement pouvait-il encore, ce que faisaient jadis de simples marchands, prendre possession d'une île ou d'un continent, sans autre formalité que la plantation d'un poteau ou un pavillon arboré? La persévérance de l'Angleterre ne se laissa point décourager par toutes ces considérations, qui auraient pu arrêter des cabinets plus consciencieux que celui de Saint-James. Elle entrevit d'un regard d'aigle les moyens de triompher de quelques-uns de ces obstacles; elle franchit hardiment les autres, et, sa détermination une fois arrêtée, elle marcha à grands pas vers l'accomplissement de ses desseins. Un réceptacle était trouvé pour ses malfaiteurs, et la fondation d'une importante colonie allait réparer ses pertes dans l'Amérique septentrionale.



CHAPITRE III.

Nouvelle-Hollande récemment explorée par le capitaine Cook. — Prophétie de Voltaire. — Singularités de la nature dans la cinquième partie du monde. — Botany-Bay vanté par Banks et Solander est choisie pour siège d'une colonie pénale, sur les instances de Banks. — Avantages de la Nouvelle-Galles. — Revue rétrospective des plus anciens auteurs qui aient parlé de la Nouvelle-Hollande — Discussion sur la priorité de la découverte entre les Hollandais et les Portugais. — L'Angleterre ne demande l'assentiment d'aucun des deux peuples.

LE monde savant s'entretenait alors des récents voyages de découvertes du capitaine Cook, qui avait, en 1770, exploré la Nouvelle-Hollande, et reconnu le premier la partie Est de cette terre, dont la surface est plus grande que celle de l'Europe. Long-temps on avait cru qu'elle tenait à un vaste continent qui s'étendait jusque sous le pôle austral; Cook venait de prouver que c'était une île immense. Les philosophes du siècle se rappelaient que Voltaire avait dit (1) : « Il est à croire que, quand

(1) Voltaire ne se doutait guères alors qu'un point de ce continent fût destiné à recevoir son nom.

» on aura pénétré dans ce monde austral, on » connaîtra encore plus la variété de la nature : tout agrandira la sphère de nos idées, » et diminuera celle de nos préjugés. » Un vif intérêt de nouveauté, et je ne sais quoi de fabuleux s'attachait à cette grande fraction de la cinquième partie du monde, située aux antipodes de notre continent; à cette terre où la nature paraît avoir renversé toutes ses lois, où les fleuves semblent couler à contre sens des côtes à l'intérieur, où les écueils sont élevés par d'humbles insectes, où le vent des montagnes est brûlant, où le baromètre descend à l'approche d'une belle journée, et s'élève à celle de la tempête. Les relations des voyageurs signalaient à la curiosité les merveilles les plus étranges, dans les divers règnes de la nature; le kangourou, si différent des animaux de l'ancien monde; des cygnes noirs et des aigles blancs; des fougères, des orties s'élevant à la hauteur des arbres, des fruits analogues à d'autres fruits de nos climats, mais distingués d'eux par les singularités les plus bizarres : un monstre enfin que n'aurait pas inventé l'imagination la plus déréglée, l'ornithorhynque, voisin à la fois de l'oiseau, du poisson et du serpent.

Les savans compagnons de Cook, Banks et Solander, avaient surtout vanté la relâche de Botany-Bay, dont le nom indique les richesses végétales qu'ils avaient eu le bonheur d'y découvrir. L'aspect enchanteur de la contrée, une végétation magnifique, l'abondance du bois et des poissons, la facilité de l'aiguade, la commodité du mouillage, tout, dans leurs récits, se réunissait pour donner de ce point du globe, si rapidement exploré, l'opinion la plus avantageuse. Sir Joseph Banks le proposa avec instances, comme éminemment propre à recevoir un établissement pénal, et ses plans furent bientôt adoptés. Quelque précipitation, quelque imprévoyance que l'on ait reprochée depuis au gouvernement anglais, dans la conception comme dans l'accomplissement de cette mesure si importante, il est impossible de croire qu'il n'ait pas prévu, dès cet instant, une grande partie des ressources qu'offrirait un jour à sa puissance commerciale une colonie fondée sous des latitudes correspondantes à celles de l'Europe, dans un climat où la végétation, sans cesse en activité, est à peine ralentie par la mauvaise saison, et que sa température rend également étranger à nos fri-

mats et aux chaleurs brûlantes des régions équatoriales. Les avantages surtout d'un établissement colonial, appelé par son heureuse position à devenir le centre de relations nouvelles avec l'Amérique, la Chine et les Indes, ne pouvaient échapper à l'attention du cabinet de Saint-James. C'était aussi une haute pensée due au perfectionnement de l'économie politique, c'était une grande révolution dans le système routinier de la colonisation européenne, que cette fondation à la fois, sans projet de cultiver la canne à sucre, le coton, les épices ou l'indigo, et sans espoir de mines d'or à exploiter.

Les plus profondes ténèbres cachent l'époque précise de la découverte de ces rivages, où les enfans de l'Europe allaient s'établir pour la première fois.

Long-temps la théologie nia leur existence. Saint Augustin surtout avait foudroyé de son éloquence (1) cette absurde conjecture, tirée de prétendues conséquences philosophiques. Il est permis de soupçonner, mais sans preuve suffisante, que les Arabes furent les premiers détrompés sur cette grande question. Le Vénitien Marco Polo, qui pénétra jusqu'en

(1) *De Civitate Dei*; liv. XVI.

Chine, dans le treizième siècle, parle de deux grandes îles dont les Chinois indiquaient la position au sud-est de Java. On a cru quelquefois qu'il voulait désigner ainsi la Nouvelle-Hollande.

Cette vaste contrée fut évidemment comprise dans la dénomination générale de *terra australis incognita*, qui a donné lieu à tant de Romans géographiques, renouvelés de l'Atlantide, et notamment à l'Histoire des Sévarambes. Le savant Burton⁽¹⁾, faisant allusion aux découvertes de Quiros, si honorables pour l'Espagne, souhaitait que son existence fût plus authentique que celle d'Utopie ou de Lucinia.

Il est étonnant qu'aucun missionnaire n'ait tenté de pénétrer dans les terres australes. En 1641 seulement, l'Église parut s'occuper de ce monde nouveau. Athanase Kircher, dans son ouvrage *De Magnete, sive de Arte Magne-*

(1) Burton, tout en révoquant en doute l'existence de l'Australie, signala dès-lors toute l'importance d'une terre située dans la zone tempérée, et s'étendant du tropique du Capricorne au cercle antarctique; elle ne pouvait manquer, suivant lui, d'offrir aux siècles futurs des empires florissans comme l'Amérique en avait offert aux Espagnols. BURTON'S, *Anatomy of Melancholy*, part. II, sect. II, n° 3.

ticá, annonçait que bientôt Dieu ferait paraître un homme destiné à ouvrir les portes du salut aux nations australes (1). Cet homme ne se leva point, et Paulmyer, chanoine de Liesieux, qui, descendant d'Essomeric, amené en Europe par Gonnevillle, se croyait originaire de la terre australe méridionale antarctique et inconnue, sollicita en vain d'Alexandre VII l'établissement d'une mission chrétienne dans ce qu'il appelait le troisième monde. Saint Vincent-de-Paul avait vivement appuyé ce projet.

Le Cordelier portugais Pachéco attribue l'honneur de la première découverte à d'obs-curs matelots, qui, jetés par un naufrage sur les terres australes, en révélèrent la route à d'autres navigateurs plus heureux.

Il est probable que les Portugais, et peut-être les Espagnols, découvrirent, dès un temps fort reculé, en dépassant la Nouvelle-Guinée, les côtes orientales d'une terre qu'ils jugèrent

(1) *Ita non dubito, quin Deus brevi virum excitabit fortitudine et scientiâ præditum, qui nobis hucusque incognitam atque omnium vastissimam australis terræ portionem, ad nominis sui gloriam, atque innumerarum animarum salutem sit aperturus.* Lib. II, part. v; in Præmio.

devoir s'étendre jusqu'à l'Amérique, et que les Hollandais ne tardèrent pas à les suivre sur les côtes occidentales de ce continent présumé. Cependant il règne encore assez d'incertitude sur la question de priorité entre le Portugal et la Hollande, pour qu'il soit presque impossible de porter un jugement définitif (1). Les différends occasionnés entre les puissances maritimes, par la fameuse ligne de démarcation du pape Alexandre VI, ont fait supprimer ou altérer un grand nombre de relations dont

(1) Il est reconnu que les Portugais se sont approchés les premiers de la Nouvelle-Hollande; le doute ne peut exister que sur la question de la découverte réelle. Le président De Brosse, La Popelinière et l'abbé Prévost ont réclamé l'honneur de la découverte pour le normand Paulmier de Gonneville; mais, quelque flatteuse que soit cette opinion pour l'amour propre national, il faut bien l'abandonner, et reconnaître que Gonneville parvint seulement à Madagascar. Peu s'en est fallu que son voyage n'ait valu à la France le mérite réel de sa découverte imaginaire. Ce fut dans l'unique but de vérifier, d'après les récits de Gonneville, la possibilité d'une route abrégant de huit cent lieues la traversée d'Europe à la Chine, et de tenter de découvrir les terres australes, que Kerguelen mit à la voile en 1772, et se signala par l'importante découverte de la terre qui porte son nom. Kerguelen a démontré que la relation de Gonneville se rapporte à Madagascar.

les auteurs, par esprit de patriotisme, et au grand détriment de la science, faisaient toujours rentrer leurs découvertes dans les limites assignées à leurs nations. Il arrivait souvent aussi que des navigateurs avides gardaient, sur les points du globe où ils avaient abordé les premiers, un silence intéressé. La jalousie du Portugal a tenu long-temps cachées de précieuses découvertes, que bien peu de traces révèlent, et dont la renommée est presque entièrement perdue pour sa marine; de nombreuses expéditions ont été faites par cette puissance, surtout après l'illustre exemple de Magellan. Il est impossible qu'elles n'aient point rencontré quelques îles nouvelles, mais tous ces titres de gloire ont été ou cachés, ou négligés, ou mal constatés.

Les Hollandais, de leur côté, ne se contentaient pas de supprimer les relations nautiques; ils poussaient plus loin encore le système mystérieux dont le Portugal leur avait donné l'exemple; et les voyageurs qui parcouraient des contrées nouvelles, sans permission des compagnies privilégiées, plus curieuses d'or que de renommée, se voyaient emprisonnés pour prix de leurs travaux, lorsqu'ils relâchaient dans les établissemens de

leurs jaloux compatriotes : c'était la seule garantie de silence que ces compagnies voulussent admettre (1). Sans doute ces expéditions de deux nations rivales ont contribué aux progrès de la géographie ; mais conçues dans un esprit mercantile ou ramenées à cet esprit par les précautions des gouvernemens, leur éclat est obscurci par des nuages épais, et un long avenir de gloire a été sacrifié à de vains avantages d'un moment. Il était réservé à la France et à l'Angleterre de former

(1) Le gouvernement des Pays-Bas semble n'avoir pas encore franchement abandonné cette politique mesquine. Voici en quels termes s'exprime sur l'établissement de Timor, en 1818, un des voyageurs qui ont le plus récemment exploré l'Australie, le capitaine Phillip Parker King. « La politique du gouvernement hollandais paraît être de tenir le monde dans l'ignorance de l'importance et des richesses de Timor. Son but est en réalité d'en conserver la possession aux moindres frais possibles, uniquement pour empêcher une autre nation de s'y établir. Il règne une extrême jalousie entre les Hollandais et l'établissement portugais de Diély, situé à cinquante lieues au nord de Coupang. » KING, *Survey of the intertropical and western Coasts of Australia* ; 1828, vol. *the First*, pag. 133. Cependant, la jalousie bien connue de l'Angleterre pour tous les établissemens des autres peuples ne permet pas d'ajouter à ce rapport une confiance sans réserve.

des expéditions navales, dans l'unique but d'étendre le domaine des sciences, et seules jusqu'à ce jour, entre les nations, elles ont l'honneur d'avoir publié sans réserve les résultats de leurs découvertes.

Cependant, malgré toute l'incertitude qui vient d'être signalée, des autorités contraires également imposantes doivent être mentionnées. Sans trancher la question, elles permettent au moins de se ranger avec quelque confiance sous l'une ou sous l'autre bannière. La Hollande peut alléguer en sa faveur l'opinion du savant Frédéric Metz, appuyée de raisonnemens très-plausibles, et la fameuse carte taillée en pièces de rapport sur le pavé de l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam (1) ; tandis que le Portugal a pour lui d'anciennes cartes, publiées dans les éphémérides géographiques de Weimar, et une mappemonde contenue dans une hydrographie de 1542, écrite en français par le Flamand Roth ou Rotz, hydrographe du roi d'Angleterre. On remarque surtout entre la *coste des herbaiges* de cet érudit, et la baie botanique, une singulière

(1) La carte de Thevenot de 1663 a été copiée d'après le pavé d'Amsterdam.

coïncidence de nom et de position. Les notions les plus authentiques datent du commencement du dix-septième siècle. En 1606, le *Duyfhen*, navire hollandais, aborda sur la côte nord-ouest de cette terre si mal connue, que ses officiers crurent appartenir à la Nouvelle-Guinée. Diverses explorations entreprises par la marine hollandaise suivirent bientôt celle du *Duyfhen*, et se succédèrent avec rapidité; enfin, en 1642, après le voyage d'Abel Tasman, qui, envoyé par le gouvernement de Batavia, pour en explorer le tour, ne put remplir qu'une faible partie de sa mission, elle reçut le nom de Nouvelle-Hollande, que le monde savant devait faire oublier par celui d'Australie (1), en comprenant avec elle, sous cette dénomination générale, appliquée à l'une des trois grandes divisions de l'Océanie, la terre de Van Diémen, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande et les groupes d'îles intermédiaires. Sans atténuer la gloire de

(1) Le nom d'Australasie, adopté d'abord par les géographes, a été généralement abandonné, à cause du grave inconvénient de paraître faire de ces contrées une dépendance de l'Asie. Le nom d'Australie a pour des Français l'avantage de se rapporter plus encore à celui de terres australes, consacré par l'expédition du capitaine

Tasman, c'est Dampier qui a donné le premier, en 1688, sur des contrées si curieuses des détails d'une étendue satisfaisante.

Quel que puisse être le titre de la Hollande ou du Portugal à une gloire qui doit toujours rester douteuse entre les deux nations, il ne paraît pas que le cabinet de Saint-James, au moment de former un établissement dans la cinquième partie du monde, ait cru nécessaire de s'assurer l'assentiment de l'un des peuples découvreurs. C'est en quelque sorte par droit de premier occupant que, sans aucune contestation, l'Angleterre s'est emparée d'une grande partie de la Nouvelle-Hollande. Quel sujet de réflexions pour les cabinets de Lisbonne et de La Haye! Quel résultat du système de mystère suivi d'une manière si étroite par les deux gouvernemens!

Baudin. Flinders reconnaît la convenance de cette dénomination, quoique dans son voyage il ait préféré le nom scientifique de *terra australis*.



CHAPITRE IV.

État politique de l'Europe. — Sydney et Nepean chargés de la colonisation. — Divers plans discutés. — Population indigène. — Phillip nommé gouverneur. — Texte de sa commission. — Ross, Collins et White. — Formation d'un convoi. — Hunter et Ball. — Retards imprévus. — Bruits alarmans. — Départ du convoi, 13 mai 1787.

L'ÉTAT politique de l'Europe n'était alors que trop favorable aux vues de l'Angleterre. Les souverains et les peuples, fixant leurs regards sur les grands évènements qui se préparaient en France, ne pouvaient songer à les porter vers un établissement qui se formait sans bruit, presque aux antipodes du théâtre où s'arrêtait leur attention; à peine même cette entreprise excita-t-elle chez les puissances maritimes une stérile curiosité. Il aurait fallu un génie supérieur pour embrasser d'un coup-d'œil toutes les conséquences d'un tel agrandissement; et l'esprit tenait seul la place du génie dans les conseils européens. Cet obstacle du droit des nations si

heureusement écarté, l'Angleterre ne devait pas concevoir une bien vive inquiétude des obstacles physiques qu'elle allait rencontrer dans ses projets : aussi l'exécution d'un plan adopté avec tant de soudaineté fut-elle non moins soudainement commencée.

Lord Sydney, premier secrétaire d'État, et le sous-secrétaire Nepean, chargés de la colonisation de la Nouvelle-Galles, s'occupèrent sur-le-champ de cette mesure avec une extrême activité. On avait résolu d'abord de former le premier convoi uniquement de colons libres, qui, transportés avec faveur et aidés par le gouvernement dans leurs premiers établissemens, auraient ensuite obtenu, pour la culture des terrains concédés, un nombre déterminé de *convicts*, sous condition de payer les frais de leur passage, et de se charger de leur nourriture et de leur entretien : mais on reconnut facilement les vices d'un tel système, dont la province de Maryland venait de démontrer les funestes résultats. L'économie évidente qui serait résultée pour le trésor anglais de l'adoption d'un tel principe, ne pouvait être mise en balance avec les entraves qu'il imposerait à la colonisation de la Nouvelle-Galles. Priver

un planteur, par l'affranchissement d'un condamné, de services auxquels il aurait eu un droit avoué, ou refuser, par des considérations d'intérêt privé, un affranchissement mérité, c'était une alternative pénible entre deux injustices à peu près égales. Tous les frais de l'établissement pénal devaient rester à la charge du gouvernement; il eut la sagesse de s'y résigner. Il se présentait cependant un moyen de concilier, en partie, l'un et l'autre système: c'était d'accorder à quelques anciens condamnés, dont la bonne conduite aurait été notoire depuis l'expiration de leur peine, le bienfait d'une transportation gratuite, avec assurance de protection et de secours pour les premiers temps. De tels fondateurs de la colonie pouvaient remplir le double but désiré, en devenant à la fois et les surveillans des *convicts*, dont les services leur auraient été concédés, et un programme vivant de l'avenir assuré à un repentir sincère. Mais il ne paraît pas que ce projet, qui n'offrait d'ailleurs aucune économie, ait été mis en discussion. Le ministère de Georges III reconnut seulement que la déportation devait précéder l'émigration; que, le but principal de la colonie étant de recevoir les condamnés, les colons

volontaires qui s'y transporteraient dans la suite des temps, ayant pu apprécier d'avance les avantages et les inconvéniens d'un pareil contact, ne seraient plus admissibles à élever des plaintes contre leur association avec le rebut de la population anglaise. Le droit des gens lui-même, si toutefois une telle considération eut quelque poids dans les conseils de l'Angleterre, le droit des gens n'était pas blessé par cette occupation d'un territoire d'où l'on n'aurait point à expulser des maîtres légitimes, sauvages ou policés. Les relations des voyageurs avaient garanti que la population clair-semée de la Nouvelle-Galles, population inférieure, sous le rapport des arts domestiques, aux Kamtschadales mêmes et aux Samoïèdes, ne possédait ni habitations fixes, ni champs cultivés. Occuper un point de la terre immense où elle traînait une vie misérable, c'était promettre à son avenir, sans nul détriment actuel, quelques-uns des avantages de la civilisation.

Avant de hasarder un premier transport de *convicts*, la prudence commandait peut-être une exploration nouvelle d'une contrée que Cook et ses compagnons n'avaient vue qu'en passant, et qu'ils avaient peinte à grands traits,

sans appuyer sur les détails spéciaux nécessaires pour les fondateurs d'une colonie ; mais depuis onze ans l'Angleterre supportait avec impatience le fardeau toujours croissant de ses condamnés. Cette mesure de prévoyance aurait ajouté une année au moins encore à une attente déjà trop longue, et, sur la foi de sir Joseph Banks, on se dispensa d'une reconnaissance préliminaire. Le capitaine de vaisseau Arthur Phillip fut nommé capitaine-» général (1) et Gouverneur en chef de tout le » territoire appelé la Nouvelle-Galles du sud, » s'étendant depuis le cap York, ou extrémité » nord de la côte, par la latitude de dix de- » grés trente-sept minutes sud, jusqu'à l'ex- » trémité sud, ou cap sud de la même terre ; » par la latitude de quarante-trois degrés » trente-neuf minutes sud, et de tout l'in- » térieur du pays à l'ouest, jusqu'au cent » trente-cinquième degré de longitude Est, en » comptant du méridien de Greenwich, sans

(1) Ce texte de la commission du gouverneur Phillip est littéralement extrait de la page 65 de l'ouvrage in-4°, publié par Collins. Un tel document était de nature à attirer l'attention des puissances maritimes qui avaient pu ne pas remarquer l'expédition de 1787.

» en excepter, ni les îles adjacentes de l'Océan » pacifique, entre les latitudes ci-dessus dé- » taillées, ni les villes, garnisons, citadelles, » forts ou autres fortifications et ouvrages mi- » litaires qui pourraient être élevés par la suite » sur le territoire, ou sur quelque'une des îles » enclavées dans cette prise de possession. » Depuis la fameuse bulle d'Alexandre VI, ja- » mais pareil envahissement n'avait été médité par aucun peuple.

Les majors Patrick Ross et Collins furent élevés aux emplois, le premier, de lieutenant-gouverneur ; le second, de juge-avocat de la colonie naissante ; le docteur John White fut choisi pour les fonctions de chirurgien en chef de l'établissement ; et, dès le 25 octobre 1786, des ordres furent donnés pour armer en toute hâte un convoi de onze navires de diverses grandeurs. Deux seulement, le *Syrius*, commandé par le capitaine Hunter, et le *Supply*, sous les ordres du lieutenant Ball, appartenaient à la marine royale ; les neuf autres, dont six devaient porter des condamnés, et trois des vivres, des instrumens aratoires et des munitions de toute espèce pour deux années, avaient été fournis par des armateurs de Portsmouth, de Woolwich et de Plimouth.

Cent soixante soldats de la marine, avec leurs officiers, furent répartis sur les bâtimens; quarante femmes de soldats avaient obtenu la liberté de suivre leurs maris. Dès le 30 janvier 1787 deux navires de transport, chargés de *convicts*, n'attendaient plus que l'ordre du départ. Mais des lenteurs survinrent, et l'embarquement ne s'acheva que dans le commencement de mars. Cinq cent soixante-cinq hommes, cent quatre-vingt-douze femmes et dix-huit enfans qu'on avait laissés avec leurs parens, furent transférés des pontons et des prisons à bord du convoi. Le nombre des passagers, sans distinction de rangs, s'élevait à mille quarante (1). Divers motifs imprévus amenèrent encore des retards, et il fallut rester deux mois sur les côtes d'Angleterre. Pendant ce temps, on eut l'humanité de ne four-

(1) Le capitaine Hunter, donnant un chiffre approximatif, compte 600 hommes et 200 femmes. M. Pougens compte 575 hommes.

Une autre évaluation n'en indique que 555. On a donné aussi pour total de 7 à 800 hommes et femmes. Une relation, traduite par M. Millin, porte la totalité des personnes embarquées, à quelque titre que ce soit, à 1085. Notre calcul repose sur les bases les plus certaines.

nir aux déportés que des vivres frais, pour les préparer à une longue traversée, et quelques améliorations eurent lieu dans la tenue intérieure des bâtimens. Ces délais permirent aussi de prendre des mesures pour la sûreté des équipages, si inférieurs en nombre aux *convicts* soumis à leur surveillance, et d'établir des réglemens parmi ces derniers, dont la conduite ne cessa pas d'être rassurante, jusqu'à l'instant du départ.

Dès les premiers momens, les bruits les plus alarmans se répandirent sur l'état du convoi. Le système de la déportation avait trouvé en Angleterre quelques-uns de ces détracteurs passionnés qui s'attachent partout et toujours aux innovations, quelque salutaires qu'elles soient, pour cela seul qu'elles sont innovations. La nouveauté du mode et du lieu, à défaut de celle du principe, contrariait leurs idées favorites, et l'on s'entretenait hautement d'une violente épidémie qui dévorait les malheureux destinés à la déportation. Un séjour prolongé dans le port dut contribuer puissamment à accréditer ces rumeurs populaires, qui parvinrent même jusqu'aux oreilles des *convicts*; et, sur chacun des navires, on attendait avec anxiété les atteintes d'une contagion qui

déjà sans doute régnait sur les navires voisins. Quelques feuilles publiques propageaient aussi ces craintes mal fondées; elles exagéraient chaque jour, et les dangers de la navigation, et les souffrances et les privations de toute espèce réservées à la colonie nouvelle. Cependant, malgré les inconvéniens inévitables d'une aussi grande réunion d'hommes, affaiblis déjà par une captivité plus ou moins longue, et quoique effectivement une maladie épidémique, d'une nature très-peu grave, eût régné quelques instans sur un seul des navires de transport, le convoi offrait l'état sanitaire le plus satisfaisant, lorsqu'on mit enfin à la voile le 13 mai 1787. Deux hommes avaient obtenu leur grâce peu de jours avant le départ.



CHAPITRE V.

Précautions prises pour empêcher une révolte de *convicts*. — Complot facilement déjoué. — Relâche à Ténériffe. — Tentative d'évasion. — Responsabilité des capitaines. — Relâche à Rio-Janeiro. — Faux Monnayeurs. — Végétaux embarqués. — Relâche au cap de Bonne-Espérance. — Disette de cette colonie. — Végétaux et animaux domestiques embarqués. — Epidémie peu dangereuse. — Séparation du convoi en deux divisions. — Arrivée à Botany-Bay, janvier 1788.

QUELQUES inquiétudes avaient été inspirées au gouvernement sur des projets de révolte qu'on supposait devoir éclater, lorsque le convoi aurait perdu de vue les côtes de l'Angleterre : aussi, au moment de mettre à la voile, les forces militaires de l'expédition furent-elles augmentées de la *Hyène*, qui vint se ranger sous les ordres du commodore Phillip. Les dispositions des *convicts* ne réclamaient point de pareilles précautions. L'espoir d'un sort meilleur sur une terre nouvelle contrebalançait sans doute chez eux les doutes de l'avenir et les craintes inséparables d'une na-

vigation lointaine. Quelques-uns à peine se plaignaient de leur sort, et presque tous attendaient avec une sorte d'impatience le signal du départ. Les lettres cependant qu'on leur permettait d'adresser à leurs familles, exprimant la plupart un découragement extrême, sembleraient contredire cette résignation attestée par les chefs du convoi; mais ces démonstrations de douleur et d'abattement, jointes à des demandes d'argent et de provisions, n'étaient qu'un appel plus éloquent à la générosité de leurs amis, et bien peu donnèrent des preuves d'une affliction réelle en s'éloignant de la terre natale: dans cette triste épreuve, l'avantage de la force morale resta au sexe le plus faible; on remarqua qu'une seule femme répandit quelques larmes bientôt essuyées.

Peu d'heures après le départ, plusieurs navires s'écartèrent de la ligne tracée, et le gouverneur conçut d'abord quelques craintes de ces manœuvres irrégulières, qui n'avaient heureusement leur source dans aucune espèce d'insubordination; mais le 20 mai un déporté recommandé au capitaine Hunter dévoila un complot dont les suites auraient pu devenir plus sérieuses. L'humanité du gouverneur l'a-

vait porté à permettre d'oter les fers des *convicts*, dans l'intérêt de la propreté et surtout de la santé de ces malheureux. Ce relâchement dans les moyens de prévention avait inspiré à quelques hommes entreprenans, détenus sur le Scarborough, l'espoir de s'emparer de ce navire pendant la nuit, et de s'éloigner du convoi à force de voiles, à la faveur de l'obscurité. Là se bornait un plan qu'ils n'avaient pas eu le tems de mieux méditer; ces conspirateurs novices n'avaient pas même examiné dans quel port ils pourraient conduire leur prise. Les deux principaux chefs du complot furent amenés à bord du *Syrius*, et, après une punition corporelle, transférés sur un autre bâtiment de transport.

La facilité avec laquelle le complot avait été prévenu, et le peu d'impression que cette tentative avortée parut faire sur l'esprit des *convicts*, dissipèrent toutes les inquiétudes de Phillip, et parvenu à cent lieues, à l'ouest des îles Sorlingues, il permit à la *Hyène* de reprendre la route de l'Angleterre.

Le 3 juin, le convoi aborda à Ténériffe; une relâche de sept jours permit de reporter au complet la provision d'eau, et de distribuer encore aux déportés quelques vivres

frais. La surveillance la plus rigoureuse fut exercée pendant ce temps pour prévenir tout projet d'évasion. Les capitaines des bâtimens de transport étaient d'autant plus intéressés à maintenir cette surveillance, que les armateurs répondaient pour une somme de quarante livres sterlings de chaque *convict* qui, ayant trouvé moyen de s'échapper, parviendrait à n'être point repris. Cependant, malgré des précautions multipliées, un de ces malheureux réussit à se glisser pendant la nuit dans une petite chaloupe, et chercha d'abord à se faire admettre dans l'équipage d'un vaisseau de la compagnie des Indes Hollandaises, qui avait besoin de matelots. Déçu dans son espoir, il se vit poussé par les courans vers un îlot, où il ne put cacher sa chaloupe et ses rames, qui le trahirent dès les premiers rayons du jour, et il expia dans les fers une tentative qu'il avait pu croire un instant couronnée de succès.

Aucun évènement de quelque importance ne signale la traversée de Ténériffe à Rio-Janeiro, où le convoi arriva le 4 août, après avoir été forcé de réduire la ration d'eau pendant le dernier mois. Dans cette traversée, le nombre des malades n'avait pas

dépassé quatre-vingt-quinze; et des causes étrangères au voyage, telles que d'anciennes maladies ou les infirmités d'un âge avancé, avaient contribué à peupler les hôpitaux. Un tel résultat ne justifiait point les craintes conçues au moment du départ, où l'on s'attendait à être forcé de convertir, au bout d'un mois, un bâtiment de transport en hôpital général. Peu d'instans après l'arrivée, on découvrit que, malgré la plus active surveillance, une société de faux monnayeurs s'était formée sur un navire; un *convict*, avec l'aide de deux autres compagnons d'infortune, était parvenu à obtenir de fausses *rixdales* d'une fusion de métal grossier. Empreinte, caractères, tout était imité avec une perfection si étonnante, que le mauvais aloi de la composition put seul faire découvrir la fraude au moment où les coupables voulurent acheter des fruits apportés par des esclaves. Mais, si l'existence du délit fut reconnue, il resta impossible de découvrir les moyens d'exécution d'un travail aussi compliqué; la plus minutieuse investigation n'en put surprendre aucune trace. On soupçonna seulement, mais sans preuve suffisante, la connivence de quelques soldats de marine. L'un d'eux fut surpris voulant émet-

tre une fausse *rixdale*, et très-sévèrement puni.

Une relâche d'un mois entier fut consacrée à renouveler une partie des provisions. On réunit aussi, pour la colonie nouvelle, une collection de graines, et de plans des végétaux les plus précieux du Brésil, le *caféyer*, le cacaotier, le tamarin, le bananier, le cotonnier, le guava, diverses espèces d'orangers, plusieurs plantes médicinales, et le nopal avec la cochenille. Quelques femmes, dont la bonne conduite avait été remarquée, obtinrent la faveur de changer de navire, et, le 4 septembre, le commodore fit lever l'ancre pour se diriger vers le cap de Bonne-Espérance, où le convoi mouilla, le 23 octobre, dans la baie de la Table, après une traversée qui n'offre aucun incident digne de remarque.

Il avait été calculé, en Angleterre, qu'il serait avantageux de prendre au cap seulement une grande partie des vivres destinés aux magasins publics pour les premiers mois de l'établissement pénal. Il devait en résulter moins de chances d'avaries pendant le voyage, et plus de probabilités d'une longue conservation après le débarquement; mais des

circonstances inattendues donnèrent un démenti à la sagesse de ces calculs. La colonie hollandaise venait d'éprouver une grande disette; le blé surtout avait manqué, et le gouverneur refusa, pendant quelques jours, les autorisations nécessaires. Mais le commodore Phillip surmonta enfin toutes les difficultés, et des vivres furent embarqués. Malheureusement le grand nombre des passagers ne permettait pas de se passer, avec ces seules ressources, de prochains envois de la mère-patrie. Le cap fournit à la colonie naissante les souches des diverses races d'animaux domestiques (1) qui devaient fertiliser ses champs et seconder ses travaux. Plusieurs officiers en embarquèrent aussi pour leurs établissemens particuliers, et la collection de végétaux utiles s'augmenta de plans de figuiers, de bambous, de pommiers, de poiriers, de cannes à sucre, de fraisiers et de vignes de diverses espèces. De jeunes chênes furent choisis pour élever leur cîme au milieu des plus beaux arbres de l'Australie; le myrte

(1) On embarqua au cap, pour le compte du gouvernement, un taureau, un veau, sept vaches, un cheval, trois jumens, trois poulains de six mois, quarante-quatre beliers et brebis, quatre chèvres, vingt-huit cochons, et beaucoup de volailles.

lui-même dut embellir les jardins de Botany-Bay, et une colonie dont les premières assises n'étaient pas encore tracées put se promettre, avant peu d'années, la jouissance de toutes les conquêtes que la civilisation avait remportées sur la nature dans une suite de siècles, et souvent comme unique résultat d'expéditions guerrières, longues et désastreuses. Chargé de tous ces trésors, le convoi quitta le cap de Bonne-Espérance, le 13 novembre, après une relâche d'un mois. La première terre où l'on allait aborder devait être la nouvelle patrie.

A peine avait-on perdu de vue les côtes d'Afrique, qu'une épidémie se déclara parmi les *convicts* et ne tarda pas à gagner les équipages eux-mêmes; mais son atteinte fut plus générale que dangereuse, et elle n'emporta qu'un seul soldat de marine. Les effets de la maladie ne furent entièrement dissipés qu'après une navigation de six semaines. Au moment où cette épidémie venait de se manifester, le commodore Phillip, convaincu de la nécessité d'une courte exploration, avant de déterminer l'emplacement le plus convenable pour la colonie, crut devoir séparer le convoi en deux divisions; il se transporta du *Syrius* à bord du

Supply, et, prenant les devants avec les trois navires qu'il avait reconnus pour les meilleurs voiliers, il fit passer sur ces bâtimens les hommes les plus robustes et les ouvriers les plus utiles pour terminer quelques constructions, avant l'arrivée du reste des déportés. Le lieutenant-gouverneur s'embarqua avec lui, et les navires les plus lourds restèrent sous le commandement du capitaine Hunter. Cette séparation ne produisit aucun des avantages que le gouverneur en avait attendus. Arrivé le 18 janvier 1788 à Botany-Bay, où les trois bâtimens de transports qui l'avaient accompagné ne purent mouiller que le lendemain, il y reçut, dès le 20, tout le reste du convoi. Ainsi se termina heureusement un voyage de plus de cinq mille lieues, accompli en huit mois seulement, sur des navires de la marine marchande, à travers des mers imparfaitement explorées, et après deux mois de relâches en Amérique et en Afrique. Une navigation de quelques jours de plus aurait pu compromettre le sort de la petite flotte qui portait la fortune d'un monde nouveau; les navires de transport, que l'on avait négligé de doubler en cuivre, commençaient à éprouver de fortes avaries.

CHAPITRE VI.

Exploration de Botany-Bay. — Espérances trompées. — Premiers travaux. — Excursion de Phillip vers le nord. — Exploration du port Jackson. — Découverte inespérée. — Choix du siège de la colonie. — Arrivée de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*. — Prise de possession du port Jackson. — Présence passive des indigènes.

LES premiers soins du gouverneur s'étaient attachés à l'exploration des alentours de la baie; la mémoire pleine encore des récits de Cook et de Banks, il chercha ces belles prairies, cette terre féconde et bien arrosée, dont la description avait déterminé le choix de l'Angleterre, et bientôt un pénible désenchantement vint dissiper les plus riantes espérances. Par-tout, il est vrai, s'offraient à ses regards des paysages pittoresques et des sites enchanteurs; mais il demandait un sol propre à l'agriculture, et ses yeux ne rencontraient qu'un sable aride; il demandait des pâturages fertiles, et ne découvrait que des marécages, entretenus par les eaux saumâtres de la rivière Cook :

immenses marécages, aussi profonds qu'insalubres. Plus loin, le terrain paraissait devoir être moins rebelle aux travaux de l'agriculteur; mais le manque d'eau présentait un nouvel obstacle à l'établissement projeté. La baie elle-même, cette baie si vantée pour la sûreté de son mouillage, était obstruée par de grands bancs de vase et n'offrait pas assez de profondeur. Bien que spacieuse, elle exposait les vaisseaux à tous les dangers d'une rade ouverte. Les chefs de l'expédition reconnurent avec douleur que, malgré son exactitude ordinaire, Cook s'était beaucoup trop abandonné à son imagination dans sa description de Botany-Bay. L'illustre voyageur s'était contenté de la stérilité parée, et les premiers colons, ne pouvant s'arrêter à des apparences, découvraient de tristes réalités: mais, si rien ne recommandait ce point de la Nouvelle-Galles pour la fondation d'une colonie, rien ne pouvait autoriser Phillip à renoncer à toute espèce d'établissement, et il se détermina, quoique sans beaucoup d'espoir, à explorer les havres voisins.

L'ordre formel avait été donné, en quittant l'Angleterre, de débarquer les *convicts* dès que le convoi mouillerait à Botany-Bay. Les

nombreux inconvéniens de cette relâche ne permirent pas d'exécuter immédiatement cette partie des instructions ; d'ailleurs l'état sanitaire des déportés ne paraissait pas de nature à rendre dangereux un délai de quelques jours. La traversée avait été heureuse ; aucune maladie épidémique ne régnait parmi les prisonniers, et, dans tout le voyage, le nombre des morts ne s'était élevé qu'à trente-deux hommes, dont plusieurs avaient été emportés par des accidens.

Quelques ouvriers descendirent seulement à terre, tant pour alimenter les provisions d'eau et de bois que même pour éclaircir le terrain sur lequel il faudrait bien jeter les fondemens d'une ville, si de nouvelles recherches ne parvenaient pas à découvrir une position plus convenablement située. La pointe Sutherland avait été choisie, à cause de l'avantage d'un faible courant d'eau ; mais ce lieu, le plus convenable, promettait encore bien peu à l'avenir de la colonie. Dès le lendemain de l'arrivée des derniers navires, le gouverneur, le capitaine Hunter, divers officiers, et les pilotes du *Syrius* et du *Supply*, s'embarquèrent, avec plusieurs matelots d'élite, sur trois chaloupes découvertes, pour

commencer leur exploration par le nord de Botany-Bay.

La côte n'offrit d'abord qu'une apparence peu favorable : ce n'était, jusqu'à une distance de seize milles, qu'une suite de rochers, de sables et de marécages. Là, Cook indiquait, sous le nom de port Jackson, une anse où les bateaux pourraient trouver un abri ; il l'avait reconnue en passant, à une distance d'environ trois milles de la côte ; et ce point, vu de la mer, annonçait effectivement une baie ouverte. Cependant les chaloupes s'avancent, et dans ce port qui devait recevoir à peine de faibles embarquations, les Anglais émerveillés découvrent un bassin immense où manœuvreraient toutes les flottes de l'univers. D'une entrée dont la largeur n'excède pas deux milles, le hâvre s'étend graduellement et avec assez de profondeur pour recevoir les plus grands navires. Il suit une direction occidentale, s'enfonce jusqu'à treize milles dans l'intérieur des terres, et contient plus de cent petites anses, formées par des pointes fort étroites, dont le prolongement offre des abris très sûrs contre tous les vents, sans présenter d'autres dangers aux navigateurs qu'un banc de rochers, situé au milieu du canal. Pour l'étendue, pour

la sûreté, ce port, découvert d'une manière si imprévue, est l'un des plus magnifiques du globe. Tant d'avantages inespérés permirent à peine à Phillip de s'apercevoir que, pour la fécondité du sol et l'abondance des eaux, ses recherches n'avaient pas obtenu des résultats bien satisfaisans. Non moins pittoresques que Botany-Bay, les environs de ce port superbe n'étaient guère moins stériles : mais ce défaut est commun au littoral tout entier de la Nouvelle-Galles, qui ne présente guère, jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur, que des dunes sablonneuses, des terrains rocailleux, et une végétation triste et uniforme, quand elle n'est pas entretenue par des marais. Quoique Phillip ne pût alors que le soupçonner, on ne saurait, en considérant les embarras de sa position, le blamer d'avoir, sans plus d'examen, résolu de fixer dans une des anses de ce hâvre spacieux le siège de la nouvelle colonie. Ainsi, pour le choix du lieu où l'Angleterre allait jeter les premiers fondemens d'un empire, la Providence fit plus que les conseils des hommes. Il faut admirer l'heureux hasard qui présenta soudain à Phillip, dans son découvrage, un lieu aussi propre à recevoir la capitale d'un État naissant, lieu que tant de

découvertes, obtenues depuis cette époque, ont laissé encore le plus favorable.

Après une absence de trois jours, le gouverneur revint à Botany-Bay, où les observations postérieures à son départ n'avaient fait qu'ajouter à la tristesse du premier aperçu. Les récits de ses compagnons répandirent la joie sur tous les navires, et l'ordre fut donné de mettre à la voile dès le lendemain pour le port Jackson.

Au milieu des préparatifs de départ, tandis que la découverte du gouverneur rend à tous les esprits leurs illusions premières, soudain deux voiles paraissent à l'horizon. Nul spectacle ne pouvait être plus inattendu dans des mers si rarement traversées par des navires européens : aussi la surprise fut-elle générale ; les uns pensaient que la Hollande, jalouse des projets d'agrandissement de l'Angleterre, avait armé des vaisseaux pour suivre les traces du convoi et s'opposer à sa descente ou ruiner ses premiers établissemens sur un sol dont les navigateurs Bataves pouvaient revendiquer la découverte ; d'autres, préférant l'espoir à la crainte, croyaient reconnaître le genre de construction des vaisseaux anglais, et se flattaient de voir débarquer bientôt des

vivres et des munitions destinés à la colonie. Ces dernières conjectures, qui faisaient honneur à la prévoyance de la mère-patrie, et que les chances d'une navigation heureuse rendaient les plus probables, furent à peine ébranlées par l'opinion du gouverneur. Phillip déclara que deux vaisseaux français faisaient alors, dans ces mers, un voyage de découvertes, et l'on crut en effet distinguer le pavillon blanc; mais le vent contraire, qui commençait à souffler avec force, repoussa les navires de la côte pendant deux jours entiers, et laissa le doute dans la plupart des esprits. Cependant le gouverneur, qui n'avait partagé aucune inquiétude, ne crut pas devoir les attendre, et fit voile pour le port Jackson avec le *Supply*, en laissant ordre au capitaine Hunter de le rejoindre, avec tous les navires de transport, dès que les vents seraient devenus plus favorables.

Dans la matinée du second jour, le premier lieutenant du *Syrius* fut envoyé à bord des vaisseaux étrangers, et l'évènement démontra la justesse des conjectures du gouverneur. C'étaient l'*Astrolabe* et la *Boussole*, dont les équipages éprouvaient un vif étonnement à l'aspect des préparatifs de départ de la division

anglaise. On leur avait annoncé, au Kamtchatka, qu'ils trouveraient à Botany-Bay une ville déjà bâtie et des marchés abondamment pourvus. Forcés à une relâche, pour construire deux chaloupes, dont les matériaux avaient été apportés d'Europe, et renouveler leurs provisions d'eau et de bois, ils arrivaient aussi avec des illusions détruites; il était réservé à La Pérouse d'assister, avant la plus cruelle catastrophe, à la fondation d'un empire, et les derniers souvenirs de ce grand navigateur devaient être inscrits dans les premières pages de l'histoire d'un peuple issu comme lui de race européenne.

L'officier anglais envoyé sur les vaisseaux de La Pérouse, conservait sans doute encore quelques soupçons inspirés par la vue inopinée d'un pavillon étranger. Il ne s'exprima qu'avec une extrême réserve sur les projets de Phillip, et dit seulement que les navires appareillaient pour remonter vers le nord. Le mystère dont il semblait vouloir envelopper les desseins de ses chefs n'était pas de nature à tromper, sur la distance du nouvel établissement, des marins doués de quelque expérience, puisque l'on voyait de simples canots se préparer au départ; mais les matelots qui

l'avaient accompagné ne partagèrent point sa défiance, et l'heureuse découverte de Phillip ne tarda pas à être connue des deux équipages français, instruits avant leurs commandans.

Peu d'heures après cette entrevue, le capitaine Hunter donna le signal du départ pour le nouveau siège de la colonie, pendant que les vaisseaux de Lapérouse entraient enfin dans la baie; et le soir, la division tout entière était à l'ancre au port Jackson, dont elle prit possession, en déployant avec appareil le pavillon national. Les peuplades indigènes n'apportèrent aucun obstacle à cet envahissement: à peine découvrit-on au loin quelques sauvages étonnés d'une scène aussi nouvelle, et d'autres, témoins invisibles d'un acte qui devait changer leurs destinées, ne trahirent leur voisinage par aucune manifestation de surprise.



CHAPITRE VII.

1788. — Fondation de Sydney. — Peu d'aptitude des *convicts* aux travaux de première nécessité. — Débarquement. — Premiers édifices. — Hôpital. — Observatoire. — Installation solennelle du gouverneur. — Mariages. — Exploration de Hunter et de Bradley. — Relations de Sydney avec l'expédition française. — Départ de Lapérouse.

LE 26 janvier 1788 doit être inscrit avec honneur dans les fastes de la civilisation. De ce jour commence une ère nouvelle pour la cinquanteième partie du monde; et si, après quarante ans écoulés, l'histoire ne peut demander encore à l'Australie aucun de ces imposants tableaux qui subjuguent les esprits, elle peut en tirer du moins d'utiles leçons pour le bonheur des peuples et le perfectionnement de la morale.

Il fallait donner un nom au lieu désigné pour recevoir la capitale de l'empire naissant. Le gouverneur avait choisi d'abord celui d'Albion, ce vieux nom entouré de tant de souvenirs, et si cher encore à l'orgueil britan-

nique; mais l'esprit de flatterie l'emporta, et le nom de lord Sydney, qui avait dirigé l'expédition, fut imposé à l'emplacement que les premiers colons allaient occuper. Phillip avait préféré l'une des anses les moins étendues, à cause de la proximité d'un ruisseau et de la plus grande facilité du mouillage, à une très-faible distance de la terre, qui permettait de débarquer sur les lieux mêmes les munitions de toute espèce, avantage inappréciable pour une colonie dénuée de tout moyen de transport. Le territoire dont Sydney allait plus particulièrement devenir la capitale reçut le nom de comté de Cumberland. On assigna pour limites au nouveau comté, à l'est, le grand Océan austral; à l'ouest, les montagnes connues plus tard sous les noms de Carmarthen et de Lansdown; au nord, la partie septentrionale de Broken-Bay; et au sud, la partie méridionale de Botany-Bay.

Le moment était venu d'éprouver si les plans tracés à Londres pouvaient être facilement mis à exécution sur le terrain; on allait découvrir aussi les imperfections de détails, inévitables dans une immense entreprise, mais si difficiles à réparer à une si grande distance de la mère-patrie. Le défaut le plus

fâcheux de toutes les combinaisons adoptées se fit sentir sur-le-champ; il consistait dans le choix des premiers *convicts* livrés à l'essai de la colonisation. Provenant presque tous de Londres et de villes manufacturières, ces hommes se trouvaient, à peu d'exceptions près, inhabiles aux travaux des champs et à la construction des édifices. Les condamnations judiciaires atteignent bien plus souvent les artisans du luxe que les artisans vraiment utiles; cette observation de tous les temps n'avait pas été mise à profit pour la composition du premier convoi. Le gouverneur cherchait des hommes endurcis aux travaux les plus indispensables; et à peine trouvait-il quelques condamnés capables de remplir les fonctions de chef d'atelier: les connaissances nécessaires à l'exercice du commerce, et les habitudes de la domesticité remplaçaient, chez la plupart, la pratique des seuls travaux réclamés par les besoins d'une colonie naissante. Heureuse encore la Nouvelle-Galles, si une dépravation invétérée ne rendait pas dangereux pour son repos des habitans dont l'inactivité était déjà un fléau pour elle! Fonder une société neuve, avec ces élémens d'une société vieillie, c'était une entreprise presque au-

dessus des forces humaines ; et ce qu'il y eut plus d'une fois de décourageant dans les détails rehausse encore le mérite des résultats.

Les condamnés les moins impropres aux travaux les plus urgens furent aussitôt débarqués au nombre de cent douze ; le gouverneur traça lui-même des lignes extérieures qu'il leur fut interdit de dépasser, et le prévôt eut ordre de faire arrêter tous ceux qui s'écartaient dans l'intérieur des terres. Enfin, pour la première fois, la cognée retentit dans une forêt aussi vieille que le monde. Le débarquement s'était opéré avec une confusion presque impossible à éviter ; les nouveaux colons passaient des navires dans un bois épais. On reconnut bientôt combien une surveillance exacte allait être difficile, et quels obstacles s'opposeraient à une prompt extension, dans une contrée où les vivres manquaient, ainsi que les moyens de transport, et qu'il était trop dangereux de permettre aux *convicts* d'explorer sans gardes.

On déposa d'abord sur le rivage les matériaux préparés à Londres pour construire la maison du gouverneur ; un enclos fut promptement disposé pour recevoir les animaux domestiques qui avaient résisté aux fatigues de la naviga-

tion (1), et quelques tentes furent élevées pour les malades. Le scorbut, qui n'avait point paru dans toute la traversée, commençait à se déclarer parmi les *convicts*, et il devenait nécessaire de leur procurer un air salubre et des alimens frais. Heureusement cette contrée, qui, hors l'espace et la position, allait donner si peu aux Européens, en échange des tributs les plus précieux, ne manquait pas de plantes antiscorbutiques ; quelques semences apportées d'Europe furent immédiatement confiées à la terre ; mais la saison n'était pas encore favorable. Malgré tous les soins du gouverneur, le nombre des malades augmenta bientôt dans une telle proportion, qu'il fallut interrompre les travaux commencés, pour entreprendre la construction d'un hôpital général. Pendant ce temps, le lieutenant Dawes, chargé, par le bureau des longitudes, de diverses observations scientifiques et de l'examen d'une comète attendue vers la fin de l'année, présidait à l'établissement d'un observatoire où il réunit des instrumens fournis par l'amirauté. Ainsi, les

(1) Trois vaches avaient péri dans la traversée ; peu de jours après le débarquement, cinq moutons furent tués par la foudre.

premiers monumens d'une terre sans souvenirs furent consacrés à l'humanité et aux sciences, ces deux inappréciables conquêtes d'une civilisation avancée.

Le gouverneur, dans la première distribution des travaux de défrichement, avait cru avantageux de prescrire aux *convicts* des tâches précises qu'ils devaient remplir dans un temps donné. Les heures qu'ils pouvaient gagner, par une promptitude laborieuse, étaient laissées à leur libre disposition, et l'on avait espéré qu'ils se hâteraient d'en profiter pour s'élever des abris; mais la paresse de ces hommes, peu habitués à la fatigue, déconcerta les calculs de Phillip. Pendant ces opérations préliminaires, on avait achevé le débarquement, et chaque jour ajoutait à la surveillance, sans augmenter sensiblement le nombre des travailleurs. Cependant on crut pouvoir entreprendre la construction d'un magasin destiné à recevoir les vivres apportés par les navires de transport.

Après ces premiers préparatifs, le 7 février, le gouverneur fit procéder à son installation, avec une sorte de solennité. Un vaste espace de terrain avait été éclairci; les troupes, sous les armes, s'y rangèrent en bataille; les *con-*

victs occupèrent une place distincte, et, en présence de Phillip, entouré des principaux officiers civils et militaires, le juge-avocat Collins donna lecture de la commission du gouverneur et des lettres-patentes, portant création de cour de justice criminelle, de justice civile et de vice-amirauté. Plusieurs salves de mousqueterie, un discours du gouverneur, accueilli avec acclamation par les soldats et les *convicts*, une revue de troupes et un banquet où se réunirent tous les officiers, terminèrent la cérémonie.

Le gouverneur avait annoncé que toute liaison illégitime entraînerait de sévères punitions, et que le mariage obtiendrait une protection spéciale. De nombreuses demandes se succédèrent rapidement, et, en y répondant avec faveur, Phillip accomplissait une des parties les plus essentielles de ses instructions. Quatorze mariages eurent lieu dans la première semaine; mais les nouveaux époux attendaient de cet hommage aux principes de la morale des avantages plus solides qu'une simple manifestation de bienveillance et des promesses pour l'avenir; ils avaient même pensé qu'un affranchissement immédiat serait la conséquence nécessaire du mariage. On en

vit plusieurs, déçus dans leurs espérances, solliciter d'un commun accord l'annulation des actes qu'ils venaient de souscrire. Mais de semblables requêtes ne pouvaient être accueillies. L'égalité d'infortune n'avait point épargné à la colonie nouvelle ces mariages d'intérêt qui caractérisent la vieillesse des nations.

Les travaux scientifiques marchaient de pair avec les travaux de première nécessité. Tandis que les édifices les plus indispensables s'élevaient avec moins de solidité que de promptitude, le capitaine Hunter et le lieutenant Bradley exploraient le littoral voisin avec un soin que n'avait pu permettre la précipitation de la découverte. Cette reconnaissance exacte démontra que le havre s'étendait vers l'ouest plus encore qu'on ne l'avait soupçonné. Les plans tracés alors par Hunter et Bradley servirent à la formation des premières cartes de la colonie, et leur relation prouva que plusieurs points peu éloignés auraient pu convenir, presque aussi bien que Sydney, au siège d'un établissement.

L'*Astrolabe* et la *Boussole* continuaient leur relâche à Botany-Bay, où la première tombe creusée dans l'Australie par les Européens

venait de recevoir un Français, le père Le Receveur, l'un des savans attachés à l'expédition. Les communications étaient peu fréquentes entre les vaisseaux de Lapérouse et les principaux chefs de la colonie, quoique la distance de Sydney à Botany-Bay ne fût, par terre, que de dix milles; mais les *convicts* cherchaient à en entretenir avec les équipages étrangers; et, malgré la plus active surveillance, chaque jour plusieurs parvenaient à Botany-Bay, où les refus constans de Lapérouse, fidèle aux promesses qu'il avait faites à Phillip (1), n'empêchaient pas de nouveaux déserteurs de se présenter encore avec un nouvel espoir. On en compta jusqu'à neuf dans une seule journée. La séduction employée par ces malheureux avec le plus de confiance était la promesse d'entraîner quelques femmes dans leur fuite; mais ce moyen même échouait, et ces malheureux, n'osant reparaitre à Sydney, où les attendaient d'inévitables châtimens, erraient dans les bois, à

(1) « Nous n'eûmes, dans la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennuis et d'embarras. » *Lettre de LAPÉROUSE*, 5 février 1788.

demi-morts de faim et de fatigue, jusqu'au moment où leur misère, devenant intolérable, les forçait à se rendre à discrétion. Un homme et une femme disparurent seuls sans retour, et l'on dut croire qu'égarés dans l'immensité des bois, ils avaient trouvé une mort cruelle. Cependant, comme le fugitif était un Français condamné par les tribunaux de l'Angleterre, il est permis de supposer que la pitié des matelots accueillit un compatriote à l'insu de leurs chefs, qu'elle sut soustraire à leurs yeux le malheureux Paris jusqu'après le départ, et qu'un Français de plus partagea le funeste sort de Lapérouse. Cet illustre navigateur laissa, en partant le 10 mars, des dépêches pour la France; ce furent les dernières..... L'histoire les a recueillies. Étranger, par l'élevation de son ame, à cette politique étroite qui fait des découvertes un inutile mystère, Lapérouse ne quitta point la Nouvelle-Galles sans indiquer au gouverneur Phillip, d'après son exploration nouvelle, les îles où l'on pouvait envoyer les expéditions les plus profitables à la colonie qui s'élevait.

CHAPITRE VIII.

1788. — Premiers désordres, premières condamnations. — Cour de justice criminelle. — Cour de justice civile. — Cour de vice-amirauté et cour martiale. — Condamnations à mort. — Fondation d'une colonie dans l'île de Norfolk sous les ordres du lieutenant King.

LA justice criminelle devait précéder à Sydney la justice civile. Il importait à la sécurité de l'avenir de ne laisser aucune faute impunie, et déjà plusieurs larcins avaient été signalés. Les surveillans, choisis parmi les *convicts* dont la conduite avait paru la plus irréprochable, osaient à peine exercer leur autorité, et quelques désordres provenaient de la connivence des matelots, qui, malgré les défenses les plus sévères, procuraient en fraude des liqueurs fortes aux déportés. Une cour de justice criminelle, composée du juge-avocat et de six officiers de terre et de mer désignés par le gouverneur, se rassembla pour la première fois le huit février; plusieurs peines corporelles furent prononcées, et la cour condamna deux *convicts* au pain et à l'eau pen-

dant huit jours, sur un petit rocher qui s'élevait au milieu du port.

La cour de justice criminelle avait été convoquée conformément aux lettres-patentes scellées du grand sceau de la Grande-Bretagne, dont il avait été fait lecture publique le jour de l'installation solennelle du gouverneur. Les lettres de convocation devaient porter la signature et le sceau de ce fonctionnaire. La cour constituée par lui avait droit d'enquête, d'audition et de jugement. Sa juridiction embrassait toute la colonie; sa compétence, tous les crimes de trahison, de non-révélation de trahison, de meurtre, de faux, de félonie (1), de faux serment. Il lui était prescrit de suivre les lois de l'Angleterre, autant que pourraient le permettre les circonstances et la situation de l'établissement pénal. Le juge-avocat devait dresser dans chaque affaire un acte d'accusation; les témoins ne pouvaient être entendus qu'après avoir prêté serment. La majorité toujours requise pour toute espèce d'arrêt,

(1) Le mot *félonie*, dont la signification est très-restreinte dans la langue française, possède en Angleterre un sens plus étendu. Dans la jurisprudence anglaise, il comprend à peu près tous les crimes capitaux, et l'on sait combien ils sont nombreux.

devait être de cinq voix au moins pour une condamnation capitale; le jugement se prononçait dans la même forme que le *verdict* d'un jury anglais, et nulle exécution à mort ne pouvait avoir lieu sans l'ordre du roi, exprimé par le gouverneur dans une autorisation revêtue de son sceau et de sa signature.

La cour de justice civile devait se composer du juge-avocat et de deux habitans, avec appel au gouverneur, et du jugement du gouverneur au roi en son conseil, mais seulement lorsque la valeur de l'objet en litige dépasserait trois cents livres sterlings. Cette cour avait l'administration des successions vacantes et devait recevoir le dépôt des testamens. Des lettres-patentes attribuaient aussi au gouverneur, au lieutenant-gouverneur et au juge-avocat les pouvoirs des juges de paix tels qu'ils sont institués en Angleterre. Ils prêtèrent serment le onze février en cette nouvelle qualité.

Enfin une cour de vice-amirauté connaissait des délits maritimes, sous la présidence du gouverneur, également investi du droit de convoquer une cour martiale. Les délits militaires étaient soumis aux lois anglaises comme dans les autres colonies.

Le mois de février ne s'était pas encore écoulé, et déjà la cour de justice criminelle avait prononcé six condamnations à mort; trois pour vol de vivres appartenant au gouvernement, deux pour vol de vin envers un officier, et une enfin pour vol de pain à un *convict*. On remarquait deux nègres parmi les condamnés, dont un seul subit toute la rigueur de sa sentence. Les autres virent leur peine commuée en celle du bannissement dans un lieu inhabité, et l'un d'eux n'obtint la vie sauve que sous condition de remplir désormais les fonctions d'exécuteur des hautes œuvres. Les adversaires des colonies pénales ont voulu souvent tirer parti d'un nombre de condamnations aussi disproportionné avec un si court espace de temps et une si faible population. Ils auraient dû apporter plus d'attention à la nature peu importante des délits et à la nécessité de l'exemple.

Les instructions de lord Sydney prescrivirent au gouverneur de former le plus promptement possible une petite colonie dans l'île de Norfolk, île de cinq lieues de long sur trois de large, située au nord-ouest de la Nouvelle-Zélande, à trois cent lieues de Botany-Bay, et découverte par Cook en 1774. Ce grand

navigateur avait vanté surtout la fécondité du sol et la richesse de la végétation, dont les produits lui paraissaient avoir des rapports remarquables avec ceux de la Nouvelle-Zélande. La profondeur de la terre végétale, le grand nombre des beaux arbres propres aux constructions, l'abondance de l'eau douce, des palmistes et des plantes alimentaires, la facilité de cultiver le lin de la Nouvelle-Zélande, qu'il avait vu croître spontanément, les avantages enfin d'une côte poissonneuse, tout dans ses récits recommandait cette île pour un établissement colonial; mais l'expérience venait de démontrer combien il avait été prodigue de louanges pour Botany-Bay.

Le gouverneur nomma le lieutenant King surintendant et commandant de l'île de Norfolk; et, vers le milieu de février, le *Supply* mit à la voile avec les colons destinés à cette nouvelle expatriation. Par une exception unique jusqu'alors dans les annales des peuples, Sydney, qui ne possédait encore aucun édifice achevé, allait, pour un autre point du globe, devenir la mère-patrie. Un aide-chirurgien, un sous-officier, deux soldats, deux hommes habitués à la culture du lin, principal objet de l'établissement, neuf *con-*

victs et six femmes, qui s'étaient presque tous proposés de leur propre mouvement, s'embarquèrent sous les ordres du lieutenant King. Le *Supply* portait avec eux des provisions pour six mois, un grand nombre de graines, et tous les instrumens aratoires nécessaires aux premiers travaux. Les détails particuliers à cet établissement secondaire se reproduiront successivement dans la suite de l'histoire de l'Australie.



CHAPITRE IX.

1788. — Exploration de Broken-Bay. — Pluies abondantes. — Obstacles éprouvés dans les premiers travaux. — Améliorations partielles. — Relations avec les peuplades indigènes. — Ordres sévères. — Premières hostilités. — Premier hiver. — Recherche d'une rivière. — Occupation de l'île de Norfolk. — Ile de Lord-Howe découverte par Ball. — Scorbut.

DANS les premiers jours de mars, le gouverneur, accompagné de plusieurs officiers, et montant avec sa suite deux grands canots, se dirigea vers le nord, à huit milles environ, pour explorer le hâvre de Broken-Bay, dont parle Cook, et qu'il avait un instant voulu choisir pour siège de la colonie. Cette reconnaissance lui démontra encore combien il avait été heureux dans sa détermination précipitée. Bien qu'égal en étendue au hâvre de port Jackson, celui de Broken-Bay ne peut lui être comparé; il offre aux vaisseaux un asyle sûr et une entrée assez large, mais le mouillage est moins facile et la terre presque partout aride et rocailleuse. Le temps ne favorisa point cette exploration;

la plupart des voyageurs rentrèrent malades à Sydney, où les travaux commencés avaient éprouvé d'égaux contrariétés. Plusieurs édifices importants, hôpital, magasin de vivres, quartier destiné aux troupes, cabanes pour les *convicts*, tout avait été entrepris presque simultanément, et la mauvaise qualité des bois de charpente, jointe au défaut presque absolu de ciment, contribuait, avec le peu de bonne volonté des travailleurs, à retarder des constructions également nécessaires ; cependant le nombre des malades augmentait chaque jour ; on en comptait déjà plus de deux cents dont l'état provenait surtout de l'abondance des pluies. Tous les médicamens, toutes les provisions destinées aux malades restaient encore sous les tentes exposés aux intempéries de la saison, et le détachement de troupes, chargé de la garde des *convicts*, élevait à la hâte des toits d'herbes séchées, et des murs de terre pour se procurer provisoirement des abris. Pressé par de si impérieuses nécessités, le gouverneur se vit contraint, dans ce premier moment, à retarder la construction d'un fort ; et cependant, si une révolte eût éclaté parmi les déportés, les chefs de l'établissement pénal se seraient trouvés presque entièrement

à leur merci : mais chez les condamnés, comme chez les hommes libres, le sentiment du besoin présent l'emportait sur toutes les habitudes passées.

Au milieu du désordre inséparable d'une pareille réunion de nouveaux habitans sur une terre où il fallait tout créer, déjà quelques résultats avantageux avaient été obtenus. Des travaux venaient d'être terminés pour favoriser le débarquement des vivres, des approvisionnemens de toute espèce et d'une artillerie peu nombreuse. Un perfectionnement s'introduisait en même temps dans la construction des cabanes provisoires, par la combinaison de deux espèces de bois, très-abondantes dans les alentours du port Jackson. Le terrain, naguères obstrué d'arbres, commençait à s'éclaircir, et une sage prévoyance avait même arrêté les progrès trop rapides d'un déboisement dont l'excès pouvait menacer l'existence du seul filet d'eau qui arrosât Sydney. Déjà quelques murs en briques s'élevaient, et le gouverneur désigna, autant que pouvait le permettre l'état des choses, les divisions principales de la cité naissante.

Pendant les six premières semaines, les relations étaient restées peu fréquentes avec

les naturels du pays; leur accueil avait paru amical, dans la courte relâche de Botany-Bay; quelques-uns même s'étaient empressés à aider des pêcheurs, et leur assistance avait été généreusement récompensée. Divers petits présens contribuèrent surtout à maintenir d'abord une bonne intelligence, si précieuse à conserver. Le gouverneur avait menacé de peines sévères quiconque attenterait au droit de propriété, en enlevant les misérables meubles que l'extrême confiance de ces sauvages laissait exposés à tous les regards; mais les instrumens de chasse et de pêche, les armes, les ornemens de ces peuplades, offraient encore, dans leur grossière simplicité, un appât trop vif aux mains avides des *convicts*; les objets enlevés aux naturels rencontraient bientôt des acheteurs parmi les équipages des navires destinés à retourner en Angleterre, où de semblables raretés devaient exciter l'empressement et la générosité des curieux. La surveillance la plus active et de rigoureuses punitions ne purent arrêter entièrement ce trafic entre les condamnés et les matelots. Aussi une extrême réserve ne tarda-t-elle pas à remplacer les relations de bon voisinage, et le gouverneur lui-même, dans son excursion à

Broken-Bay, remarqua parmi les naturels une défiance inusitée. Bientôt, usant de représailles, ils enlevèrent à leur tour quelques instrumens aratoires, et défendirent leur butin en lançant des pierres contre les Européens qui les poursuivaient: quelques coups de fusil tirés sur eux déterminèrent les hostilités.

Du côté de Botany-Bay, elles avaient commencé plus tôt. Deux fois les compagnons de Lapérouse s'étaient vus contraints de faire feu par-dessus les têtes des naturels. Sans doute les cruels souvenirs de Maouna parlaient vivement encore aux cœurs des Français, mais ils n'avaient point oublié les ordres humains du vertueux Louis XVI, et les chefs de l'établissement anglais reconnurent eux-mêmes la modération et la prudence de Lapérouse dans ces circonstances critiques (1). Il n'omit

(1) « J'ai fait à terre une espèce de retranchement » palissadé pour y construire en sûreté de nouvelles » chaloupes. Cette précaution était nécessaire contre les » Indiens de la Nouvelle-Hollande, qui, quoique très- » faibles et peu nombreux, sont, comme tous les sau- » vages, très-méchans, et brûleraient nos embarcations » s'ils avoient les moyens de le faire et en trouvaient » une occasion favorable. Ils nous ont lancé des zagaies, » après avoir reçu nos présens et nos caresses. Mon opi-

rien de ce qui pouvait concilier le soin d'une légitime défense avec la sûreté de la colonie nouvelle.

Plusieurs *convicts* furent blessés dans les bois par les naturels, qui n'attaquaient jamais les hommes armés; tous attestaient que nulle provocation n'avait eu lieu de leur part. La gravité des peines attachées à une semblable faute ne permettait pas d'attendre de ces hommes la moindre sincérité. Les circonstances étranges, les mensonges évidens dont ils entouraient leurs récits, ajoutaient encore à la probabilité de leurs torts; mais, d'un autre côté, le défaut de preuves convaincantes s'opposait à des justes exemples que leurs blessures commençaient d'ailleurs à rendre moins nécessaires, en démontrant à leurs compagnons combien il y aurait peu de chance d'impunité.

« nion, sur les peuples incivilisés, était fixée depuis
« long-temps; mon voyage n'a pu que m'y affermir :

J'ai trop, à mes périls, appris à les connaître.

« je suis cependant mille fois plus en colère contre les
« philosophes, qui exaltent tant les sauvages, que con-
« tre les sauvages eux-mêmes. » LAPÉROUSE, *Lettre à
Fleurieu; Botany-Bay, 7 février 1788.*

Cependant avril commençait, et avec lui l'hiver de la colonie. Il devenait de plus en plus pressant de terminer les constructions imparfaites. Un seul bâtiment de cent pieds de long, sur vingt-cinq de large, se trouvait entièrement élevé, et la composition de sa toiture l'exposait tellement aux incendies, que les plus grandes précautions devenaient nécessaires pour conserver cet unique édifice. Tous les *convicts* valides furent détournés de leurs occupations pour achever les travaux les plus urgens; l'on emprunta même aux équipages des navires de transport tous les ouvriers dont il fut possible de disposer. Malgré l'extrême surveillance que demandait l'état de la colonie, le gouverneur, obligé de faire face à tous les besoins, consacrait, de temps à autre, quelques jours à de courtes excursions dans les environs de l'établissement. Son but principal était de découvrir une rivière, mais cette attente fut constamment trompée.

Après une absence de cinq semaines, le *Supply* revint de l'île de Norfolk. Le voyage avait été extrêmement pénible, et les plus grands obstacles s'étaient opposés d'abord à la descente des nouveaux colons, qui n'avait

pu s'effectuer enfin qu'à force de persévérance et avec la perte d'un homme. Peu de mois auparavant, l'*Astrolabe* et la *Boussole* avaient aussi jeté l'ancre près de cette île, et un récif très-dangereux avait empêché les Français de prendre terre. Cette circonstance connue à Sydney inspirait de vives inquiétudes sur le sort du lieutenant King et de ses compagnons; mais le retour du *Supply* dissipa toutes les appréhensions. On apprit alors que de nombreux avantages intérieurs compensaient amplement les difficultés du mouillage, et que les éloges prodigués par Cook, surtout pour la fécondité du sol, n'offraient aucune exagération. L'équipage du *Supply*, et particulièrement le lieutenant Ball, son commandant, vantaient sans réserve l'étonnante variété des productions de cette terre vierge, la beauté de son aspect, la douceur de sa température, et plus encore les majestueuses proportions de ses arbres, qui promettaient à la mûture des vaisseaux d'inépuisables ressources. A Norfolk comme à Sydney, l'on ressentait les désastreux effets de la composition mal combinée du premier envoi de *convicts*. Le nombre des colons travailleurs confiés à l'administration du lieutenant-gou-

verneur King ne s'élevait qu'à onze, et encore parmi eux fallait-il compter un enfant de quinze ans et un vieillard de soixante-douze. Cependant les premiers travaux exigeaient la plus infatigable activité. L'île entière ne présentait pas à ses premiers habitans le moindre espace de terrain qui ne fût couvert d'arbres élevés, entrelacés entre eux par des lianes épaisses; et l'âcreté de la sève d'une espèce d'arbres, attaquant les yeux des ouvriers, les condamnait souvent à une inaction de plusieurs jours, accompagnée de cuisantes douleurs. Cette circonstance imprévue retarda singulièrement les premiers travaux. L'extrême multiplicité des rats, dont les déprédations s'étendaient aux semences confiées à la terre, et l'abondance des vermisseaux, que les soins minutieux des femmes parvenaient à peine à diminuer, contrarièrent beaucoup aussi la première culture; et la pêche, quoique souvent heureuse, ne réalisa point toutes les espérances que l'on avait d'abord fondées sur cette ressource. Un règlement plein de sagesse défendait d'abattre aucun palmier; et le lieutenant-gouverneur avait accordé aux nouveaux habitans de Norfolk les journées des samedis pour se former des jardins particuliers,

sous la réserve expresse de révoquer cette permission chaque fois que la conduite d'un *convict* cesserait d'être satisfaisante.

Le résultat le plus remarquable du voyage du *Supply* était la découverte d'une petite île que le lieutenant Ball avait entrevue en se rendant à Norfolk, et qu'il avait explorée avec détail en revenant à Sydney. Cette terre, située à dix journées environ du port Jackson par le trente-unième degré de latitude méridionale et le cent cinquante-neuvième degré de longitude orientale, reçut de son découvreur le nom d'île de Lord-Howe. Malgré les difficultés du mouillage, qui rappelaient les dangers de Norfolk, Ball représenta sa découverte sous les couleurs les plus favorables. Il vanta surtout le grand nombre des oiseaux et des tortues, qui devaient offrir d'abondantes ressources aux équipages des vaisseaux.

Au moment du retour du *Supply*, le nombre des malades atteints du scorbut était considérablement augmenté : déjà il s'élevait à près de deux cents. Les médecins réclamèrent une nouvelle expédition à l'île de Lord-Howe, pour en rapporter le plus grand nombre de tortues qu'il serait possible de réunir. Le gouverneur hésita quelque temps, et le *Supply*

remit enfin à la voile. Mais la saison avançait; et, tandis qu'à Sydney l'on s'entretenait de la petite île nouvellement découverte comme d'une seconde terre promise, et que les capitaines des navires de transport qui partirent les premiers pour l'Angleterre, au commencement de mai, en prenant la route de la Chine, craignaient que Ball n'eût des instructions secrètes pour les empêcher d'aborder à l'île de Lord-Howe, le *Supply* revint au port Jackson, après un voyage entièrement infructueux.



CHAPITRE X.

1788. Recensement des animaux domestiques. — Pertes irréparables. — Premier anniversaire de Georges III. — Salubrité du climat. — Vieillards et infirmes. — Manque de surveillans. — Découverte inespérée d'un maçon. — Edifices publics. — Travaux des femmes. — Tombeau du Père Le Receveur. — Départ des derniers navires de transport. — Prétendue découverte d'une mine d'or. — Première récolte. — Réductions dans les distributions de vivres. — Condamnations. — Hostilités. — Jeune naturel retenu à Sydney. — Nouveaux colons de Norfolk. — Rose-Hill. — Crescent.

LE recensement des animaux domestiques, dont l'accroissement pouvait seul promettre à la colonie une prospérité durable, venait d'être fait par les soins du gouverneur (1), lorsque plusieurs désastres imprévus vinrent affliger les nouveaux habitans de l'Australie, et retarder de la manière la plus funeste les progrès de leur agriculture et de leur écono-

(1) Il existait alors dans la colonie un étalon, trois jumens, trois poulains, deux taureaux, cinq genisses, vingt-neuf bêtes à laine, dix-neuf chèvres, soixante-dix-huit cochons, cinq lapins, dix-huit dindes, vingt-neuf oies, trente-cinq canards, cent quarante-deux poules et quatre-vingt-sept poulets.

mie. Ici la trivialité des détails est en contraste absolu avec l'importance des faits. Quel intérêt, au milieu des richesses agricoles et des innombrables troupeaux de l'Europe civilisée, peut-on accorder à la perte de quelques brebis, perte que remarquerait à peine le plus simple laboureur? et cependant sur ces faibles têtes reposait une partie de l'avenir de la société naissante; tant, sur cette terre lointaine, à côté du luxe de la végétation la plus variée et des bizarreries les plus étranges du règne animal, la nature a peu fait pour le bien-être de l'homme! Déjà l'on avait reconnu que les arbres abattus découvrant une herbe qui n'avait jamais été exposée aux rayons du soleil, cette nourriture était nuisible aux troupeaux; mais, tandis que l'on s'occupait à remédier à cette cause de dépérissement, cinq brebis et un agneau furent trouvés morts: les naturels, et avec plus de probabilité, des chiens sauvages, d'une férocité extrême, encoururent le soupçon d'avoir causé cet événement, si fâcheux pour les fondateurs de la colonie. Mais une perte plus irréparable encore allait se faire sentir: deux taureaux et quatre genisses disparurent à la fois. S'étaient-ils égarés dans l'immensité des forêts? les naturels

avaient-ils réussi à les enlever? ces deux questions restèrent indécises. Quelques soupçons s'arrêtèrent aussi, mais sans fondement, sur un homme qui parvint alors à s'évader; et le seul résultat de longues recherches, ordonnées et exécutées avec un zèle égal, fut de constater la négligence du *convict* préposé à la garde des animaux domestiques. Une seule genisse restait; faible et épuisée, il fallut la tuer, et ajourner pour long-temps une des espérances les mieux fondées de prospérité future.

Toutes les solennités de la mère-patrie devaient être communes à cette colonie pénale. C'était un devoir du gouverneur de rappeler en toute circonstance aux fils de l'Angleterre confiés à son administration paternelle que, rejetés à regret loin du sol de la Grande-Bretagne, ils n'avaient point cessé d'appartenir à l'empire britannique, et qu'un retour sincère aux principes de la morale les releverait infailliblement au rang de citoyens. Le quatre juin, jour anniversaire de la naissance de Georges III, fut célébré avec tout l'éclat possible dans une contrée aussi nécessairement étrangère au luxe de l'Europe. Tous les travaux restèrent interrompus dans ce jour de fête; les salves de l'artillerie des vaisseaux,

les décharges de mousqueterie des soldats de marine, d'immenses feux de joie, un banquet donné par le gouverneur, remplirent une journée célébrée fois dans les cinq parties du monde, et la clémence du gouverneur rappela à Sydney les quatre condamnés qui, après avoir reçu grâce de la vie, subissaient leur peine sur une petite île située au milieu du port Jackson.

Malgré le grand nombre des malades, l'expérience venait de prouver la salubrité du climat de l'Australie. La saison avait été beaucoup moins rigoureuse que les chefs de l'établissement ne pouvaient l'espérer; vingt-sept *convicts* seulement avaient succombé depuis le débarquement, et la plupart des causes qui contribuèrent surtout à peupler l'hôpital provisoire sont entièrement étrangères au lieu choisi pour l'établissement pénal. L'immoralité des nouveaux colons, leurs désordres de tout genre, les fatigues du voyage, l'usage continué des salaisons, et plus encore des maux invétérés, avaient, bien plus que les effets du climat, contribué à la mortalité. Un rapport donné à la fin de juin par le chirurgien White constate qu'après les pertes éprouvées dans une longue navigation, et durant

cinq mois de séjour à Sydney, au milieu de l'inévitable confusion d'un premier établissement, la petite colonie, dans le nombre si réduit de ses habitans, comptait encore cinquante-deux hommes incapables de travail par leur âge ou leurs infirmités. Cinquante-deux membres inutiles dans une aussi jeune société, dont l'activité était la première condition d'existence! Ce simple calcul accuse bien haut les hommes d'État appelés par leur rang à diriger l'expédition; et un tel obstacle dans la voie des améliorations doit relever encore le mérite des travaux du gouverneur Phillip.

Un autre vice de la direction première se faisait non moins vivement sentir. Dans l'improvisation d'un plan de colonie pénale entièrement étranger à l'ancien système suivi pour la colonisation de l'Amérique, les auteurs du projet avaient compté, avant tout, sur l'effet moral de la confiance accordée au repentir. Mais, pour ne point affaiblir cet effet si précieux, il fallait un discernement bien sûr dans les premières distributions de récompenses; il eût peut-être même été nécessaire d'attendre une persévérance constatée; et cependant, par un oubli difficile à expliquer,

aucun surveillant n'avait été mis sous les ordres du gouverneur, pour inspecter la conduite et les travaux des *convicts*; aucun économiste, aucun agent comptable n'était préposé, sous le commissaire Miller, à la garde des vivres et des approvisionnemens. Ces divers emplois auraient pu être confiés avec avantage à des condamnés déjà rendus à la société avant la fondation de la colonie, et leur exemple aurait puissamment contribué à remplir les vues des auteurs du plan adopté. Le gouverneur se vit au contraire forcé de choisir des surveillans parmi les *convicts* eux-mêmes, avant d'avoir pu reconnaître avec assez de certitude la réforme de ces hommes qu'il allait donner pour modèles aux compagnons de leur captivité. Le résultat de ces vices de combinaisons était facile à prévoir. Un désordre fâcheux s'établit dans le détail de l'économie intérieure, et l'influence désirable manqua trop souvent à des surveillans bien moins connus de leurs chefs que de leurs subordonnés. Cependant l'infatigable activité du gouverneur Phillip sut corriger en partie ce qu'il y avait de plus défectueux dans cette organisation que lui avait imposée l'impérieuse loi de la nécessité. Sans un homme aussi ferme et d'une

capacité aussi éprouvée, les imperfections de tout genre du plan tracé en Angleterre auraient vraisemblablement ruiné tous les projets d'établissement dans l'Australie. Mais des commencemens pénibles et des difficultés effrayantes ne rebutèrent point son courage.

Les *convicts* avaient été, aussitôt après leur débarquement, divisés en plusieurs compagnies peu nombreuses, confiées chacune à l'inspection d'un surveillant. Il ne s'était trouvé parmi eux qu'un seul tailleur de pierres, et après quelques mois, la découverte de l'existence d'un maçon, qui n'avait point révélé d'abord sa profession, devint pour toute la colonie un événement d'un bonheur signalé. On s'empressa de mettre sous ses ordres quelques laboureurs, qu'il se chargea d'instruire, et la construction des édifices publics fut reprise avec un nouveau zèle. Mais, comme la nature de la plupart des matériaux employés l'avait fait toujours craindre, de fréquens incendies détruisaient, en peu d'instans, le travail de plusieurs jours. Des pluies abondantes, qui survinrent au mois d'août, inondèrent aussi la seule briqueterie que possédât Sydney. Cet accident, qu'explique le défaut de connaissance exacte des localités, retarda singulièrement les

travaux entrepris. Heureuse encore la colonie nouvelle, si les désastres naturels et l'oisiveté nécessaire de cinquante-deux vieillards ou infirmes avaient été les seuls obstacles aux améliorations urgentes! Mais le nombre des *convicts*, peu habitués au travail, était plus grand encore, et leur mauvaise volonté se laissait trop évidemment sentir. Les femmes, de leur côté, rendaient peu de services à l'établissement; à peine en occupait-on quelques-unes aux travaux les moins pénibles, ou à ramasser sur le rivage des coquilles, que l'on se hâtait de convertir en chaux, et dont la quantité était loin de répondre aux besoins de la colonie.

Les peuplades voisines de Botany-Bay avaient bientôt détruit le tombeau élevé par les compagnons de Lapérouse au Père Le Receveur. Le gouverneur fit graver sur le cuivre l'inscription du monument (1), et cette plaque

(1) Voici cette inscription :

HIC JACET LE RECEVEUR,
E. F. F. MISSIONIS GALLIÆ SACERDOS,
PHYSICUS IN CIRCUMNAVIGATIONE
MUNDI,
DUCE DE LAPÉROUSE.
OB. 17 FEB. 1788.

nouvelle fut attachée par ses soins à un arbre voisin. Il y a un sentiment de générosité touchante dans cet hommage rendu, par un officier anglais, aux souvenirs d'une expédition française qui n'avait point reçu encore la consécration du malheur. Lapérouse lui-même, dans le havre de Saint-Paul et de Saint-Pierre au Kamtschatka, avait payé un semblable tribut à la mémoire du capitaine Clerke. Honneur aux hommes qui savent écarter ainsi les préjugés nationaux ! Leur loyauté proclame que les sciences, les lettres, les beaux-arts n'ont qu'une seule patrie, et que cette patrie est l'univers.

Les derniers navires de transport venaient de mettre à la voile pour retourner en Europe. Leurs équipages avaient activement contribué au progrès des travaux, et leur absence laissait un vide impossible à remplir. La colonie n'avait pas encore senti, d'une manière aussi vive, son isolement du monde civilisé. Un incident bizarre ne tarda pas à effacer dans la plupart des esprits cette triste impression.

Tandis que l'on s'occupait exclusivement des besoins les plus vulgaires d'une société naissante, et que chacun était loin de rêver

un avenir de luxe et d'opulence, soudain se répand le bruit de la plus riche découverte. Un *convict*, nommé Daily, vient de promettre au lieutenant-gouverneur et au juge-avocat de déclarer la situation d'une mine d'or qu'il a reconnue à peu de distance de Sydney; mais plusieurs conditions sont attachées à cette révélation. Daily demande sa liberté, celle d'une femme qu'il désigne, leur passage en Europe, et une récompense pécuniaire proportionnée au service qu'il va rendre. Phillip, absent depuis plusieurs jours pour une exploration du littoral de Broken-Bay, est accueilli à son retour par cette nouvelle imprévue. Il apprend aussi que Collins et Ross, sans prendre aucun engagement formel envers l'auteur de la découverte, lui ont permis d'espérer l'acquiescement du gouverneur à ses propositions aussitôt que la réalité du fait sera constatée. Daily produisait un morceau de minerai à l'appui de sa déclaration; mais le mystère dont le *convict* enveloppait sa découverte, les circonstances peu probables dont il accompagnait, avec une réserve étudiée, ses équivoques révélations, ne permettaient guères au gouverneur de fonder quelque espoir sur

l'existence d'une mine d'or. L'imagination des habitans voyait déjà dans le sol de l'Australie des richesses au moins égales aux trésors du monde de Colomb. Phillip donna ordre à un capitaine de se rendre sur les lieux avec Daily, pour vérifier sa découverte.

Quelques heures se passent; le *convict* revient seul, il annonce que l'existence de la mine est reconnue, et que l'officier le renvoie à Sydney pour en ramener une garde de quelques soldats. Tous les doutes sont dissipés; les chefs de l'établissement accueillent avec une paternelle bienveillance l'homme qui ouvre à la colonie un avenir d'opulence et de prospérité. Déjà un lieutenant se dispose au départ avec une partie de sa compagnie, pourvue des instrumens nécessaires; mais il n'est souvent qu'un pas du triomphe à une triste catastrophe: tout à coup reparaît le capitaine, et l'on apprend avec surprise que Daily a saisi un prétexte frivole pour s'éloigner de lui et revenir seul à Sydney. La prison reçoit aussitôt l'homme dont peu d'instans auparavant la colonie tout entière répétait le nom avec honneur, et un interrogatoire sans succès est bientôt suivi d'une sévère correction.

Cependant, au milieu de toutes ses réticen-

ces, le *convict* reste inébranlable sur un seul point, la vérité de sa première déclaration. Une seconde épreuve va être tentée, et la colonie en suspens doute et espère encore. Un nouveau détachement s'embarque avec l'auteur de la découverte; mais, avant d'aborder au rivage, le commandant déclare d'un ton ferme que tout subterfuge, que toute tentative d'évasion, sera immédiatement suivi d'une fusillade, et Daily avoue enfin son étrange imposture: une composition de cuivre, de terre et de quelques parcelles d'or obtenues d'un anneau brisé, formaient le morceau de minéral présenté comme preuve de la découverte. Quels étaient son but et ses espérances? Rien ne put le constater; on soupçonna seulement que, sans porter ses vues plus loin, il avait compté sur quelque avance pécuniaire; mais nulle preuve ne confirma cette conjecture plausible, et une punition exemplaire fut l'unique résultat de sa bizarre machination.

Déjà huit mois s'étaient écoulés depuis la fondation de Sydney, et la récolte des grains menaçait de ne pas répondre à l'opinion que l'on s'en était formée d'abord. On proposa d'envoyer le *Syrius* au cap de Bonne-Espé-

rance pour en rapporter des vivres, mais des calculs positifs démontrèrent qu'après un voyage de quatre mois au moins, le chargement complet du navire subviendrait à peine aux besoins de quinze jours. D'un autre côté, les produits de la pêche étaient loin de réaliser l'espoir que l'on avait fondé sur elle en Angleterre, où l'on pensait que, seule, elle pourrait alimenter l'établissement. Jamais, dans les occasions les plus heureuses, les pêcheurs ne rapportèrent les vivres de la journée; à peine fournirent-ils quelquefois la nourriture de deux cents hommes. Dans cet état inquiétant, la distribution hebdomadaire fut diminuée d'une livre de farine par tête, et une mesure fort sage porta la réduction à un tiers de la ration, pour les *convicts* qui ne travaillaient pas. Un grand inconvénient résultait pour la colonie, du mode adopté pour distribuer les vivres aux *convicts* : l'imprévoyance des uns, l'avidité des autres, avait consommé les provisions d'une semaine, plusieurs jours avant l'époque fixée pour leur renouvellement; des spéculations honteuses, des vols chez les colons et dans les magasins publics, devenaient la conséquence naturelle de cette disposition. Un *convict* mourut de faim; soit

avarice, soit désir d'amasser une somme suffisante pour payer son passage en Angleterre à l'expiration de sa peine, ce malheureux se refusait tout, et vendait la plus grande partie de ses rations.

Quatre exécutions pour vol avaient eu lieu depuis le commencement de mars, et le gouverneur s'était vu contraint de mettre hors la loi un *convict* réfugié dans les forêts, où il vivait de brigandages. Une fois le vin de l'hôpital avait été enlevé; et toujours la découverte des coupables était difficile, parce qu'il régnait parmi les nouveaux colons une répugnance très-prononcée à révéler les délits. Les vétérans du crime avaient aussi l'adresse de diriger l'exécution des vols sans trop se compromettre, et de choisir parmi les hommes les moins suspects les instrumens de leurs méfaits. Aussi rarement la justice atteignait-elle les principaux auteurs. Si l'on veut cependant examiner d'abord la composition d'une colonie, dont les habitans avaient tous été choisis dans le rebut des prisons de l'Angleterre; réfléchir ensuite aux tentations pressantes qui viennent d'être signalées, et considérer un instant qu'en général les tentes et les habitations restaient ouvertes, sous l'uni-

que sauve-garde de la bonne foi publique, on sera forcé de reconnaître qu'il n'était guères possible d'attendre mieux des premiers habitans de l'Australie.

Mais si leur turbulence altérait quelquefois la paix intérieure de la colonie, leurs rencontres avec les peuplades voisines étaient bien plus préjudiciables encore à la sûreté générale. En peu de temps quatre *convicts* avaient été tués, deux autres grièvement blessés, et chaque jour les naturels se montraient plus hostiles. Mais, quoique Phillip manquât le plus souvent de preuves suffisantes, les circonstances qu'il parvenait à réunir indiquaient assez que ces déplorables évènements avaient presque toujours été le résultat d'ordres transgressés. A côté du danger de laisser impunies ces agressions des naturels, était le danger plus grand encore de sévir injustement contre eux. Le gouverneur avait eu connaissance du meurtre d'un sauvage par un *convict*, et combien d'autres attentats pouvaient être ensevelis dans le silence et l'immensité des forêts ! Une enquête démontra aussi qu'une rencontre, dans laquelle trois *convicts* étaient restés sur la place, avait eu pour cause l'enlèvement d'un canot. Cependant, malgré ces hosti-

lités réitérées, et quoiqu'une sagaie eût été dirigée sans provocation contre le gouverneur, qu'elle n'atteignit pas, les relations ne cessèrent jamais entièrement. Les *convicts* seuls et sans armes se voyaient presque toujours attaqués, et les naturels n'en venaient pas moins aider les pêcheurs dans leurs travaux, satisfaits d'ordinaire de la faible part qu'on leur donnait. Un jour ils prétendirent à l'égalité du partage, et cette contestation ne put se terminer sans voies de fait. Une autre fois aussi ils vinrent à main armée tuer une chèvre qu'ils réussirent à enlever. Le gouverneur, comptant avec raison bien plus sur les effets de la bonté que sur l'usage de la force, retint à Sydney un jeune naturel, qui se vit l'objet des meilleurs traitemens. Le projet de Phillip était surtout de lui apprendre la langue anglaise, et d'élever un interprète pour ses relations avec les peuplades les plus rapprochées. Peu de mesures pouvaient promettre des avantages aussi certains à l'avenir de la colonie.

Tous ces travaux ne faisaient point perdre de vue l'île de Norfolk. Trente-deux nouveaux habitans venaient d'y être envoyés avec quelques animaux domestiques. L'abondance régnait dans ce petit établissement, quoique ses

premiers troupes eussent été décimés par les maladies et les accidens, comme ceux des fondateurs de Sydney. Déjà l'on avait l'espoir, qu'après le court espace de deux ans, l'île de Norfolk posséderait assez de plantes céréales pour ne plus réclamer les envois de la mère-patrie. Un seul grain d'orge y avait produit jusqu'à cent-vingt-quatre tiges, et le navire qui venait de transporter les nouveaux colons de Norfolk était revenu à Sydney, chargé de bois de construction. Les déprédations continues des rats troublaient seules jusqu'alors la prospérité d'une île si récemment habitée. Le lieutenant-gouverneur avait acquis la certitude de la bonté du mouillage, sur un fond de corail; mais la création d'un hâvre artificiel, entreprise prodigieuse, même pour une colonie florissante, eût été nécessaire pour ne pas laisser illusoire les avantages de cette découverte, et la nouveauté des établissemens anglais dans l'Australie ne permettait pas même de songer un seul instant à un semblable projet.

A la Nouvelle-Galles, les limites de la colonie s'étaient graduellement étendues. Déjà plusieurs champs hors de la vue de Sydney s'ouvraient à l'agriculture : le nom de *Rose-*

Hill s'était ajouté à la nomenclature coloniale, et de l'autre côté du hâvre un petit établissement venait de se former sous le nom de *Crescent*.

Enfin, au moment où la seconde année de la colonie allait commencer, une juste confiance dans les secours de la mère-patrie, et quelques succès obtenus parmi beaucoup d'espérances trompées, permettaient d'envisager sans effroi les chances de l'avenir.



CHAPITRE XI.

1789. — Mouvement de la population. — Population ouvrière. — Nouvelle émigration à Norfolk. — Voyage du *Syrius* au cap de Bonne-Espérance. — Projet de révolte déjoué à Norfolk. — Petite vérole parmi les peuplades indigènes. — Humanité bien calculée. — Mort d'Arabadoo. — Retour du *Syrius*. — Edifices privés. — Première représentation théâtrale. — Récolte insuffisante. — Troupeaux. — Découverte de l'Hawkesbury. — Premiers exemples d'émancipation. — Heureux effets. — Conjuración de soldats. — Watchmen. — Hostilités continuées. — Premier combat rangé. — Enlèvement de deux jeunes naturels. — Fuite de l'un d'eux. — Travaux savans de Hunter et de Dawes. — Rations réduites. — Etat sanitaire. — Ile de Norfolk.

DEPUIS vingt mois les premiers habitans de la Nouvelle-Galles avaient quitté l'Europe; une récapitulation de toutes les pertes éprouvées dans cet intervalle constate que, par suite d'accidens, de morts naturelles, de désertions et d'exécutions judiciaires, la population européenne de l'Australie était alors diminuée de cent quinze têtes. Il faut ajouter à ce triste recensement la liste des colons envoyés en deux convois à l'île de Norfolk. La colonie, à peine fondée, se voyait déjà plus que décimée; et, dans ce nombre si réduit,

elle ne comptait que deux cent cinquante hommes entièrement livrés aux travaux de l'agriculture; les autres étaient employés à la construction des édifices, ou, membres inutiles d'une société en proie à tant de besoins, restaient, sans aucune compensation, à la charge de l'État. Une inconcevable indifférence régnait même parmi les *convicts* les moins inactifs. En vain le gouverneur et les principaux chefs s'appliquaient, en toute circonstance, à les entretenir de leur véritable situation; ils travaillaient bien plus comme des journaliers remplissant avec exactitude la tâche prescrite, que comme des colons intéressés au succès de leurs labours. On eût dit, à tant d'imprévoyance, que les produits de la terre arrosée de leurs sueurs devaient enrichir un maître, et non assurer leur existence. Il leur manquait, il est vrai, l'autorité de l'exemple, et peut-être n'avaient-ils pas une foi entière dans la sincérité des promesses d'affranchissement.

Les avantages obtenus dans l'île de Norfolk et l'espoir raisonnablement fondé sur la fécondité d'un sol plus propre à l'agriculture, que celui des environs de Sydney, avaient déterminé le gouverneur à donner, sans at-

tendre les secours de l'Angleterre, toute l'extension possible à cet établissement, si faible encore. Vers le commencement de l'année, le *Supply* partit du port Jackson, avec vingt-un hommes, six femmes et trois enfans; dans son voyage, ce petit navire avait la mission d'explorer quelques rochers dont il était utile de déterminer la position exacte; un tel danger tint en alarmes la colonie toute entière, car la destruction d'une flotte nombreuse eût été moins fatale à un puissant empire. Le moment approchait où les envois d'Europe devaient apporter l'abondance dans la Nouvelle-Galles; cependant les chances d'une longue navigation pouvaient entraîner un retard imprévu. Les calculs que l'on avait faits sur l'utilité de la cargaison que rapporterait un voyage du *Syrius* au cap de Bonne-Espérance, cessèrent alors de paraître aussi peu importants. Deux semaines étaient beaucoup, dans l'état des choses, et Phillip donna ordre au *Syrius* de mettre à la voile. Le hâvre immense du port Jackson, cette baie qui réunirait dans ses eaux les flottes de l'Europe et de l'Amérique, ne contenait plus qu'une petite chaloupe, lancée récemment pour porter des vivres à quelques détachemens employés

sur divers points peu éloignés : c'était le seul lien entre Sydney et le monde.

Le *Supply* ne tarda pas à revètir, après avoir accompli, avec succès, sa périlleuse mission. La population de l'île de Norfolk s'était accrue par la naissance d'un enfant. Ce premier-né de la race humaine sur le sol d'une île si nouvellement habitée avait reçu le nom de la terre que seul, entre tous les hommes, il allait bientôt pouvoir nommer sa patrie. La petite société, dont l'avenir ne reposait encore que sur une faible tête, venait de marquer l'époque de sa naissance par un de ces événemens politiques qui n'appartiennent d'ordinaire qu'à l'âge viril ou à la décadence des nations. Les orages d'une conjuration avaient entouré son berceau. La première idée du complot avait été conçue dans la traversée du port Jackson à l'île de Norfolk. Le projet nourri depuis ce moment était de s'emparer de la personne du lieutenant-gouverneur, de saisir en même temps les autres officiers, les marins et les hommes libres, et de se rendre maîtres des magasins. Le *Supply*, ou tout autre navire qui arriverait le premier, devait être enlevé par surprise. Le lieutenant-gouverneur et les compagnons de sa captivité auraient été laissés à

Norfolk, avec les vivres nécessaires, et les conjurés se seraient embarqués pour aller former un établissement à Otahiti. Les moyens d'exécution étaient peu praticables, le projet insensé, le succès plus que douteux, mais le secret avait été long-temps bien gardé; aucun indice n'inspirait au lieutenant King le moindre soupçon, lorsque l'indiscrétion d'un *convict* envers une femme qui entretenait des liaisons avec un soldat amena la découverte du complot. Des aveux en révélèrent bientôt toutes les circonstances; les principaux chefs furent mis aux fers, de nombreuses mesures de précaution remplacèrent une confiance sans réserve, et le lieutenant-gouverneur, qui jusqu'alors avait tenu dans la direction de l'établissement la conduite d'un bon père de famille plutôt que celle d'un chef sévère, démontra au reste des *convicts*, dans une allocution toute paternelle, l'absurdité de leurs plans et les dangers de leur entreprise.

La nouvelle de ce complot si heureusement déjoué détermina Philipp à augmenter de quinze hommes la garnison de l'île de Norfolk.

Vers le commencement d'avril, une violente épidémie se déclara parmi les naturels.

Tous les symptômes de ce fléau s'accordaient avec ceux de la petite vérole; mais jamais cette terrible maladie n'exerça parmi les Européens des ravages aussi destructeurs. Tout annonçait que les malheureux habitans de la Nouvelle-Galles ne connaissaient aucun remède contre le mal qui les dévorait. Dès les premières atteintes de la contagion, tous les liens de famille se rompirent; les mères elles-mêmes abandonnaient leurs enfans. La mortalité fut horrible. Partout les environs de Sydney présentaient aux regards des colons le plus douloureux spectacle. La mer est bordée de rochers formés d'une pierre tendre que creusent incessamment les flots; les naturels demandaient souvent un abri à ces vastes cavernes. La plupart des malades, délaissés de leurs compagnons, se traînèrent dans ces asiles connus; et là, sans secours, en proie à des besoins plus violens peut-être que leur maladie, ils expiraient bientôt dans les plus cruelles tortures. Long-temps les antres des rochers exhalèrent des miasmes pestilentiels; et aujourd'hui encore, sur le rivage de la mer, des monceaux d'ossemens rappellent au voyageur le fléau de 1789.

L'épidémie ne s'était point étendue jusque

dans la ville ou plutôt dans le camp; mais, malgré le danger de l'introduire parmi les colons, les sentimens particuliers du gouverneur, et plus encore l'intérêt de la chose publique, ne permettaient pas de laisser périr sans secours la population toute entière. Il se présentait une occasion de faire apprécier à la fois aux sauvages habitans de l'Australie les bienfaits de l'humanité et les avantages des connaissances européennes. Un jeune garçon et une jeune fille furent amenés à l'hôpital, où des soins habilement dirigés sauvèrent leur existence; mais ce résultat heureux fut bien chèrement acheté: tandis que les naturels oubliaient tous les liens du sang pour ne plus songer qu'à leur conservation individuelle, le jeune Arabanoo, que le gouverneur faisait instruire sous ses yeux, s'empressa seul de prodiguer à ses deux compatriotes les soins les plus touchans. Rempli d'intelligence et de bonne volonté, bientôt il aurait pu rendre à la colonie tous les services qu'elle espérait de son éducation; mais, atteint lui-même de la contagion, les secours de l'art restèrent impuissans; il expira le huitième jour, regretté de tous les habitans. Un seul Européen et un Nègre déporté furent atteints de

l'épidémie; l'un et l'autre y succombèrent.

Ce terrible fléau décimait-il déjà les naturels avant l'établissement de la colonie? venait-il d'être introduit dans les terres australes par les Européens? Rien ne peut résoudre positivement cette double question. Il paraît cependant que nulle marque ne dénotait chez aucun vieillard une ancienne atteinte de la maladie; mais, comme dans l'épidémie récente la mort avait été pour tous la suite inévitable de la contagion, cette induction contre les Anglais perd beaucoup de sa force. Plusieurs témoignages se réunissent pour attester que, depuis la fondation de Sydney, la petite vérole n'avait point exercé ses ravages parmi les *convicts*. Il est certain aussi qu'aucun rapport ne s'était établi sur ce point entre les compagnons de Cook et les naturels. L'équipage de l'*Astrolabe*, pendant sa relâche à Botany-Bay, avait eu des communications fréquentes avec les peuplades voisines; mais près de quatorze mois s'étaient écoulés depuis le départ de Lapérouse; et, quoique plus d'une accusation ait été dirigée contre les Français (1), aucun soupçon raisonnable ne

(1) Cette inculpation provient de Wentworth, qui,

saurait les atteindre. Peut-être, comme l'a pensé Collins, le premier historien de la colonie, l'uniformité du nom (1) que les naturels de toutes les peuplades donnaient à l'épidémie permet-elle de supposer qu'elle n'a point été introduite par les Européens. Mais l'his-

dans la première édition de son ouvrage, attribuait l'introduction du fléau au capitaine Cook. Mais ce témoignage d'un écrivain né à Sydney, appuyé tout au plus sur des traditions altérées, et peut-être même seulement sur des conjectures dictées par un sentiment d'amour propre national, ne saurait balancer le silence de Collins et l'autorité du capitaine Hunter, qui, en attribuant aux Européens l'origine de l'épidémie, ne mentionne même pas les équipages de Lapérouse. Si le moindre soupçon avait pu les atteindre, ces historiens contemporains n'auraient certes pas négligé une semblable circonstance. Mais il est certain que plus tard, lorsque des relations plus familières furent établies avec les naturels, la politique anglaise, qui ne néglige rien, jugea utile de les prévenir contre les Français, et elle y parvint si efficacement, que le pavillon de France, si rarement vu sur les côtes de l'Australie, était devenu pour ces malheureux un signal de terreur.

Grant, en 1800, à une grande distance de Sydney, crut reconnaître, sur plusieurs naturels, des traces de petite vérole. Les Français n'avaient point abordé sur cette plage, et Cook y avoit paru.

(1) *Gal gal la*, ce mot est rapporté par Collins.

toire offre ici un rapprochement curieux que nous sommes loin de présenter comme concluant. Dans l'origine des établissemens anglais en Amérique, la petite vérole avait exercé aussi d'incalculables ravages parmi les races indigènes (1); et cet auxiliaire meurtrier, en détruisant des tribus tout entières, armées pour la plupart contre les entreprises de la nation britannique, avait puissamment favorisé ses essais de colonisation. Un historien prétend même que, par ce signe éclatant, le ciel manifesta sa volonté de livrer l'Amérique à l'Angleterre.

Au moment où l'épidémie commençait à ralentir ses ravages, le *Syrius* revint du cap de Bonne-Espérance, après avoir été fort maltraité par un coup de vent dans les parages de la terre de Van-Diemen. En ajoutant aux magasins de l'État les vivres dont il était chargé, la colonie pouvait attendre quatre mois encore les secours de la mère-patrie, sans diminuer les rations. Les nouvelles rapportées de l'établissement hollandais confirmèrent la certitude de l'arrivée des premières dépêches du gouverneur à Londres, où l'on n'attendait

(1) WILLIAM ROBERTSON. *History of America*, p. 135.

qu'elles pour faire partir un nouveau convoi. L'état du *Syrius* exigeait d'essentielles réparations; les meilleurs ouvriers furent employés à ce travail d'urgence; mais il fallut six mois entiers pour le remettre en état de naviguer de nouveau sans trop de danger.

On ne saurait comprendre comment l'amirauté anglaise avait pu destiner le *Syrius* au service de l'établissement colonial le plus éloigné de la Grande-Bretagne. Construit dans la Tamise pour le commerce de cabotage, le *Syrius* fut incendié lorsqu'on voulut l'armer pour la première fois. En 1781, le gouvernement anglais ayant besoin d'un vaisseau dont les proportions fussent assez larges pour recevoir de nombreuses munitions, acheta les restes du navire incendié et le fit réparer avec la précipitation que devait entraîner l'état de guerre où se trouvait alors l'Europe. Après deux campagnes faites sous le nom du *Berwick*, il fut envoyé, sans aucune réparation, à la Nouvelle-Galles; et si les vents eussent été moins favorables, son mauvais état aurait pu compromettre le succès de l'expédition. Que d'espoir, mais aussi que de crainte s'attachait à ce frêle navire!

Depuis plusieurs mois, tous les officiers et

les principaux employés de la colonie occupaient des maisons séparées, maisons extrêmement incommodes et mal construites; mais, dans le désordre d'un premier établissement, il eût été difficile d'obtenir mieux. Déjà la garnison et une partie des *convicts*, surtout à Rose-Hill, avait quitté les tentes pour des cabanes grossières, il est vrai, mais qui les protégeaient plus sûrement contre l'intempérie des saisons. Jusqu'alors on n'avait pu obtenir des ouvriers que dix mille briques par mois; ils commencèrent à en livrer trente mille.

On ne doit point passer sous silence une particularité singulière, qui signala dans l'Australie le second anniversaire de la naissance de Georges III. Quelques *convicts* obtinrent la permission de célébrer cette solennité, en représentant devant le gouverneur une comédie de Farquhar, *l'Officier de recrutement*. Les annales d'aucun autre peuple ne peuvent remonter aussi près de son berceau, pour trouver l'origine des représentations théâtrales.

Mais chez cette société naissante, comme chez les nations en décadence, à côté du luxe se montrait la misère. Les productions de la nature n'avaient point répondu à l'espoir des ha-

bitans. La prochaine récolte présentait un aspect assez favorable, mais les besoins de la colonie avaient à peine permis de consacrer une faible partie des grains à ensemercer les terres, et les déprédations des rats menaçaient, sans aucune exagération, l'existence de la colonie. Ces animaux destructeurs, pénétrant par troupes dans les magasins et dans les jardins, occasionnaient de grands dommages et dévastaient surtout les plantations de blé de Turquie.

C'était principalement sur l'accroissement des troupeaux que l'on avait dû compter pour affranchir bientôt la Nouvelle-Galles du besoin de tirer de l'ancien monde les objets de consommation de première nécessité. Par une inconcevable fatalité, depuis le débarquement, la proportion des naissances était constamment restée d'une seule femelle pour trois mâles, tandis que la proportion contraire, ou seulement l'égalité des sexes, aurait pu promettre à la colonie une abondance prochaine. Cette circonstance, triviale en elle-même, mais fort importante cependant, répandait parmi les nouveaux planteurs un découragement profond.

Au milieu de toutes ces contrariétés, une

excursion du gouverneur dans les environs de la baie eut, par une exception trop rare, un résultat heureux. On ne connaissait encore que quelques faibles ruisseaux; Phillip découvrit une rivière, et revint aussitôt à Sydney pour se préparer à une reconnaissance détaillée de sa précieuse découverte. Cette seconde exploration dura vingt et un jours, et confirma toutes les espérances conçues dès le premier instant. La rivière reçut le nom d'Hawkesbury: c'était celui d'un noble lord déjà distingué dans le monde politique, et que l'on a vu depuis, sous le nouveau titre de comte de Liverpool, à la tête des conseils de l'Angleterre. Le gouverneur résolut sur-le-champ d'envoyer quelques colons sur les bords de l'Hawkesbury. Pendant cette course, des hommes de sa suite retrouvèrent, à une fort grande distance de Sydney, un matelot égaré, à demi-mort de faim. Dans une contrée aussi peu frayée, il était fort dangereux de s'éloigner seul du siège de la colonie. Une autre fois l'on retrouva les cadavres de deux soldats, et un Bosseman, qui s'était perdu dans les bois, ne reparut jamais.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le départ d'Angleterre, et plusieurs *convicts*

avaient atteint le terme de leur condamnation ; mais, par une inexplicable négligence, les actes qui auraient dû former les premières archives de Sydney avaient été oubliés à Londres. Quelle dut être la perplexité du gouverneur, entre l'inconvénient d'accorder mal à propos, et le danger de refuser injustement la liberté ! Dans l'état de la colonie, où nul ne pouvait se suffire à lui-même, cette liberté devenait moins précieuse, et les avantages d'un salaire dû à l'homme libre restaient entièrement illusoire sur une terre sans relations commerciales, et presque même sans commerce d'échange. Maintenus dans la dépendance de l'autorité par le défaut de toute espèce de vivres, les *convicts* libérés ne pouvaient trouver dans leur affranchissement un droit à l'oisiveté. Mais déjà plus d'un doute s'était élevé parmi les condamnés sur l'accomplissement des promesses de libération ; le moment était venu de leur en démontrer la sincérité, et d'arrêter ainsi la fermentation qui se manifestait dans leurs rangs. Le gouverneur se détermina au parti le plus sage. Par une sorte de transaction, le juge-avocat reçut le serment de tous ceux qui prétendaient avoir épuisé leur peine. Il ne s'en présenta qu'un

petit nombre, et l'évènement démontra que nul n'avait voulu tromper la religion du gouverneur. Collins leur recommanda, dans une allocution bienveillante, de ne point cesser de se rendre utiles à la chose publique jusqu'au moment où leurs droits à l'émancipation seraient régulièrement constatés. Il ne leur était pas possible de se soustraire à ce devoir ; mais il y avait de l'adresse dans cette démonstration de confiance, qu'accompagnait une ombre de liberté.

Dès ce moment, la conduite des *convicts* devint en général plus régulière ; ils comprirent mieux leur position, et commencèrent à en recueillir les avantages. A Rose-Hill surtout, on les vit consacrer avec zèle les heures de repos à la culture de leurs jardins. Les condamnations judiciaires devinrent plus rares que dans les premiers temps de la colonie. Cependant un *convict*, traité avec faveur, ainsi que sa famille, et préposé à la surveillance des pêcheurs, fut convaincu d'avoir détourné du poisson pour le vendre, et très-rigoureusement puni de cet abus de confiance. Plus on avait laissé d'autorité à cet homme, plus l'exemple de sa punition devenait nécessaire. Un autre abus plus fâcheux encore

exigea bientôt une réparation plus éclatante. Sept soldats s'étaient associés pour commettre des vols de nuit dans les magasins publics, chaque fois que l'un d'eux serait chargé de leur garde. Cette coalition durait depuis huit mois. Tous ces misérables furent passés par les armes. Au moment de l'exécution, l'un d'eux déclara que de semblables manœuvres se pratiquaient à Rose-Hill; mais cette révélation n'amena aucune découverte.

L'amélioration notable signalée dans la conduite des *convicts* méritait une récompense; le gouverneur choisit parmi ceux qui s'étaient montrés le plus sincèrement revenus de leurs erreurs, des *watchmen*, chargés, sous leur propre responsabilité, d'une police sévère : cette mesure nouvelle fut prise sur la demande instante des *convicts* eux-mêmes, demande que l'on n'était certes pas en droit d'attendre d'une société formée de pareils élémens. Les bons effets de cette institution ne pouvaient être douteux; ils surpassèrent bientôt les espérances du gouverneur. Plus d'un quartier de Londres était moins sûr, pendant la nuit, que les rues de Sydney.

Les relations des *convicts* avec les peuples indigènes étaient beaucoup moins satis-

faisantes. Tout annonçait qu'eux seuls apportaient obstacle à la bonne intelligence qui se serait facilement établie entre les anciens et les nouveaux habitans des terres australes. Un *convict* ayant disparu, sur le simple soupçon d'un attentat commis contre sa personne, seize de ses compagnons voulurent venger sa mort, prirent des armes et marchèrent à la rencontre des naturels. Leur sortie de Sydney n'était pas encore connue des chefs de l'établissement, et déjà ils en étaient venus aux mains avec cinquante hommes armés. La mêlée fut meurtrière, surtout parmi les indigènes; du côté des *convicts*, un homme fut tué et six autres blessés. Dans ce premier combat rangé dont l'Australie fut le théâtre, les Européens étaient trop évidemment les agresseurs. Les griefs des Anglais contre les indigènes, pendant l'année toute entière, se réduisirent à l'enlèvement de quelques cognées, que l'on parvint à faire restituer, et à deux attaques contre des chasseurs isolés. Le gouverneur, fidèle à son premier plan de se former des interprètes parmi les naturels, et ne pouvant compter assez tôt sur les deux enfans sauvés de l'épidémie, donna ordre d'enlever deux hommes, et cet ordre fut heureusement exécuté. Dans

une entrevue, sur les bords de la mer, un jeune indigène parut désirer, et obtint une veste de matelot; mais pour s'en revêtir, il lui fallut le secours des Européens, et l'on profita de l'embarras de sa position pour s'emparer de sa personne; un des naturels les plus attentifs à cette toilette si nouvelle fut saisi en même temps. Tous deux appelèrent à grands cris leurs compagnons, qui accoururent sur le rivage et lancèrent quelques javelots; mais la vue des armes à feu les intimida, et les deux captifs furent jetés dans une chaloupe. Arrivés à Sydney, l'aspect des deux enfans élevés parmi les Anglais dissipa en partie leurs appréhensions, et le gouverneur leur prodigua lui-même les meilleurs traitemens. Pour retarder leur marche, une chaîne de fer assez pesante fut attachée à leur jambe; l'on réussit à leur persuader que c'était une marque d'honneur. Voyant quelques *convicts* parés d'un semblable ornement, sans pouvoir comprendre la cause d'une telle distinction, ils adoptèrent facilement cette idée. Comme ils se montraient contents de leur sort, sans avoir fait la moindre tentative d'évasion, la surveillance ne tarda pas à se relâcher, et le plus âgé des deux captifs réussit un jour à s'échap-

per avec sa chaîne; après une longue hésitation, son compagnon se disposait à le rejoindre, lorsque l'évasion fut découverte. Le jeune Bennilong, resté au pouvoir des Anglais, paraissait âgé d'environ vingt-cinq ans.

Le capitaine Hunter poursuivait ses travaux géographiques. Il s'occupait à tracer les cartes des havres de Broken-Bay et de Botany-Bay, si favorablement situés dans leur rapprochement du port Jackson. De son côté, le lieutenant Dawes fit dans l'intérieur des terres une excursion qui ne produisit aucune découverte utile.

Dans le mois de novembre (1), le manque de vivres commençant à se faire sentir, il fallut réduire les rations aux deux tiers, pour les hommes seulement. Celles des femmes avaient toujours été plus faibles; l'égalité s'établit. Bientôt on s'aperçut que la ration donnée le samedi pour la semaine tout entière, était souvent épuisée dès le mardi; il fallait apporter remède à cette imprévoyance signalée de-

(1) Dès le mois de septembre la provision de beurre avait manqué entièrement. C'étoit la première privation complète; mais heureusement elle n'avait pas porté sur un objet de première nécessité.

puis plus d'un an, et qui avait causé quelques vols. Deux distributions eurent lieu par semaine; les hommes mariés et les surveillans se virent seuls traités comme auparavant. Le *Supply* fut plusieurs fois envoyé à l'île de Lord-Howe, pour en rapporter des tortues; mais ses divers voyages n'obtinrent aucun succès.

Dans cet état de privation, tous les préjugés que l'on avait pu conserver contre la salubrité du climat durent s'évanouir sans retour. Peu de maladies nouvelles se déclaraient, et beaucoup de maladies apportées d'Angleterre étaient entièrement guéries. La récolte de *Rose-Hill* produisit deux cents boisseaux de froment, trente-cinq d'orge et une faible quantité d'avoine et de blé de turquie. A Sydney, où de l'orge seule avait été semée, le produit fut de vingt-cinq boisseaux. Sans l'attente prochaine des secours de l'Europe, la colonie, livrée à ses propres ressources, avec aussi peu de défrichemens, et bien moins encore de terresensemencées, aurait été menacée d'une effroyable disette.

A l'île de Norfolk, où le *Supply* faisait de fréquens voyages, la récolte du froment et du blé de turquie avait produit vingt fois la semence, et promettait de suffire aux besoins de

plusieurs mois, en permettant d'ensemencer une étendue double de terrain. De meilleurs résultats auraient été obtenus sans la multitude d'insectes qui dévoraient les plantes naissantes. La canne à sucre paraissait s'acclimater heureusement, et la colonie de l'île de Norfolk marchait plus rapidement à la prospérité que celle du continent. Mais tout démontrait que, dans le choix des colons, le gouverneur avait eu en vue au moins autant d'éloigner de Sydney les habitans les plus dangereux, que d'augmenter la population confiée aux soins du lieutenant King. Comment comprendre, sans cette explication, que dans une réunion qui s'élevait à peine au nombre de cent hommes, le travail le plus urgent ait pu être la construction de clôtures pour préserver les maisons et les jardins des entreprises des voleurs? Cependant, malgré la mauvaise volonté d'une partie de ces *convicts*, qui refusaient souvent de travailler, et qui se faisaient un jeu de détruire les plantations et même les animaux domestiques, tout annonçait qu'avant le terme de deux années, en maintenant la plus stricte surveillance et une juste sévérité, les colons de Norfolk pourraient se passer des secours du gouvernement.

L'expérience venait de démontrer combien les ouragans seraient à craindre pour ce petit établissement. Un coup de vent terrible avait renversé un grand nombre d'arbres sans entraîner aucun accident. Comme par un pressentiment heureux, les derniers travaux avaient été consacrés à éclaircir les approches des maisons.



CHAPITRE XII.

1790. — Privations. — Emigration nombreuse pour Norfolk. — Etat de Sydney. — Perte du *Syrius*. — Dévouement d'Arcot. — Disette. — Noble exemple de Phillip. — Désordres et désastres. — Fuite de Bennillong. — Premier envoi de l'Angleterre. — Perte du *Guardian*. — Arrivée de plusieurs navires. — Malades débarqués. — Spéculations honteuses des armateurs. — Epidémie. — Etat de Norfolk. — Condamnation d'un capitaine. — Etat judiciaire. — Tentatives d'évasion. — Entrevue de Phillip avec des indigènes. — Blessure de Phillip. — Visite de Bennillong à Sydney. — Nouvelle entrevue. — Cabane construite pour Bennillong. — Conduite des peuplades indigènes. — Premières relations avec Batavia. — Découverte de Ball. — Mauvaise récolte. — Concessions. — Travaux. — Tables de mortalité.

L'ANNÉE 1790 commençait sous des auspices défavorables. Chaque jour rendait plus nécessaires de prompts secours de la mère-patrie, sans réaliser l'attente qu'avaient permise les nouvelles rapportées par le *Syrius*, du cap de Bonne-Espérance. Il avait été calculé, dans les projets de colonisation de l'Australie, que jamais, jusqu'à l'instant où l'établissement pénal pourrait se suffire à lui-même, ses magasins publics ne seraient remplis pour moins de

douze mois; et deux années entières venaient de s'écouler sans communication avec l'Europe. Quoiqu'il fût raisonnable d'espérer la prochaine arrivée de quelques navires anglais, une administration prévoyante devait prendre les mesures les plus capables d'atténuer les funestes conséquences d'un retard possible. L'île de Norfolk produisait bien plus de végétaux alimentaires que les environs de Sydney : elle offrait une pêche plus abondante, un plus grand nombre d'oiseaux sauvages. Le gouverneur fit embarquer pour cette dépendance de la colonie cent seize hommes, soixante-huit femmes et vingt-sept enfans, sous la garde de deux compagnies de soldats de marine, et donna ordre au *Syrius* de prendre, après les avoir débarqués, la route de la Chine pour en rapporter des provisions. Bientôt il fallut réduire de moitié les rations de liqueurs spiritueuses, et, le mois de mars étant arrivé sans amélioration dans le sort des habitans de Sydney, un nouveau détachement fut encore envoyé à l'île de Norfolk. L'extension donnée à cet établissement exigeait la nomination d'un lieutenant-gouverneur d'un rang plus élevé que le lieutenant King : ce poste fut confié au major Patrick Ross, qui occupait la

première place au-dessous du gouverneur.

Après le départ du *Syrius* et du *Supply*, Sydney, en proie à la tristesse du présent et à l'incertitude de l'avenir, offrait l'aspect d'un village dépeuplé par la famine; une partie des *convicts* les plus industrieux avaient sollicité une seconde expatriation. La leur refuser eût été un acte d'injustice, et cependant un double danger résultait de leur éloignement. La colonie venait à la fois de perdre ses membres les plus utiles et d'accorder une sorte de prime d'encouragement à l'indocile paresse. Plusieurs maisons, plusieurs jardins cultivés restaient sans maîtres; il fallut bien les assigner à des hommes qui s'étaient jusqu'alors refusés à toute espèce de travail. Moins l'autorité pouvait venir au secours des *convicts*, et plus un sentiment d'équité commandait de leur laisser les moyens de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. La soirée du mercredi et la journée entière du samedi furent abandonnées à leur libre disposition. Dans le tumulte du départ, quelques désordres s'étaient commis; plusieurs jardins avaient été dévastés, plusieurs animaux domestiques détruits. Un réglemeut plein de sagesse défendit d'en tuer aucun sans déclaration préalable.

Avril n'amenant aucun navire anglais, il fallut diminuer encore les rations, et adopter enfin la mesure prévoyante des distributions quotidiennes. Les heures consacrées aux travaux publics furent proportionnellement réduites. La seule construction importante entreprise à cette époque était celle d'un bâtiment en briques, élevé près de l'hôpital, pour préserver de l'humidité les médicaments peu nombreux que possédait encore la colonie. Une nouvelle misère entraînait à sa suite de nouveaux vols, et les moyens de répression n'étaient plus les mêmes. Les animaux domestiques mal nourris, plus mal gardés, ravageaient les plantations. Tous les yeux se tournaient vers la mer, et aucune voile ne paraissait.

Une voile parut enfin ; le *Supply* revint de l'île de Norfolk, et les récits de son équipage redoublèrent encore la consternation générale. Le 19 mars, au moment de prendre terre, le *Syrius* avait touché contre un rocher. Tout l'équipage et tous les *convicts* avaient été sauvés. Peu s'en fallut qu'ils ne devinsent, pour la faible colonie de Norfolk, une charge intolérable. Heureusement le temps fut moins contraire qu'on ne devait le craindre, et permit pendant deux jours de sau-

ver, avec de faibles moyens, une partie de la cargaison. Le troisième jour, le vent commença à devenir menaçant. Deux *convicts* furent envoyés à bord du *Syrius*, pour tenter d'embarquer dans des chaloupes les animaux domestiques ; mais ces malheureux, livrés à eux-mêmes, s'enivrèrent, et mirent le feu au navire. L'intrépidité d'un jeune charpentier, nommé Arscot, qui réussit à éteindre l'incendie, conserva leurs jours : mais un temps irréparable avait été perdu, et ils regagnèrent seuls la terre, tandis que le *Syrius* s'abîmait dans les flots. Le lieutenant-gouverneur Ross se vit contraint de commencer son administration par proclamer la loi martiale, en déclarant toutes les propriétés particulières propriétés de l'État.

Ce coup inattendu frappait au cœur la colonie naissante. Quelque faible que pût être le résultat des voyages du *Syrius*, c'était encore l'espoir le plus certain de Sydney, et le nouveau désastre qui venait de l'engloutir inspirait de trop justes craintes sur le sort des navires qui, depuis long-temps, auraient dû arriver d'Europe. Une dernière ressource restait dans le *Supply*, et le 17 avril ce petit brick lit voile pour Batavia. Le gouverneur,

forcé de diminuer encore les distributions de vivres, voulut encourager les colons par son exemple : il fit porter au magasin public ses provisions particulières, et se réduisit lui-même à la ration commune. Une battue générale eut lieu dans les environs de Sydney ; mais cette chasse, faite à toutes les espèces d'animaux, ne remplit point l'attente du gouverneur. La pêche ne fut guère plus heureuse. Les pêcheurs anglais imitèrent les procédés employés par les indigènes ; mais tous leurs efforts réussirent à peine à assurer pour quatre mois la nourriture de trente-un hommes. De jour en jour les vols se multipliaient, et, quoique l'excuse de la nécessité fût souvent évidente, l'impunité offrait de trop graves dangers. Un *convict* fut condamné pour vol et exécuté ; un vieillard mourut de faim ; une femme mourut aussi : cette malheureuse, épuisée de besoin, avait dévoré une masse prodigieuse de blé en herbe. Le jeune naturel Benning, élevé près du gouverneur, profita du relâchement de surveillance qu'entraînaient ces calamités, pour s'enfuir de Sydney et reprendre la vie sauvage.

Chaque jour amenait de nouveaux malheurs et des privations nouvelles. Enfin, dans la soi-

rée du 3 juin, une voile est signalée, et le navire de transport, *Lady Juliana*, entre dans la baie. L'abondance va renaître, tous les maux passés sont oubliés ; la colonie peut maintenant envisager l'avenir sans effroi. Une triste réalité dissipe bientôt tous ces rêves ; Sydney ne recevait avec deux cent vingt-deux femmes, âgées et infirmes pour la plupart, qu'une faible quantité de provisions, en partie avariées. Le gouverneur ne put augmenter les distributions de vivres que d'une livre et demie de pain par semaine pour chaque *convict*, heureux encore de ne pas trouver uniquement une charge de plus dans le premier envoi de l'Angleterre !

Une désastreuse nouvelle, apportée par le navire de transport, consterna tous les colons. Une inconcevable fatalité semblait poursuivre l'établissement des Anglais aux terres australes. Quelque défaut de prévoyance, quelque injuste oubli que Sydney fût en droit de reprocher à la mère-patrie, les hasards de la navigation lui avaient été plus funestes encore : un navire de quarante-quatre canons, le *Guardian*, avait depuis long-temps quitté la Grande-Bretagne. Chargé de vivres pour deux ans, d'instrumens d'agriculture, de vé-

temens, et de tout ce que pouvait exiger le service de santé et l'ameublement des édifices publics, il portait encore vingt-cinq *convicts*, tous choisis dans la classe des artisans ou des laboureurs, et sept hommes destinés à remplir les fonctions de surveillans. Un jardin avait été préparé sur le pont, par les soins de sir Joseph Banks lui-même, et le capitaine venait d'embarquer au cap de Bonne-Espérance un grand nombre de bestiaux, lorsque le *Guardian* toucha inopinément sur une île de glace. Il fallut jeter aussitôt à la mer une partie considérable de la cargaison, tuer les animaux domestiques et détruire le jardin, pour pouvoir regagner le Cap, où le navire ne parvint qu'avec peine à travers mille dangers. La *Lady Juliana* apportait quelques vivres, sauvés du naufrage; la colonie hollandaise avait profité du reste. Le *Guardian* était bon voilier; il aurait pu parvenir à sa destination vers le commencement de février; et l'évènement le moins probable avait condamné la colonie pénale à quatre mois entiers de privations et d'angoisses. Ce coup du sort ne saurait être reproché à l'Angleterre; l'honneur de ses conseils est sauf pour ces derniers mois de disette; mais comment expliquer la négligence

d'un gouvernement qui, en supposant toutes les chances les plus favorables, aurait encore laissé, pendant plus de deux ans, un établissement colonial en proie à tous les besoins, sans relations avec l'Europe?

Cependant l'attente de secours prochains atténuait ces pénibles impressions. D'après les nouvelles données par le navire de transport, on levait à Londres un régiment d'infanterie pour le service de la colonie, et un convoi de mille *convicts* avait dû quitter l'Angleterre depuis six mois; mais combien d'espérances étaient déjà trompées!

Le 20 juin mit un terme à tant de souffrances: le *Justinian* entra dans la baie, après une traversée de cinq mois seulement: des vivres formaient presque toute sa cargaison; il annonçait que trois navires, chargés de *convicts*, avaient mis à la voile avant lui. Toutes les privations cessèrent; les travaux abandonnés furent repris avec une activité nouvelle, et, pour faire partager à l'île de Norfolk le bonheur de Sydney, l'on se hâta de faire à la *Lady Juliana* les réparations les plus urgentes.

Cinq jours après l'arrivée du *Justinian*, un grand navire est signalé, et la *Surprise* entre dans le port. Trente officiers et soldats escor-

taient deux cent dix-huit *convicts*, épuisés de fatigues et de maladies; quarante-deux hommes étaient morts pendant la traversée, et le nombre des malades s'élevait à plus de cent. Le *Justinian* venait de débarquer un hôpital portatif : mais ce secours, si nécessaire, fut encore insuffisant.

Le *Scarborough* et le *Neptune*, précédés de trois jours seulement par la *Surprise*, débarquèrent immédiatement plus de deux cents malades. Il fallut dresser trente tentes devant l'hôpital, et les maisons les plus voisines furent aussi remplies de malheureux en proie au scorbut, à la dysenterie, et à une fièvre contagieuse : beaucoup étaient arrivés au dernier période de la maladie; plusieurs expirèrent sur la plage; d'autres, dans le court trajet entre les navires et la terre; quelques-uns même, au moment où l'on se préparait à les descendre dans les chaloupes. Jamais Sydney, qui, dans ses annales de peu de jours, comptait déjà tant de désastres, n'avait présenté un spectacle aussi déplorable. Malgré la famine qui venait de dévorer la colonie, on reconnaissait encore les *convicts* nouvellement débarqués, à leur état de maigreur et d'affaiblissement. Bientôt les bruits les plus sinistres se ré-

pandirent sur le traitement qu'avaient subi les condamnés dans la transportation. Le gouvernement s'était engagé, envers les armateurs, à payer une somme fixe (1) par tête de *convict* embarqué pour la Nouvelle-Galles, et, par une inconcevable imprévoyance, aucune autre condition n'avait été imposée à ce marché. Aussi les armateurs, ne voyant aucun avantage à conduire le plus grand nombre possible de *convicts* à leur destination, se trouvant même appelés à l'héritage de ceux qui succomberaient dans la traversée, n'avaient pas rougi de faire, sur l'existence de ces malheureux, de honteuses spéculations. Resserrés et enchaînés dans un étroit espace, mal nourris, mal traités, ces bannis de l'Angleterre avaient connu, par une triste expiation, le sort que leur nation faisait depuis long-temps subir à la race africaine. Le nombre des morts, dans toute la navigation, s'était élevé à deux cent quatre-vingt-un : le *Neptune* seul en avait perdu cent soixante-quatre. Sur ce dernier navire, plusieurs *convicts* avaient expiré dans les chaînes; et telle était la détresse de

(1) Dix-sept livres sterlings, sept shellings, six deniers.

leurs compagnons d'infortune, que, préférant à tant de privations le voisinage de cadavres infects, ils avaient long-temps caché leur mort, pour se partager leurs faibles rations. Un complot avait été formé pour s'emparer du *Scarborough*, mais les révélations d'un complice en avaient heureusement amené la découverte, et le capitaine s'était conduit avec humanité envers les auteurs de cette trame mal conçue.

L'état des nouveaux colons exigeait les soins les plus efficaces; les médecins demandaient à grands cris des végétaux antiscorbutiques : plusieurs détachemens furent envoyés dans diverses directions, au milieu des bois, et leurs recherches ne restèrent pas entièrement sans résultat. Le 30 juin, le nombre des malades s'élevait à trois cent quarante-neuf, et l'épidémie étendait de plus en plus ses ravages; le 13 juillet, ce nombre était monté à quatre cent quatre-vingt-huit. Creuser des tombes pour les victimes de la nuit était, chaque jour, le premier travail du matin. Le gouverneur jugea nécessaire d'éloigner du foyer de la contagion les *convicts* récemment arrivés sans maladies, et tous furent conduits à Rose-Hill, où l'on traçait le plan d'une ville nouvelle :

cette mesure et les secours de l'art produisirent bientôt d'heureux effets; la mortalité diminua, et, vers la fin de juillet, Sydney ne renfermait plus que trois cent trente-deux malades. Chez quelques-uns de ces malheureux, le sentiment du danger et la vue de la mort n'avaient pu triompher d'inclinations vicieuses profondément enracinées. On vit plusieurs fois des hommes, qui n'avaient plus que quelques heures à vivre, soustraire les misérables vêtements de leurs compagnons morts auprès d'eux. Que de soins exigeait l'amélioration morale d'une telle société !

L'épidémie et l'établissement des nouveaux colons n'avaient pas fait perdre de vue l'île de Norfolk, où, malgré l'abondance des oiseaux marins, devait se faire vivement sentir une partie des privations dont Sydney venait d'être affranchi. Les réparations de la *Lady-Juliana* n'étant pas encore achevées, la *Surprise* et le *Justinian* partirent au lieu d'elle. La *Surprise* portait trente-cinq hommes et cent cinquante femmes. Au moment de leur arrivée, le découragement le plus absolu régnait dans l'île, réduite aux dernières extrémités. Trois jours auparavant, comme la disette commençait à devenir intolérable, une

voile s'était montrée à une faible distance, et l'on avait cru reconnaître le pavillon britannique; cependant, malgré tous les signaux, le navire ne s'était point arrêté dans sa marche, et le sentiment de l'abandon et de l'isolement, rendu plus vif encore par cet espoir trompé, redoublait les inquiétudes de l'avenir.

A peu près vers le même temps, le *Scarborough* voulut remettre à la voile pour l'Europe; mais le juge-avocat était saisi d'une plainte de plusieurs *convicts* qui accusaient le capitaine de leur refuser des effets et de l'argent retenus au moment de leur départ d'Angleterre. Ces contestations étaient d'une importance bien au-dessus de la valeur des objets en litige: le moment était venu de démontrer aux *convicts* qu'une justice impartiale les attendait dans leur nouvelle patrie; aux armateurs des navires de transports, que leurs honteuses spéculations ne trouveraient aucun appui chez les chefs de l'établissement pénal. Toutes les prétentions furent pesées par l'équité la plus scrupuleuse; le juge-avocat donna gain de cause à une partie des *convicts*, et le *Scarborough* ne put quitter le port Jackson qu'après avoir satisfait aux réclamations dont la justice avait été reconnue.

L'accroissement de population qu'avait reçu la Nouvelle-Galles réclamait une nouvelle activité dans la surveillance. On avait cru devoir donner aux *convicts* les plus éloignés de Sydney des armes pour leur sûreté; on reconnut qu'ils en abusaient, et il fallut en exiger la restitution. Le chapelain de la colonie porta plainte du peu d'exactitude de la plupart des habitans à se conformer aux pratiques de la religion, et le gouverneur réduisit les rations de tous les *convicts* qui, sans excuse légitime, n'assisteraient pas aux prières du dimanche. Plusieurs accusations capitales furent portées devant les différentes cours, et entraînèrent trois exécutions. Un *convict* fut mis à mort pour vol d'une brebis. De quelque importance que fût pour l'avenir de la colonie la conservation des troupeaux, il est difficile de trouver une proportion exacte entre le délit et la peine, surtout dans un temps où une population plus que doublée n'avait pas sensiblement augmenté les veilles de la justice.

Malgré les difficultés d'exécution, les projets d'évasion étaient nombreux parmi les *convicts* nouvellement débarqués. Cinq d'entre eux réussirent à s'emparer d'une chaloupe, et mirent à la voile pour Otahiti. Bientôt dé-

couverts dans leur fuite, ils furent poursuivis sans succès, et une tempête qui ne tarda pas à s'élever dut les engloutir avec leur frêle embarcation. Peu de jours auparavant, au moment où le *Neptune* allait partir pour Canton, une visite exacte de ce bâtiment avait fait découvrir deux hommes et une femme cachés à fond de cale.

Le gouverneur, malgré la fuite du jeune Bennillong, ne désespérait pas de parvenir prochainement au succès de ses efforts continuels, en établissant enfin des relations amicales entre les Anglais et les peuplades indigènes. Dans ses fréquentes excursions aux alentours de Sydney, il ne négligeait rien pour amener une bonne intelligence. Dans toutes les rencontres, il avait soin d'éloigner les armes à feu de la vue des naturels, et toujours il se présentait à eux avec calme et confiance. Le 7 septembre, il eut, à cinq mille de Sydney, une entrevue avec une horde nombreuse, dont faisaient partie Bennillong et son ancien compagnon de captivité Colebe, qui s'était enfui le premier. Le gouverneur leur fit divers présents, reçus avec joie. Bennillong, qui commençait à pouvoir servir d'interprète, demanda quelques haches en fer, et

Phillip promit de les apporter bientôt lui-même. Une sorte d'intimité, inconnue jusqu'alors dans les rencontres avec les indigènes, commençait à s'établir, et le gouverneur jouissait de son ouvrage. Les naturels formaient un cercle autour des Européens. Bennillong, sans craindre une seconde captivité, avait planté en terre une sagaye de douze pieds dont il était armé, et s'entretenait familièrement avec les Anglais qu'il avait connus à Sydney. Cependant, depuis le commencement de l'entrevue, un naturel donnait de continuelles marques de défiance et de frayeur. Tout à coup Phillip, parlant avec vivacité, fait un geste imprévu, et cet homme, croyant sans doute que les Anglais vont l'enlever, saisit la sagaye de Bennillong, et en frappe le gouverneur avec une violence extrême. Plusieurs de ses compagnons volent à son secours; quelques sagayes sont lancées, et l'une d'elles vient tomber aux pieds du juge-avocat Collins. Dans ce tumulte, les Anglais s'enfuient précipitamment vers une chaloupe laissée à une grande distance. La longueur de la sagaye restée dans la blessure de Phillip retardait sa marche. Il fallut s'arrêter un instant pour l'enlever; mais elle était barbelée, et l'on dut

se borner à en couper une grande partie. Pendant cette opération, une autre sagaie effleura encore le gouverneur. Tout faisait craindre un horrible massacre; les indigènes se montraient de plus en plus menaçans, et les Anglais regagnèrent en désordre leur chaloupe, où ils ne trouvèrent pour toutes armes que quatre mousquets, dont deux absolument hors d'état de servir; mais par un bonheur signalé, les hostilités cessèrent aussitôt, et un trajet de deux heures suffit pour regagner Sydney, où la nouvelle de la blessure de Phillip répandit la consternation. On craignit d'abord que le coup ne fût mortel; mais la sagaie fut habilement extraite, et les médecins répondirent des jours du gouverneur. Combien son imprudente confiance aurait pu attirer de malheurs sur la colonie! mais aussi que de fatalité dans un tel accident!

Les suites les plus probables de cet acte d'hostilité devaient éloigner pour un temps indéfini toute espèce de rapprochement; le sort en avait autrement décidé, et le sang du gouverneur cimentait l'alliance que son effusion semblait devoir détruire. Bennillong vint bientôt à Sydney donner des explications;

il fit entendre que l'action de son compatriote était le résultat d'une crainte irréfléchie, et non d'une trahison préméditée. Il ajouta même qu'il avait violemment frappé l'agresseur, et finit par prier Phillip de ne point oublier sa promesse. Le gouverneur fut en état de présenter à cette espèce de rendez-vous le dixième jour de sa blessure; mais, quelques plausibles que fussent les explications données par Bennillong, il n'était plus permis de se livrer sans précaution à la merci des naturels. Phillip et le détachement qui l'accompagnait partirent tous bien armés.

L'entrevue fut amicale, et peu de jours après Bennillong vint conjurer le gouverneur de lui faire construire une cabane à la pointe Est de la baie. Un tel désir était trop d'accord avec les vœux les plus chers de Phillip, pour ne pas être immédiatement satisfait; et bientôt l'on vit s'élever la première habitation d'un indigène sur une terre où ses aïeux avaient si long-temps erré sans abri. La confiance parut enfin s'établir sur des bases solides, et ses heureux effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Une chaloupe s'étant perdue avec cinq hommes, les naturels vinrent avertir le gouverneur de cet accident, et rappor-

tèrent fidèlement à Sydney tous les objets sauvés du naufrage.

Les relations devenant de jour en jour plus multipliées et plus familières avec les peuplades indigènes, le gouverneur défendit de jamais leur donner des armes qui, sans être pour elles d'aucun usage bien nécessaire, pourraient devenir nuisibles à la sûreté de la colonie. Malgré la bonne intelligence que l'on s'étudiait à maintenir, un *convict* employé à la chasse fut blessé par un naturel, et toutes les circonstances de cet événement s'accordèrent pour démontrer que nulle provocation n'avait eu lieu de sa part. Il était presque également dangereux de laisser un tel attentat impuni, et d'en poursuivre la vengeance. Les principaux officiers représentèrent au gouverneur la nécessité d'un exemple; il résista longtemps; il n'avait pas voulu que sa blessure fût vengée; il insista surtout sur la difficulté de distinguer assez bien les diverses tribus, pour ne point commettre une erreur irréparable. Mais on lui fit remarquer qu'une recherche faite avec quelque appareil suffirait pour atteindre le but désiré, et un détachement partit, avec ordre d'arrêter six hommes de la tribu de l'agresseur. Cette expédition n'obtint

aucun succès; on se contenta de tirer de loin quelques coups de fusil sur un parti de naturels, sans pouvoir les atteindre. Une nouvelle recherche, ordonnée bientôt après, demeura également sans résultat.

Le *Supply* revint de Batavia vers la fin de septembre, annonçant la prochaine arrivée d'un navire hollandais chargé de vivres. Le lieutenant Ball venait d'éprouver dans sa mission les plus grands obstacles, et n'avait pu obtenir qu'un marché très-onéreux pour la colonie. La découverte de plusieurs îles offrait une compensation honorable de ce qui n'avait point réussi dans le but utile de son voyage. Le navire hollandais, frété par suite de sa transaction, ne vint mouiller au port Jackson que six semaines après le *Supply*, et encore l'évènement démontra-t-il que toutes les stipulations n'avaient pas été loyalement exécutées. Il fallut consentir à quelques échanges (1) désavantageux; et dans cet accommodement, toutes les difficultés provinrent du capitaine hollandais. Les premières relations

(1) Il manquait 42,900 livres de riz. On consentit à prendre en échange une livre de beurre pour dix-huit.

commerciales d'un peuple naissant ne pouvaient tourner entièrement à son profit actuel; peut-être même fallait-il, dans l'intérêt de sa prospérité future, attirer sur une terre ignorée l'attention des armateurs par le bruit de quelques spéculations heureuses. Combien n'était-il pas inespéré d'avoir si tôt établi un lien de commerce entre la Nouvelle-Galles et le monde civilisé!

La récolte de 1790 ne répondit point à l'attente dont une expérience de deux années avait permis de se flatter. Le défaut de pluie en altéra une grande partie, et la sécheresse fut telle, que quelques charbons laissés par imprudence sur un point du hâvre occasionnèrent un incendie qui, sans les plus prompts secours, aurait embrasé toute la contrée. Dans l'île de Norfolk, les oiseaux ravagèrent les champs ensemencés. La colonie se trouvait moins encore que l'année précédente en état de se passer des secours de l'Angleterre.

D'après les ordres apportés par les derniers navires, le gouverneur avait proclamé quels avantages seraient accordés aux planteurs qui voudraient former des établissemens à la Nouvelle-Galles. Tout officier non commissionné devait obtenir une concession de cent trente

acres de terrain. Il en était alloué quatre-vingts à tout autre émigrant; une augmentation de vingt acres pour chaque homme marié et de dix acres par tête d'enfant s'appliquait indistinctement à ces deux classes établies parmi les colons. Tous avaient droit à recevoir des instrumens d'agriculture et au service d'un nombre de *convicts* proportionné à l'étendue des concessions. L'obligation de résider était impérieusement imposée, et l'on exigeait aussi la conservation des bois jugés nécessaires pour les constructions maritimes.

Les travaux les plus importans exécutés jusqu'alors avaient été dus à l'établissement d'une briqueterie; l'accroissement de la population venait de leur donner une activité nouvelle. Beaucoup de maisons et un magasin public s'élevaient à la fois; déjà un long chemin était ouvert entre la briqueterie et la ville, et les femmes avaient été réunies dans des ateliers pour confectionner les vêtemens des soldats et des *convicts*.

Les tables de mortalité de l'année 1790 offrent, avec le petit nombre des habitans de la Nouvelle-Galles, une effrayante disproportion. Le nombre des morts s'était élevé à cent

cinquante-neuf (1); mais le résultat des derniers mois permettait d'envisager sans crainte les chances de l'avenir, et une épidémie contractée dans une longue navigation ne pouvait entraîner aucun soupçon contre la salubrité du climat.

(1) Deux matelots, un soldat, cent vingt-trois *convicts*, sept femmes et dix enfans morts de maladies; quatre *convicts* exécutés; un *midshipman*, deux soldats et six *convicts* noyés; un *convict* trouvé mort dans les bois et deux autres disparus. COLLINS.



CHAPITRE XIII.

1791. — Sécheresse. — Privations. — Départ de l'équipage du *Syrus*. — Premiers colons volontaires. — Marine coloniale. — James Ruse. — Evasion. — Nouvelles privations. — Arrivée d'un convoi. — Conduite honteuse d'un capitaine. — Révolte sur l'*Albemarle*. — Barrington. — Paramatta. — Epidémie. — Droit de grâce. — Sceau de la Nouvelle-Galles. — Situation morale. — Emancipations. — Mariages. — Opinions populaires. — Irlandais. — Distributions mieux réglées. — Révolte habilement calmée. — Indigènes. — Hostilités. — Progrès agricoles. — Commerce naissant. — Pêche de la baleine. — Norfolk. — Imperfections de l'état judiciaire.

LES chaleurs excessives qui avaient désolé la colonie dans les derniers mois de 1790 prirent une intensité nouvelle au commencement de l'année suivante : en février, l'air devint si brûlant et la sécheresse si ardente, que les oiseaux tombaient morts, et qu'un homme pouvait à peine exposer pendant peu de minutes son visage au souffle du vent. Tout espoir de récolte était perdu; aucun secours n'arrivait d'Angleterre, et la colonie avait déjà subi trop de privations, pour ne pas désirer

la plus sévère économie dans la distribution des vivres. Dès la fin de mars, il fallut commencer à réduire les rations. C'était une déplorable nécessité dans un moment où l'état de la colonie réclamait un surcroît d'activité, après la longue convalescence qui permettait d'espérer bientôt le rétablissement des nombreux malades arrivés depuis neuf mois.

Le temps était venu où les officiers et l'équipage du *Syrius* devaient retourner en Angleterre. Ils partirent sur un bâtiment de transport retenu pour leur passage; dix matelots seulement et deux soldats de marine restèrent dans la colonie. Quoique la condition de planteur convienne assez mal au caractère aventureux des gens de mer, leur admission au rang des colons était d'une grande importance pour l'établissement pénal: c'était mêler quelques élémens plus purs à la composition d'une société dont l'origine offrait si peu de garanties à sa tranquillité intérieure. Chacun de ces hommes obtint une concession de soixante acres, avec liberté de choix entre l'île de Norfolk et les environs de Sydney. Tous choisirent des compagnes parmi les femmes déportées.

Le navire frété à Batavia par le lieutenant

Ball n'avait pas encore quitté le port Jackson. Le *Supply*, le seul bâtiment que l'on pût envoyer dans l'Inde, si des secours n'arrivaient pas d'Europe, avait tellement souffert, que trois mois d'un travail assidu pouvaient à peine suffire aux réparations les plus urgentes. Phillip se vit contraint à traiter avec le capitaine hollandais à des conditions non moins onéreuses que celles qu'il avait déjà fallu subir, et son bâtiment fut acheté pour le service de la colonie.

Un évènement très-simple en lui-même, mais grand par ses conséquences, vint apporter enfin une compensation à des contrariétés continuelles, que rendait plus sensibles encore la crainte de voir arriver des désastres à leur suite. Un planteur, nommé James Ruse, qui, admis le premier à la liberté, avait formé aussitôt un établissement dans la colonie, déclara au gouverneur que, le produit de sa propriété suffisant à ses besoins, il pourrait désormais se passer de toute espèce de secours. C'était un pas immense dans la voie des améliorations, et l'exemple de James Ruse ne pouvait recevoir trop de publicité. Aussi sa bonne conduite et le succès de son travail lui attirèrent-ils des envieux: on ne tarda pas à

répandre sur sa position des bruits entièrement contradictoires. Quelques planteurs surtout, qui n'avaient pas le courage et la bonne foi de l'imiter, accréditèrent les mensonges les plus gratuits. On l'accusait à la fois et de recevoir en secret les mêmes secours que les autres *convicts* émancipés, et d'avoir voulu s'insinuer, par une fausse déclaration, dans les bonnes grâces du gouverneur. Plus tard on prétendit qu'il manquait absolument de vivres. Phillip, craignant avec raison le mauvais effet de ces rumeurs publiques, ordonna une enquête solennelle, dont les résultats démontrèrent jusqu'à l'évidence la plus complète la sincérité de James Ruse. Des malheurs imprévus ou quelque calamité générale pouvaient seuls lui rendre nécessaires de nouveaux secours.

Vers la même époque, plusieurs *convicts* réussirent à s'emparer d'une chaloupe et gagnèrent la pleine mer, munis d'une carte et d'une boussole que leur avait vendues le capitaine hollandais. Cette évasion, jointe à la mauvaise qualité des vivres apportés de Batavia, détermina le gouverneur à ne plus continuer avec les colonies hollandaises des relations commerciales si nouvellement éta-

blies. Les fugitifs avaient dû, d'après toutes les apparences, se diriger vers Timor ou Batavia. Un an plus tard on apprit que, parvenus à Timor, ils s'étaient abandonnés à tous leurs anciens dérèglements, et que les autorités de cette colonie les avaient livrés à un navire anglais.

Le mois de juin commençait, et les chaleurs semblaient redoubler d'intensité; la terre était devenue tellement desséchée, qu'à peine parvenait-on à l'entamer avec les instrumens aratoires. Il fallut réduire encore les distributions de vivres; et quoique la diminution eût été graduellement ménagée, de nouvelles privations devenues insupportables entraînent de nouveaux vols, à Rose Hill surtout. La colonie n'offrait plus que de rares exemples de délits entrepris dans le seul but de nuire. Mais chaque réduction amenait à sa suite un plus grand nombre de vols commis presque uniquement sur les récoltes et les magasins de vivres.

Enfin le 9 juillet un navire de transport parut dans la baie, après une traversée de quatre mois et demi. Cent quarante-une femmes déportées, six enfans et une femme libre, tous dans le meilleur état de santé, furent aussitôt

débarqués. La cargaison qui les accompagnait était loin de pouvoir changer l'état de la colonie; mais ils annonçaient la prochaine arrivée de neuf autres navires. La Nouvelle-Galles allait recevoir un accroissement de plus de mille habitans; des vivres devaient être expédiés du Bengale, et des animaux vivans embarqués pour Sydney, à la côte nord-ouest de l'Amérique.

Les divers navires si impatiemment attendus par la colonie arrivèrent successivement depuis le 1^{er} août jusqu'au 16 octobre. L'un d'eux avait terminé sa navigation dans le court espace de quatre mois et cinq jours. Un brig de la marine royale, *la Gorgone*, portant trente *convicts*, des animaux domestiques embarqués au cap de Bonne-Espérance, et des vivres pour neuf cents hommes pendant six mois, aborda en même temps au port Jackson. Ce ne fut que le 22 août, après l'entrée de trois navires dans la baie, et vingt-une semaines de privations, que les distributions de vivres purent être rétablies sur leur ancien pied. Pour la formation de ce convoi, presque entièrement composé d'hommes, les autorités anglaises n'avaient pas plus que dans les années précédentes consulté les vé-

ritables besoins de la colonie. Beaucoup de *convicts*, épuisés par l'âge et les infirmités, la plupart membres inutiles d'une société dont la première condition d'existence était dans le travail, vinrent augmenter la population des terres australes. Sur la plupart des navires, les lois de l'humanité avaient été mieux observées que dans le convoi précédent; cependant le nombre des hommes morts pendant la traversée était encore considérable, et parmi les nouveaux débarqués, on comptait beaucoup de malades. Une plainte fut adressée sur-le-champ au juge-avocat par des Irlandais, qui accusaient le commandant du navire de transport *la Reine*, d'avoir retenu une partie des provisions accordées par le gouvernement. Une enquête judiciaire immédiatement ordonnée démontra jusqu'à la dernière évidence combien était fondée cette réclamation. La conduite honteuse du capitaine méritait un châtiment exemplaire, mais les pouvoirs des autorités coloniales ne s'étendaient pas assez loin, et le gouverneur ne put que transmettre la procédure au secrétaire d'état à Londres, en promettant aux *convicts* justice entière.

Une révolte avait éclaté sur l'*Albemarle*, peu de jours après le départ d'Europe. Le ca-

pitaine permettait aux malades de se tenir sur le pont, au nombre de dix à la fois, sans fers et presque sans surveillance. Des rapports s'étaient ainsi établis entre les matelots et les condamnés. Deux Américains, qui avaient servi dans la marine, tramèrent un complot avec quelques hommes de l'équipage. Leur plan était plus large que ne le sont d'ordinaire les conspirations de prisonniers : s'emparer de vive-force du navire, le conduire aux États-Unis d'Amérique, sur cette terre de liberté, obtenir du congrès des concessions de terrain, et vendre l'*Albemarle*, avec sa cargaison, pour subvenir aux dépenses de leur premier établissement; tels étaient les points principaux d'une machination dont l'humanité trop confiante du capitaine semblait garantir le succès. Les chefs du complot n'avaient point réfléchi qu'un accueil favorable ne devait pas les attendre chez un peuple qui venait à peine de notifier au monde, comme causes principales de son émancipation, la honte et le danger de recevoir dans son sein les condamnés de la mère-patrie : c'était une considération bien au-dessus de leur intelligence. Surprendre le bâtiment leur semblait le seul obstacle difficile, et, sous ce rapport, les

moyens d'exécution avaient été habilement combinés. Déjà, avec autant de célérité que d'adresse, un magasin d'armes était enfoncé; les conjurés s'emparaient du pont et pénétraient dans la chambre du capitaine : peu d'instans encore, ils étaient maîtres de l'*Albemarle*. Un secours inattendu sauva le navire. Au nombre des déportés se trouvait le voleur Barrington, fameux dans toute l'Angleterre. Bien supérieur, par ses connaissances et ses talens naturels, à la tourbe qui l'environnait, Barrington avait calculé toutes les chances avantageuses de sa position nouvelle; le capitaine le traitait même avec une sorte de distinction. Il n'hésita pas un instant à faire preuve de reconnaissance. Seul sur le pont avec un matelot, il soutint intrépidement le premier choc. Les conjurés étonnés s'arrêtèrent. Le dévouement de Barrington donne au matelot le temps d'avertir l'équipage; déjà plusieurs *convicts* sont blessés, lorsque le capitaine accourt avec des hommes armés. Sa présence, son énergie, l'évènement imprévu qui vient d'empêcher la surprise, tout se réunit pour intimider les coupables; en peu d'instans l'ordre est rétabli, et les deux chefs du complot sont pendus à la grande ver-

gue, tandis que leurs principaux affidés subissent des punitions corporelles et rentrent dans les chaînes. Peu de jours après, l'*Albemarle* aborde à Ténériffe; là les hommes de l'équipage qui ont pris part à la révolte sont livrés aux autorités portugaises, pour être envoyés et mis en jugement en Angleterre.

Un service aussi important, rendu par un *convict*, méritait une éclatante récompense. Une gratification de cent piastres, et la liberté de descendre à terre dans toutes les relâches, furent d'abord accordées à Barrington, et, à peine débarqué à Sydney, il se vit nommé surveillant des condamnés à Rose-Hill, ou plutôt à Paramatta, car déjà le nom anglais imposé par le gouverneur à la seconde ville de l'Australie avait été remplacé par une dénomination empruntée à l'idiôme des peuplades indigènes.

Depuis l'arrivée du convoi, chaque jour voyait augmenter le nombre des malades. Passés, sans aucune transition, des miasmes infects des navires à l'air pur du rivage, ces malheureux n'avaient pu supporter impunément un changement aussi brusque. Bientôt une dysenterie épidémique régna parmi les *convicts* nouvellement débarqués. Dans le seul mois de novembre, elle enleva cinquante

hommes et quatre femmes. Sydney renfermait alors plus de cinq cents habitans hors d'état de travailler.

La colonie comptait déjà près de quatre ans d'existence; le désordre de la première occupation avait fait place à un établissement régulier. Le navire de l'État, la *Gorgone*, arrivé dans les derniers mois de l'année, apporta au gouverneur des dépêches qui ajoutaient encore à l'étendue de ses droits une précieuse faculté. Le roi l'autorisait à remettre, soit absolument, soit conditionnellement, les peines prononcées par les tribunaux, sous la seule réserve d'envoyer en Angleterre des rapports officiels qui permissent de comprendre, dans les amnisties générales du royaume, les criminels rendus par lui à la liberté. Ce nouveau bienfait de la mère-patrie produisit un très-bon effet sur l'esprit des condamnés.

La Nouvelle-Galles reçut en même temps un sceau particulier. D'un côté, l'on voyait les armes et les titres du roi; de l'autre, des *convicts*, abordant à Botany-Bay, reçus par l'industrie entourée de ses attributs, un ballot de marchandises, une ruche d'abeilles et des instrumens aratoires; elle faisait tomber leurs fers, en leur montrant des bœufs em-

ployés au labourage, et une ville s'élevant au sommet d'une colline sous la protection d'un fort; les mâts d'un vaisseau paraissaient au loin dans la baie; sur les bords, on lisait : *Sigillum Nov. Camb. Aust.*; et pour devise : *Sic fortis Etruria crevit.*

Plus la colonie prenait de développement, et plus la surveillance de l'autorité allait rencontrer d'obstacles, si l'amélioration morale des condamnés ne contrebalançait l'accroissement de la population et l'extension du territoire. Déjà l'on avait pu reconnaître qu'une partie des nouveaux colons commençaient à bien comprendre l'avenir réservé à leur persévérance dans des habitudes laborieuses. Les chefs de l'établissement n'avaient rien cédé d'une juste sévérité, et cependant une population plus que doublée n'avait point vu les condamnations judiciaires suivre la même proportion. Un nouvel exemple permit de croire aux progrès de la réforme. Les navires de transports qui venaient de débarquer les *convicts* avaient aussi fait entrer dans Sydney beaucoup de liqueurs fortes. Le grand nombre d'étrangers introduits ensemble dans la colonie, et la facilité, inconnue jusqu'alors dans l'Australie, de se livrer à de honteux excès, dont

l'habitude ne pouvait être encore effacée, tout devait faire craindre de fâcheux désordres; mais, grâce à une extrême surveillance, la tranquillité publique fut à peine troublée.

La plupart des vols commis dans les premiers mois de l'année portaient avec eux l'excuse du besoin; quelques *convicts* seulement avaient, par esprit de vengeance, ravagé un champ de blé de turquie, et leur conduite avait excité l'indignation générale. Le gouverneur, cherchant toujours à attacher les nouveaux colons au sol de leur seconde patrie, annonça que l'option était laissée aux *convicts* dont la peine expirait, soit de former, avec le secours de l'autorité, un établissement agricole; soit de contracter un engagement d'un an ou de dix-huit mois, avec un salaire proportionné à leur travail; soit enfin de retourner en Angleterre, mais seulement à leurs frais et sans aucune aide du gouvernement. La mauvaise composition des premiers convois se fit encore sentir dans cette circonstance. La plupart des hommes rendus à la liberté ne trouvaient point à exercer, dans une colonie naissante, les professions qu'ils s'étaient choisies, dès leur enfance, au milieu du luxe des villes. Aucun d'eux ne voulut con-

tracter un engagement à terme; les plus sages demandèrent des concessions de terrain, et les autres, bien que dénués de toute ressource pécuniaire, prirent la détermination de retourner en Europe. La présence de nombreux navires de transport, et l'espoir d'obtenir leur passage en qualité de matelots, contribuèrent surtout à cette résolution, dont l'exemple pouvait entraîner des conséquences fâcheuses. Plusieurs réussirent à se faire recevoir par les capitaines.

Le gouverneur, pour attirer l'attention publique sur des intérêts mieux entendus, crut devoir balancer le mauvais effet de cette première option, en augmentant le nombre des planteurs libres. Usant pour la première fois du droit précieux que venait de lui conférer le gouvernement, il émancipa treize *convicts*, sous la condition expresse de ne point quitter la colonie avant l'expiration du terme fixé par leur sentence. Le choix leur était laissé de former des établissemens, ou de se livrer à des entreprises industrielles. Le jeune charpentier de l'île de Norfolk, qui avait rendu d'éminens services à la colonie, dans le naufrage du *Syrius*, obtint alors sa liberté.

Une erreur dangereuse s'était répandue

parmi les *convicts*. La position de famille de la plupart d'entre eux, avant leur condamnation, était ignorée des chefs de la colonie. Plusieurs, au mépris de liens antérieurs, avaient contracté à Sydney de nouveaux mariages, et l'opinion générale considérait toutes ces unions formées dans l'établissement pénal comme nullement obligatoires, et ne devant produire aucun effet en Angleterre. Le gouverneur rétablit, par un avertissement public, l'exactitude des faits; mais tous ne furent pas entièrement convaincus.

Une autre opinion populaire, non moins générale, accréditait parmi les *convicts* la possibilité de parvenir par terre à Timor et à la Chine. Ils étaient persuadés qu'en suivant les côtes, et en vivant d'huîtres et d'autres animaux marins, on atteindrait un établissement chinois; et qu'à cent cinquante milles vers le Nord devait se rencontrer une horde d'Aborigènes, moins noirs que les peuplades voisines de Sydney, beaucoup plus avancés dans la civilisation, et trafiquant avec les Hollandais de Timor. Plusieurs prétendaient qu'à la même distance existait un peuple au teint cuivré, qui s'empresserait d'accueillir les déportés fugitifs; d'autres assu-

raient même, d'après les récits incohérens des naturels du pays, qu'au delà des Montagnes-Bleues, au bord d'un lac immense, un peuple blanc habitait une opulente cité. Là, dans les plus douces voluptés, ils devaient couler des jours libres et sans travail. Cette peinture d'un nouvel Eldorado parlait surtout aux imaginations irlandaises, si amies du merveilleux. Au mois de novembre vingt fils de la vieille *Érin*, accompagnés d'une seule femme, partirent ensemble pour cette terre de liberté, et ne tardèrent point à s'égarer dans les bois, où les attendaient les plus cruelles privations. Quelques autres s'échappèrent à diverses reprises pour les rejoindre, et bientôt on en compta plus de quarante, errans dans les forêts, à demi-morts de besoins. Ils ne s'étaient guère éloignés de Sydney; chaque jour plusieurs venaient se livrer à la merci du gouverneur, ou se voyaient repris par les détachemens envoyés à leur poursuite. L'état misérable dans lequel ils reparaissaient, et le bruit de la mort de leurs compagnons moissonnés par la faim, ou assassinés par les sauvages, détournèrent d'un semblable projet la plupart des *convicts* qui partageaient leurs illusions. Mais jamais ce fol espoir ne s'est entièrement dissipé. Quel-

ques-uns de ces malheureux avaient résolu d'attaquer à l'improviste un détachement pour s'emparer des armes des soldats; mais ce projet révélé fut facilement déjoué. On craignit aussi un complot de piller les magasins publics; aucune tentative ne justifia cette crainte.

Un évènement dont les suites pouvaient devenir plus graves encore vint inquiéter la colonie. Malgré une expérience de plusieurs années, et sans doute à cause du petit nombre des agens de l'autorité, le système vicieux des distributions hebdomadaires avait été repris depuis l'arrivée du dernier convoi. Avant la fin du troisième jour, quelques hommes imprévoyans manquaient déjà de vivres. De là des transactions onéreuses, et trop souvent des vols. Un jour une altercation commencée entre ces malheureux dégénéra bientôt en rassemblement tumultueux; des menaces furent proférées; les mutins se portèrent, en vociférant, devant la maison du gouverneur. C'était le premier exemple de révolte donné à la colonie. Il importait de montrer une grande fermeté. Phillip sut concilier l'humanité avec la justice. Son air calme et résolu, ses remontrances paternelles et sévères à la fois, firent une profonde impression sur des hommes éga-

rés ; tout rentra dans l'ordre sans aucune concession, sans aucun signe de faiblesse ; mais un meilleur système fut repris, et les distributions journalières prévinrent le retour de semblables désordres.

Le gouverneur apportait toujours les mêmes précautions à empêcher toute espèce de rixe entre les *convicts* et les indigènes. Cependant deux hommes disparurent à Paramatta, et de nombreuses présomptions se réunirent pour faire soupçonner qu'ils avaient été victimes d'une attaque à main armée ; un planteur fut aussi blessé. D'un autre côté, une tentative ayant été faite par plusieurs naturels, pour piller un jardin de vive force, l'un d'eux, atteint d'un coup de fusil, resta sur la place. Mais aucun de ces actes isolés n'avait sensiblement altéré la confiance générale. Un tort inexcusable de quelques *convicts* vint détruire la bonne harmonie qui s'était si difficilement établie. L'on avait eu beaucoup de peine à déterminer les naturels à entretenir, avec le superflu de leur pêche, un commerce d'échange. Un homme dans la force de l'âge, et d'une intelligence supérieure à celle de la plupart de ses compatriotes, commençait à se livrer avec zèle à ce trafic avantageux. Un jour il ar-

riva dans une pirogue neuve, qu'il montrait aux Européens avec une sorte d'orgueil. Cette pirogue, laissée sous la sauve-garde de la bonne foi publique, fut mise en pièces par des *convicts*, pour le seul plaisir de la destruction, au mépris des injonctions les plus positives, qui leur prescrivaient de ne jamais s'emparer des meubles des indigènes. Quand le jeune pêcheur découvrit l'attentat qui le privait de son plus riche trésor, une rage inexprimable s'empara de lui ; il jura vengeance, et le gouverneur ne parvint à le modérer qu'en faisant fustiger sévèrement les coupables en sa présence. Il demandait leur mort ; il fallut lui promettre que l'un d'eux serait pendu, et cette promesse fut remplie ; mais les lenteurs judiciaires ulcérèrent encore cet homme, qui ne pouvait comprendre les formes de la justice européenne. Il blessa dangereusement le premier Anglais qu'il rencontra ; tout commerce fut interrompu, au grand préjudice de la colonie ; les naturels commirent plusieurs actes de violence, et le gouverneur se vit contraint de mettre hors la loi l'homme sur lequel il avait fondé son espoir le plus sûr pour la civilisation des peuplades indigènes. Bennilong lui-même, que Phillip avait traité en vé-

ritable père, se distinguait parmi les sauvages les plus hostiles. On le vit enlever une hache et dépouiller de leur pêche des *convicts* sans armes. Accusé de ces actes de violence, il se défendit avec hauteur et proféra des menaces. Le gouverneur n'en persévéra pas moins dans son inépuisable patience; ses soins furent les mêmes pour conquérir la confiance des naturels : il attendait tout du temps, et le temps, dans sa marche insensible, ramena à Sydney des hommes qu'y appelaient leurs besoins. Plusieurs, atteints par des maladies, furent, d'après leur demande, traités à l'hôpital, et leur reconnaissance contribua au rapprochement désiré. On découvrit alors que déjà un esprit de monopole s'était introduit dans les relations de ces peuplades jusqu'alors étrangères aux vices de la civilisation. Les tribus les plus rapprochées de l'établissement pénal indisposaient les autres tribus contre les Européens. Elles leur exagéraient surtout les effets si nouveaux et la supériorité merveilleuse des armes à feu.

L'agriculture de la Nouvelle-Galles se perfectionnait avec rapidité. Le sol était mieux connu, les défrichemens mieux calculés, et l'accroissement des troupeaux promettait dans

un court délai des engrais nécessaires pour un terrain peu productif par lui-même. La *Gorgone* et plusieurs navires de transport avaient débarqué quelques animaux domestiques; le gouverneur fit défricher et enclore, pour les troupeaux de la couronne, un espace de terrain de cent quarante acres (1). La colonie comptait alors neuf cent vingt acres en exploitation agricole, et Paramatta l'emportait déjà sur Sydney pour l'étendue des champs mis en valeur (2). Les soldats se livraient à la culture des jardins. Plusieurs réservoirs avaient été creusés pour la conservation des eaux pluvia-

(1) Les troupeaux de la couronne comprenaient alors un vieil étalon, une jument, deux jeunes étalons, deux poulains, seize vaches, deux veaux, un bélier, cinquante brebis, six agneaux, un verrat, quatorze truies et vingt-deux porcs.

(2) Collins donne l'état suivant des défrichemens opérés jusqu'à la fin de 1791 à Paramatta et à Sydney :

A Paramatta, 300 acres en blé de Turquie; 44 en blé; 6 en orge; 1 en avoine; 2 en pommes de terre; 4 en vignes; 86 en légumes divers; 17 cultivés par les soldats : total, 460, sans compter l'enclos de 140 acres destiné aux troupeaux.

A Sydney, 150 acres cultivés pour le gouverneur; 28 par des officiers civils et militaires; 90 par des planteurs : total, 268.

les; de nombreuses semences de légumes, des arbres à fruit transplantés d'Europe, des jets de bananiers et d'orangers, pris au Brésil, avaient ajouté à l'espoir de l'avenir, et une indispensable amélioration venait d'être introduite dans les concessions de terrains. La couronne s'était jusque-là réservé sur tout le sol de l'Australie, entre deux fermes, un espace égal à chaque ferme. Le petit nombre de bras employés aux travaux les plus urgens ne permettait point de défricher ces terres de l'Etat, et l'isolement des planteurs exposait leurs propriétés et leurs personnes aux attaques des naturels. Phillip prit sous sa responsabilité de ne plus se conformer à cette instruction du gouvernement; mais dans toutes les subdivisions de territoire, il continua scrupuleusement de réserver quatre cents acres pour le ministre du culte, et deux cents pour l'instituteur primaire.

Le commerce de la Nouvelle-Galles commençait aussi à s'étendre. Tous les navires de transport avaient apporté des marchandises, et les spéculations étaient heureuses; mais, dans ce négoce, quelques traficans ne voulaient admettre le dollar espagnol, seule monnaie courante de la colonie, qu'avec un dixième

de perte. Le gouverneur ordonna de le recevoir pour sa valeur intégrale. Un des navires partit par ses ordres pour rapporter des vivres du Bengale, et plusieurs tentèrent à deux reprises, mais sans beaucoup de succès, la pêche de la baleine. Les temps contraires s'opposèrent seuls à une réussite complète, car les baleines se montraient en grand nombre, et donnaient une huile d'une qualité supérieure; mais les observations de quatre années faisaient craindre que la mauvaise saison ne fût celle de l'abondance de ces cétacées sur les côtes de la colonie. Les navires de transport, renonçant à leurs projets de pêche, mirent à la voile pour l'Europe, en se dirigeant vers le Pérou.

L'île de Norfolk n'était pas restée étrangère à ce mouvement de progression; elle avait reçu un nouvel accroissement de population que le gouverneur n'avait pas choisi dans l'élite des *convicts* nouvellement débarqués. Plusieurs des hommes les plus turbulens s'installèrent à l'île de Norfolk une seconde déportation; cependant le bon ordre y régnait, sans doute à cause d'une plus grande facilité de surveillance. On avait reconnu que l'île pourrait à peine nourrir quatre cents fa-

milles, et qu'encore avant vingt ans une émigration considérable deviendrait nécessaire. L'expérience de trois ans avait signalé aussi l'été comme la saison la plus favorable pour entretenir des relations entre Sydney et l'île de Norfolk : alors seulement les chaloupes pouvaient y prendre terre sans danger. Plus fécond que le sol de la Nouvelle-Galles, celui de cette petite île semblait promettre à l'agriculteur de couronner bientôt ses travaux par une double récolte dans une seule année; mais des myriades d'insectes dévorans et le fléau de la dernière sécheresse venaient de détruire, pour 1791, une partie de ces espérances.

Déjà l'île de Norfolk, qui ne tenait encore aucun rang parmi les possessions anglaises, avait la triste expérience des trop nombreuses imperfections attachées à la justice humaine. La faiblesse de sa population ne permettant pas d'établir chez elle des institutions judiciaires, elle relevait des tribunaux de Sydney. Une affaire grave ayant nécessité l'embarquement de plusieurs témoins avec les accusés, deux de ces malheureux, contraints de s'éloigner de leurs fermes à peine défrichées, au moment des plus indispensables

travaux, se virent entièrement ruinés par une absence prolongée. Quelque pénétré que l'on puisse être de la doctrine de l'ordre légal, cette sauve-garde de toutes les libertés publiques, on ne saurait se défendre de reconnaître que le premier besoin d'un peuple naissant est plutôt l'arbitraire intelligent d'un chef intègre, que l'exacte observation des formes judiciaires, conservatrices seulement chez un peuple avancé dans la civilisation : elles devenaient dérisoires dans l'état où se trouvait alors la seconde colonie des terres australes.



CHAPITRE XIV.

1792. — Recensement. — Imprévoyance de la mère-patrie. — Nouvelles privations. — Maladies. — Récolte abondante et cependant crainte d'une disette. — Directeurs d'ateliers. — Trésor colonial. — Commerce étranger. — Liqueurs spiritueuses. — Mouvement du port. — Irlandais. — Retours en Angleterre. — Emancipations. — Norfolk. — Agriculture. — *Convicts* à la charge des planteurs. — Départ de Phillip avec Bennillong et Jemméra. — Sir Francis Grose, lieutenant-gouverneur.

PARVENU à la cinquième année de son existence, l'établissement anglais de la Nouvelle-Galles réunissait près de quatre mille Européens (1). Déjà une effrayante disproportion se faisait remarquer entre les deux sexes, et une grande partie des femmes n'était plus dans l'âge de la fécondité. Dans l'année qui venait de s'écouler, la colonie avait perdu cent quatre-vingt-huit habitans (2). Ce nom-

(1) Seize cent quatre-vingt-quinze *convicts*, cent soixante-huit femmes déportées, huit femmes libres de *convicts*, dix enfans, dix-huit cent quatre-vingt un colons libres ou émancipés. COLLINS.

(2) Deux soldats, cent cinquante-cinq *convicts*, huit

bre excédait à peine, malgré l'accroissement de la population, celui des pertes de la précédente année. Un seul *convict* avait subi une condamnation capitale.

Presque à chaque page de cette Histoire, il a fallu signaler l'imprévoyance ou l'incapacité qui présidait, en Angleterre, à la direction de l'établissement pénal. Laisse long-temps sans aucun secours, en proie à toutes les exigences des premiers besoins et aux horreurs de la disette, Sydney n'avait pas encore pu envisager l'avenir avec sécurité; car jamais, jusqu'alors, les approvisionnemens envoyés par la mère-patrie n'avaient compensé l'accroissement de population apporté par les mêmes convois. L'état des magasins publics, au commencement de 1792, présageait bientôt de nouvelles privations, si des vivres tardaient à arriver. Un navire vint aborder à port Jackson le 14 février, et Sydney reçut sir Francis Grose, lieutenant-gouverneur, major-commandant le corps de la Nouvelle-Galles, avec une compagnie de soldats, trois cent

femmes et cinq enfans morts de maladies, un *convict* exécuté, un noyé, un suicide, quatre hommes perdus dans les bois, huit hommes, une femme et deux enfans échappés. COLLINS.

quatre-vingt-dix *convicts*, quarante-neuf femmes condamnées, cinq enfans et sept femmes libres. Le *Pitt* n'apportait, avec un aussi grand nombre de colons nouveaux, que des vivres pour quarante jours, en étendant la distribution à la colonie tout entière. Les malades étaient nombreux sur ce navire, et une épidémie, causée par une relâche faite à Santiago dans la mauvaise saison, avait enlevé quelques hommes. Le *Pitt* débarqua toutes les pièces d'un sloop destiné au service de la colonie. Sydney ne possédait alors qu'un seul ouvrier propre aux constructions navales. Cet envoi était inutile, et les matériaux qui le composaient avaient tenu la place de provisions nécessaires. Partout, dans les plus petites circonstances, se faisait sentir le défaut d'une habile direction.

Avril amena encore une réduction nouvelle. De nombreux désordres survenaient toujours à la suite de semblables mesures. L'excuse de tous les vols se trouvait dans le besoin, et cette excuse était tellement fondée, que, plus d'une fois, l'on vit des condamnés trop faibles pour subir la punition corporelle prononcée contre eux. L'intérêt public exigeait des exemples sévères, mais souvent les juges ne purent se dé-

fendre d'un sentiment de commisération pour les coupables; une seule condamnation à mort reçut son exécution, et cependant la faim avait causé le crime. Mais la situation était critique: une quantité considérable de grains venait de disparaître des magasins de Paramatta; de coupables connivences étaient soupçonnées, et le gouverneur, toujours réduit à choisir parmi les *convicts* encore sous le poids de leur condamnation les hommes préposés à la garde des provisions publiques, se voyait contraint à intéresser leur fidélité par l'assurance d'une libération définitive, dans un délai déterminé. Si une mortalité, que l'Angleterre ne doit pas même être soupçonnée d'avoir prévue, n'avait pas décimé les *convicts* transportés par les derniers convois, une épouvantable famine eût dévasté la colonie. Quelles tristes réflexions devait inspirer un semblable calcul aux habitans de l'Australie!

Le nombre des malades s'accroissait de jour en jour. Paramatta fut affligé simultanément par quelques morts subites, et plusieurs femmes devinrent folles presque en même temps. Les *convicts* arrivés dans la dernière année souffraient plus que les autres, malgré la salubrité du climat, des subites et perpétuelles

variations de la température dont ils n'avaient pas encore appris à se garantir, et remis à peine des fatigues d'une longue navigation, ils n'avaient point la force nécessaire pour supporter des privations continuelles. Le gouverneur s'appliquait à établir une proportion égale entre la réduction des travaux et celle des distributions de vivres; mais, malgré sa vigilance active et la confiance qu'il méritait, une inquiétude générale reportait l'attention publique sur les désastres du passé. Cependant, vers le commencement de juin, les maladies se ralentirent; la chasse et la culture des jardins produisirent quelques résultats heureux, et la colonie souriait à l'espérance de trouver, dans la récolte prochaine, des provisions suffisantes pour une année entière. Mais les tristes réalités du présent dévoraient les promesses de l'avenir. Si des vivres n'arrivaient point d'Angleterre, les grains destinés aux semences allaient être sacrifiés aux impérieuses exigences du moment. Déjà l'on avait calculé qu'il ne restait plus de provisions salées que pour le court espace de vingt-quatre jours, lorsque parurent dans la baie deux navires, venant l'un de Calcutta, l'autre d'Angleterre. Les magasins publics furent de nouveau rem-

plis; les *convicts* reçurent des vêtements; et quelques animaux domestiques des diverses races du Bengale vinrent augmenter les troupeaux de l'Australie. Les travaux agricoles furent aussitôt repris avec sécurité. Quelques mois après, deux autres navires apportèrent de nombreux *convicts*, et le gouverneur reçut enfin plusieurs artisans capables de diriger des ateliers. Le *Kitty* apportait une somme d'argent pour le trésor colonial: ce n'était pas le don le plus précieux de la mère-patrie, mais déjà le commerce étranger commençait à s'occuper de la Nouvelle-Galles, et le moment était venu où Sydney pouvait ne plus se borner aux soins du strict nécessaire.

L'histoire l'a constaté, les entreprises du commerce reposent autant, au moins, sur les passions que sur les besoins réels des peuples. Un vaste champ allait s'ouvrir aux trafiquans accoutumés à spéculer sur les vices de l'humanité. Dans une société presque uniquement composée de criminels familiers avec tous les excès de la débauche, il était trop facile de prévoir quelle nature d'importation présenterait les bénéfices les plus certains. Les navires de transport frétés par le gouverneur ne furent point étrangers à ces honteuses spé-

culations; une permission ayant été donnée de débarquer quelques tonneaux de *porter*, la surveillance de l'autorité se trouva en défaut, et une introduction considérable de liqueurs spiritueuses occasionna plusieurs scènes de désordres, qui démontrèrent de la manière la plus triste combien il importait d'éloigner de trop puissantes tentations des hommes même rentrés le plus sincèrement dans les voies honnêtes. Peu de temps après, un navire arriva de Philadelphie; le lieutenant King, dans son retour en Europe, avait conseillé cette expédition, qui, malgré les frais d'une longue traversée, offrit à l'armateur assez d'avantages pour assurer, à son exemple, de nombreux imitateurs. Ce navire fut frété pour porter des vivres à l'île de Norfolk, et les officiers du corps de la Nouvelle-Galles expédièrent, à frais communs, l'un des bâtimens de transport au Cap de Bonne-Espérance, pour en rapporter des animaux domestiques et divers objets d'approvisionnement. Un navire Américain ne tarda pas à s'arrêter au port Jackson, pour renouveler son eau et son bois, tandis qu'un baleinier, après avoir touché à la terre de Kerguelen, relâchait, pour d'indispensables réparations, dans cette baie que naguère sillon-

naient à peine quelques informes pirogues, mais dont le monde civilisé allait bientôt connaître la route.

Le projet insensé de se rendre en Chine par terre fermentait toujours parmi les *convicts* les plus ignorans : on vit encore quarante-quatre hommes et neuf femmes entreprendre ensemble ce voyage, dont plus d'un exemple aurait dû les détourner. La plupart succombèrent à la fatigue et au besoin; les autres revinrent successivement, dans l'état le plus déplorable, sans que l'aspect de leur misère détruisit l'absurde opinion qui avait déjà entraîné tant de *convicts* à leur perte. Il a été remarqué, plus haut, que les imaginations irlandaises accueillaient surtout cette illusion fatale. De cent vingt-deux Irlandais arrivés sur le même navire en septembre 1791, la colonie n'en comptait plus que cinquante en mai 1792.

Le gouverneur ne négligeait rien cependant pour attacher ses administrés au sol de leur nouvelle patrie. Plusieurs exemples encourageans leurs démontraient quels avantages étaient réservés à leur avenir, sous la seule condition de ne plus retomber dans leurs anciens égaremens. Le principal watchman,

homme qui avait rendu d'éminens services à la colonie, venait d'être émancipé, avec une concession de trente acres : bientôt après, il avait été nommé officier de paix ; et pourtant, dans le nombre toujours croissant des *convicts* parvenus au terme fixé par leur sentence, il en était bien peu qui ne préférassent à une existence assurée dans la colonie, la chance incertaine d'un retour en Angleterre qu'ils ne pouvaient effectuer qu'en faisant agréer leurs services aux capitaines des navires de transports. Le choix de ces capitaines s'arrêtait, à peu d'exceptions près, sur les hommes dont la conduite avait été la plus rassurante ; il en résultait le double inconvénient de priver la colonie de l'élite de sa population, et de maintenir dans un long état d'incertitude et d'inactivité un grand nombre d'hommes qui, sans cet appât offert à leurs premières inclinations, auraient sur-le-champ formé des établissemens durables. Plusieurs *convicts* émancipés obtinrent des concessions dans l'île de Norfolk : sans doute la liberté leur paraissait moins douteuse sur une terre qui n'avait pas été le théâtre de leur esclavage. Vingt-deux soldats de marine ayant obtenu leurs congés, adoptèrent la même patrie ; plusieurs d'entre eux reconnurent bien-

tôt leur inaptitude à un état paisible, et revinrent contracter de nouveaux engagements.

De nombreuses améliorations agricoles se succédaient rapidement. Déjà les planteurs cultivaient près de cinq cents acres. Ils en possédaient trois mille de plus. Les jardins produisaient en abondance tous les légumes d'Europe, et un essai heureux du gouverneur venait de démontrer ce qu'un homme laborieux pouvait espérer d'un travail assidu. Phillip, ayant fait défricher un acre de terrain, l'avait concédé à un *convict* actif et intelligent, qui, seul, sans aucune espèce de secours, s'était trouvé six mois après en état de donner une étendue double au champ cultivé par ses mains. Une amélioration importante recommandait à l'attention de l'autorité quelques planteurs de Paramatta : les produits de leurs récoltes leur permettaient de se passer des secours du gouvernement ; plusieurs pouvaient même entretenir un et jusqu'à deux *convicts*, en échangeant avec les magasins publics des grains pour des provisions salées. Mais cet état de choses n'était pas aussi général qu'il aurait pu l'être ; on ne voyait que trop de planteurs, insensibles aux avantages assurés d'une prochaine indépendance, dé-

vorant par anticipation les produits de leurs champs, et, pour la vaine jouissance du moment, vendre leurs provisions de la semaine, quelquefois même la ration de la journée. D'un autre côté, on remarquait chez quelques *convicts* émancipés une activité que rien n'avait pu faire soupçonner pendant la durée de leur peine. Le sentiment de l'intérêt personnel bien calculé réveillait chez ces hommes des facultés assoupies, et promettait à la colonie des membres industriels de la société qui se formait.

Mais la Nouvelle-Galles était menacée d'une perte qui pouvait retarder les progrès de l'établissement pénal. Après cinq ans environ d'une administration aussi pénible que consciencieuse, Phillip sentit la nécessité du repos. Sa santé, altérée par de longues veilles et des soins multipliés, réclamait l'air natal. Il déclara sa détermination de retourner en Europe sur le navire qui venait d'arriver de Calcutta. Le vide qu'allait laisser dans la colonie le départ de son fondateur fut vivement senti par la plupart des habitans. Le onze décembre 1792, l'*Atlantique* mit à la voile; Bennillong et un autre naturel, Jemmerawanic, premiers voyageurs des peuplades

australiennes, partirent avec Phillip, malgré les pleurs de leurs femmes et les représentations de leurs amis. Le gouverneur emportait des collections nombreuses choisies dans tous les règnes de la nature, et quelques animaux vivans des espèces les plus singulières. Ces tributs d'une terre récemment occupée étaient loin de pouvoir payer à l'Europe la dette que l'Australie avait contractée envers elle par tant d'acquisitions précieuses. Une considération d'intérêt public devait modérer les regrets unanimes causés par le départ du gouverneur : Sydney allait avoir à Londres un protecteur éclairé ; et ses conseils, que le gouvernement ne pourrait se dispenser d'accueillir, donnaient à la colonie une garantie certaine contre le retour des fausses mesures et des actes d'imprévoyance qui avaient apporté tant d'obstacles à son développement. Le major sir Francis Grose, lieutenant-gouverneur, arrivé depuis peu de mois, prit la direction suprême des affaires : jusqu'alors l'autorité militaire avait été subordonnée à l'autorité civile.



CHAPITRE XV.

1793. — Administration intérimaire du lieutenant-gouverneur Grose. — Innovations. — Colons libres. — Voyage de circumnavigation de deux navires espagnols. — Commerce étranger. — Privations. — Récolte. — Moulins. — Progrès agricoles. — Troupeaux. — Fournitures. — Distillerie. — Transports. — Complot déjoué en mer. — Défrichemens. — Evasions. — Droit de grâce. — Soldats et matelots. — Révolte de matelots. — Conspiration de soldats. — Fausse monnaie. — Indigènes. — Marine coloniale. — Paquebots. — Exploration de Paterson. — Montagnes bleues.

Il était à regretter pour l'établissement pénal que le nouveau chef chargé de sa direction n'eût pas assisté à la fondation de la colonie, et qu'un trop court espace de temps lui eût été laissé pour se pénétrer des principes de l'administration de Phillip. Déjà Sydney comptait ses novateurs et ses partisans des anciennes coutumes. Une défaveur assez marquée accueillit les premières mesures de sir Francis Grose; les officiers de paix se plainquirent d'innovations qui ne leur parurent pas justifiées par la nécessité, et qu'ils attri-

buèrent au triomphe du régime militaire sur le régime civil. Grose proclama d'abord que nul ne serait puni sans son ordre particulier; il déploya aussi plus de sévérité contre les *convicts* qui négligèrent d'assister aux exercices religieux, et il émancipa quelques hommes, sous condition de s'engager dans les troupes coloniales; mais, en général, une extrême modération présida à ses actes: la colonie reconnut bientôt que les changemens introduits dans l'administration attaquaient les formes plutôt que les principes, et les préventions ne tardèrent pas à se dissiper.

Le nombre des morts s'était élevé à quatre cent quatre-vingt-deux en 1792; un navire arrivé d'Angleterre au commencement de l'année suivante, sans réparer ces pertes sous le rapport numérique, vint augmenter la population libre de la colonie. Il portait, avec dix-sept femmes, cinq familles d'émigrés volontaires et deux chefs d'ateliers de forge et de charronnage. C'étaient pour la Nouvelle-Galles d'inappréciables acquisitions. Le lieutenant-gouverneur établit les nouveaux colons sur un sol plus fertile que celui de Sydney, entre cette ville et Parramatta, et leur permit de donner au lieu de

leur résidence le nom de *Plaine de la liberté*, Plusieurs officiers se décidèrent à former aussi des établissemens agricoles; sir Francis Grose confia dix *convicts* à chacun d'eux, et ces entreprises, plus habilement dirigées, eurent une influence heureuse sur les progrès de la colonie. Aussitôt après le départ de Phillip, un grand nombre de planteurs avaient mis en vente les animaux domestiques confiés à leurs soins pour la multiplication des espèces. La passion des liqueurs spiritueuses causait surtout cet affligeant désordre. Les officiers profitèrent de l'imprévoyance de ces misérables, et la colonie leur dut une conservation bien importante pour son avenir.

Vers le milieu de mars, deux navires espagnols, la *Descubierta*, commandée par l'Italien Malaspina, et la *Atrévida*, sous les ordres de Don Jose de Bustamente y Guerra, vinrent aborder au port Jackson. C'étaient, depuis le passage de Lapérouse, les premiers vaisseaux attirés sur ces plages si peu connues par le seul desir d'étendre le domaine des sciences. La *Découverte* et l'*Intrépide* étaient employées depuis plus de trois ans à un voyage de circumnavigation. Déjà ces navires avaient visité toutes les dépendances de l'Espagne dans l'Amérique

sud et les autres parties du monde; ils arrivaient directement de Manille. Chaque navire portait un dessinateur et un botaniste. Les savans officiers espagnols témoignèrent les plus vives inquiétudes sur le sort de Lapérouse; le bruit de la perte des vaisseaux français était parvenu jusqu'à eux dans les termes les plus vagues, et l'espoir de retrouver les infortunés navigateurs donnait un nouveau prix aux fatigues qui les attendaient encore. Accueillis avec un bienveillant empressement, les officiers obtinrent l'autorisation d'établir à terre un observatoire, et les relations les plus amicales continuèrent entre eux et les Anglais pendant toute la durée de leur relâche.

La route de l'Australie s'ouvrait de plus en plus aux spéculations du commerce. Deux navires, chargés de vivres et d'animaux domestiques, arrivèrent successivement, l'un de Calcutta, l'autre de la côte nord-ouest d'Amérique, après avoir relâché à Otahiti; et cependant, malgré ces secours sur lesquels on n'avait pas dû compter, tout annonçait, dans les premiers jours de juin, la nécessité prochaine de réduire les distributions de vivres; le retour du bâtiment frété par les officiers pour le cap de

Bonne-Espérance ramena une abondance momentanée; mais, deux mois après, les magasins publics ne renfermaient plus de provisions salées que pour quatorze semaines, et le même navire fut envoyé aux Indes. Un brick américain relâcha dans le port Jackson, sans aucun but de commerce, et, nul secours n'arrivant d'Europe, il fallut, à la fin de novembre, diminuer les rations. Le 9 décembre, la dernière livre de farine était épuisée. Restreinte, pour les céréales, à ses seules ressources et à un nombre de moulins trop en disproportion avec les besoins publics, la colonie vit la plupart de ses habitans réduits à consommer leurs grains sans aucune préparation. Un seul ouvrier se trouva capable de fournir quelques petits moulins en fer, et un planteur, qui avait antérieurement établi un moulin sur sa propriété, réalisa des bénéfices notables. Heureusement la récolte, dont le moment était venu, paraissait abondante; mais le défaut de moyens d'en tirer parti se faisait cruellement sentir.

Au milieu de ces contrariétés multipliées, l'agriculture australienne continuait à faire de rapides progrès. L'introduction des officiers parmi les propriétaires donnait aux planteurs des exemples d'activité en leur inspirant une

émulation utile. Les défrichemens avaient pris une extension considérable, et l'éducation des troupeaux se perfectionnait de jour en jour. Mais la difficulté de transporter par mer les animaux domestiques, dont un grand nombre périssait dans la traversée (1), détournait les propriétaires comme les armateurs de spéculations trop douteuses que le gouvernement ne favorisait point assez, et que peut-être il aurait dû seul entreprendre. La moitié à peine des animaux embarqués sur les trois derniers navires étaient parvenus à Sydney. On s'arrêta au projet de peupler les pâturages de la colonie des diverses races du Bengale, petites à la vérité, mais toutes extraordinairement productives.

En 1792, tous les besoins domestiques satisfaits, toutes les semences assurées, les colons avaient encore pu vendre au gouvernement douze cents boisseaux de grains. La récolte de 1793 excéda sept mille boisseaux, et le lieutenant-gouverneur proclama que le tré-

(1) Sur trente genisses prises par la *Britannia* au cap de Bonne-Espérance, vingt-neuf avaient péri dans la traversée; mais la proportion, n'était pas la même pour toutes les espèces d'animaux. Les chevaux et les bêtes à laine résistaient mieux aux fatigues de la navigation.
COLLINS.

sor public paierait chaque boisseau dix shillings, mais seulement en traitant sans aucun intermédiaire avec les cultivateurs eux-mêmes. L'augmentation du nombre des colons libres ou émancipés produisait, par la concurrence, un mouvement de hausse dans le prix des denrées. Sans la funeste passion des liqueurs spiritueuses, source de bien des désordres, la colonie aurait marché d'un pas plus ferme vers une prospérité durable. Mais telle était l'avidité des *convicts*, que l'abondance même de cet objet de consommation n'amenait pas une baisse sensible dans sa valeur. Un planteur établit sur sa propriété une distillerie qui consumma tous les grains de sa récolte, et lui valut un bénéfice considérable. La main-d'œuvre, qui pouvait à peine s'obtenir à prix d'argent, s'obtenait toujours par des promesses de liqueurs spiritueuses. De nouveaux officiers se firent encore admettre au nombre des planteurs, et une société se forma parmi eux pour la conservation des troupeaux, qu'ils maintinrent, par cette association, à un prix très-élevé. En général, les colons procédaient par voie d'échange dans leurs relations agricoles : ce ne fut qu'à dater de cette époque que les ressources de l'établissement pénal commen-

cèrent à être bien appréciées. Les travaux d'un petit nombre de cultivateurs zélés et intelligens surpassèrent bientôt tout ce que le gouvernement avait obtenu à grands frais. Mais, si l'avenir était assuré, le présent menaçait encore.

Deux navires apportèrent des *convicts* irlandais : l'un d'eux, parti de Cork, n'avait perdu qu'un seul homme ; aucune maladie ne s'était déclarée parmi les déportés. Chacun d'eux avait son lit séparé et les vêtemens nécessaires. Un chirurgien de la marine ; un second chirurgien et un surveillant, l'un et l'autre aux frais de l'armateur, avaient été embarqués sur le *Boddington*. L'armement de ce navire méritait d'être cité pour modèle à toutes les entreprises de la même nature, et les *convicts* se louaient hautement de l'humanité exercée à leur égard. Cependant, un complot, formé pour s'emparer du bâtiment, avait été déjoué par la vigilance du capitaine. Une tentative de révolte signalait aussi le voyage des autres *convicts* irlandais ; l'un d'eux fut pendu pour l'exemple, et l'on découvrit que les conjurés avaient résolu d'assassiner l'équipage, à l'exception du maître-pilote et de l'agent-comptable, qui ne devaient

être sacrifiés qu'après avoir conduit le navire dans un port. Quoique ces machinations eussent été heureusement découvertes, la négligence du gouvernement anglais se faisait encore sentir dans cette circonstance; aucun des deux navires n'avait pour sa garde le nombre de soldats prescrit; et parmi ceux qui avaient été embarqués, il fallait compter plusieurs déserteurs, à qui l'on prétendait faire subir une peine par cette destination. N'était-ce pas préparer des intelligences à peu près inévitables entre les condamnés et leurs gardiens, en quelque sorte rabaisés à leur niveau?

Sans les désordres occasionnés par l'introduction des liqueurs spiritueuses que ne réprimait point assez l'autorité, la tranquillité publique n'aurait pas été sensiblement altérée. Les déportés s'attachaient au sol de leur nouvelle patrie; quelques-uns avaient été admis dans les rangs des soldats, et le nombre de ceux qui songeaient à retourner en Europe diminuait chaque jour. Plusieurs n'avaient accepté de concessions que dans l'intention de vendre leurs terrains défrichés pour obtenir des moyens de passage sur les navires de transport; deux seulement réalisèrent ce projet. D'ailleurs, on savait dans la colonie que

vingt hommes et neuf femmes, partis pour l'Angleterre, avaient été abandonnés sans secours à Batavia, et cette nouvelle avait entraîné de sérieuses réflexions. Cependant, après l'arrivée des Irlandais, de nombreuses tentatives d'évasion amenèrent encore les résultats dont Sydney avait la triste expérience. Peu de vols réclamèrent alors la rigueur de la justice; mais une opinion dangereuse pour le maintien de l'ordre s'était accréditée parmi les *convicts*. Sir Francis Grose ayant constamment usé, dans les affaires capitales, de la plus précieuse de ses prérogatives, aucune condamnation à mort n'avait été exécutée, et la clémence du lieutenant-gouverneur était attribuée populairement au défaut de pouvoirs. Cette erreur pouvait entraîner bien des crimes, et rendait un exemple nécessaire. Cet exemple fut donné; le condamné, trop digne de son sort, compta sur sa grâce jusqu'au dernier instant.

A cette époque, la conduite des soldats et des matelots était, bien plus que celle des *convicts*, préjudiciable à l'établissement pénal. Au moment de mettre à la voile pour l'Angleterre, l'équipage d'un navire de transport se révolta. Le lieutenant-gouverneur fut

obligé de se rendre à bord, de faire arrêter les plus mutins, qui subirent, à la parade, la peine du fouet, et de les jeter dans les prisons de Sydney. Des *convicts* émancipés furent choisis pour les remplacer sur le navire. Il y avait, dans cette faveur commandée par la nécessité, un funeste encouragement de plus aux projets de s'éloigner de la Nouvelle-Galles.

Un complot plus grave ne tarda pas à être découvert. Un caporal et plusieurs soldats avaient formé le plan de s'emparer d'un navire pour gagner l'île de Java. Déjà munis des cartes nécessaires, ils avaient associé plusieurs *convicts* à leurs espérances, lorsque deux des principaux chefs furent arrêtés; deux autres s'étant enfuis dans les bois, avec armes et bagages, se virent bientôt repris après quelques actes de violence. Aucune circonstance du complot, aucun désordre des complices n'échappa aux investigations de l'autorité. La cour martiale se rassembla, mais des considérations fort importantes ne permirent pas de donner à cette affaire toute la suite qu'elle aurait méritée. La publicité avait ses dangers; il était de l'intérêt du bon ordre de ne point constater d'une manière trop évidente la possibilité d'une coalition entre des condamnés

et leurs surveillans. Ainsi, dans cette société à peine organisée, la raison d'état imposait déjà silence à la justice; un attentat au premier chef fut transformé en simple faute de discipline. Les coupables, accusés seulement de s'être absentes sans permission, furent condamnés à la dégradation militaire et à une punition corporelle.

On découvrit vers le même temps que plusieurs faux dollars avaient été mis en circulation. Les premiers soupçons durent se porter sur les hommes convaincus d'un semblable délit pendant le séjour du premier convoi au Brésil. Cependant, malgré la faible quantité d'espèces monétaires répandue dans la colonie, et la facilité de surveiller le petit nombre d'hommes qui les possédaient, toutes les recherches furent vaines. Il resta seulement probable que cette émission avait eu des étrangers pour auteurs.

Le vœu le plus cher de Phillip commençait à se réaliser; les indigènes, renonçant à leur première défiance, fréquentaient de plus en plus l'établissement anglais: plusieurs même, attirés par l'appât de médiocres récompenses, rendaient de légers services à la colonie qu'ils ne quittaient plus. Déjà quelques planteurs

se plaignaient des habitudes de mendicité qu'avaient prises avec tant de promptitude, et sans aucun exemple, des peuplades si voisines de l'état de nature. Plusieurs vols et même quelques brigandages à main armée étaient encore attribués aux naturels et quelquefois avec raison, quoique la sincérité de leurs accusateurs ne fût pas toujours démontrée; mais ils avaient presque entièrement cessé d'être un objet d'inquiétude pour la colonie, et l'on pouvait enfin se livrer avec confiance à l'observation de leurs mœurs et de leurs usages; telle était devenue leur familiarité, que, pour leurs rites comme pour leurs combats, ils cherchaient à peine à éviter les regards des Européens.

Sydney prenait un accroissement considérable; depuis le départ de Phillip, malgré le manque d'ouvriers habiles et l'extrême difficulté du transport des matériaux, un grand nombre de maisons s'étaient élevées; les plus anciens édifices s'amélioraient par des distributions mieux entendues, et l'inauguration d'un temple convenable venait d'être solennellement célébrée. Le sloop dont les pièces avaient été apportées d'Europe fut lancé sous le nom du *Francis*, en l'honneur du lieute-

nant gouverneur sir Francis Grose, et presque aussitôt expédié à la Nouvelle-Zélande, pour en rapporter des bois de construction. Pendant que l'État faisait cet essai d'une marine coloniale, l'industrie particulière établissait, au grand avantage de la colonie, un service régulier de paquebots entre Sydney et Paramatta. Cette entreprise, formée par un des *convicts libérés*, obtint la réussite la plus complète (1). Vers le même temps, un navire de commerce, le *Dædalus*, fut frété pour porter des vivres et des munitions au capitaine Vancouver, malgré l'imminence de privations nouvelles.

On ne saurait se défendre d'un sentiment d'admiration, quand on considère en combien peu d'années une colonie fondée à tant de distance de la mère-patrie, sur une terre inconnue, était arrivée, après mille traverses, à un tel point de virilité. Merveilleux effet de la civilisation, qui permet aujourd'hui aux peuples de croître plus rapidement que les hommes, après que tant de siècles ont vu la

(1) Le tarif fut fixé à un shelling par tête, et à la même somme pour cent livres de bagages. Pour six shellings on faisait partir le paquebot à volonté.

longue enfance des plus grandes nations ! Mais aussi quelle habileté demandait la direction suprême d'une telle société, que le moindre pas rétrograde pouvait entraîner si loin en arrière !

Jusqu'alors il n'avait été donné aucune suite aux premières excursions de Phillip dans l'intérieur des terres. Mais désormais le sort de la colonie ne dépendait plus entièrement de ses relations avec l'Europe ; il fallait songer à des agrandissemens. L'instant était venu où une reconnaissance exacte du sol promis aux établissemens futurs devait offrir un véritable intérêt. Le capitaine Paterson, officier des troupes de terre, connu par la publication d'un voyage en Afrique, entreprit de pénétrer jusqu'aux Montagnes-Bleues, que l'imagination des Irlandais peuplait déjà de fantômes et de grottes mystérieuses. Accompagné d'une escorte de soldats, de quelques montagnards irlandais et de plusieurs naturels pourvu de canots pour remonter l'Hawkesbury, de vivres en abondance, de munitions et d'instrumens de toute espèce pour tenter le passage des montagnes, il parvint seulement à une distance de dix milles plus loin que Phillip en 1789, et reparut à Sydney après

une absence de dix jours. Des obstacles sans nombre entravèrent cette petite expédition, dont la science de la botanique recueillit seule des résultats satisfaisans. Le rapport de Paterson fut peu favorable à la nature du terrain ; mais tout espoir de trouver un sol plus fertile n'était pas encore perdu.



CHAPITRE XVI.

1794. — Suite de l'administration du lieutenant-gouverneur Grose. — Disette imminente. — Secours. — Activité du port. — Relations commerciales. — Corsaires français. — Nouveaux colons. — Tentatives d'évasion. — Passion du jeu. — Premier assassinat. — Indigènes. — Carradah. — Combat judiciaire. — Hacking. — Exploitations agricoles des officiers. — Hunter nommé gouverneur. — Départ de Grose. — Naissances. — Tables de mortalité.

LES semaines, les mois s'écoulaient sans amener aucun secours. Cette imprévoyance de l'Angleterre, après tant de fautes reconnues, et au moment où la colonie n'attendait plus de la mère-patrie que de faibles sacrifices pour assurer une constante prospérité, ne saurait être justifiée par la situation critique des affaires de l'Europe. Il ne s'agissait plus des hautes conceptions de l'homme d'État, rien n'était soumis aux combinaisons de la politique, tout devait désormais dépendre de l'exactitude de quelque employé subalterne. Chaque jour apportait de nouvelles inquiétudes et des privations nouvelles. Un grand nombre de *convicts* er-

raient dans les bois ou refusaient de travailler, sous prétexte et trop souvent pour cause de l'insuffisance des vivres distribués. En vain sir Francis Grose engagea les planteurs à verser dans les magasins publics les produits de leurs récoltes ; soit crainte de partager le fléau de la disette, soit spéculation sur la misère publique, ils ne répondirent point à cet appel, et le lieutenant-gouverneur supprima justement les rations que plusieurs d'entre eux recevaient encore de l'État. Déjà d'effrayans calculs démontraient combien peu de jours suffiraient pour engloutir, et tous les troupeaux de la colonie, et tous les grains destinés aux semences de l'année. Jamais Sydney, dans ses tristes annales, ne s'était vu aussi près de sa ruine ; et, peu de mois auparavant, les nouveaux habitans de l'Australie croyaient prévoir, dans un prochain avenir, l'instant où, pour les premières nécessités de la vie, ils allaient enfin ne plus dépendre de l'Europe. Tout présageait une disette plus affreuse mille fois que celles de 1789 et de 1791. Cinq jours encore, et il en faudrait venir aux plus désastreux sacrifices.

Cinq jours se passent ; soudain une voile est signalée, et toute la population se précipite vers

la plage; mais les vents se déchainent, les vagues deviennent de plus en plus menaçantes, le navire lutte avec peine, tout à coup il disparaît. Un cri général de terreur fait retentir le rivage; mais une manœuvre habile a sauvé l'espoir de la colonie. Cependant les ténèbres s'épaississent, la tempête redouble de fureur; une longue nuit lentement s'écoule dans le désordre de tous les élémens, et le jour renaît sans ramener le calme dans la nature. Vers le soir, une seconde voile paraît à l'horizon, et deux jours et deux nuits se succèdent. Enfin la violence des vents commence à s'apaiser, et les deux navires entrent ensemble dans le port; l'un d'eux, venu d'Irlande, apportait des vivres pour quatre mois; l'autre, parti du Bengale, n'augmenta point d'une manière sensible les ressources de l'établissement. Mais si, d'un côté, Sydney apprit que la nécessité d'armer des bâtimens en guerre avait arrêté des préparatifs faits à Calcutta, pour augmenter les troupeaux et remplir les magasins publics; de l'autre, il sut que son protecteur naturel était arrivé à Londres. Une direction meilleure allait sans doute être donnée à l'administration de la colonie, d'après les conseils de Phillip.

Bientôt le *Dædalus* revint avec une partie des provisions envoyées au capitaine Vancouver, qui n'avait pu les embarquer. Dès cet instant, le port Jackson commença à présenter le spectacle d'une activité qu'auraient pu lui envier, sur des côtes mieux connues, des rades depuis long-temps fréquentées par les navires du commerce. En peu de semaines, neuf navires arrivèrent du Bengale, de l'Angleterre, des États-Unis et des Malouines. La plupart apportaient des vivres et des marchandises expédiés pour des spéculations particulières. Déjà une concurrence profitable aux planteurs s'établissait dans le port de Sydney; pour la première fois, une concurrence fut remarquée dans la valeur vénale des liqueurs spiritueuses: il était seulement à craindre que des spéculateurs devancés par des rivaux plus heureux ne répandissent dans les ports de l'Amérique des préventions fâcheuses contre le commerce de la colonie. Jamais Sydney n'avait vu jusqu'alors ses magasins aussi bien remplis, et jamais non plus l'avenir n'avait présenté autant d'espoir de communications prochaines et fréquentes avec le monde civilisé. Cependant le bruit se répandit que des corsaires français croisaient, en grand nombre, sur les côtes du

Bengale; on apprit même que leur poursuite avait forcé l'un des navires à relâcher à Batavia. Un capitaine marchand indiquait Tinian comme un point très-avantageux pour l'embarquement des animaux domestiques destinés à la Nouvelle-Galles; mais la crainte des corsaires détermina les principaux officiers de la colonie à choisir, pour un bâtiment qu'ils venaient de fréter, une route plus longue, mais plus sûre, et la *Britannia* partit pour le cap de Bonne-Espérance.

La colonie ne reçut alors qu'un très-faible accroissement de population; par une innovation heureuse, un enfin le nombre des femmes déportées se plus considérable que celui des hommes. Parmi ces derniers, on distinguait trois planteurs libres et quatre gentilshommes écossais, condamnés pour rébellion; mais, si le choix des nouveaux colons offrait des garanties à une société justement jalouse de compter des élémens sans souillure, Sydney découvrit avec regret, parmi les soldats embarqués pour la garde des *convicts*, quelques déserteurs étrangers. Il y avait dans cette destination, si légèrement donnée, plus d'une chance d'encouragement au désordre.

Le désir de s'éloigner à tout prix de la Nou-

velle-Galles agitait toujours les *convicts* irlandais. Une trame habilement ourdie fut déjouée au moment même où plusieurs hommes, dirigés par un ancien notaire, allaient s'emparer d'un bateau long pour gagner Batavia. Tous les préparatifs étaient faits, toutes les provisions réunies, et cependant ces malheureux durent bientôt bénir la Providence d'avoir permis la découverte de leur complot: une tempête violente s'éleva dans la nuit, et aucun d'eux n'était capable de diriger la moindre embarcation.

Une passion bien plus funeste que ces déplorables erreurs opposait de nouveaux obstacles aux améliorations préparées. Long-temps assoupie sur une terre qui n'offrait aucun aliment à la cupidité, mais réveillée par le commerce des navires étrangers, la fureur du jeu entraînait chaque jour de nouveaux excès. On vit des *convicts* perdre jusqu'à leurs derniers vêtemens, et regagner leurs misérables huttes dans la plus honteuse nudité. Des sommes considérables même chez des peuples riches étaient livrées avec insouciance aux caprices du hasard, et plus d'un planteur perdit, dans une seule soirée, la ferme qui promettait à ses vieux jours l'aisance et la liberté.

De tels dérèglemens préparaient des crimes (1); aucun assassinat constaté n'avait souillé jusqu'à ce jour les annales de Sydney. Un meurtre, suivi de vol et accompagné de circonstances atroces qui dénotèrent plusieurs complices, vint effrayer la population tout entière; malgré les investigations les plus actives, le glaive de la justice ne put venger le sang répandu. Bientôt un nouvel assassinat provoqua la vindicte publique, et l'homicide expia son crime dans les supplices. Des vols, répétés avec audace, réclamaient un grand exemple; trois *convicts* condamnés à mort subirent toute la rigueur de leur sentence.

La paix de la colonie n'était pas moins troublée par la conduite réciproque des *convicts* et des indigènes, malgré tous les soins de l'autorité. Les privations avaient également pesé sur les uns et sur les autres, et partout le désordre avait suivi les privations. Plusieurs attaques à main armée effrayèrent Paramatta; les femmes surtout se voyaient en butte aux agressions des sauvages, et plus d'une fois il fallut

(1) Collins gradue de la manière suivante les funestes conséquences du jeu : le vol, la profanation du jour du Seigneur et le meurtre.

en venir contre eux aux dernières extrémités. Sur les bords de l'Hawkesbury, une attaque fut repoussée avec des armes à feu, et six des assaillans restèrent sur la place. Sans doute un tel exemple devenait nécessaire, mais les torts étaient au moins partagés, et le lieutenant-gouverneur ne tarda pas à découvrir qu'avant ce malheureux événement, plusieurs enfans avaient été retenus malgré eux par des planteurs; bientôt le bruit se répandit que les mêmes colons venaient de commettre un acte plus odieux mille fois. La rumeur publique signalait des circonstances révoltantes. On disait qu'un jeune indigène, surpris par ces hommes cruels, s'était vu chargé de liens, traîné dans les flammes à plusieurs reprises, et jeté enfin dans l'Hawkesbury, où une tardive fusillade avait terminé tant de souffrances. Une enquête soigneusement dirigée ne démontra ni l'existence ni la fausseté d'un fait qu'il était si important de vérifier. Cependant tous ces actes, si dangereux pour la sûreté publique, ne se rattachaient point à un système suivi d'hostilités. Le lendemain d'une rixe fatale, les naturels ne se présentaient pas en moindre nombre à Sydney; déjà même la colonie commençait à tirer quelque avantage de ses rela-

tions avec eux. Un vol commis par des *convicts* fut révélé par le témoignage d'un jeune indigène ; un autre enfant de la Nouvelle-Galles, embarqué sur le *Dædalus*, s'était rendu fort utile dans le voyage de ce bâtiment. Les séductions les plus pressantes du roi d'Owhyhée n'avaient pu le déterminer à se séparer des Anglais. Enfin deux femmes, pour se dérober aux mauvais traitemens de leurs compatriotes, obtinrent, comme une insignie fauteur, d'être transportées à Norfolk.

La confiance des indigènes faisait même chaque jour des progrès nouveaux. Pour leurs réunions, pour leurs cérémonies, ils ne cherchaient plus jamais à se soustraire aux regards des Anglais, et Sydney fut témoin du spectacle bizarre d'une sorte de combat judiciaire. L'ignorance de leurs coutumes et de leur point d'honneur, la difficulté de réunir des rapports exacts sur les motifs de cette rencontre, ne permettent que des conjectures ; mais le fait exposé sans ses causes appartient nécessairement à cette histoire de l'enfance d'un peuple, dont la civilisation aura bientôt fait disparaître les antiques usages de l'Australie.

Plusieurs meurtres avaient été commis parmi les peuplades indigènes ; les meurtriers,

immédiatement reconnus, furent exposés aux *sagaies* des parens de leurs victimes, et le sang paya le sang. Pendant deux soirs un jeune homme nommé Carradah, qui avait blessé un de ses compatriotes, mais sans danger de mort, resta exposé aux *sagaies* de son adversaire et de plusieurs autres naturels. Un simple bouclier d'écorce lui servait à parer les coups, et telles furent sa résolution et son adresse, que vers la fin du second jour il était encore sans blessures : alors tous les naturels qui avaient pris part au combat formèrent autour de lui un vaste cercle, en tenant toujours leurs *sagaies* dirigées contre sa personne, et l'offensé s'approchant de Carradah lui perça, sans aucune résistance, le bras gauche au-dessous du coude ; mais, malgré sa blessure, qui semblait ne devoir plus lui permettre l'usage aussi libre de son bouclier, son bonheur et son adresse ne l'abandonnèrent pas. Enfin, toutes les *sagaies* épuisées, l'engagement devint général ; hommes, femmes, enfans, tous se jetèrent dans la mêlée, et plusieurs furent bientôt atteints de blessures très-graves. La nuit seule put arrêter le combat ; mais on apprit que Carradah n'avait pas entièrement expié son offense, et qu'il devait

encore une réparation à quelques autres naturels qui n'avaient point pris part à cette cérémonie sauvage. On avait vu des parens, des amis, combattre avec acharnement dans les rangs opposés ; après la mêlée, après des blessures, aucun signe n'annonça que leur union fût en rien altérée. Tout, dans cette étrange solennité, était, pour les habitans de Sydney, non moins inexplicable que nouveau.

Vers le même temps, un naturel indiqua, à peu de distance du siège de la colonie, une rivière navigable : malgré d'infructueuses recherches, l'espoir d'une semblable découverte n'était pas encore détruit ; une expédition partit aussitôt et revint sans succès. Cet exemple ne découragea point un matelot nommé Hacking. Doué d'un caractère entreprenant, ce marin s'offrit pour une nouvelle exploration de l'intérieur des terres, et partit accompagné de trois hommes. Dans un voyage de sept jours, cette petite troupe pénétra vingt milles plus loin que l'on ne s'était encore avancé ; mais son rapport fut défavorable à la nature du sol, et semblait s'accorder avec les préventions que la malveillance continuait à répandre en Angleterre sur la stérilité de la colonie. Abandonnée à ses productions parti-

culières, la Nouvelle-Galles n'offrait à l'existence de l'homme presque aucune espèce d'aliment ; l'expérience l'avait cruellement prouvé : mais elle démontrait aussi combien peu de temps suffirait, avec l'introduction de troupeaux plus nombreux (1), pour assurer à cette colonie, si heureusement située, d'immenses richesses agricoles.

Les établissemens formés par les officiers en offraient une preuve nouvelle. Déjà ils comptaient près de mille acres de terre en pleine culture. Depuis deux ans ils en avaient fait défricher environ trois mille, et leurs ouvriers, aussi bien traités que strictement surveillés, méritaient d'être cités pour modèles à tous les autres *convicts*, comme la loyauté de leurs spéculations aurait dû être imitée de tous les autres planteurs. Il est difficile de comprendre comment l'autorité pouvait laisser aux colons la liberté illimitée de distiller leurs grains, au double préjudice de la tran-

(1) Il existait alors dans la colonie neuf étalons, onze jumens, quatre ânes, deux ânesses, quinze bœufs, vingt-cinq vaches, trois cent seize brebis, deux cent dix béliers et moutons, trois cent cinquante-deux chèvres, cent soixante-dix boucs et plusieurs centaines de cochons.

quillité publique et de la facilité des approvisionnemens.

Tel était l'état de la colonie au moment où elle apprit la nomination du successeur de Phillip, le capitaine Hunter, que déjà elle avait vu commander le *Syrius*. Ce choix fut accueilli à Sydney par un assentiment unanime. Témoin des premiers désastres de l'établissement, familier avec ses besoins, instruit de ses ressources, il allait arriver sans idées fausses et avec un système d'administration arrêté. Le lieutenant-gouverneur Grose s'embarqua pour l'Angleterre peu de temps après cette nouvelle, en confiant la direction suprême des affaires à l'officier le plus avancé en grade, le capitaine William Paterson. A cette époque, la colonie comptait, en comprenant l'île de Norfolk, quatre cent deux enfans nés dans l'Australie. Depuis deux ans le nombre des morts était notablement diminué. Réduit en 1793 à cent cinquante-trois, il le fut en 1794 à cinquante-neuf seulement, et malgré une ophtalmie épidémique qui venait de se déclarer principalement sur les enfans, aucun doute ne pouvait plus être élevé de bonne foi sur la salubrité du climat.

CHAPITRE XVII.

1794-1795. — Administration du lieutenant-gouverneur Paterson. — Coup-d'œil porté en arrière sur l'île de Norfolk. — Abondance. — Mesure funeste. — Lin de la Nouvelle-Zélande. — Nouveaux Zélandais enlevés. — Théâtre. — Rixes. — Garde nationale. — Hostilités sur les bords de l'Hawkesbury. — Wilson. — Bandits organisés. — Agriculture. — Privations de vivres salés. — Envoi de Norfolk. — Débarquement de Hunter.

L'ORDRE du récit a fait perdre de vue l'île de Norfolk; reportons un instant nos regards en arrière, pour ne plus interrompre la suite des événemens. Cette faible colonie, soumise à une double dépendance, n'avait cependant pas entièrement partagé tous les malheurs de Sydney. Plus favorisée par la nature du sol et par la variété des productions utiles, elle n'avait qu'une seule fois et peu de temps connu les tourmens de la disette. Sur cette terre privilégiée, le nombre des naissances l'emportait de plus d'un tiers sur celui des morts, et quelques espèces de grains, le blé de Turquie entre autres, produisaient jusqu'à deux récoltes dans une seule année. Déjà l'île de

Norfolk pouvait bien mieux que la Nouvelle-Galles se suffire à elle-même; et Sydney, qui lui empruntait des matériaux pour ses édifices publics, lui avait dû dans ses désastres quelques secours inespérés. Mais déjà aussi, comme sous tous les climats, la plupart des îles tributaires, Norfolk nourrissait des griefs contre sa métropole naissante. Des achats énormes, si l'on considère les rapports établis, puisqu'il s'agissait de plus de onze mille boisseaux de maïs, avaient été faits dans l'île, d'après les instructions formelles de Phillip pour l'approvisionnement de Sydney, où tant de besoins se faisaient sentir. Mais au moment où ces ressources furent mises à la disposition du lieutenant-gouverneur Grose, toute crainte de disette s'était évanouie, et un marché, qui un mois plus tôt aurait été accueilli comme une faveur signalée, fut repoussé par une économie sévère. Les mandats délivrés aux planteurs restèrent sans paiement, et une seule alternative leur fut offerte : reprendre immédiatement leurs grains, ou attendre de Londres une décision qui ne pouvait arriver avant le long intervalle de dix-huit mois. Déjà des inquiétudes se répandaient sur le défaut de débouchés pour l'abondante ré-

colte qui allait s'ouvrir. Un découragement contagieux devint l'inévitable conséquence de cette décision, plus conforme aux lois d'une comptabilité rigoureuse qu'à celles d'une stricte équité, et l'on vit quelques planteurs vendre leurs fermes pour s'enrôler dans les troupes coloniales.

La culture du lin de la Nouvelle-Zélande était le principal objet de l'établissement formé dans l'île de Norfolk. Les premiers essais des *convicts* furent malheureux, et l'on ne tarda pas à reconnaître la nécessité de faire diriger quelque temps par des sauvages les travaux de plusieurs hommes civilisés. En août 1792, le capitaine d'un navire partant du port Jackson se chargea de ramener deux nouveaux Zélandais; mais il ne revint point, et vers le commencement de l'année suivante la même mission fut confiée au *Dædalus* avec plus de succès. On avait cependant oublié qu'à la Nouvelle-Zélande la préparation du lin est presque entièrement abandonnée aux femmes. Mais les hommes enlevés par le *Dædalus* donnèrent au moins d'utiles renseignements sur la culture, et quelques notions indispensables pour les premiers travaux. Ils regardaient la plante originaire de l'île de Norfolk comme bien su-

périeure à celle de leur climat. Peu de mois à peine écoulés, les élèves égalaien leurs maîtres (1). Quoique traités avec les plus grands soins, ces enfans d'une race farouche deman- daient avec instances à revoir leur patrie. Un navire de commerce fut chargé de les rendre à leurs familles.

La population de l'île de Norfolk se mon- trait de plus en plus laborieuse et amie de l'ordre, mais quelques atteintes avaient été por- tées à la tranquillité publique par les hommes mêmes préposés à son maintien. Le lieutenant- gouverneur avait autorisé quelques *convicts* à représenter des pièces de théâtre après les heures du travail. Pendant une de ces réu- nions, une rixe s'éleva entre les militaires et les planteurs : les torts se trouvant surtout du côté des soldats, il fallut désarmer les troupes, et, fait bien digne de remarque chez une pa- reille société, organiser provisoirement une sorte de garde nationale. Les plus mutins fu- rent envoyés à Sydney et jugés sans beaucoup de sévérité.

La courte administration du lieutenant-gou-

(1) En février 1794, l'île de Norfolk commençait à produire trente aunes de toile par semaine.

verneur Paterson offre peu d'événemens, quoi- que troublée par des combats. Sur les bords de l'Hawkesbury, une petite guerre s'éleva entre les planteurs et des naturels qui vou- laient piller les récoltes. Jamais, jusqu'à ce jour, les premiers habitans du pays n'avaient déployé une aussi habile tactique ; il fallut faire marcher contre eux quelques troupes régulières. Plusieurs hommes furent tués, et l'ordre fut donné de suspendre leurs cadavres à des gibets, pour répandre l'épouvante parmi les maraudeurs ; mais toujours les victimes étaient enlevées par leurs frères d'armes, et les hostilités continuaient avec acharnement. Quelques planteurs furent blessés ou tués dans des rencontres isolées, et l'on amena à Sydney plusieurs prisonniers qui se virent l'objet des traitemens les plus humains, tan- dis que pour la sûreté des colons on établissait de distance en distance des détachemens de troupes. Cette guerre de partisans ne se ter- mina qu'après plusieurs mois. On craignit un moment que les indigènes n'eussent trouvé des chefs parmi certains *convicts* qui ne pouvaient supporter la discipline de la colonie. Déjà un jeune homme, nommé Wilson, avait, à l'ex- piration de sa peine, préféré aux ressources

assurées d'une vie laborieuse, l'existence misérable et les courses aventureuses des sauvages dont il était parvenu à se faire entendre. Sur un autre point, quelques *convicts* avaient formé une bande de brigands, mais sans aucune association avec les indigènes. L'un d'eux fut tué, et les autres se réfugièrent à une très-grande distance de Sydney.

Le capitaine Paterson s'appliqua surtout à favoriser l'agriculture; il introduisit dans les travaux publics une plus grande régularité, et fit étendre les défrichemens des terrains réservés à l'État. Quelques planteurs employaient sur leurs concessions de jeunes naturels, qui commençaient à se rendre fort utiles; des rations leur furent accordées aux frais du gouvernement. Il était reconnu que la récolte des grains dépasserait les besoins de l'année, et que leur qualité l'emportait de beaucoup sur celle des productions de l'Inde; mais, si la disette devenait impossible, la privation de vivres salés était imminente. Aucun convoi n'arrivait d'Angleterre, et les navires qui revinrent alors du Cap de Bonne-Espérance et de Bombay ne débarquèrent que des animaux vivans⁽¹⁾, qu'il

(1) La *Britannia* ramena du Cap un cheval, vingt-neuf

était impossible de sacrifier aux exigences du moment. Dans cette extrémité, le lieutenant-gouverneur de Norfolk expédia pour le port Jackson quarante tonneaux de provisions salées, provenant de cette île même, et dont ses administrés pouvaient disposer en faveur de la métropole. Un navire fut frété aussitôt pour prendre, à tout prix et sans retard, des approvisionnemens à Batavia ou à Calcutta, ou même au cap de Bonne-Espérance. Déjà il avait fallu supprimer presque totalement les distributions, lorsqu'un navire du commerce, relâchant au port Jackson, annonça la prochaine arrivée du gouverneur, qu'il avait rencontré en mer; et le 7 septembre, la colonie vit débarquer le chef dont l'administration allait commencer avec tant d'espoir.

jumens, trois pouliches et douze brebis. L'*Endeavour*, venant de Bombay, débarqua soixante vaches, trente-deux génisses et quarante bœufs de trait. Quelques bêtes à cornes succombèrent, dans les premiers temps, au changement de climat.



CHAPITRE XVIII.

1795-1796. — Réformes et améliorations. — Caractère de l'administration de Hunter. — Dénombrement des armes. — *Convicts* libérés. — Watchmen élus. — Abondance de céréales. — Population. — Black-César. — Départs. — Nouveaux colons. — Relations commerciales. — Découverte d'un troupeau sauvage. — Découverte d'une mine. — Industrie. — Imprimerie. — Théâtre. — Etat de la géographie. — Bass et Flinders.

PRÈS de cinq années s'étaient écoulées depuis le départ de Hunter; cinq années de privations, d'espérances trompées, de soins trop souvent infructueux, mais aussi d'améliorations graduelles, de soins non interrompus, de résultats qu'une aussi courte période de temps n'avait pas dû promettre. Le nouveau gouverneur vit avec surprise des progrès qu'il n'aurait pas même soupçonnés, et que l'Angleterre était bien loin de supposer alors. Mais il reconnut aussi combien d'abus s'étaient glissés dans une administration hérissée d'obstacles, et il entra d'un pas ferme dans la voie difficile des réformes et des perfectionnemens.

Hunter connaissait trop la société bizarre qu'il avait à régir, pour précipiter des mesures qui demandaient tout le calme de la réflexion. Des réglemens sages et mûrement médités rétablirent l'ordre dans quelques parties du gouvernement, et une fermeté exempte de rudesse lui concilia bientôt la confiance générale.

Une ignoble avidité spéculait sur cette passion de l'ivrognerie, qui avait entraîné tant de désordres; et les procédés employés par une parcimonie coupable compromettaient la santé de la population. Des ordres sévères furent donnés pour détruire tous les alambics, et l'autorisation de vendre publiquement les liqueurs spiritueuses restreinte à un petit nombre d'individus. Près de trois cents armes étaient répandues dans la colonie, sans que l'autorité sût en quelles mains elles se trouvaient; un dénombrement général fut ordonné, et le gouverneur interdit à tous les habitans la faculté de porter aucune arme sans autorisation expresse. A peine cinquante planteurs vinrent-ils faire leur déclaration dans le premier moment; et, malgré d'actives perquisitions, Hunter ne put obtenir qu'une connaissance approximative de l'état des choses;

mais cette surveillance était déjà un achèvement vers le bien.

Jamais jusqu'alors la vigilance de l'autorité n'avait été aussi nécessaire : Sydney renfermait près de deux cents hommes légalement libérés, sans ressources bien connues, vagabonds qui, au lieu de se créer un avenir, avaient adopté les mœurs des lazzaroni napolitains. C'était de ce foyer impur que partaient tous les désordres. La lettre de la loi protégeait le genre de vie adopté par ces misérables. A défaut de moyens préventifs, Hunter dut se borner à une répression sévère, et ne s'écarta jamais de cette partie essentielle de ses devoirs. Pour maintenir la sûreté publique, il lui fallait le secours des hommes sincèrement revenus au bien : il établit dans les divers quartiers des watchmen élus à la pluralité des voix, sous la seule réserve de la sanction du gouverneur. Il y avait à la fois, dans cette sage concession, garantie plus grande de paix intérieure, et marque de confiance, aussi utile pour le chef qui l'accordait, que flatteuse pour des hommes fiers de cette espèce de réhabilitation.

A cette époque, la colonie pouvait déjà se suffire pour les approvisionnements de grains;

l'intérêt général réclamait une réduction dans les tarifs accordés aux planteurs pour favoriser leurs établissemens naissans; mais une taxation arbitraire eût été injuste et impolitique. Le gouverneur, qui venait de donner une preuve de sa loyauté administrative en acceptant tous les billets souscrits par le lieutenant-gouverneur de Norfolk, se contenta d'inviter les habitans à lui faire connaître quelle diminution de prix ils pourraient supporter dans leurs fournitures pour les magasins publics. Il les prévint toutefois que, si une baisse convenable n'était pas obtenue, il croirait devoir proposer au ministre de mettre désormais à la charge des planteurs la ration de pain que les *convicts* dont les services leur étaient concédés avaient jusqu'alors reçue du gouvernement. De nombreuses représentations furent adressées à Hunter. Les planteurs insistaient surtout sur la confiance qui les avait déterminés à porter peut-être au-delà des besoins la culture des céréales. Le gouverneur sut comprendre que les réformes les plus utiles demandent quelquefois une sage lenteur, et un délai fut accordé aux colons (1),

(1) Le boisseau de blé se vendait alors dix shellings.

jusqu'après la récolte de 1796. Mais des avances avaient été faites à divers planteurs dans des momens critiques pour les semences des précédentes années; malgré l'abondance présente, Hunter ne put en obtenir le remboursement sans des mesures sévères. Il profita aussi de cet état de choses pour rendre quelques bras aux travaux publics interrompus. Chaque officier profitait des services de dix ouvriers et de trois domestiques nourris et entretenus aux frais du gouvernement; ce nombre fut réduit à onze, et une décision non moins sage supprima les rations accordées jusqu'alors aux hommes libres dont la turbulence altérerait la tranquillité de la colonie. Un recensement général des habitans et des maisons compléta ces premières mesures d'une administration vigilante. Après tant de désertions, de morts ignorées et de vagabondage, le nombre exact des colons et la résidence des hommes qu'il était le plus urgent de surveiller n'étaient pas suffisamment connus de l'autorité. Le dénombrement (1) se fit à la même heure sur

(1) La colonie comprenait alors (1^{er} septembre 1796) trois mille six cent trente-huit habitans nourris par l'Etat, trois cents vingt-un se suffisant à eux-mêmes, et huit cent quatre-vingt-neuf détachés à Norfolk : total,

tous les points de la colonie; et cependant tant d'êtres sans aveu avaient intérêt à déjouer une stricte surveillance, que quelques inexactitudes se glissèrent encore dans cette opération. Néanmoins plus de cent hommes, qui s'étaient soustraits jusqu'à ce jour aux travaux publics, furent rendus à leur destination première, et le gouverneur ajouta encore aux moyens de répression, en établissant à Sydney et à Paramatta quelques divisions de territoire soumises à l'inspection d'un habitant notable chargé du maintien de l'ordre.

Une bande de brigands s'était organisée dans les bois, conduite par un chef qui, sous le nom de Black César (1), répandait au loin la terreur. Sa tête fut mise à prix, et une proclamation avertit les planteurs que quiconque lui fournirait des armes et des munitions serait traité comme complice; mais la connaissance de ce danger ne fit qu'ajouter à l'audace de ses déprédations. Cependant, après un mois de rapines et de poursuites, un de ses compagnons, séduit par la récompense promise, livra sa tête au gouverneur.

quatre mille huit cent quarante-huit sujets britanniques dans la Nouvelle-Galles et ses dépendances. COLLINS.

(1) César le Noir.

L'expérience de tous les jours démontrait tristement combien la tranquillité publique avait moins à redouter des *convicts* eux-mêmes que de quelques hommes rendus à la liberté; mais le plus grand nombre des planteurs ne partageait pas ces dérèglements, et le départ de cinquante *convicts* libérés, qui s'embarquèrent à la fois pour le Bengale, fut un événement heureux pour la colonie; mais c'était à la perspective de quitter un jour Sydney pour revoir le théâtre et les compagnons de leurs premiers désordres qu'il fallait attribuer la persévérance de la plupart de ces hommes dans des habitudes de paresse et de débauche. Bien convaincus de la nécessité de terminer leurs jours à la Nouvelle-Galles, ils auraient presque tous formé des établissemens durables; mais, placés entre deux alternatives, le choix de ces âmes dégradées ne pouvait être douteux. Un nouvel appât leur fut offert encore dans ces conjonctures : deux officiers de l'armée du Bengale vinrent débarquer au port Jackson, pour chercher des recrues parmi les hommes rendus à la liberté. Le gouverneur voulut profiter de cette circonstance pour délivrer la colonie de l'écume de sa population; mais il avait été prescrit aux officiers de choisir deux

cents soldats dans l'élite des anciens *convicts*, et Hunter, heureux de n'avoir reçu aucun ordre d'Angleterre, refusa d'une manière péremptoire de donner les mains à ce projet. Cette conduite fut approuvée par le gouvernement. Mais l'espoir de quitter un jour la colonie par un engagement dans les troupes du Bengale détourna encore plus d'un *convict* d'augmenter le nombre des agriculteurs. La classe des colons volontaires s'accrut alors d'une manière sensible; et, parmi les condamnés qui arrivèrent d'Europe en assez grand nombre, on remarquait plusieurs hommes dont la position sociale offrait quelques garanties pour un avenir dont ils sauraient apprécier les ressources.

Une amélioration sensible se faisait remarquer dans les relations de l'Australie avec le monde civilisé : moins l'existence de Sydney devait dépendre des secours de la mère-patrie, et moins ces secours se firent attendre. Plusieurs navires de l'État débarquèrent des vivres et des approvisionnements de toute espèce, tandis que les bâtimens du commerce prenaient avec une émulation nouvelle la route du port Jackson. Déjà des navires américains destinés au commerce de Manille et

de Canton venaient relâcher à la Nouvelle-Galles, et Sydney entretenait des relations avec Boston et Rhode-Island, comme avec Calcutta et Madras. L'occupation récente du cap de Bonne-Espérance par les troupes anglaises ajoutait encore de nouvelles chances de prospérité à une situation aussi satisfaisante.

Une découverte inespérée vint mettre le comble à ces évènements heureux. Depuis longtemps la colonie avait perdu le souvenir du troupeau dont la disparition avait affligé la première année de son existence. Cependant, à plusieurs reprises, le bruit s'était répandu que des taureaux avaient été rencontrés dans les bois par les naturels ; mais les chefs de l'établissement n'avaient pas attaché une grande importance à ces rumeurs populaires. Une excursion du gouverneur dans l'intérieur des terres en démontra la vérité : un troupeau de près de cent bêtes à cornes, de la race africaine, fut rencontré à deux journées de Paramatta, dans une riche contrée où rien ne troublait leur indépendance. On proposa d'abord de les ramener à Sydney ; mais l'abondance qui commençait à régner dans la colonie permettait de songer à l'avenir. Le gouverneur calcula combien, sur un continent

qui, avec autant d'étendue, présentait aussi peu de ressources naturelles, il était important de laisser multiplier en paix d'immenses troupeaux sauvages, qui pourraient un jour sauver la colonie dans une année de disette, et offrir à son commerce d'exportation les moyens de lutter avec l'Amérique méridionale. Ces animaux, échappés à la domesticité, furent déclarés propriété de l'État, et placés sous la sauve-garde publique (1).

Dès que cette intéressante découverte fut connue, le capitaine Mac-Arthur sollicita du gouverneur une vaste concession de terrain dans le lieu même où le troupeau sauvage avait été rencontré. Ce projet d'établissement à quarante milles de Sydney, loin de toute habitation, fut généralement taxé de folie ; mais, plus habile que ses détracteurs, M. Mac-

(1) Il existait alors dans la colonie cinquante-sept jumens et chevaux ; cent une vaches et genisses ; soixante-quatorze taureaux et veaux ; cinquante-quatre bœufs de trait ; quinze cent trente-un moutons ; quatorze cent vingt-sept chèvres ; dix-huit cent soixante-neuf cochons, et une grande abondance de volailles : cinq mille quatre cent dix-neuf acres étaient en pleine culture, et un seul officier en partant pour l'Angleterre avait cédé à l'Etat un troupeau de cent cochons.

Arthur avait compris sur-le-champ tous les avantages d'un sol choisi par les troupeaux eux-mêmes, et l'évènement démontra la sagesse de ses calculs.

Vers la même époque, une mine de charbon de terre fut découverte par des pêcheurs auprès du port Stéphen; et des Américains, nouvellement établis à Sydney, réussirent à préparer, par l'évaporation de l'eau de mer, la plus grande partie du sel nécessaire pour la consommation de la colonie. Tout semblait sourire à la société naissante. La récolte seule ne répondit pas entièrement aux espérances des planteurs.

Dans cet état de progression, les arts, chers aux peuples civilisés, devaient commencer à paraître sur une terre promise à leur empire. Une presse, apportée d'Europe à l'époque de la fondation, était jusqu'alors restée inutile; les actes officiels n'avaient été publiés que par les ministres dans la chaire ou par des affiches à la main : un jeune *convict* fut chargé d'imprimer les ordonnances et les proclamations du gouverneur; tandis que l'inauguration d'un théâtre (1) régulier promettait aux

(1) L'inauguration du théâtre fut célébrée par la re-

habitans de Sydney des jouissances de l'esprit qu'ils n'avaient goûtées jusqu'alors qu'à de longs intervalles.

Les sciences attendaient surtout des découvertes géographiques. Les premières excursions faites dans l'intérieur des terres n'avaient produit aucun résultat digne d'être noté. L'espoir de rencontrer une rivière navigable avait été plusieurs fois déçu, et les moyens de la colonie ne permettaient guère une exploration du littoral. Cependant plusieurs démarches venaient d'être faites auprès du gouverneur pour obtenir les moyens de reconnaître la côte orientale. Déjà Sydney possédait dans son enceinte deux hommes supérieurs dont les travaux devaient jeter un vif éclat sur l'Australie. Les ames élevées se recherchent et se devinent au premier rapprochement. Le jeune Midshipman Flinders et le chirurgien Bass avaient formé une de ces alliances intimes que le génie inspire et que

présentation de deux pièces, *the Revenge* (la Revanche), et *the Entertainment of the Hotel* (la Fête de l'Hôtel.) Les costumes provenaient du théâtre d'York. Le prix des places était d'un shelling; mais on admettait à la porte des paiemens en nature, comme on l'a vu depuis, en 1828, dans une petite ville d'Espagne.

la gloire doit sceller. Avec une confiance digne de Colomb, ils promettaient la découverte d'un détroit entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen, et le vulgaire, et même des hommes éclairés, souriaient de ce projet romanesque. Cependant, à force de persévérance, ils obtinrent un canot de huit pieds, et un seul mousse, pour explorer d'abord Botany-Bay. Le résultat de ces premières tentatives fut la fondation d'un petit établissement sous le nom de Bank'stown. Plusieurs mois après, avec d'aussi faibles moyens, Bass et Flinders, dans une navigation de peu de jours, parvinrent vers le sud jusqu'au-delà du trente-quatrième degré. Il y avoit loin de ces obscurs travaux aux grandes découvertes dont ils nourrissaient l'espoir : mais, si les commencemens étaient pénibles, ils ne doutaient point de l'avenir.



CHAPITRE XIX.

1797-1798-1799-1800. — Suite de l'administration du gouverneur Hunter. — Portrait des indigènes. — Mesures de rigueur. — Irlandais. — Peuples imaginaires. — Voyage d'épreuve. — Mines. — Découvertes géographiques. — Bowen, Grimes et Broughton. — Bass et Flinders. — Découverte du détroit de Bass. — Proscrits d'Otaïti. — Prise de la *Lady Shore*. — Navires espagnols capturés. — Béliers de pure race espagnole. — Corsaires. — Baleiniers. — Conspiration irlandaise. — Débordement de l'Hawkesbury. — Sécheresse. — Fin du gouvernement de Hunter. — Tableau de la colonie. — Travaux publics. — Commerce. — Mouvement du port. — Monnaie coloniale. — Agriculture. — Jardins. — Planteurs libres. — Prison élevée par souscription. — L'état de la colonie méconnu en Angleterre. — Explorations.

AUCUN changement sensible ne s'établissait dans les relations de la colonie avec les peuplades indigènes. Voisins plus incommodes que dangereux, les naturels du pays passaient presque sans transition d'un acte d'hostilité à un service rendu, et de la meilleure intelligence à de violentes déprédations. Plus familiarisés avec l'effet des armes à feu, mieux instruits des habitudes européennes, ils met-

taient plus d'ordre et d'adresse dans leurs attaques, plus de fausseté dans leurs relations, plus de persévérance dans leurs projets. Vindictifs et jaloux, ils n'oublièrent point un mauvais traitement, et ne perdaient aucune occasion de se desservir entre eux; bornant leur reconnaissance aux personnes, ils n'épargnaient pas plus l'habitation d'un bienfaiteur que celle d'un ennemi. Bennillong lui-même, sur qui l'on avait fondé tant d'espoir, Bennillong, revenu d'Europe avec Hunter, se montrait aussi turbulent que le dernier de ses compatriotes; et les enfans élevés par plusieurs Européens déployaient, dès l'âge le plus tendre, de semblables inclinations. Ainsi, tous les efforts tentés depuis neuf ans pour conquérir un peuple à la civilisation étaient restés infructueux, et les premiers maîtres de la Nouvelle-Galles ne devaient aux envahisseurs de leur sol natal que quelques frivoles avantages compensés au moins par des vices nouveaux. Aucune amélioration ne s'était introduite dans leurs habitudes ni dans leurs idées morales; et, pour ne considérer que des intérêts purement matériels, l'exemple des Européens n'avait amené aucun perfectionnement dans la construction de leurs misérables huttes. Il

fallait attendre tout du temps et des générations renouvelées; mais, dans les circonstances présentes, à côté du danger de l'impunité et de la nécessité d'un exemple, se trouvait l'injustice d'appliquer à un peuple étranger des lois qu'il ne devait point connaître. Autant il était équitable de recourir aux voies de la légitime défense, autant il devenait dérisoire de déployer envers ces enfans de la nature tout l'appareil de la justice européenne. Cependant, en vertu du droit du plus fort, seul code adopté par l'Europe, dans ses relations avec le reste de l'univers, plusieurs sauvages furent mis hors la loi, s'ils ne se rendaient volontairement, dans un délai de quatorze jours; et une proclamation annonça que quiconque se laisserait prendre en flagrant délit serait pendu avec des chaînes. Par forme de compensation, tous les naturels furent mis sous la protection de l'autorité.

La conduite des *convicts* irlandais ne troublait pas moins la colonie. Toujours turbulens, toujours animés du désir de s'éloigner de Sydney, ils n'avaient jamais entièrement abandonné ces projets, qui avaient déjà fait peser sur eux tant de malheurs. Depuis la première tentative faite pour atteindre la Chine,

en suivant les bords de la mer, plus de cinquante Irlandais étaient morts de faim et d'épuisement, abandonnés dans les bois par les compagnons, et souvent par les instigateurs de leur fuite. Les bruits les plus absurdes continuaient à se propager parmi eux. Deux circonstances se présentaient seules avec uniformité dans ces rêveries d'une imagination délirante : l'existence d'un peuple civilisé sur le même continent, et la certitude de mener chez lui une vie voluptueuse, exempte de travaux. Une opinion généralement répandue alors établissait une colonie d'Européens à trois ou quatre cents milles de Sydney; un complot fut tramé sur cette simple indication. Le gouverneur, prévenu des projets de ces indiscrets conjurés, employa vainement tous les moyens de persuasion, et se vit contraint d'user de mesures rigoureuses envers les principaux chefs. Cependant, par une condescendance dont il se promettait d'importans résultats, il voulut désabuser ces malheureux par leur propre expérience, et leur permit de désigner quatre d'entre eux qui, bien munis de vivres, et accompagnés de trois guides, iraient à la recherche de ce pays imaginaire. Cette offre généreuse fut acceptée, mais l'on découvrit

qu'un grand nombre d'Irlandais avaient résolu de rejoindre dans les bois cette petite expédition, de massacrer les guides et de s'emparer de leurs armes. Le gouverneur déconcerta cette machination nouvelle, en ajoutant au détachement quatre soldats bien armés. Dix jours après, trois Irlandais et les soldats rentrèrent à Sydney exténués de fatigue; le quatrième ne tarda pas à reparaitre avec les guides. Le seul résultat de cette expérience, qui ne détrompa point tous les *convicts*, fut la rencontre d'une mine de sel.

Deux mines de charbon de terre furent découvertes vers le même temps, l'une par un canot expédié à la poursuite de quelques *convicts* évadés, l'autre, située près de *Hat-Hill*, par des chaloupes envoyées pour sauver l'équipage naufragé d'un navire du Bengale. Cette dernière offrait seule une exploitation facile et abondante. Les deux expéditions valurent aussi à la colonie quelques nouvelles connaissances géographiques. Tant il est vrai que la société rencontre presque toujours, dans les désastres publics, comme dans les malheurs privés, quelques compensations imprévues! Au moment où Hunter avait pris possession de son gouvernement, la reconnaissance

des côtes ne s'était presque pas étendue au-delà des deux baies les plus voisines du port Jackson. Le lieutenant Bowen avait pénétré dans la baie Jervis indiquée par Cook, et au nord le port Stephen venait d'être exploré par Grimes et Broughton. Les parties intermédiaires de la côte n'étaient guères connues que par la carte générale de Cook. Aucune des anses indiquées par ce grand navigateur n'avait été examinée.

Bass et Flinders persévéraient dans leur espoir de découverte, mais les devoirs du service les avaient séparés; et, tandis que Bass, après avoir infructueusement tenté, à travers mille périls, le passage des Montagnes-Bleues, reconnaissait six cents mille de côtes dans un bateau ouvert, Flinders était envoyé d'abord à l'île de Norfolk, et ensuite à la recherche du navire naufragé. Bass, en explorant la côte entrevue par Cook, au sud du port Jackson, remarqua qu'au lieu de suivre la terre de Van-Diémen, elle prenait tout à coup une direction différente, et qu'elle semblait exposée aux fortes lames d'une mer ouverte. Ces indices suffisaient à son génie; mais il fallut revenir sans avoir complètement constaté un fait dont il ne doutait plus. De son côté, Flinders re-

marquait de fortes marées qui ne pouvaient être produites que par un détroit ou bras de mer d'une immense profondeur; mais d'autres circonstances balançaient dans son esprit ces naissantes présomptions. Enfin les deux amis se retrouvèrent, et la conformité de leurs observations fit partager leur espoir au gouverneur. Au commencement d'octobre 1798, un sloop de 25 tonneaux, construit à l'île de Norfolk, leur fut confié pour trois mois, avec huit matelots d'élite. Les instructions de Hunter prescrivaient aux hardis navigateurs de traverser le détroit dont l'existence était soupçonnée, et de revenir au port Jackson, en faisant le tour de la terre de Van-Diémen.

Toutes les contrariétés de la navigation se réunirent d'abord contre eux; déjà huit semaines s'étaient écoulées, les vents leur opposaient toujours la même violence; ils commençaient à douter du succès de leur entreprise, lorsqu'enfin, le 7 décembre, mouillés dans une petite anse sablonneuse, ils reconnurent un fait décisif. Pendant toute l'après-midi la marée était venue de l'est; le soir l'eau se trouvait considérablement baissée: le flot allait donc venir de l'ouest. L'existence d'un détroit était démontrée, et tous les indices

semblaient annoncer que le sloop n'était plus qu'à une très-faible distance de son entrée. Le lendemain, la découverte fut consommée. Le 11 janvier 1799, Bass et Flinders débarquèrent au port Jackson, et, sur la demande expresse de Flinders, le gouverneur donna au détroit si glorieusement découvert, le nom de détroit de *Bass*. Le généreux compagnon du savant médecin se plut à proclamer que la science géographique devait surtout cet important progrès aux indices observés avec sagacité pendant le périlleux voyage de Bass, sur une simple chaloupe baleinière. Cette chaloupe, surnommée le *Tom-Thumb* (1), fut conservée à Sydney avec un respect religieux. C'était pour cette ville de peu de jours le seul monument à offrir à la vénération publique.

Déjà Sydney commençait à prendre rang parmi les cités de l'empire britannique. Ses habitans ne virent pas sans un mouvement d'orgueil national des missionnaires anglais, proscrits d'Otaïti, chercher un asile parmi eux. Arrivés avec leurs familles sur un petit brick qui menaçait à chaque instant de s'en-

(1) Le petit Poucet.

gloutir, ils obtinrent, à quelques milles de Paramatta, une concession de terrain sur un sol bien arrosé, et supérieur à tous les champs défrichés jusqu'à ce jour. Plusieurs navires chargés de *convicts* vinrent encore augmenter la population de la colonie. La disproportion de nombre entre les deux sexes continuait à entraîner de fréquens désordres. On remarqua, parmi les *convicts* arrivés à cette époque, plus de femmes que dans les années précédentes. Mais un vice radical se faisait toujours sentir dans la composition des envois de condamnés. Lorsqu'un navire destiné à des hommes ne recevait pas le nombre convenu de passagers, on le complétait par des femmes, et ce mélange avait déjà établi des relations dangereuses entre les gardiens et les déportés; entre autres faits graves, il avait été heureusement découvert, sur un navire parti d'Irlande, une conspiration dont le principal moyen était l'empoisonnement des matelots par les femmes chargées de la préparation des vivres. D'autres trames non moins coupables furent déjouées à diverses reprises; mais enfin un exemple sans réplique vint démontrer quels funestes résultats pouvait entraîner la continuation d'une pareille imprudence. Des

condamnés de l'un et de l'autre sexe avaient été embarqués ensemble sur le navire de transport *Lady Shore*, avec une compagnie entière du corps de la Nouvelle-Galles, des munitions appartenant à l'État, et des marchandises destinées à des spéculations particulières. Après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance, les femmes parvinrent à séduire les soldats et les matelots, qui s'associèrent aux *convicts*. Le capitaine fut assassiné avec le maître pilote, et les conjurés conduisirent leur prise dans la rivière de la Plata, où ils la livrèrent aux Espagnols. C'était, après dix années d'imprévoyante sécurité, un avertissement utile que la perte éprouvée par la colonie ne permettait pas de négliger. C'était aussi une conséquence de la guerre qui déchirait l'Europe, guerre dont les effets ne paraissaient pas devoir se faire sentir à une telle distance de son foyer. Mais une importante compensation ne tarda pas à suivre ce désastre. Deux navires espagnols, capturés par des baleiniers, furent amenés au port Jackson; la cour de vice-amirauté déclara les prises valables, et l'on vendit les cargaisons aux enchères. L'un de ces navires portait au Pérou trente béliers de pure race, choisis parmi les plus riches trou-

peaux de l'Espagne. C'était une inestimable conquête pour une colonie qui possédait déjà des bœufs de la même origine. Déjà l'on calculait à Sydney les avantages probables d'une guerre entre la Grande-Bretagne et la Hollande, et les ressources qu'offrirait aux corsaires la rade du port Jackson. L'état des affaires de l'ancien monde amena encore, à cette époque, un résultat favorable au développement de la colonie. Forcés à se réfugier sur les côtes de la Nouvelle-Galles, et ramenés ensuite dans ces parages par le succès de leur pêche, les baleiniers allaient enseigner à de nombreux navires la route du port Jackson, et leurs courses faisaient reconnaître l'existence des havres, la position des bancs et l'embouchure des petites rivières.

Au milieu de ces circonstances satisfaisantes, peu s'en fallut que le bruit des événements de l'Europe n'entraînât dans la colonie des troubles sérieux. Une grande partie des *convicts* irlandais avaient été déportés pour opinions ou délits politiques, et tout semblait annoncer que sous un ciel nouveau ils persévéraient dans les principes et même dans les manœuvres qui avaient causé leur exil. On s'entretenait tout bas de correspon-

dances séditieuses, de réunions illicites. De nombreux avis parvenaient au gouverneur. L'Irlande, disaient les orateurs de carrefours, était alors séparée de l'Angleterre, et le gouvernement Britannique n'avait plus aucun droit sur les *convicts* irlandais. Une vieille écossaise, désignée comme prophétesse par la crédulité populaire, annonça l'arrivée prochaine de plusieurs frégates françaises qui venaient détruire l'établissement, délivrer les *convicts* et les ramener en Europe. Plus cette prophétie était contraire à la raison, et plus elle devait trouver de crédit parmi le peuple : aussi fut-elle généralement accueillie par la plus aveugle confiance : un homme osa même pousser le cri de liberté ; mais cet appel ne fut point contagieux, et l'exemple de sa punition suffit pour maintenir l'ordre. Cependant une enquête sévère démontra l'existence, sinon d'un complot des catholiques irlandais pour se rendre maîtres de la colonie, au moins d'un espoir coupable et de dispositions turbulentes, qui semblaient appeler un chef entreprenant. Le gouverneur se contenta d'interdire à un prêtre, fortement soupçonné, la faculté d'officier selon son rite, et les principaux habitans formèrent, pour la

sûreté publique, deux compagnies de milice.

La récolte de 1798 était restée bien au-dessous de l'attente de la colonie ; celle de 1799 ne fut pas plus abondante. Cependant elles suffirent aux besoins des habitans, quoique l'Angleterre eût laissé s'écouler seize mois sans aucun envoi de vivres, et, malgré de vives réclamations, le gouverneur put encore établir, à l'époque déterminée depuis long-temps, la réduction convenue dans le prix des grains fournis à l'Etat par les planteurs. Mais d'autres épreuves étaient réservées à la colonie. A la suite d'un orage terrible, l'Hawkesbury, accru subitement de cinquante pieds, entraîna, dans son débordement, les fruits de la terre et les troupeaux, les chaumières des colons et les magasins publics. Une sécheresse excessive se fit bientôt sentir et se prolongea plusieurs mois. Jamais enfin, sous le ciel de l'Australie, les élémens n'avaient paru ainsi conjurés contre l'établissement des Européens.

Le terme du gouvernement de Hunter approchait. La colonie devait à la sagesse de ses actes de nombreux perfectionnemens, et si quelques désastres naturels affligeaient alors la Nouvelle-Galles, aucun danger réel ne menaçait son avenir. Au moment de retourner

en Europe, Hunter pouvait jeter des regards satisfaits sur les diverses branches de l'administration dont il allait remettre les rênes aux mains d'un successeur.

Sans doute la conduite des nouveaux colons n'était pas exempte de reproches; quelques bâtimens de l'Etat incendiés, des provocations contre les peuplades indigènes, de fréquens excès de débauche, des rixes, des évasions, des tentatives de piraterie sur des chaloupes élevées, rappelaient trop souvent au gouverneur l'origine de la société confiée à sa surveillance. Il avait à lutter contre tous les subterfuges de la paresse et de la mauvaise foi, contre les dangers d'une modération exagérée et d'une excessive rigueur; mais la fermeté, unie à la justice, suffisait pour maintenir l'ordre, et, par une clémence sans faiblesse, Hunter avait su faire chérir et respecter son administration.

Des réglemens, dictés par une stricte équité, soutenaient la confiance publique; des mesures sévères contre toutes les tentatives de monopole et d'accaparement, une équité rigoureuse dans l'examen des plaintes portées par les *convicts* contre les capitaines des navires de transport, trois écoles fondées à Syd-

ney, plusieurs routes ouvertes à travers les bois, un pont élevé, l'exploitation des mines de fer mise en activité, des préparatifs commencés pour la construction d'un arsenal de marine, attestaient à la fois ses veilles et la sagesse de ses vues.

Il avait surtout fallu porter une continuelle surveillance sur les relations commerciales de la colonie. Si le commerce est le lien du monde et l'agent le plus actif de la civilisation, on doit reconnaître aussi dans les avantages qu'il apporte à la société bien moins un but qu'un effet résultant de la force des choses; et si, dans l'intérêt général, les gouvernemens lui doivent protection et encouragement, à ce prix les peuples sont dispensés envers lui de toute reconnaissance. Chaque année des navires plus nombreux venaient relâcher au port Jackson. Quelquefois ils débarquaient des troupeaux, des instrumens aratoires, des vivres ou des vêtemens; mais les prétentions exagérées des trafiquans détruisaient toute apparence de service rendu (1),

(1) En 1799, les spéculateurs prétendaient, tous frais de transport prélevés, tirer de leurs marchandises un bénéfice net de cinq cents pour cent.

et trop souvent les armateurs, spéculant sur les vices des nouveaux colons, formaient de liqueurs spiritueuses la plus forte partie de leurs cargaisons. En vain l'autorité opposait-elle à ce commerce pernicieux toutes les entraves légales. L'exemple de trois navires renvoyés au Bengale sans autorisation de débarquer leurs chargemens n'avait pas même suffi, et des débarquemens clandestins ajoutaient aux inconvéniens de cette introduction de plus grands embarras de surveillance.

Les officiers du corps de la Nouvelle-Galles contribuaient eux-mêmes, dans un but d'intérêt privé, à ce genre de désordre. Le haut prix de la main-d'œuvre, le petit nombre, et souvent la mauvaise volonté des *convicts* labourateurs, apportaient de continuels obstacles à l'extension des défrichemens. L'expérience avait prouvé que, donner pour salaire des liqueurs spiritueuses, était le moyen le plus sûr de réunir la plupart des ouvriers libres, et d'en obtenir un travail assidu. Il y avait dans ce système tant d'avantages et d'économie, qu'on ne peut guères accuser les officiers de l'avoir adopté : par compensation, la colonie était redevable à leurs spéculations particulières de l'accroissement de ses trou-

peaux. Plusieurs navires, expédiés à leurs frais, avaient rapporté du cap de Bonne-Espérance et du Bengale un nombre considérable d'animaux domestiques.

Déjà, depuis la fondation de la colonie, dans un espace de douze ans et cinq mois, cent seize navires avaient relâché au port Jackson, sans compter les expéditions de Lapérouse et de Malaspina (1). Bientôt le commerce d'exportation allait naître dans l'Australie; le service du port fut établi sur un pied régulier comme dans toutes les villes commerçantes de l'ancien monde. Des canons arrivés d'Angleterre furent placés dans le fort, et une somme de cinq cent cinquante livres ster-

(1) Trente-six bâtimens de transport chargés de *convicts*, trente chargés de provisions, trente frétés pour des spéculations particulières, vingt cherchant des relâches.

Dans ce nombre, huit étaient venus d'Irlande, seize du cap de Bonne-Espérance, sept du Bengale, trois de Batavia, trois de Manille, deux de Bombay, un de Madras, un de l'île Maurice, un d'Otaïti, un de la côte nord-ouest d'Amérique, un de la côte ouest, un de Philadelphie, trois de Boston, dix de Rhode-Island, un de la Nouvelle-Zélande. Il fallait compter aussi deux prises. La plus courte traversée d'Angleterre au port Jackson avait été de trois mois et demi.

lings en monnaie de billon, frappée pour la colonie à un coin particulier, fut répandue parmi les planteurs, avec une valeur fictive double de la valeur réelle, pour faciliter les transactions privées, sans donner à craindre l'exportation du numéraire.

L'agriculture avait ressenti surtout les heureux effets de ce mouvement progressif. La multiplication des troupeaux augmentait les produits de la terre : le croisement des races de l'Afrique et du Bengale commençait à améliorer les espèces, et les avantages du climat, mieux appréciés et plus habilement calculés, promettaient de nouvelles sources de prospérité. Déjà sur ces bords, où, à l'époque de l'arrivée des premiers colons, l'œil de l'Européen ne découvrait rien qui lui rappelât quelque partie de l'univers connu, se trouvaient réunies toutes ces conquêtes de l'homme sur la nature, qui ont coûté tant de siècles à la civilisation. Tous les végétaux utiles des diverses parties de l'ancien monde croissaient ensemble avec vigueur sous les ombrages, et au milieu des moissons de tous les climats. Confondus parmi les métrosideros et les casuarinas de la Nouvelle-Hollande, les ceps de Madère et des Canaries, comme ceux de Bordeaux

ou du cap de Bonne-Espérance, se mêlaient aux pommiers et aux pamplemousses, tandis que le lin de la Nouvelle-Zélande et le lin de l'Europe, plantes si différentes sous un seul nom, couvraient des champs protégés par des bois d'orangers, près des jardins où le coton et le café se récoltaient au milieu des arbres de l'Angleterre.

Le nombre des planteurs libres s'accroissait, quoique d'une manière peu sensible. Plusieurs colons du Bengale, et des soldats du corps de la marine dont le temps de service venait d'expirer, sollicitaient des concessions de terrains, et l'existence facile des *convicts* libérés, qui avaient su joindre l'industrie à l'activité, contribuait, par l'autorité de l'exemple, à répandre parmi les hommes qu'attendait un sort pareil, des idées d'ordre et des projets de bonne conduite. Déjà commençait à régner dans la colonie un esprit public dont le gouverneur savait tirer parti; et, fait bien digne de remarque, si l'on considère quels souvenirs devaient parler à la plupart des planteurs; après plusieurs incendies causés par la malveillance, la nécessité d'une prison construite en pierres s'étant fait sentir, une souscription fut promptement remplie; contributions en argent,

prestations en nature, tout fut librement accordé. L'Etat se chargea seulement de fournir le fer : mais, les dépenses s'étant accrues beaucoup au-delà des prévisions, il fallut, pour achever cet édifice, établir une taxe sur les boissons, et principalement sur les liqueurs spiritueuses.

L'émigration volontaire n'avait pas rempli l'espoir des auteurs du plan adopté pour la colonisation de la Nouvelle-Galles. L'éloignement de cette terre si peu connue, le défaut de protection du gouvernement anglais, et surtout les bruits absurdes qu'il laissait circuler sans contradiction sur la misère de la colonie et la pauvreté du sol, arrêtaient tous les projets d'établissement qu'aurait encouragés une direction meilleure. Les premiers colons avaient cru trouver dans l'Australie une seconde terre promise, où, sans travail et au sein des plaisirs, ils arriveraient rapidement à la fortune. Déçus dans leurs folles espérances, victimes eux-mêmes des fautes du gouvernement, plusieurs d'entr'eux avaient rapporté en Angleterre des préventions que l'autorité ne cherchait même pas à détruire. Mais dans l'état d'amélioration où s'avancait la colonie, des opinions plus justes allaient sans

doute prévaloir en Europe; et, quoiqu'il fût facile de signaler encore des fautes nombreuses dans l'administration suprême de la Nouvelle-Galles, le moment était venu où une erreur commise à Londres ne pourrait plus compromettre l'existence de Sydney.

L'intérieur des terres commençait à être mieux connu. Hunter avait visité lui-même les points désignés comme les plus avantageux, et Flinders, toujours infatigable, rendait à la colonie de continuels services. Son exploration exacte des deux larges baies de Glass-House et d'Hervey, dont Cook avait seulement reconnu l'entrée, démontra qu'elles ne cachaient l'embouchure d'aucune rivière qui permit de pénétrer dans l'intérieur. C'était une fâcheuse certitude; mais il importait pour les recherches à continuer d'avoir bien constaté que la côte Est ne présentait aucune rivière navigable entre les vingt-quatrième et trente-neuvième parallèles sud.



CHAPITRE XX.

1800-1803. — Administration du gouverneur King. — Instruction primaire. — Ecole d'orphelines. — Dotation. — Accapareurs. — Mesure généreuse. — Commencemens du commerce d'exportation. — Cap de Bonne-Espérance. — Otahiti, Bengale. — Divisions intestines. — Coup d'Etat. — Flinders et Baudin. — Péron. — Barrallier. — Ile King. — Résultats de deux expéditions. — Naufrage de Flinders. — Sa générosité. — Son injuste captivité à l'île de France. — Edifices publics et privés. — Industrie vignicole. — Troupeaux. — Manufactures. — Pêche de la baleine. — Américains. — Baleinier de Bordeaux. — Mouvement du port Jackson. — Armateurs. — Planteurs libres. — Etat moral de la colonie. — Stewart. — Esprit processif. — Indigènes. — Observation philologique. — Littérature naissante.

LE 28 septembre 1800, le gouverneur Hunter s'embarqua pour l'Europe, et aussitôt son successeur Philip Gidley King, qui avait le premier rempli les fonctions de surintendant et commandant de l'île de Norfolk, le remplaça sans aucune interruption de service. C'était pour la colonie un inappréciable avantage de voir à la tête de son administration un homme qui avait partagé tous les désastres de ses commencemens.

Les premiers actes du nouveau gouverneur ne se ressentirent pas de cette hésitation qui aurait accompagné le début d'un administrateur arrivé d'Angleterre dans l'ignorance des hommes et des choses. Les besoins de la colonie lui étaient connus comme ses ressources. Il s'appliqua seulement à continuer l'administration de Hunter.

Malgré la faiblesse de la population, le nombre des enfans commençait à s'accroître dans une proportion remarquable. Aucune société n'était plus en droit d'attendre le bienfait de l'instruction primaire ; déjà quelques écoles étaient ouvertes. King en institua une nouvelle à Paramatta pour soixante orphelines ou jeunes filles pauvres, qu'il fallait soustraire aux mauvais exemples de leurs parens. Une dotation de douze mille trois cents acres, et les animaux domestiques nécessaires pour exploiter un aussi vaste domaine, furent affectés à cette institution. Les jeunes filles adoptées ainsi par l'État devaient, à la fin de leur éducation, être mariées aux frais du trésor public, et recevoir pour dot une concession de terrain avec quelques troupeaux : c'était préparer à l'avenir de la colonie de bonnes mères de famille. Bientôt un règlement du gouver-

neur attribua aux dépenses de la maison des orphelines le produit des licences accordées pour la vente des liqueurs spiritueuses. A cette époque, près du quart de revenu colonial était consacré à l'instruction publique. Quel État florissant appliqua jamais aussi noblement une semblable munificence !

Les derniers soins de Hunter avaient eu pour but principal d'éloigner de la colonie le fléau du monopole. Malgré la plus active surveillance, et la rareté du numéraire, Sydney comptait déjà des accapareurs ; et des capitalistes, opulens par comparaison, fermaient aux planteurs pauvres l'accès des magasins publics. On avait vu des colons, lassés d'infructueuses démarches et d'un séjour dispendieux loin de leurs champs et de leurs familles, céder au rabais à des spéculateurs plus heureux les produits de leurs récoltes. Sur les bords de l'Hawkesbury, au mépris d'instructions formelles, une fourniture de quinze cents boisseaux de blé avait été faite par trois colons seulement. Des réglemens exécutés avec une attention soutenue pallièrent, sans pouvoir entièrement détruire les funestes effets de cette avidité mercantile. Une mesure également réclamée par l'intérêt public modéra

aussi, vers le même temps, les prétentions excessives du commerce anglais et américain. Sur la demande expresse de Hunter, un envoi considérable d'objets de première nécessité fut expédié par le gouvernement pour être distribué dans la colonie, d'après les prix fixés en Angleterre, sans aucun égard aux frais de transport. Il fallut beaucoup de fermeté pour empêcher un accaparement de seconde main. Cette mesure salutaire n'était pas entièrement exempte de danger : la mère-patrie, dont la prévoyance avait déjà tant de fois été surprise en défaut, pouvait renoncer à ce système au moment où son résultat le plus certain aurait été d'éloigner des côtes de l'Australie les navires du commerce ; mais, dans les rapides progrès de la colonie, l'avenir était sans nuage, et plus d'un sacrifice pouvait être fait avec impunité aux exigences du présent.

Les relations de Sydney avec le reste du globe allaient prendre une face nouvelle. Jusqu'alors cette ville, dont un petit nombre d'érudits et quelques armateurs répétaient seuls le nom, n'avait connu que le commerce d'importation qui lui enlevait son faible numéraire ; déjà des objets de luxe et de parure s'étaient fait remarquer dans les envois d'Eu-

rope. Le temps était venu d'ouvrir les voies au commerce d'exportation. L'Australie n'avait livré encore au monde civilisé que des objets d'histoire naturelle, et des armes de sauvages destinées à l'examen des savans ou à l'ornement des musées. Elle trouva d'abord, dans ses bois propres à la mâture des vaisseaux et dans l'exploitation de ses mines de charbon, les élémens d'un commerce profitable avec le cap de Bonne-Espérance; des rapports ouverts en même temps avec Otahiti contribuèrent à maintenir l'abondance dans la colonie. Sydney continuait aussi à entretenir une bonne intelligence avec les établissemens de l'Inde. Des propositions avantageuses avaient été faites par le gouverneur de ces vastes possessions anglaises. Il offrait d'envoyer dans la Nouvelle-Galles tous les *convicts* de Calcutta, qui, après avoir été entretenus pendant une première année aux frais du gouvernement du Bengale, tomberaient, à l'expiration de ce terme, à la charge de la colonie. Une prompte acceptation de ces offres aurait été utile à l'établissement pénal (1); mais, faute de pouvoirs

(1) Cette proposition paraît ne point avoir eu de suites; on n'en découvre aucune trace. Aujourd'hui les *convicts*

suffisans; il fallut soumettre le projet au cabinet de Saint-James.

Parmi tant de causes de confiance et de preuves de progrès, des symptômes de désunion se faisaient remarquer parmi les principaux membres de la colonie. Sydney ne pouvait voir sans effroi une mésintelligence des agens de l'autorité qui menaçait son avenir et compromettait sa tranquillité présente. Bientôt des altercations très-vives éclatèrent entre le gouverneur et une partie des officiers; les motifs réels de ces discordes fâcheuses n'ont jamais été clairement mis au jour, mais enfin Sydney fut témoin d'un coup d'État; plusieurs officiers furent envoyés à Londres, pour se voir traduits devant un conseil de guerre, et quelques autres, par une disgrâce dont les lois militaires interdisaient toute espèce de plainte, durent partir pour l'île de Norfolk, sous prétexte de service.

de l'Inde sont réunis pour la plupart à Poulo-Pinang, où ils travaillent aux routes et aux ponts. Dans les premiers temps de la colonisation de l'Australie, les condamnés indiens étaient déportés à la Grande-Andaman, d'abord sur la côté sud, ensuite sur la côte nord dans la baie magnifique de Cornwallis. Mais la continuité des pluies et une excessive mortalité firent bientôt abandonner cet établissement.

Détournons nos regards de cet affligeant spectacle, pour les porter sur les paisibles conquêtes de la science. La découverte du détroit de Bass avait rappelé l'attention de l'Europe sur les terres australes. La Grande-Bretagne comprenait enfin combien il importait à sa gloire maritime de ne pas souffrir plus long-temps qu'une ligne imaginaire de deux cent cinquante lieues, voisine d'une de ses colonies les plus importantes, figurât sur les cartes sous le nom de côte inconnue, et l'illustre compagnon de Bass venait de faire approuver à l'amirauté un plan de voyage pour compléter la reconnaissance de la Nouvelle-Hollande, dont le lieutenant Grant avait récemment exploré une partie. Les instructions données à Londres au savant navigateur pouvaient être modifiées à Sydney, d'accord avec le gouverneur King. Plusieurs dispositions furent en effet changées, et Flinders commença l'exploration de la côte sud-ouest, en allant de l'ouest à l'est, tandis qu'une expédition française, commandée par le capitaine Baudin, entreprenait le même travail, en allant de l'est à l'ouest. Les deux nations rivales, alors en guerre, avaient fait assaut de générosité, et l'*Investigator*, comme le *Géographe* et le *Naturaliste*, portait des

passesports avec signalement pour protéger une expédition formée dans le noble but *d'étendre les connaissances humaines, et d'assurer les progrès de la science nautique et de la géographie*. Les deux expéditions se rencontrèrent sur le théâtre de leurs travaux communs, et la plus grande loyauté présida à leur entrevue. A cette époque de guerre et de rivalité nationale, ce n'était qu'aux extrémités du monde que les savans de Londres et de Paris pouvaient renouer des relations interrompues par le malheur des temps. Flinders et Baudin prirent chacun la route que venait de suivre en sens contraire un émule de gloire, et remplirent entièrement les missions confiées à leur expérience. Les Français avaient découvert les premiers la portion de la côte du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, depuis le cap Monge jusqu'au cap Lannes, et les Anglais la portion de la même côte, depuis l'extrémité orientale de la terre de Nuits jusqu'au point de leur rencontre avec l'expédition française; mais les travaux de l'un et de l'autre navigateurs ayant été faits sans aucune connaissance des opérations récentes, sont, sans exception, des travaux de découverte : chacun peut seulement réclamer sa part à peu près égale de priorité.

Des ordres avaient été adressés au gouverneur pour accueillir le *Géographe* et le *Naturaliste* avec tous les égards dûs à la nature de leur mission, et leur donner tous les secours nécessaires. Peu de jours avant l'arrivée des Français au port Jackson, la nouvelle de la paix conclue entre les deux peuples parvint officiellement à Sydney ; cette circonstance heureuse ajouta encore à la bienveillance des relations. Les savans Français parcoururent librement la colonie, et ne purent voir sans admiration le prodigieux accroissement d'un État qui ne comptait pas encore quinze années d'existence. Le capitaine Baudin se fit inscrire sur la liste des souscripteurs pour l'institution des orphelines, et le gouverneur lui offrit le don le plus précieux que la colonie pût présenter à un habile navigateur, un morceau de la chaloupe de Bass, enchassé dans une large bande d'argent, autour de laquelle étaient gravés les principaux détails de la découverte. Cependant, au milieu de toutes ces démonstrations amicales, une faveur d'une faible importance fut refusée au savant le plus distingué de l'expédition. Péron réclama en vain du gouverneur la liberté de se joindre à un détachement qui, sous les ordres d'un émigré français, Bar-

rallier, ingénieur de la colonie, allait tenter encore une entreprise depuis long-temps abandonnée, le passage des Montagnes-Bleues. Ce refus inexplicable n'a aucunement influé sur les jugemens de l'illustre naturaliste, et le tableau de la colonie pénale anglaise, dû au rare talent de Péron, est jusqu'à présent l'apologie la plus complète du système de la colonisation des forçats, comme il doit être à jamais le modèle de tous les voyageurs qui voudront publier le récit de leurs courses.

La fin des deux campagnes ne répondit pas à ces commencemens heureux. A peine le capitaine français avait-il perdu de vue le port Jackson, que, par suite d'un bruit populaire, une petite goëlette coloniale, le *Cumberland*, mit à la voile pour lui signifier que les forces de la colonie s'opposeraient à tout projet d'établissement à la terre de Van-Diémen ou à la côte sud-ouest de la Nouvelle-Galles, parties intégrantes de l'empire Britannique. Les officiers de la goëlette affectèrent même de prendre de nouveau possession de l'île King, en présence des Français, avec une sorte de solennité. Épuisés par les fatigues et les maladies, bien peu des hardis navigateurs revirent le sol natal, et les obstacles les plus

imprévus se réunirent pour retarder la publication d'un voyage qui ne valut, à la plupart d'entre eux, que le stérile honneur d'une renommée posthume.

De son côté, Flinders, après une navigation pénible, pendant laquelle il n'oublia jamais les sentimens d'humanité qui lui prescrivaient de confier à la terre, sur tous les points de débarquement, les semences des végétaux les plus utiles à l'homme (1), fut arrêté par un naufrage, dans le cours de ses travaux. Sur le récif où s'était brisé son navire, il crut reconnaître quelques traces des vaisseaux de Lapérouse, qui avait dû se diriger vers ces bords, en quittant Botany-Bay. Avec toute la chaleur d'une belle ame, Flinders perdit de vue son infortune présente et les dangers qui l'environnaient, pour ne s'occuper que de la recherche du navigateur célèbre dont la destinée tenait en suspens l'Europe tout entière. Des suppositions plausibles, que l'avenir n'a point

(1) Le navigateur qui répandrait un millier de noix de cocos sur les îlots et les bancs de sable, si multipliés dans ces parages, acquerrait des droits à la reconnaissance de toutes les nations maritimes, et même de tous les amis de l'humanité. FLINDERS.

consacrées, furent l'unique résultat de cette investigation généreuse.

Le monde savant n'a point oublié le reste. La guerre s'était rallumée entre les deux peuples, lorsque sur un faible navire, lancé des chantiers du port Jackson, Flinders vint chercher à l'île de France l'hospitalité promise; il n'y trouva que des fers. Trop de circonstances justifient ce premier acte de rigueur; plus d'un émissaire anglais cherchait alors à pénétrer dans les colonies françaises, et le signalement de l'*Investigator* ne pouvait se rapporter au navire de Flinders; mais l'erreur ne tarda pas à se dissiper. Un seul homme persista dans le doute, et cet homme était le chef suprême de la colonie. En vain le gouverneur de l'Inde, le marquis de Wellesley, adressa des représentations au général Decaen, en vain la société d'Émulation de l'Île-de-France tenta d'unanimes efforts, en vain les Hagan, les Linois, les Bergeret, les Baudin (1), l'élite de la marine française, réunirent les plus actives sol-

(1) Il ne faut point confondre l'amiral Baudin, dont il est ici question, avec le capitaine Baudin, chef de l'expédition de découverte aux terres australes, déjà mort à l'île de France.

licitations, le gouverneur resta inflexible : et la cause de Flinders, livrée aux lenteurs de la justice européenne, anima sans succès les voix les plus éloqu岸tes. Banks réclama pour l'illustre successeur de Cook l'appui de l'Institut français. Bougainville, Fleurieu, Lalande, Chaptal, n'épargnèrent aucune démarche en sa faveur. Enfin, en juillet 1804, un arrêt du conseil d'état approuva la conduite légalement tenue par le général Decaen, en ordonnant toutefois la mise en liberté de Flinders et la restitution de son navire. Cet arrêt ne fut approuvé par Napoléon qu'en mars 1806, et quatre ans seulement après Flinders recouvra la liberté ; mais son navire et le troisième volume de son journal furent retenus, au mépris des dispositions prescrites par le conseil d'état.

Faut-il s'étonner qu'après tant de malheurs, d'injustes soupçons, nourris par une longue captivité, se soient élevés dans l'esprit de Flinders, et qu'il ait accusé le gouvernement français d'avoir voulu lui ravir l'honneur de ses découvertes ? Le temps a fait justice de ces accusations sans preuve ; le monde savant a réglé les parts des deux expéditions, et les noms de Baudin et de Flinders, ou plutôt de Flinders

et de Péron, sont à jamais associés dans une gloire commune. Plus heureux que le voyageur français, dont les travaux n'ont été entièrement publiés que neuf ans après sa mort, Flinders a vu venir sans désespoir son dernier moment ; la publication de son voyage était achevée depuis deux mois.

A l'époque où les navires de découverte sillonnaient les mers de l'Australie, chaque jour ajoutait à l'importance des établissemens anglais. Le nombre des habitations s'accroissait rapidement ; des carrières venaient d'être reconnues ; King encourageait les constructions nouvelles ; et à Sydney, comme à Paramatta, des édifices en pierre s'élevant de toutes parts, remplaçaient les premières maisons en bois qui commençaient à tomber en ruines ; le gouverneur ne permettait de les relever qu'avec une architecture meilleure et sur un alignement régulier. Les mêmes soins s'appliquaient aux bâtimens publics ; et déjà l'on remarquait dans le cimetière de Sydney plusieurs tombeaux dignes des peuples les plus avancés dans les arts de la civilisation.

Tous les végétaux utiles naturalisés sur ces bords multipliaient à l'envi les sources de richesses ; seule dans cette transplantation si

heureuse, la vigne, malgré les premières apparences les plus favorables, trahissait l'espoir de l'Angleterre, qui, dans ses immenses possessions, n'avait pas encore trouvé un sol convenable à son importante culture. Des vignerons de Bordeaux, amenés à grands frais dans la colonie, cherchaient en vain à la protéger contre l'influence pernicieuse des vents de nord-ouest et les ravages des insectes dévorans.

La multiplication des troupeaux, favorisée par le croisement des plus belles races de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et par la nature aromatique des végétaux indigènes, offrait un élément plus certain de prospérité. La laine de l'Australie soutenait déjà la comparaison avec celle de l'Espagne; on la trouvait même plus longue et plus fine, et Sydney prévoyait l'époque prochaine où cette production précieuse affranchirait l'Angleterre de l'énorme tribut qu'elle payait à l'Espagne et au Portugal.

Pour les vêtemens et pour les vivres, la colonie pouvait désormais se passer de la métropole. L'esprit d'entreprise, qui accompagne dans tout l'univers les enfans de la Grande-Bretagne, commençait à créer des richesses. Des manufactures s'élevaient : on se livrait

surtout avec ardeur à la pêche des phoques et de la baleine, et la marine coloniale expédiait vers le détroit de Bass des sloops et des schooners construits dans ses chantiers. L'un de ces navires était spécialement consacré à la poursuite des déserteurs. Les armateurs de Sydney se plaignaient vivement de la concurrence des navires américains, qui partageaient avec eux les immenses avantages de la pêche. Ils demandaient leur exclusion, et des rixes fréquentes ensanglantaient les rochers des mers australes (1), sans que l'autorité parût formellement encourager un tel mépris du droit des nations; mais un navire du commerce de Bordeaux, envoyé par des armateurs de l'île de France dans le détroit de Bass, au rétablissement de la paix, ayant été contraint par une tempête de relâcher au port Jackson, les mesures les plus sévères furent prises pour écarter le commerce français de l'Océan austral. Le gouverneur ordonna au capitaine de s'éloigner sur-le-champ de la Nouvelle-Galles, sous peine d'être arrêté avec son navire et son

(1) Le capitaine américain Delano donne de nombreux détails sur ces prétentions et ces rixes dans le 24^e chapitre de ses curieux voyages, pag. 460 et suiv.

équipage. La présence de Baudin aurait dû suffire pour faire révoquer cet ordre rigoureux; l'intervention la plus pressante du commandant français obtint à peine, d'une mesquine rivalité, que ses compatriotes fussent tolérés une seule fois, sous condition expresse de publier à leur retour que désormais nul vaisseau de leur nation ne serait admis à la pêche. Un point de la côte, sans aucun abri, fut assigné au navire de l'Île de France; et, d'accord peut-être avec de cruelles prévisions, une tempête et un naufrage engloutirent les deux tiers des matelots français.

Une activité toujours croissante régnait dans le mouvement du port. De nombreux navires, partis des points du globe les plus opposés, s'y réunissaient pour parcourir ensuite toutes les mers. Des vaisseaux de la marine royale apportaient des *convicts*, tandis que les bâtimens du commerce et les baleiniers venaient chercher quelques jours de repos dans une rade hospitalière. Des expéditions dirigées par les armateurs de la colonie se dirigeaient vers le cap de Bonne-Espérance ou les Îles de la Société, et les produits de la Nouvelle-Galles, transportés sur des bâtimens, dont la moindre parcelle provenait

de ses richesses intérieures, révélèrent au monde les rapides progrès d'un peuple improvisé. Des corsaires portaient à main armée les marchandises anglaises sur les côtes du Pérou, et des entreprises plus pacifiques ajoutaient chaque jour à l'importance des relations si prématurément établies entre les Anglo-Américains et les nouveaux habitans des terres australes. Sans doute un tel ensemble de développemens, obtenus avec tant de rapidité, aurait dû dépasser tous les vœux de la colonie; cependant les commerçans de Sydney trouvaient encore des sujets de plaintes dans la rareté des communications avec l'Angleterre et dans la prohibition du commerce de l'Inde et des côtes occidentales de l'Amérique du Sud, en conséquence de la charte de la compagnie des Indes orientales.

La population de la colonie avait été sensiblement améliorée par l'envoi d'un grand nombre d'Irlandais déportés pour délits politiques. Plusieurs Français, exilés de leur patrie par les désastres révolutionnaires, donnaient à la fois l'exemple du travail et celui de l'industrie. Les *convicts* émancipés, témoins de plusieurs fortunes presque subitement conquises, appréciaient de mieux en

mieux toutes les ressources de leur position nouvelle, et l'ordre public était rarement troublé. Pendant les cinq mois du séjour des Français à Sydney, aucun meurtre n'avait affligé la colonie, et Flinders, s'étant vu forcé de prendre malgré lui neuf *convicts* sur son navire, avait demandé à son retour l'émancipation de sept d'entre eux.

Cependant le projet de fuir la colonie fermentait toujours dans les têtes les plus turbulentes, et une entreprise audacieuse ranima chez plusieurs *convicts* des espérances assoupies. Un ancien lieutenant de marine, nommé Stewart, méditait depuis long-temps les moyens de s'emparer d'un bâtiment : sûr de réunir au dernier moment assez d'hommes déterminés, il n'avait aucun complice. Un navire richement chargé était à l'ancre, muni de provisions pour un long voyage; Stewart invite séparément les *convicts* sur lesquels son choix s'est arrêté à venir le joindre près de la rade à une heure convenue : là, il leur expose ses plans; aussitôt une chaloupe est enlevée, et en peu d'instans Stewart et ses compagnons, maîtres du bâtiment, ont emprisonné l'équipage. Déjà le *Harrington* cinglait à pleines voiles, lorsque ce coup de main hardi fut aperçu. Mais le

succès ne devait pas le couronner; une frégate anglaise captura les fugitifs dans les mers de l'Inde, et bientôt une tempête engloutit les deux navires sur les côtes de l'île de Luçon.

Des tentatives fréquentes d'évasion et l'esprit singulièrement processif des planteurs réclamaient, bien plus que la sûreté publique, la vigilance continuelle de l'autorité. Comment croire que, dans un Etat dont les archives renferment si peu de contrats civils, la profession d'homme de loi ait pu conduire en peu d'années à la fortune? Le fait est cependant attesté par les témoins les plus dignes de foi; et ce n'était point une exception, c'était la règle commune.

Aucune amélioration sensible ne s'était introduite chez les peuplades indigènes. On remarquait seulement, et cette observation ne doit point être négligée par les philologues, que, connaissant à peine quelques-unes des locutions anglaises les plus habituelles, ils n'ignoraient aucun des mystères de ce vocabulaire des prisons, qui forme un dialecte à part dans la langue nationale.

La Nouvelle-Galles devait bientôt avoir une littérature à elle. Déjà le gouvernement publiait un journal hebdomadaire, sous le titre

de *Sydney's Gazette and New South wales' Advertiser* (Gazette de Sydney et Moniteur de la Nouvelle-Galles), et la malignité publique se repaissait de ces nouvelles à la main qui ont si souvent fait les délices des plus grandes nations. Sydney comptait des frondeurs et des pamphlétaires, des caricatures et des écrits anonymes. L'amour-propre intéressé du gouverneur ne parvint point à découvrir les auteurs d'un tel scandale : ainsi s'accumulaient, au grand préjudice du bien public, les griefs entre King et les officiers du corps de la Nouvelle-Galles.

Cependant, au milieu de ces discordes intestines, le gouverneur ne perdait point de vue des projets d'agrandissement, et son nom se rattache à la fondation d'une colonie dont l'importance doit presque balancer celle des premiers établissemens formés dans l'Australie.



CHAPITRE XXI.

1803-1806. — Suite du gouvernement de King. — Etablissemens formés à la terre de Van-Diemen. — Exploration de Grant. — Tentative de colonisation au port Phillip. — Collins lieutenant-gouverneur. — Bowen. — Fondation d'Hobart-Town. — Abandon de l'île de Norfolk. — Fondation d'York-Town. — Insurrection irlandaise. — Progrès agricoles. — Récoltes surabondantes. — Inondations. — Troupeaux. — Papier monnaie. — Billets à ordre. — Grands abus. — Modifications judiciaires.

LE lieutenant Grant, chargé par l'amirauté anglaise de reconnaître la côte de la Nouvelle-Galles voisine du détroit de Bass, avait, le premier de tous les navigateurs, traversé ce détroit en venant d'Europe ; mais ses instructions, mal dirigées comme elles devaient l'être à une aussi grande distance des lieux, avaient réduit à un simple voyage scientifique une expédition dont le gouvernement attendait quelques avantages plus matériels. Deux ans après, deux navires furent envoyés directement d'Angleterre, sous la conduite de Woodruff et de Tuckey, pour fonder une petite colonie au port Phillip, sur la côte septen-

trionale du détroit de Bass, dans le double but d'offrir une relâche aux navires employés à la pêche des phoques, et de soustraire aux entreprises des autres peuples une importante position. Les capitaines amenaient avec eux des *convicts*, des colons libres, et tous les objets nécessaires pour une première occupation; mais deux circonstances que l'on n'avait pu prévoir à Londres, le manque absolu d'eau douce et l'excessive aridité du sol, firent abandonner ce projet. King prit sous sa responsabilité de transporter les nouveaux colons à la terre de Van-Diemen, sous les ordres du colonel Collins, nommé lieutenant-gouverneur du port Phillip.

Depuis la découverte du détroit, le gouverneur Hunter avait résolu de fonder un établissement dans cette île. L'avantage de la position, la richesse du sol, la sûreté des hâvres spacieux, l'analogie du climat avec celui de l'Europe, et surtout la crainte de voir un peuple rival s'établir dans l'Australie, commandaient cette extension.

Découverte en 1642 par Abel Tasman, cette terre (car on n'osait encore la désigner ni comme île, ni comme continent); cette terre reçut le nom du gouverneur-général des Indes

hollandaises; Van-Diemen, qui avait dirigé l'expédition. Cook l'entrevit en 1770, et, deux ans après, Marion, parti de l'île de France pour un voyage de découvertes dans les mers australes, y descendit le premier, depuis le voyage de Tasman. L'année suivante, Furneaux la visita; et crut reconnaître qu'elle tenait à la Nouvelle-Hollande et n'en était séparée qu'en partie par une baie très-profonde. Cook, dans son voyage de 1777, et Cox, en 1789, partagèrent l'erreur de Furneaux; Bligh, dans ses deux expéditions, d'Entrecasteaux et Hayes abordèrent tour à tour à la terre de Van-Diemen, sans résoudre le problème: d'Entrecasteaux conserva néanmoins quelques doutes, que l'imposante autorité de Cook ne pouvait entièrement dissiper. On a vu plus haut comment Bass et Flinders décidèrent cette grande question géographique; mais leur découverte, quelque glorieuse qu'elle fût, ne pouvait détruire le droit de priorité des Hollandais sur la terre de Van-Diemen. Les Anglais, qui naguères avaient affecté à l'île King d'attacher tant d'importance à la formalité d'une prise de possession, oublièrent sans doute que Tasman était descendu le premier sur ces bords.

Le Derwent, qui venait de changer pour ce

nom anglais celui de rivière du Nord imposé par d'Entrecasteaux, reçut à Risdon-Cove, à six lieues de son embouchure, le premier établissement sous les ordres du lieutenant Bowen. Quelques mois plus tard, en mars 1804, le lieutenant-gouverneur Collins y descendit avec de nouveaux colons, après avoir visité le port Phillip, et transféra le siège de l'établissement à huit milles plus loin, à Sullivan-Cove. Le capitaine américain Delano, qui venait de sauver l'équipage d'un cutter de l'expédition, fut témoin de ce changement, commandé par de précieux avantages de localité. La cité naissante reçut le nom d'Hobart-Town (1).

Il eût été difficile de faire un choix plus convenable que celui du colonel Collins. Juge-avocat de la Nouvelle-Galles depuis la fondation de la colonie, il avait su réunir tous les suffrages, par la justice d'une administration sans rigueur comme sans faiblesse. Sydney voyait en lui son premier historien ; et le livre

(1) Le savant M. de Rossel, par une distraction singulière, parle d'Hobart-Town, dans son rapport sur le voyage du second *Astrolabe*, comme si cette ville venait à peine d'être fondée depuis très-peu d'années.

qui paraissait à Londres au moment où Collins commençait une nouvelle carrière sur un rivage nouveau, est encore aujourd'hui, de tous les écrits publiés sur cette intéressante époque, le plus utile à consulter.

Au moment où la colonisation anglaise prenait ce vaste accroissement, déjà la première colonie formée par Sydney commençait à tomber en décadence. Des calculs rigoureux établissaient, pour l'île de Norfolk, un surplus de dépense excédant de beaucoup ses produits. Des défrichemens exécutés sans aucune mesure avaient entièrement détruit le rempart de grands arbres, qui, la préservant de l'influence des vents d'Est, garantissaient l'abondance de ses récoltes. Dès l'administration de Hunter, on avait commencé à proclamer hautement que l'occupation de l'île de Norfolk entraînait des frais considérables, sans offrir aucun avantage qui ne lui fût commun avec la Nouvelle-Galles ; on insistait surtout sur la difficulté de l'approche, défendue par la violence des vagues et la continuité des récifs. Les pertes d'embarcation se renouvelaient fréquemment, et l'on avait vu des navires du port Jackson louvoyer un mois entier sans pouvoir aborder sur cette terre, habitable

seulement pour des anches ou des aigles, comme le dit un navigateur français. Des travaux entrepris pour ouvrir un passage dans la chaîne des récifs étaient restés sans succès, et les colons s'attendaient à se voir transportés à la Nouvelle-Zélande ou sur le continent.

Des témoignages imposans peuvent être opposés à ce tableau défavorable. Turnbull, qui visita l'île de Norfolk en 1801, compare sa fertilité à celle de la Sicile, et la met bien au-dessus de la plupart des points du globe. Péron prédit qu'elle ne saurait manquer de devenir le siège d'importantes cultures; et cependant ces deux voyageurs écrivaient au moment où l'abandon de l'île était discuté. Il est certain que Sydney en avait plusieurs fois tiré d'utiles secours. On voit aussi qu'à cette époque, où la pêche commençait à attirer dans les mers australes un plus grand nombre de vaisseaux, la facilité de former à moindres frais des approvisionnemens faisait préférer par les armateurs la relâche de l'île de Norfolk à celle du port Jackson. Les navires américains fréquentaient aussi la même route, et il est permis de croire qu'une sorte de rivalité se joignant à la certitude qu'aucun autre peuple ne s'emparerait de l'île de Norfolk, décida

son abandon, malgré les ressources qu'offrait, pour la réformation des criminels les plus endurcis, l'impossibilité presque absolue de s'en évader.

Cependant les colons obtinrent l'option de demeurer dans l'île sans secours du gouvernement, ou d'être transportés à la terre de Van-Diemen avec quelques avantages. Le gouverneur promettait à quiconque accepterait cette expatriation nouvelle le transport ou le remplacement de ses troupeaux, de ses meubles, de ses instrumens aratoires. Une concession de quatre acres devait tenir lieu d'un acre de terrain cultivé, et la perte des terrains en jachère devait être réparée par une étendue double. Le service de deux *convicts* et des vivres pendant une année complétaient les promesses qui devaient favoriser l'émigration. La plupart des habitans de l'île de Norfolk furent transportés au port Dalrymple, sur la rivière de Tamar, où la ville d'York-Town s'élevait, sous l'administration du lieutenant-colonel Paterson. Plusieurs choisirent le séjour d'Hobart-Town, et quelques-uns préférèrent leurs premiers établissemens, où, livrés à leurs seules ressources, ils réalisèrent de grands bénéfices en fournis-

sant des vivres frais aux baleiniers et aux navires du commerce.

Des soins plus graves encore que ce développement du système de colonisation ne tardèrent pas à captiver toute l'attention du gouverneur. Déjà plusieurs fois la tranquillité publique avait été compromise par la turbulence des *convicts* irlandais, qui formaient alors près de la moitié de la population. Déportés la plupart pour délits politiques, c'étaient des hommes résolus qui avaient pris les armes dans les insurrections de l'Irlande; et, si la nature de leurs fautes n'entraînait aucune dégradation morale, elle devait faire redouter des émeutes difficiles à réprimer. Sur ces bords éloignés, ils rêvaient, comme sur leur terre natale, le secours d'une expédition française, et chaque jour ramenait la crainte de quelque coup de main audacieux.

Cette crainte n'était que trop légitime : tout à coup deux cents *convicts* irlandais, employés à des défrichemens près de la ville naissante de Castle-Hill, arborent l'étendard de la révolte. Bientôt maîtres des armes et des munitions des planteurs les plus voisins, ils se dirigent tumultueusement vers les magasins publics près de l'Hawkesbury. Déjà entraî-

nant sur leur passage tous leurs compatriotes, ils marchaient au nombre d'environ treize cents vers Paramatta, lorsque, atteints dans leur route par un détachement du corps de la Nouvelle-Galles sous les ordres du major Johnston, ils en vinrent aux mains avec les troupes régulières, qui ne tardèrent pas à les dissiper. La mêlée fut peu sanglante. Des promesses d'amnistie contribuèrent à ramener le calme, et quelques chefs payèrent seuls de leurs têtes cette malheureuse tentative. Le volcan était assoupi, mais il était bien loin d'être éteint. Le gouverneur appelant au secours de la chose publique les hommes les plus intéressés au maintien de l'ordre, forma, dans cette circonstance critique, une sorte de milice nationale, qui, sans aucune solde, et chargée de s'équiper, recevait seulement des magasins de l'Etat des armes et des rations. Le danger commun avait fait oublier toutes les mésintelligences intestines. King n'eut qu'à se louer de la conduite des officiers. Il jeta alors les fondemens d'un fort sur un point élevé qui dominait Sydney. Le fort Phillip, portant le nom du premier gouverneur de la colonie, était plus menaçant pour la ville que bien situé pour la dé-

fense : jamais il n'a été entièrement achevé.

L'agriculture et les relations commerciales de l'Australie n'avaient point souffert de ces élémens de discordes. Des défrichemens mieux exécutés avec l'aide du feu économisaient la main-d'œuvre, et fournissaient à la fois un engrais salulaire. Jusqu'alors l'emploi de la charrue avait été restreint aux plus riches planteurs : l'accroissement des troupeaux du gouvernement permit à King d'avancer à un grand nombre de colons des attelages de bœufs au prix de vingt-huit livres sterlings par tête, remboursables en argent ou en nature dans le délai de trois ans. La naturalisation des végétaux utiles dépassait toutes les espérances, et déjà l'on remarquait dans le jardin du gouvernement, auprès des bambous de l'Inde et des pins de l'île de Norfolk et de la Nouvelle-Zélande, deux chênes de vingt pieds de hauteur, dont les glands avaient été apportés d'Angleterre par le gouverneur Phillip.

Les moissons de 1804 et de 1805 furent si abondantes, que la moitié de la récolte pouvait suffire aux besoins de la colonie. Sydney, qui naguères avoit retenti de tant de plaintes contre l'insuffisance des productions de la Nouvelle-Galles, ne devait pas s'attendre à

voir si tôt répéter dans son enceinte les raisonnemens des économistes contre le danger de trop produire. Plusieurs colons abandonnèrent les entreprises agricoles, pour chercher un avenir plus assuré dans les spéculations du commerce ou l'essai des arts industriels. Cette situation si extraordinaire pour un Etat naissant était telle, qu'un débordement épouvantable de l'Hawkesbury, dont les rives passaient pour le grenier de la Nouvelle-Galles, débordement qui entraîna des moissons et des magasins, des récoltes et des troupeaux, en causant des pertes évaluées à trente-cinq mille livres sterlings, fut à peine considéré comme un désastre public.

L'amélioration des races animales laissoit peu à désirer sur cette terre nouvelle. Le capitaine Macarthur, le pasteur Marsden, MM. Palmer et Cox, pouvaient rivaliser pour la beauté des troupeaux avec les plus riches agriculteurs de l'Europe, et le premier de ces planteurs écrivait déjà que, vingt ans plus tard, la Nouvelle-Galles serait en état d'affranchir l'Angleterre de l'énorme tribut de quarante-trois millions qu'elle payait annuellement aux pays voisins pour l'importation des laines. Plusieurs circonstances heureuses,

rapportées dans le cours de cette Histoire, avaient hâté ces progrès, et la pure race des mérinos successivement introduite par la prise d'un navire espagnol, par l'achat de quelques béliers du gouverneur hollandais du cap de Bonne-Espérance, et par la générosité du duc de Northumberland, formait la souche principale des troupeaux de la colonie. Le même pair avait envoyé à Sydney un très-bel étalon de race anglaise. Les daims du Bengale, et toutes les espèces d'oiseaux domestiques connues sur le globe, s'acclimataient facilement.

Ces avantages décidaient souvent des matelots arrivant d'Europe à former des établissemens dans l'Australie, et les capitaines se voyaient ainsi contraints à recruter leurs équipages au port Jackson. Ces moyens de retourner en Europe, trop fréquemment offerts aux *convicts* libérés, en empêchaient un grand nombre de se vouer, dès les premiers instans de leur liberté, aux travaux de la colonisation. Plus d'une fois on vit ces dangereux compagnons abandonner, dans les îles de l'Océan Pacifique, le capitaine qui les avait recueillis, et même tourner leurs armes contre sa personne.

Mais la principale cause de désordres était l'abus de la faculté laissée aux colons de suppléer au défaut du numéraire par des billets à ordre ou par un signe représentatif, tel que les liqueurs spiritueuses. A peine voyait-on à Sydney quelques piastres d'Espagne. Le système du papier-monnaie mis en circulation par le gouverneur, et toujours accepté à Londres sans aucune difficulté, devait suffire à toutes les transactions de la colonie; mais la dangereuse liberté de souscrire des billets entraînait chaque jour des planteurs à se procurer des jouissances présentes par une simple signature, et multipliait dans la colonie le nombre des débiteurs insolubles. C'était cette source féconde de contestations judiciaires qui rendait les habitans de Sydney le peuple le plus processif peut-être de l'univers entier. Aussi tout le numéraire de la colonie était-il presque exclusivement partagé par les hommes de loi (1) et les débitans de liqueurs spiritueuses.

En cet état des choses, quelques modifica-

(1) Un règlement plein de prévoyance avait sévèrement exclu des premiers établissemens de Saint-Dominique les procureurs et les avocats. Il eût été sage de le mettre en vigueur dans les colonies australes.

tions avaient été introduites dans l'administration de la justice ; l'unanimité des voix était exigée pour la peine capitale, et la cour de vice-amirauté devait, d'après une organisation nouvelle, se composer du juge-avocat, et de douze membres choisis parmi les habitants les plus distingués dans les entreprises agricoles et commerciales.



CHAPITRE XXII.

1806-1809. — Administration du gouverneur Bligh. — Ses antécédens. — Révolte de la *Bounty*. — Caractère de son administration. — Plaintes unanimes. — Arbitraire. — Contrebande. — Macarthur. — Conjuración militaire. — Déposition de Bligh. — Incertitude historique. — Johnston. — Administration intérimaire. — Missionnaires exilés d'Otaïti. — Foveaux et Paterson. — Suspension de la Gazette hebdomadaire. — Terre de Van-Diémèn. — Avantages physiques. — Bandes de déportés fugitifs. — Lémon.

La colonie offrait un aspect satisfaisant, et le gouverneur King avait habilement continué l'œuvre de Phillip et de Hunter, lorsqu'après une administration d'environ six années, il lui fut permis de revoir la terre natale, laissant à son successeur une tâche qui ne devait rien présenter de pénible, si l'union se rétablissait solidement entre l'autorité civile et l'autorité militaire.

Le choix du nouveau gouverneur ne fut point appris sans des préventions fâcheuses. C'était, comme King, un compagnon de Cook, le capitaine William Bligh, déjà connu par

deux voyages entrepris pour naturaliser l'arbre à pain dans les Antilles, et chercher un nouveau passage de l'Océan Pacifique aux mers de l'Inde. Mais le nom de Bligh rappelait bien moins aux habitans de Sydney ces utiles travaux que la fameuse révolte de l'équipage de la *Bounty* (1), attribuée surtout à des abus de pouvoir et à une excessive rigueur.

Que cette réputation ait pu contribuer au choix de Bligh, c'est ce qu'il est permis de penser, sans inculper le ministère anglais. Pour une population presque entièrement composée d'hommes long-temps en hostilité ouverte avec les lois de leur pays, la faiblesse d'un gouverneur devait sembler plus à craindre que sa sévérité; et si des débats judiciaires avaient mis au jour des torts réels et une dureté sans excuse, il était constant aussi que l'espoir de jouir de toutes les douceurs de l'existence, sous le climat enchanté d'Otahiti, avait surtout entraîné les matelots à la révolte. Quelque dangereux qu'il fût de confier à Bligh un pouvoir sans limite, on pouvait se flatter qu'instruit par une leçon cruelle, il n'en abu-

(1) Cette révolte a fourni à Byron le sujet de son poème de *l'Ile ou Christian et ses compagnons*.

serait point, et saurait se renfermer dans les bornes d'une sévérité sans passion.

Les craintes des colons ne tardèrent pas à se justifier. Bligh s'était fait une idée fautive de la société nouvelle qu'il était appelé à régir. Convaincu de la nécessité d'une administration forte, il prit trop souvent l'arbitraire pour l'énergie, et la rigueur pour la fermeté. Une fois entré dans cette carrière périlleuse, sans conseillers d'une position assez indépendante, sans surveillance possible de la mère-patrie, sans le contre-poids de la publicité, il fallait une âme bien au-dessus du vulgaire pour savoir s'arrêter, et Bligh s'abandonna tout entier à l'enivrement du pouvoir. Quelque exagération qu'un observateur impartial reconnaisse dans les plaintes unanimes de la colonie, et dans les prétentions contrariées de ses principaux membres, quelque part qu'il fasse faire à la susceptibilité des intérêts froissés en opposition avec l'intérêt général, l'histoire doit flétrir un despotisme militaire porté jusqu'à la déraison. La doctrine du bon plaisir avait remplacé la légalité; et Bligh, s'écartant à chaque pas de la ligne tracée par ses honorables prédécesseurs, se livrait à toute la violence, à tous les caprices d'un caractère qui ne connais-

sait aucun frein. Sous lui, le droit le plus précieux du gouverneur, le droit de faire grâce tomba en désuétude. Une administration sans principes déterminés, toujours exceptionnelle dans ses détails, toujours partielle dans les distributions de *convicts*, des vexations, des préférences également sans motifs, des contrariétés continuelles pour quiconque encourait le déplaisir de Bligh, réunirent bientôt dans une haine commune les officiers et les colons, les condamnés et les soldats. Effet bizarre des passions humaines ! Cet accord unanime de la colonie que les premiers gouverneurs, malgré de constans efforts, n'avaient jamais pu se flatter d'obtenir, quelques mois d'une administration illégale le firent régner pour la première fois.

Dans toute la Nouvelle-Galles on ne s'entretenait que de l'égoïsme capricieux du gouverneur, de son insatiable cupidité, de son avarice sordide ; Bligh, indifférent à ces murmures, continuait à se livrer sans contrainte à toutes ses passions ; des concessions furent annullées sous les plus frivoles prétextes, des maisons démolies sans indemnité comme sans raison d'utilité publique ; on vit des hommes libres emprisonnés sans aucune forme légale, et

fouettés publiquement sans condamnation. A toutes les plaintes qui s'élevaient, Bligh, se complaisant dans une froide ironie, répondait par le conseil d'interjeter appel de ses décisions devant les tribunaux de l'Angleterre. Mais ce fut surtout dans la prohibition des liqueurs spiritueuses que le gouverneur, incapable d'aucun ménagement, développa toute la dureté de son caractère ; c'était toucher la plaie la plus sensible de la colonie. Sans doute le bon ordre exigeait, dans cette matière d'un intérêt si pressant, l'exercice d'une grande sévérité, et plus d'une fois la colonie avait souffert, dans ses premières années, de l'inexécution des lois prohibitives : mais sans se départir en rien de ses devoirs, Bligh aurait pu, par quelques actes d'indulgence, éloigner de lui une partie de la responsabilité des mesures nécessaires. Il préféra braver l'opinion, et la colonie tout-entière lui attribua exclusivement le maintien d'une législation que repoussaient tant d'intérêts privés. Dans cet état de choses, la contrebande promettait d'immenses avantages ; elle se faisait avec audace, et la rumeur publique accusa le gouverneur d'en partager les profits illicites avec le plus riche concessionnaire de la colonie.

Soudain, soit passion, soit justice, soit intérêt froissé, soit seulement désir de se laver d'un soupçon déshonorant, Bligh fait arrêter son prétendu complice. Doué d'une aptitude remarquable aux entreprises agricoles, et d'un esprit de conduite trop rare parmi ses concitoyens, le capitaine John Macarthur avait vu prospérer tous ses établissemens. Ses succès n'avaient pu manquer de faire des envieux : la veille encore l'opinion générale lui imputait, à tort peut-être, une partie de l'odieuse que faisaient peser sur le gouverneur les mesures prohibitives. Un instant suffit, comme sur de plus grands théâtres, pour le transformer en héros de la faveur populaire. Sa fortune rapide, la supériorité de son rang et de ses connaissances, le bruit de son ancienne intelligence avec le gouverneur, tout fut oublié. La colonie ne vit plus en lui que le défenseur de ses droits, victime de la cupidité de Bligh ; la jalousie, qui calculait naguère les immenses avantages obtenus par Macarthur, de l'introduction frauduleuse des liqueurs prohibées, se tut devant l'éloge d'une généreuse indépendance, bravant avec une énergique raison des lois intolérables.

Bligh s'occupa peu de cette disposition nou-

velle des esprits. Confiant dans l'évidente culpabilité de son prisonnier, il se reposait pour cette fois sur l'observation des formes légales, quand tout à coup, le 26 janvier 1808, éclate un soulèvement militaire ; les troupes entourent en bon ordre l'hôtel du gouverneur, un détachement y pénètre sans résistance, et Bligh, découvert sous la couche de l'un des derniers serviteurs de sa maison, est conduit devant le lieutenant-colonel Georges Johnston, commandant en chef de la garnison. Pâle et muet de crainte, le gouverneur croyait toucher à ses derniers instans. Mais aucune démonstration hostile, aucune insulte ne l'accueillit. Autour de lui le plus grand calme ; dans tous les yeux une ferme résolution. Frappé de stupeur, à peine put-il entendre les assurances formelles de Johnston, qui lui promettait la vie sauve, et lui assignait pour prison l'hôtel du gouvernement, jusqu'au jour où il pourrait s'embarquer pour l'Angleterre. Ainsi se termina en moins d'une heure, et sans effusion de sang, une révolution qui, chez un tel peuple, semblait devoir causer tant de déchiremens. La tranquillité publique ne fut pas un seul instant compromise ; aucun *convict* ne prit une part active au mouvement ;

mais la colonie vit avec une joie unanime la déposition de Bligh. Aucun travail ne fut interrompu : on eût dit que chacun des membres d'une société formée de tant d'éléments inflammables voulait justifier cet abus de la force aveugle, par la plus stricte observation de l'ordre (1).

Un quart de siècle ne s'est pas encore écoulé ; cependant, au milieu de tant de contemporains, après tant de récits publiés, après des débats solennels, il est impossible de constater d'une manière précise quelles manœuvres préparèrent cet événement inattendu. Il y avait tant d'intérêt de la part de Bligh à exagérer l'odieuse de la révolte, tant d'intérêt de la part de la colonie tout entière à pallier la faute commune, que ce fait, si rapproché de nos jours, doit demeurer à jamais un exemple frappant d'incertitude historique.

Quelques présomptions plausibles permettent seulement de soupçonner dans le capitaine Macarthur le fauteur aussi bien que la cause accidentelle de la révolte. Il est certain

(1) En 1717, les colons de la Martinique avaient donné un exemple à peu près semblable de secret dans la résolution, et de bon ordre après le succès.

qu'il avait pris un entier ascendant sur l'esprit du lieutenant-colonel Johnston, homme de moyens peu étendus, mais plein de droiture, qui, sans s'écarter jusqu'alors du devoir de l'obéissance passive, avait souffert plus qu'aucun autre de l'intolérante autorité du gouverneur. Que l'ambition du commandement, que l'espoir de succéder à Bligh aient puissamment contribué à l'entraîner à la révolte, c'est une opinion qu'il n'est pas plus permis de rejeter que d'admettre sans réserve ; mais il est surtout probable que, croyant le bonheur de la colonie attaché à l'éloignement de Bligh, et doutant à peine de l'approbation du ministère, quand tous les faits seraient bien connus à Londres, Johnston se laissa facilement persuader par Macarthur. Dans la disposition unanime des esprits, il n'était pas besoin d'une trame habilement préparée ; il n'était pas besoin de réunir des conjurés ; il suffisait de se mettre à la tête des troupes, et de marcher droit à l'hôtel du gouverneur. Telle est l'opinion la plus vraisemblable sur un acte qui ne sera jamais bien clairement expliqué.

L'administration de Bligh avait duré dix-huit mois, sans se signaler par aucun établissement d'utilité publique, et jusqu'alors elle

n'avait tenu place que par des griefs dans les annales de l'Australie. Il n'était pas permis d'attendre de son successeur provisoire une marche active et des plans suivis, tant qu'un jugement définitif n'aurait pas été porté à Londres sur la suspension du gouverneur. La colonie allait voir ses développemens ralentis par un de ces *interim* qui, chez des peuples plus avancés dans l'ordre civil, se bornent à l'expédition des affaires de détail, en tenant en réserve tous les grands intérêts et toutes les améliorations projetées. Mais l'impulsion était donnée, et l'évènement le plus capable de compromettre l'avenir de la colonie n'ayant pas immédiatement entraîné de suites fâcheuses, la marche du temps devait suffire pour amener d'elle-même quelques résultats heureux. Sydney avait plus besoin encore de vieillir sans trouble, que d'être bien administrée.

Deux années se passèrent ainsi jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, sans évènements comme sans progrès remarquables. Si quelques missionnaires exilés d'Otaïti par les dissensions du règne de Pomaré II, n'étaient pas venus chercher un asile à Sydney, l'histoire de cette époque se réduirait comme de

longues périodes des antiques annales à l'ordre chronologique des successeurs provisoires du chef de l'État. Le lieutenant-colonel Johnston, appelé à Londres pour rendre compte de sa conduite, remit les rênes de l'administration au lieutenant-colonel Joseph Foveaux, qui bientôt les céda lui-même au colonel William Paterson, lieutenant-gouverneur de la colonie. Par une étrange fatalité, le papier ayant entièrement manqué à Sydney, la gazette hebdomadaire dut cesser de paraître pendant plusieurs mois. Une telle lacune dans la publication des actes du gouvernement ajoute encore à l'obscurité de cette période historique.

La colonie de Van-Diémen offrait à la même époque un spectacle plus animé. Quelques essais agricoles, mal dirigés d'abord, dans l'ignorance du climat et de ses ressources, avaient fait place à des travaux mieux suivis, et déjà une sorte de rivalité commençait à naître entre Hobart-Town et Sydney. Une exploration plus exacte que les premières excursions avait révélé dans la jeune colonie des avantages inespérés; la nature du sol, fertile sur tout le littoral, plus fertile encore dans l'intérieur des terres; l'abondance des eaux, la beauté des lacs, la largeur des rivières, la

sûreté des hâvres, la présence reconnue des mines de fer, tout se réunissait pour justifier l'occupation de cette île, déjà si importante par sa situation.

Mais si la nature donnait aux nouveaux colons plus qu'ils n'avaient osé lui demander, l'ordre civil était loin de leur offrir la sécurité qu'ils avaient dû se promettre. Jamais Sydney, dans ses plus mauvais jours, n'avait eu à souffrir de semblables excès. L'intérieur des terres était infesté par des bandes de déportés fugitifs qui attaquaient les planteurs à main armée, et poussaient l'audace jusqu'à menacer souvent, dans d'insolentes lettres, le lieutenant-gouverneur Collins et les magistrats. Telle fut la terreur semée par ces misérables, qu'un grand nombre de colons abandonnèrent leurs établissemens commencés, pour se rapprocher des postes occupés militairement; mais l'autorité avait si peu de force sous ses ordres, que l'impunité suivait presque toujours le crime. Un jour ces brigandages, qu'il sera difficile de couvrir entièrement d'un voile héroïque, tiendront une grande place dans les souvenirs populaires de l'Australie. La littérature ne pourra négliger ces annales, et le Rob-Roy de la terre de Van-Diëmen, le fameux

Lémon, surpris et tué dans son sommeil, dominera sans doute quelque composition dramatique ou romanesque, lorsqu'une tradition confuse aura réuni les actions des plus célèbres *Bush-Rangers* (1) sur la seule tête de cet homme, qui a laissé son nom au lieu témoin de ses derniers instans et à un grand lac du voisinage.

(1) Maraudeurs de buissons.



CHAPITRE XXIII.

1810-1811-1812. — Arrivée du gouverneur Macquarie. — Rumeurs publiques. — Début du nouveau gouverneur. — Son caractère. — Débordemens de l'Hawkesbury. — Mesures prises par Macquarie. — Travaux publics. — Hôpital. — Valeur des propriétés. — Progrès de l'industrie. — Alignemens. — Péages. — Méthode lancastérienne. — Mort de Collins. — Terre de Van-Diëmen. — Compte rendu par Bligh. — Procès de Johnston et de Macarthur. — Leur retour à Sydney.

ENFIN l'arrivée d'un gouverneur mit un terme à la situation incertaine de la colonie. Débarqué le 28 décembre 1809, le colonel Lachlan Macquarie fut installé dans ses fonctions le 1^{er} janvier suivant. Le bruit s'était répandu parmi quelques planteurs que le cabinet de Saint-James, éclairé par la déposition de Bligh, avait imposé des limites plus étroites à l'autorité de son successeur : mais l'évènement du 26 janvier 1808 n'avait pas été considéré à Londres sous le même jour qu'à Sydney ; et loin de restreindre des pouvoirs qui, à une telle distance de la mère-patrie, ne pou-

vaient être trop étendus, le ministère avait prescrit au colonel Macquarie de ne point modifier le système administratif suivi depuis la fondation.

Mais quelquefois, dans les gouvernemens où le pouvoir n'est soumis à aucun contrôle, le caractère personnel du chef de l'État supplée aux garanties que refusent les institutions. L'Australie trouva dans son nouveau gouverneur un homme aussi humain qu'éclairé, aussi affable que populaire, un administrateur habile, exempt de toute passion, en garde contre l'enivrement de l'autorité, et avide d'améliorations. Chargé d'exprimer à la colonie le mécontentement du roi, et de rétablir l'ordre que le ministère n'avait pu croire aussi peu ébranlé, il engagea, dans une proclamation modérée, tous les habitans à oublier leurs discordes, pour ne plus former qu'un peuple de frères, et, sans déployer un vain luxe de protestations de principes, il consacra aussitôt toutes ses veilles à diriger les progrès de la colonie.

La Nouvelle-Galles venait de supporter encore une fois le fléau d'un débordement de l'Hawkesbury ; les troupeaux surtout avaient souffert de ce désastre. Un règlement plein

de sagesse interdit provisoirement aux planteurs la faculté de mettre à mort, sans autorisation préalable, aucun animal domestique. Des navires furent expédiés pour se charger de riz et de blé dans les ports de l'Inde, et le gouverneur ne négligea aucun moyen de persuasion pour déterminer les planteurs à éloigner leurs établissemens de ces rives dangereuses. Mais telle était l'abondance des terres d'alluvion que le Nil de la Nouvelle-Hollande déposait dans ses débordemens, et elles promettaient aux agriculteurs tant de fertilité, que l'année suivante seulement, après une inondation plus terrible encore, quelques colons commencèrent, avec l'aide du gouvernement, à transporter leurs bâtimens principaux sur les hauteurs voisines, et à reconnaître l'avantage de diviser leur culture, pour en soustraire au moins une partie aux ravages du fleuve.

Bientôt, à la voix de Macquarie, une activité jusqu'alors inconnue s'établit dans l'administration, et des travaux urgens, que l'incertitude des affaires publiques avait fait abandonner, furent repris avec zèle, tandis que de nouvelles entreprises se poursuivaient avec un égal empressement. Un hôpital vaste, commode et bien aéré, s'éleva comme par en-

chantement; et telle était, à cette époque, l'importance toujours croissante de la colonie, que la construction de cet édifice, commencée aux frais de l'État, fut achevée par trois capitalistes de Sydney, qui se contentèrent, en échange de leurs avances, d'une nouvelle concession de terrain. Déjà la valeur totale des propriétés était estimée 750 mille livres sterlings, et l'industrie coloniale, prenant un essor nouveau, élevait des manufactures de draps communs, de poterie grossière, de chapellerie et de cordages. La culture du lin reçut de nouveaux encouragemens, et augmenta aussi les travaux de fabrication; mais il était si difficile de calculer d'une manière positive, dans un État aussi sujet à des variations rapides, le rapport de la production à la consommation, que des spéculateurs malheureux discréditèrent pour quelque temps cette précieuse ressource agricole. L'éducation des chevaux présentait alors des avantages bien plus certains; l'accroissement de leur nombre dans la colonie se combinant avec les progrès de l'industrie, l'extension du territoire cultivé et les besoins d'une société qui commençait à jouir d'une véritable aisance, n'avait point déprécié leur valeur, peut-être même s'était-

elle un peu élevée; un cheval médiocre ne se vendait pas encore moins de cent guinées. Le prix des animaux domestiques livrés à la consommation ne devait pas se soutenir dans une proportion égale; depuis 1803 il était descendu de 2 schellings 6 pences (1) à 9 pences (2) la livre, et tout présageait une diminution nouvelle.

Mais d'autres améliorations, que la marche du temps et le maintien de la tranquillité publique ne suffisaient point pour amener d'elles-mêmes, exigeaient plus particulièrement les soins immédiats du gouverneur. Dans les premières années, aucune attention n'avait été donnée à la régularité de la ville naissante. Les édifices, disséminés presque au hasard, faisaient de Sydney un labyrinthe inextricable. Malgré une vive opposition, Macquarie parvint à établir une apparence d'ordre dans ce chaos, et des alignemens réguliers furent déterminés pour l'avenir. Le premier dénombrement exact date seulement de cette époque, où les rues de Sydney commencèrent à recevoir des noms. Vers le même temps, un

(1) Trois francs environ de notre monnaie.

(2) Quatre-vingt-dix centimes environ.

droit de péage fut établi pour l'entretien des routes, et une école publique instituée d'après la méthode lancastrienne, si mal appréciée encore en Europe.

La terre de Van-Diémen, veuve de son premier lieutenant-gouverneur, le colonel Collins, enlevé par une mort subite, ne réclamait pas moins les soins assidus de Macquarie; entièrement subordonnée à l'administration supérieure de la Nouvelle-Galles, elle ne recevait de l'Angleterre que des navires chargés de *convicts*; pour tous les objets de nécessité première que son sol ne produisait pas encore ou ne produisait qu'en insuffisante quantité, elle dépendait sans réserve de la métropole des terres australes. Le gouverneur sut concilier les intérêts de Sydney et les besoins d'Hobart-Town. L'administration intérimaire de la terre de Van-Diémen passa successivement du lieutenant Edward Lord au capitaine William Murray et au lieutenant-colonel Andrew Geils.

Cependant la mère-patrie avait les regards ouverts sur la colonie pénale. Bligh venait de rendre compte de son gouvernement devant un comité de la chambre des communes, et le lieutenant-colonel Johnston se voyait tra-

duit à Londres, avec le capitaine Macarthur, devant une cour martiale. Mais si l'évènement de 1808 restait hors de doute quant au fait matériel, comment, à une pareille distance des lieux, sans aucun moyen d'enquête, en présence des seules parties intéressées, apprécier avec exactitude toutes les circonstances d'un évènement aussi étrange? Comment, sur de simples rumeurs, sur deux exposés contradictoires, presque également revêtus des formes officielles, également suspects d'intérêt personnel, porter un jugement définitif?

Le dénouement de ce drame judiciaire pouvait facilement se prévoir. Un seul fait restait à l'abri de toute incertitude, l'exemple d'insubordination donné par Johnston : il fut déclaré incapable de servir désormais dans les troupes du roi, et le capitaine Macarthur, soit que l'évidence des torts de Bligh et l'obscurité de l'affaire eussent disposé les juges à l'indulgence, soit, comme le bruit s'en répandit alors, que l'influence de ses amis et de sa fortune contribuât puissamment à atténuer les charges élevées contre sa conduite, sortit triomphant de cette lutte, et revint à Sydney avec une concession de terrain plus considérable; on lui permit même d'embarquer un

bélier et quatre brebis de pure race espagnole provenant des bergeries royales. Bligh continua avec avancement la carrière de la marine, et Johnston ne fut point contrarié dans sa détermination de se retirer à Sydney. Là, au milieu d'une population qui voyait en lui une victime du bien public, il vécut au sein de sa famille, entouré de la considération générale; tandis que Macarthur poursuivait avec une prospérité toujours croissante le cours de ses vastes entreprises.



CHAPITRE XXIV.

1813-1814-1815. — Indigènes. — Village modèle. — Boongaree. — Fondation d'une école pour les enfans des naturels. — Marché public. — Droit de place. — Dollars venus de l'Inde. — Etat de la population. — Sécheresse de trois ans. — Etendue de la colonie. — Montagnes-Bleues. — Lawson, Blaxland et Wentworth. — Découverte d'un passage. — Ewans. — Création d'une route de cent un milles. — Cox. — Voyage de Macquarie au-delà des Montagnes-Bleues. — Fondation de Bathurst. — Retour de Macquarie.

Tous les essais tentés jusqu'à ce jour pour introduire parmi les naturels de l'Australie les avantages les plus vulgaires de la civilisation étaient restés sans succès, et ces enfans de la nature, si peu ressemblans aux portraits de fantaisie des philosophes, ne devaient encore que quelques vices de plus au contact des Européens. Macquarie, sans se laisser rebuter par les tentatives infructueuses de ses prédécesseurs, plaça son espoir dans la toute-puissance de l'exemple, et crut, par l'établissement d'un village-modèle, inspirer aux peuplades indigènes l'amour de la vie sociale. La pointe

de Georges-Head, à l'entrée de la rade, fut choisie pour cette expérience, et bientôt des cabanes s'élevèrent pour une population de seize familles de pêcheurs, dont chacune reçut une concession de terrain défriché. Un naturel, en qui l'on avait cru reconnaître une intelligence peu commune, fut chargé du commandement, et décoré d'une médaille de cuivre avec cette inscription : *Boongaree, chef de la tribu de Broken-Bay*. La petite colonie possédait un bateau pour ses communications avec Sydney. Des semences, des instrumens aratoires avaient été distribués aux nouveaux citoyens, et le gouverneur n'épargnait aucun encouragement; mais, contents de tous ces avantages qui ne leur coûtaient aucun travail, les sujets de Boongaree ne semblaient pas comprendre les projets de leur bienfaiteur; et leur existence fut quelque temps améliorée, mais sans aucun progrès dans la civilisation.

Macquarie ne se rebuta point; il ajourna seulement ses espérances à un avenir plus éloigné, et, reportant toute sa confiance dans l'instruction primaire, il fonda une école pour les enfans des naturels. Cette institution fut généralement considérée comme l'un de ces

rêves de philanthropie que le succès ne doit point couronner. Mais l'établissement d'un marché public et d'une halle à Sydney obtint une approbation unanime : dès les premiers jours, le marché, qui devait se tenir trois fois par semaine, fut abondamment pourvu de denrées de toute espèce. Dans l'origine, les marchands payaient un faible droit, perçu par un agent du gouvernement : cette branche de revenu ne tarda point à prendre un accroissement rapide.

L'augmentation du numéraire facilitait aussi le développement des relations commerciales. Le gouvernement venait d'importer de l'Inde une somme de dix mille livres sterling en dollars; et, pour entraver l'exportation, chaque pièce de monnaie avait été partagée en deux : le centre, enlevé au moyen d'un emporte-pièce, était reçu, sous le nom de *dump*, pour quinze pences sterling, et le cercle pour cinq shellings. Des roupies du Bengale et beaucoup de monnaie anglaise et étrangère circulaient sans opposition dans la colonie; le gouvernement lui-même les recevait sans difficulté.

Les établissemens des terres australes, assurés désormais par leur extension et leurs

progrès contre le retour de leurs premiers désastres, voyaient leur population s'accroître à la fois et s'améliorer. L'émigration volontaire ne répondait pas encore aux espérances des fondateurs; mais, en compensation, près de la moitié des *convicts* n'avaient dû leur condamnation qu'à des délits politiques. Dans un espace de vingt-cinq ans, treize mille huit cents un hommes, et seulement trois mille deux cent soixante-cinq femmes, avaient été transportés d'Europe; et, malgré cette fâcheuse disproportion entre les deux sexes, disproportion qui s'aggravait chaque jour, l'état civil de la colonie comptait déjà plus de neuf mille naissances. L'Angleterre commençait à déployer de l'activité dans l'envoi des condamnés, et l'état sanitaire des navires de transport laissait de moins en moins à désirer. Cependant, en 1814, trois navires éprouvèrent encore une grande mortalité; l'un d'eux perdit jusqu'à cent soixante hommes (1).

Un fléau dont les conséquences auraient été bien plus funestes dans l'origine de la co-

(1) Cette mortalité si déplorable a offert à M. le marquis Barbé-Marbois un de ses argumens les plus forts contre le système de la déportation.

lonie, une sécheresse de trois ans désolait alors les terres australes; les troupeaux domestiques furent diminués d'un quart, et les troupeaux sauvages souffrirent une perte plus considérable encore, et d'autant plus longue à réparer, que les taureaux avaient résisté mieux que les genisses à tant de privations. Cependant il est permis de croire que le braconnage des planteurs pauvres contribua autant au moins que l'intempérie des saisons à la destruction de cette ressource, qui chaque année devenait moins importante pour la colonie.

L'aridité extrême du sol et le dessèchement d'un grand nombre de sources n'arrêtèrent pas trois intrépides voyageurs, qui, après tant d'infructueuses tentatives, interrompues depuis dix ans, voulaient tenter à leur tour le passage des Montagnes-Bleues. Les courses des *convicts* fugitifs, courses que la rareté des vivres parmi les peuplades indigènes rendait moins fréquentes d'année en année, n'avaient procuré aucune notion intéressante sur l'intérieur du pays. On considérait encore comme une barrière insurmontable la chaîne de montagnes qui se prolonge parallèlement à la mer, à une distance du littoral variant de

cinquante à cent milles; et la colonie n'occupait alors, au nord et au sud du port Jackson, qu'une faible étendue de quatre-vingt milles vers le nord, et de quarante vers les montagnes. Le besoin de reculer les limites de l'Etat ne se faisant point sentir, un ardent amour des sciences pouvait seul porter à une entreprise de découvertes. Le gouverneur, depuis son entrée en fonctions, n'avait cessé de favoriser cet esprit; il trouva de dignes auxiliaires dans le lieutenant Lawson et MM. Blaxland et Wentworth, qui parvinrent, après des fatigues extrêmes et des obstacles sans nombre, à découvrir un passage à travers les Montagnes-Bleues. Sans s'avancer plus loin, ils revinrent à Sydney, fiers d'avoir, les premiers de tous les Européens, contempilé la terre promise. Leurs traces furent aussitôt suivies par le sous-ingénieur Ewans, qui pénétra jusqu'à cent milles du point nommé depuis le Mont-York, où s'étaient arrêtés Lawson et ses compagnons. Il imposa quelques noms aux localités les plus importantes. Jusqu'alors on avait vu sur toutes les terres découvertes les voyageurs se frayer long-temps des sentiers, avant que la nécessité des routes se fit assez impérieusement sentir pour com-

mander des travaux dispendieux; mais, dans ce monde bizarre, dont s'emparait une société non moins étrange, tout devait contrarier les règles invariablement suivies par l'antique civilisation. Par l'ordre de Macquarie, une route fut aussitôt entreprise sur les traces des derniers voyageurs, sous la surveillance et la direction de M. William Cox. L'émancipation fut promise aux déportés qui s'offrirent volontairement pour travailler sous ses ordres, et peu de mois suffirent à l'accomplissement de cet important ouvrage, sans perte d'un seul homme. L'été de 1813 avait vu la découverte d'un passage : dans les premiers mois de 1815, des voitures chargées pénétraient au-delà des Montagnes-Bleues, par une route sûre et parfaitement tracée dans une longueur de cent-un milles, dont cinquante au moins étaient bordés de rivières ou de ravines profondes. Plusieurs stations furent établies de distance en distance, avec des postes de vétérans; et le gouverneur, accompagné de lady Macquarie, voulut visiter aussitôt ces nouvelles possessions de l'empire britannique : dans sa suite on remarquait, auprès du docteur Redfern, du géographe Meehan et du peintre naturaliste Lewin, MM. Ewans et Oxley; l'un venait

d'étendre les découvertes; l'autre allait bientôt en reculer les limites. Cette expédition traversa sans fatigues les collines arides, les précipices continuels, les rochers à pic, les bois touffus et épineux, où les premiers découvreurs avaient trouvé d'impénétrables barrières. Macquarie donna en passant des noms à quelques points remarquables; un amphithéâtre, où la vue n'aperçoit point de bornes, reçut l'illustre nom de Pitt. Le 7 mai 1815, le gouverneur détermina, près de la rivière de Lachlan, sur un plateau assez élevé pour n'avoir point à craindre le fléau de l'inondation, l'emplacement où allait s'élever, non la première cabane, mais la première ville. Cette capitale naissante d'une province encore inhabitée reçut le nom de lord Bathurst, secrétaire-d'état des colonies; et le 19 mai, Macquarie était de retour à Sydney, satisfait de son exploration à travers de riches plaines, qui, vues de loin, semblaient déjà cultivées. On n'avait rencontré que quelques tribus inoffensives et errantes, dont le langage n'offrait aucun rapport avec celui des peuplades de l'autre côté des montagnes, et l'on n'avait découvert aucune rivière navigable. Un rapport officiel fit connaître à la colonie les pre-

miers résultats et l'importance de la découverte, tandis que des dépêches adressées à Londres réclamaient l'ordre de coloniser ces nouvelles provinces.



CHAPITRE XXV.

1816-1817-1818. — Terre de Van-Diemen. — Launceston. — Fondation de Georges-Town. — Geils. — Commerce d'exportation. — Bush-Rangers. — Loi martiale. — Têtes mises à prix par souscription. — Naturels de la terre de Van-Diemen. — Nouvelle-Galles. — Education publique. — Civilisation des indigènes. — Société biblique. — Ecoles du dimanche. — Salaire des *convicts*. — Fondation d'une banque. — Relations avec les îles Sandwich, Otahiti et la Nouvelle-Zélande. — Courses de chevaux. — Passage gratuit de femmes et d'enfants.

LA terre de Van-Diemen voyait aussi s'élever une cité nouvelle; déjà la ville de Launceston, qui comptait si peu de jours, était menacée d'une décadence prochaine, par la fondation de Georges-Town, sur un point plus favorablement situé. La seconde colonie des terres australes se signalait par des progrès plus rapides peut-être encore que ceux de la Nouvelle-Galles du sud. Une expérience de plusieurs années avait constaté tous les avantages du climat le plus convenable aux Européens, que l'on eût découvert jusqu'alors sur la surface du globe. Une température également

étrangère aux excès de la froidure et de la chaleur, exempte de ces variations subites trop communes à Sydney, semblait appeler surtout les Anglais à former des établissemens. Telle était la fertilité de cette terre que, dès 1816, les seuls domaines du colonel Geils produisirent plus de grains qu'il n'en fallait au gouvernement pendant une année entière pour la consommation des officiers, des soldats et des colons auxquels il distribuait des vivres. Le commerce d'exportation allait ouvrir à la colonie une nouvelle source de richesses; déjà des relations s'entamaient avec l'Île-de-France, qui commençait à tirer des bestiaux d'Hobart-Town. Des grains étaient expédiés pour le Brésil et le cap de Bonne-Espérance, tandis que l'amélioration extraordinaire des laines, inférieures cependant encore à celles de la Nouvelle-Galles, promettait des bénéfices non moins certains.

Mais toutes ces causes de prospérité disparaissent devant un horrible fléau, qui chaque année menaçait de plus en plus l'existence de la colonie. La terre de Van-Diémén était toujours infestée par les plus audacieux brigandages. Dans les premiers temps, Sydney avait versé sur ces plages inhabitées l'écume de sa

population: L'insuffisance de la force armée et des moyens de répression, la certitude de ne point se perdre dans des forêts sans bornes, et de trouver toujours sans travail des ressources assurées, de perfides intelligences, une longue impunité surtout avaient accru le nombre et la témérité des Bush-Rangers. Le meurtre, l'incendie, le pillage remplissent pour cette époque les annales de la colonie. Les plus riches planteurs se réfugiaient dans les villes; chaque jour les bruits les plus sinistres venaient redoubler la terreur publique.

Les brigands s'étaient divisés en petites bandes, conduites presque toutes par des déserteurs; l'une d'elles marchait sous les ordres d'un homme libre. Semblables à plus d'un titre aux bandits de la Corse, les Bush-Rangers faisaient une guerre à mort aux détachemens envoyés à leur poursuite. Partout on ne s'entretenait que de troupeaux enlevés, de femmes entraînées dans les montagnes, et des épouvantables mystères de la *Plaine des Meurtriers*. Michael Howe, Geary, Mac-Caig, Jones, Wats, le Français Brune, héros promis aux romanciers à venir, ne s'effaceront jamais de la mémoire des colons.

Tant d'excès devaient mettre un terme à l'impunité ; le lieutenant-gouverneur proclama la loi martiale, tous les planteurs se réunirent, à sa voix, aux détachemens du 46^{me} régiment, et, voulant payer à la fois de leurs fortunes et de leurs personnes, remplirent aussitôt une souscription pour mettre à prix les têtes des brigands les plus redoutés. Les Bush-Rangers, pour répondre à ces préparatifs, s'emparèrent, à Georges-Town, des chaloupes du gouvernement, et entraînent plusieurs ouvriers dans leur révolte. Mais un brandon de discorde avait été lancé parmi eux. La défiance, la désunion, des complots réciproques, des trahisons, et surtout le sort des combats, détruisirent en quelques mois ces bandes redoutées. Les uns acceptèrent une amnistie, les autres furent faits prisonniers et envoyés à Sydney, ou pendus avec des chaînes. Quelques-uns furent tués dans diverses rencontres, et la tranquillité publique parut se rétablir. Mais le germe des désordres n'avait pas été détruit. Plusieurs bandits amnistiés reprirent bientôt leurs habitudes licencieuses et vagabondes ; jamais, depuis ce temps, la terre de Van-Diemen ne s'est vue complètement à l'abri des attaques des Bush-Rangers,

quoique leur nombre ait été souvent réduit, et que les moyens de répression soient devenus plus efficaces.

Les peuplades indigènes, plus intelligentes et plus belliqueuses que celles de la Nouvelle-Hollande, se montraient chaque année moins hostiles pour les colons, et ne prirent alors aucune part aux déprédations des Bush-Rangers ; ces brigands les avaient même détachés d'eux, en entraînant quelques femmes dans leurs repaires. Les enfans nés de ces unions furent impitoyablement mis à mort par les naturels.

Le retour de l'ordre permettait enfin de s'occuper aussi à Hobart-Town de ces améliorations que Macquarie introduisait avec tant d'ardeur et de rapidité dans la métropole des terres australes. Chaque navire arrivant de Sydney dans le Derwent annonçait de nouveaux progrès et des institutions nouvelles à imiter.

La maison destinée à l'éducation des orphelins des deux sexes recevait à la fois un développement plus vaste et des réglemens meilleurs. Entièrement élevés aux frais de la colonie, aucun de ces malheureux enfans n'était livré à lui-même sans avoir reçu le bienfait de l'éducation primaire, et appris un

art mécanique. Une nouvelle école s'ouvrait à Paramatta, pour la civilisation des jeunes indigènes; et, dans un concours scolastique, l'on vit bientôt un prix décerné à un orphelin d'une tribu voisine des premiers établissements.

Une société biblique s'était formée dans la Nouvelle-Galles pour entretenir des correspondances avec les sociétés de la Grande-Bretagne, et répandre gratuitement ou à bas prix les saintes Ecritures parmi les colons. De nombreux volumes furent publiés à ses frais, et loin d'attendre des secours de la mère-patrie, elle se vit, dès les premiers temps, assez riche pour disposer, en faveur des sociétés mères, d'un excédant de recette, tandis que des écoles du dimanche, où des personnes de tout âge devaient lire la Bible en commun, s'ouvraient par souscription à Sydney et à Paramatta.

Jusqu'alors, aucune règle formelle n'avait présidé aux conventions entre les planteurs et les *convicts* soumis à leur direction. Macquarie fixa dix livres sterlings pour le salaire annuel d'un homme, et sept pour celui d'une femme, non compris les frais de nourriture et d'entretien. Cette mesure facilita les rapports des maîtres et des ouvriers, sans appor-

ter ordre cependant d'une manière complète aux transactions particulières.

L'accroissement du numéraire, introduit par le progrès des relations commerciales et les soins du gouverneur, ne répondait pas encore à tous les besoins de la colonie. Des plaintes se perpétuaient sur la trop grande facilité de mettre des billets en circulation, même pour les sommes les plus modiques (1), et le peu de solvabilité de la plupart des endosseurs amenait de continuelles contestations judiciaires. A plusieurs reprises, des tentatives avaient été faites par les divers gouverneurs pour remédier à ces abus. La création d'une banque au capital de vingt mille livres sterlings fit disparaître, comme par enchantement, les abus et les plaintes. La société, formée sous le nom de *Président et Compagnie de la Banque de la Nouvelle-Galles du Sud*, fut établie d'après les principes qui dirigent les banques écossaises, et administrée par un président et six directeurs élus annuellement par la majorité des actionnaires dans une assemblée générale. Chaque action devait être de cent livres sterlings. Une charte, scellée du grand

(1) On voyait en circulation jusqu'à des billets de six pences.

sceau de la colonie, garantit aux souscripteurs que dans aucun cas leur responsabilité ne pourrait s'étendre au-delà de leurs mises de fonds. Cette banque devait escompter les effets à courte échéance, et faire des avances sur hypothèques au taux de dix pour cent. En peu de jours, le fonds social s'élevait à 12,600 livres sterlings. La société mit aussitôt en circulation des billets de deux shellings et demi, cinq et dix shellings, une et cinq livres sterlings. Combien de cités florissantes de l'ancien monde ont attendu pendant des siècles entiers une semblable institution! Une société rivale ne tarda pas à s'établir sous le nom de *Banque Australienne*, et cette concurrence redoubla encore l'activité des transactions commerciales.

Déjà le port de Sydney s'ouvrait à des nations maritimes qui n'avaient pas encore pris rang parmi les puissances navales. La rade du port Jackson voyait construire dans les chantiers du gouvernement une goëlette destinée, par le prince Régent, au roi des îles Sandwich, et ces travaux avaient pour témoins des insulaires d'Otahiti et de la Nouvelle-Zélande, embarqués comme matelots auxiliaires sur des navires du commerce. Ces

hommes, sortis des deux races les plus opposées d'un monde nouveau, venaient à la fois demander des exemples de civilisation à un peuple de bannis, et retournaient dans leurs îles émerveillés du bon ordre et des arts d'une cité qu'on n'appelait alors en Europe que la ville du crime. Tandis que l'on déclamaient au parlement contre l'état précaire de la colonie et les vices du système de transportation, les habitans de Sydney, tranquilles sur leur avenir, introduisaient à cette extrémité du monde l'usage national des courses de chevaux avec toute la solennité de la vieille Angleterre.

Une amélioration bien plus réelle méritait alors au gouverneur la reconnaissance publique. Il venait d'obtenir du gouvernement le passage gratuit sur les navires frétés par l'État, des femmes et des enfans des *convicts* émancipés reconnus capables, par leur travail et leur conduite, de remplir dignement les devoirs de chefs de famille. C'était à la fois retenir dans la colonie beaucoup d'hommes laborieux que des causes trop légitimes rappeaient en Europe, et augmenter au grand avantage des mœurs la population libre et le nombre des femmes.

CHAPITRE XXVI.

1818-1819-1820. — Voyage d'Oxley au-delà des Montagnes-Bleues. — Reconnaissance des côtes nord et nord-ouest par Phillip Parker King. — Boongaree. — Tableau de l'Australie en 1818. — Etat sanitaire. — Progrès agricoles. — Multiplication des troupeaux. — Armateurs. — Caisse d'épargnes. — Banque. — Taxes régularisées. — Instruction publique. — Discussions en Angleterre sur les colonies pénales. — Romilly, Abercrombie, Wilberforce. — Dénonciations contre Macquarie. — Motion du député Bennet. — Envoi du commissaire Bigge. — Caractères de son enquête. — M. Forbes. — Redfern. — Emancipés. — Voyage de Macquarie à la terre de Van-Diëmen. — Hobart-Town. — Tableau de la colonie. — Fondation de quatre villes. — Port Macquarie. — Suite des voyages de King. — Bundell. — Semis et plantations sur les plages désertes. — Départ de Macquarie.

Au milieu des innombrables détails d'une administration aussi étendue, l'exploration du vaste territoire découvert au-delà des Montagnes-Bleues n'avait point été négligée. Déjà quelques colons allaient former des établissemens auprès de Bathurst, et, selon des ordres adressés par l'amirauté, une expédition conduite par l'inspecteur-général Oxley pénétrait dans l'intérieur des terres, avec des provi-

sions pour cinq mois. Dans le nombre des explorateurs on distinguait particulièrement le sous-ingénieur W. Ewans, qui tenait le premier rang après Oxley; Allan Cunningham, botaniste, envoyé à la Nouvelle-Galles par l'administration du jardin royal de Kew, pour recueillir des plantes et des semences; le minéralogiste William Parr, et Charles Fraser, botaniste de la colonie. Cette exploration avait pour but principal de déterminer le cours, ou au moins la direction du Lachlan, et de reconnaître s'il se jetait dans un lac ou dans la mer. Si le Lachlan était un fleuve, l'expédition devait constater le lieu précis de son embouchure et l'état du port qu'elle pouvait offrir. Un grand nombre d'observations sur la nature du sol, ses productions, les peuplades qui l'habitaient, les ressources promises aux établissemens futurs, devaient ajouter un grand intérêt aux résultats de cette mission, qui fut remplie avec autant de soin que de talent. Oxley reconnut le cours du Lachlan, et rencontra sur son chemin des rivières et des torrens, sans découvrir ce fleuve navigable jusqu'à une grande distance dans l'intérieur des terres, dont l'existence trop problématique était l'objet des vœux et de l'attente de la co-

lonie. Une proclamation du gouverneur annonça à tous ses administrés le succès de l'exploration d'Oxley. Cette course se combinait avec une expédition navale chargée de reconnaître, sur les côtes nord et nord-ouest, les embouchures des fleuves. Cette importante mission était confiée à un savant officier de la marine, le lieutenant Phillip Parker King, fils du troisième gouverneur de la Nouvelle-Galles, choisi par les lords commissaires de l'amirauté. Le gouvernement anglais attachait une grande importance à ce voyage de découvertes; lord Bathurst avait donné lui-même les instructions les plus détaillées; King était arrivé d'Europe avec tous les instrumens nécessaires, et le gouverneur avait reçu l'ordre de mettre à sa disposition des vivres, des matelots, et le navire qu'il jugerait le plus propre à son exploration.

King n'eut point à surmonter les obstacles que la plupart des découvreurs ont presque toujours éprouvés de la part des autorités coloniales. Macquarie l'aida loyalement de tous ses moyens. Deux navires seulement étaient alors mouillés dans la rade; l'un en mauvais état, l'autre tirant trop d'eau pour un semblable voyage. King hésitait entre deux

mauvais choix, lorsque le cutter *la Syrène* (*the Mermaid*), construit en bois de teak, arriva de l'Inde, Macquarie l'acheta deux mille livres sterlings, et le mit aussitôt à la disposition du savant navigateur. Des provisions furent embarquées pour neuf mois, de l'eau pour douze semaines, et le 22 décembre 1817 le cutter s'éloigna du port Jackson. Un savant botaniste accompagnait le lieutenant King; l'équipage se composait de deux pilotins, douze matelots et deux mousses. Le chef de la tribu de Broken-Bay, Boongaree, qui avait déjà navigué avec Flinders, voulut se joindre aussi à cette nouvelle expédition scientifique.

La liberté la plus complète avait été laissée à King pour les détails de son voyage. L'amirauté s'était bornée à des conseils dont mille circonstances pouvaient ne pas permettre l'observation; il devait seulement explorer les côtes mal connues de la Nouvelle-Galles, entre la baie d'Arnhem et le cap nord-ouest, et se livrer à un examen minutieux de tous les détroits, de toutes les baies, de toutes les embouchures de fleuves et de ruisseaux; soit en partant, soit au retour, il lui était recommandé de visiter avec soin toute la partie

de la côte qui sépare les caps Leeuwin et Gosselin, de la carte de M. de Freycinet, les navigateurs français ne l'ayant aperçue qu'à une grande distance. King choisit la route du détroit de Bass pour gagner le cap nord-ouest.

Cette première navigation dura sept mois ; toute la côte fut reconnue avec soin jusqu'à l'île de Puch. King visita ensuite une partie de la côte nord, se vit attaqué par les naturels à Knockers-Bay, et relâcha à Timor, d'où il revint à la côte nord-ouest pour explorer les îles Montebello et Barren ; il opéra enfin, par le détroit de Bass, son retour à Sydney, où la rédaction des cartes et les embarras de l'armement le retinrent jusqu'au 24 décembre 1818.

King ne pouvait contempler avec indifférence la prospérité si rapidement croissante d'une colonie à laquelle se rattachait déjà le nom de son père, et dont sa renommée allait aussi devenir inséparable. En neuf ans la population était doublée. L'Australie comptait environ trente-six mille (1) habitans de race

(1) Un recensement fait peu après, en 1821, présente le résultat suivant : émigrés volontaires et *convicts* émancipés, douze mille six cent huit hommes et trois mille quatre cent vingt-deux femmes ; *convicts* des deux sexes, treize mille huit cent quatorze ; enfans, sept mille deux

européenne, et quoique le nombre des femmes ne fût que dans la proportion d'un cinquième à celui des hommes, déjà l'on comptait dans cette population près de sept mille enfans. On ne connaissait encore sous ce climat salubre aucune maladie réellement endémique ; une seule année l'on vit des fièvres régner à la fois à la Nouvelle-Galles et dans toutes les îles de l'Océan Pacifique du sud ; mais cet exemple unique, dont les causes ne furent pas bien déterminées, n'était point de nature à inspirer des craintes sérieuses. Le climat de la Nouvelle-Galles favorisait singulièrement la multiplication des animaux domestiques. Les troupeaux de bêtes à laine (1) surtout, sous ce ciel étranger jusqu'alors aux épizooties, s'augmen-

cent vingt-quatre. Total, trente-sept mille soixante-huit.

(1) Cunningham rapporte que de 1813 à 1821 le nombre des moutons s'était élevé de six mille cinq cent quatorze à cent dix-neuf mille sept cent soixante-dix-sept ; mais il convient lui-même du peu d'authenticité des dénombremens. Il y a d'ailleurs dans ce calcul une erreur évidente de chiffres. Wentworth compte pour 1813 soixante-cinq mille cent vingt-une bêtes à laine, et ce calcul se trouve à peu près d'accord avec les notes inédites d'un voyageur français.

taient de la manière la plus étonnante. Le nombre des bêtes à cornes s'accroissait proportionnellement, et déjà l'agriculture et même le luxe employaient plus de quatre mille chevaux. Un étalon arabe et deux étalons anglais produisaient chacun un revenu annuel d'environ six cents livres sterlings. Les fleuves se débordaient quelquefois encore, mais, grâce à l'expérience, cet événement ne devenait plus un désastre public. Les champs que l'imprudence des premiers planteurs avait défrichés sur les rives de l'Hawkesbury et du Népean s'étaient changés en fécondes prairies, et les exploitations agricoles avaient été généralement reculées hors de l'atteinte des inondations.

La situation financière et commerciale de la colonie offrait un tableau satisfaisant. Les armateurs du port Jackson avaient alors trois navires sur la route de l'Angleterre et sept sur celle de la Chine et de l'Inde, sans compter le commerce étranger entretenu avec le cap de Bonne-Espérance, l'Île de France et Otahiti. Une caisse d'épargnes venait d'être ouverte à tous les dépôts au-dessus de deux shellings six deniers, qui commençaient à porter un intérêt de sept et demi pour cent,

dès que leur masse réunie formait un capital d'une livre sterling au moins. Cette institution de Macquarie, mal appréciée d'abord, ne tarda pas à se populariser. La banque offrait à ses actionnaires des dividendes de douze pour cent, et tel était déjà le crédit de cet établissement, que la fuite du caissier avec tous les fonds confiés à sa garde n'interrompit pas un seul jour la circulation des billets. Le système financier de la colonie, long-temps entravé par les inconvénients inséparables d'un état provisoire, reçut enfin, vers cette époque, une sanction légale. Un acte du parlement régularisa toutes les taxes imposées jusqu'alors par l'administration, les maintint jusqu'à nouvel ordre, et donna un bill d'indemnité aux gouverneurs qui s'étoient succédés et à tous leurs agens. La ferme des droits de marché pour Sydney rapportait déjà un revenu annuel de plus de six cents livres sterlings.

Les soins du gouverneur s'appliquaient surtout à la propagation de l'instruction primaire, la plus sûre garantie de l'avenir. Un huitième du revenu public était alors consacré à cet emploi de nécessité première, et encore cherchait-on à entrer dans une voie plus large. Macquarie fonda, en 1820, une

école de plus, honorée du nom du roi Georges, et destinée à recevoir cinq cents enfans. Ce système d'éducation publique était dispendieux sans doute, mais nullement à charge à la mère-patrie ; et la dépense ne pouvait balancer l'avantage de soustraire de bonne heure à l'influence de mauvais exemples bien trop à craindre une génération qui faisait tout l'espoir de la société.

Mais, tandis qu'à la Nouvelle-Galles du sud le système des colonies pénales était jugé sans appel en présence du succès, il était remis en question dans le parlement britannique. Dès l'année 1810, sir Samuel Romilly, appuyé de l'éloquence des Abercrombie et des Wilberforce, avait dénoncé à la chambre des communes les déplorable résultats et l'inefficacité de la transportation. Depuis cette motion, souvent reproduite dans les feuilles publiques par les partisans du système pénitentiaire, tant de griefs avaient été amoncelés contre les colonies pénales par les orateurs et les publicistes, qu'à peine trouvaient-elles, à de longs intervalles, dans le parlement et dans les journaux, quelques défenseurs timides. Mais toutes ces plaintes systématiques, fondées sur l'énormité des dépenses premiè-

res (1), les frais de transport, les abus commis par quelques armateurs, la démoralisation des condamnés et la révolte de 1808, n'étaient pas de nature à menacer l'existence de la colonie, lorsque des planteurs, oubliant la cause commune, vinrent donner un nouveau crédit à ces griefs rebattus. Le gouverneur Macquarie, malgré la circonspection de sa conduite, n'avait pu

(1) Le calcul suivant, dont nous ne garantissons pas la complète exactitude, mais qui nous paraît très-voisin de la vérité, et qui d'ailleurs n'a pas été contesté, est bien fait pour répondre à cette inculpation étrange.

Dépense totale de la colonie de 1788 à 1821, pour tous les frais de transport, d'entretien, de garde, etc. etc. sans aucune exception, 5,304,023 liv. sterl. 16 shillings 6 deniers ; tandis que, d'après l'évaluation la plus modérée, les trente-trois mille cent cinquante déportés qui avaient occasionné cette dépense, n'auraient pas coûté, dans les prisons de l'Angleterre, moins de 16,309,861 liv. sterlings : différence en faveur des colonies pénales, 11,008,838 liv. sterlings. Sans admettre ni contester ces calculs, M. Charles Lucas (pag. 333), convient de l'économie du système, et reconnaît que les charges sont devenues de plus en plus faibles.

Il faut faire entrer aussi en ligne de compte que le travail des condamnés retenus en Angleterre aurait été en concurrence avec celui des artisans, et que la colonie consomme annuellement pour plus de 400,000 liv. sterlings de produits des manufactures anglaises.

éviter de froisser quelquefois des intérêts et des amours-propres. Des officiers s'étaient vus contrariés par lui dans leurs prétentions à de vastes concessions. Long-temps le monopole du commerce d'importation était resté entre les mains de quelques tyrans de comptoir, qui faisaient la loi aux consommateurs et aux revendeurs. Macquarie avait apporté remède à cet abus, en fermant les yeux, malgré la sévérité des réglemens, sur l'introduction de diverses marchandises par les navires de transport, et l'on conçoit sans peine combien son indulgence avait paru coupable au patriotisme des trafiquans dont elle restreignait les énormes bénéfices. Le grief le plus hautement exprimé insistait surtout sur l'accroissement de la dépense dans les dernières années. Un rigoureux esprit de justice aurait sans doute tenu compte de l'augmentation du nombre des *convicts*, des lois restrictives qui entravaient le développement de la colonie, de l'énormité des droits imposés sur le commerce d'exportation, des privilèges peut-être abusifs de la Compagnie des Indes; il eût fallu aussi faire entrer dans la balance les dépenses réellement productives. On aime mieux ne considérer que le chiffre abstrait des comptes

rendus; car il existait un grief moins officiellement avoué, mais bien plus puissant: on reprochait surtout au gouverneur d'accueillir les familles des émancipés et celles des émigrés avec une égalité complète d'égards et de courtoisie; comme si l'institution même de la colonie ne lui avait pas fait de cette conduite un devoir impérieux. Il avait, il est vrai, poussé un peu loin l'application d'un principe juste en lui-même. Fermer sa maison à quiconque ne suivrait pas son exemple, était un acte d'impolitique intolérance dans un système de tolérance absolue; c'était ouvrir un prétexte à des cris à l'oppression et à la proscription. Pour ne négliger aucun sujet de plainte, on accusait aussi le gouverneur de multiplier les édifices publics, et, faute de pouvoir en contester l'utilité, on s'égayait sur le style gothique de leur construction.

Tous ces griefs furent reproduits dans des pétitions au bureau des colonies et à la chambre des communes, où le député Henri Grey Bennet, soutenu par M. Brougham, inculpa avec violence tous les actes de l'administration du gouverneur Macquarie. Non content de cette attaque, M. Bennet développa, dans un pamphlet adressé au vicomte Sidmouth, toutes

les accusations présentées dans sa motion parlementaire. Les feuilles publiques s'emparèrent aussitôt de cette discussion, et répandirent dans toute l'Europe les notions les plus inexactes sur l'état de la Nouvelle-Galles. C'est encore aujourd'hui dans les déclamations de cette époque que les adversaires du système des colonies pénales vont chercher leurs argumens les plus irrésistibles, sans considérer les améliorations postérieures, comme sans prendre connaissance des réponses des Australiens.

Le gouverneur Macquarie fut à peine défendu dans ces débats. Sans doute le ministère aurait pu présenter à la chambre des communes des documens décisifs sur l'état de la Nouvelle-Galles; mais, soit, comme on le crut généralement à Sydney, qu'il jugeât devoir, dans un intérêt politique, laisser suspendre quelque temps de trop rapides progrès, soit plutôt qu'il saisît cette occasion de détourner l'attention publique de quelque objet plus pressant, et de donner une satisfaction apparente à la chambre des communes, une enquête fut ordonnée presque sans opposition. Le choix du commissaire envoyé à la Nouvelle-Galles fut lui-même une con-

cession faite à l'opposition. Il est difficile de s'expliquer autrement comment on put désigner M. Bigge, parent de M. Bennet.

Ici l'on doit signaler encore un exemple frappant d'incertitude historique. Dix ans à peine se sont écoulés depuis cette enquête; toutes les pièces du procès sont sous nos yeux; nous avons pu consulter des témoins désintéressés, et cependant un grand nombre de faits restent douteux; tant un esprit d'irritation a présidé aux attaques et aux répliques! Mais il faut bien reconnaître que l'impartialité, devoir rigoureux d'un commissaire, manque absolument à l'enquête de M. Bigge. Choisi par l'influence de son parent pour réunir des preuves à l'appui d'une accusation, il a dépassé les espérances de ses commettans. Toujours avocat, jamais rapporteur, il insiste minutieusement sur les détails les plus frivoles, sur les aperçus les plus superficiels. Les partisans du gouverneur, et l'on doit compter parmi eux l'élite de la colonie, reprochent à M. Bigge la puérilité de ses interrogations, et son opiniâtreté à ne s'entourer que des hommes les plus frondeurs. Seuls il les admit dans sa confiance; seuls il leur ouvrit un libre accès auprès de sa personne: envoyé pour

calmer les passions, il les excita au plus haut degré. Sa présence multiplia les pamphlets et amena la dissolution de la société philosophique de l'Australie : sa mission officielle se renfermait dans toutes les questions d'utilité publique ; il l'oublia jusqu'à descendre aux tracasseries locales les moins dignes d'attention, et à des détails d'intérieur qu'un simple agent de police aurait dédaignés. Il ne craignit pas de faire plus d'une fois, de circonstances particulières à des individus, des charges contre des classes entières. Son enquête devint un véritable libelle diffamatoire : aussi sa conduite, contraire à l'esprit et même à la lettre de ses instructions, fut-elle sévèrement critiquée par M. Forbes à la chambre des communes.

Mais un grand triomphe fut obtenu par les rigoristes de l'Australie. Les émancipés voyaient avec joie au nombre des magistrats un ancien *convict*, M. Redfern, condamné à mort pour délit politique. De longs services rendus par cet habile chirurgien avaient déterminé une distinction qui satisfaisait une classe nombreuse, et consacrait à la fois le principe de l'oubli promis aux déportés. Les émancipés formaient alors la partie la plus

nombreuse et la plus opulente (1), sinon la plus éclairée de la colonie. Il était important de leur accorder quelques faveurs ; car bientôt ils allaient revendiquer des droits. Déjà ils comptaient avec leurs adversaires ; leur aristocratie métallique commençait à élever des prétentions qu'une injustice devait rendre plus exigeantes encore ; et le renvoi de M. Redfern réveilla des discordes intérieures qu'il était si nécessaire d'assoupir ; mais la colonie fut conservée : il est même

(1) Voici, d'après Wentworth, un parallèle des richesses de l'une et de l'autre classe pour 1820. Wentworth, au reste, n'apporte pas dans cette controverse toute l'impartialité désirable ; mais rien ne nous fait douter de l'exactitude de ses calculs.

	Émancipés.	Émigrés volontaires	Différence au profit des émancipés.
Nombre de colons.	7756.	1558.	5998.
Enfants.	5859.	878.	4981.
Acres de terre en culture.	29,628.	10,737.	18,271.
en pâtures.	212,235.	198,369.	13,866.
Maisons de ville.	1200.	300.	900.
Têtes de bétail.	42,988.	28,582.	14,406.
Moutons.	174,179.	87,391.	86,788.
Chevaux.	2415.	1553.	862.
Porcs.	18,563.	6304.	12,259.
Bâtiments de commerce. .	15.	8.	7.
	Livres sterlings,		
Capital engagé dans le commerc.	150,000.	100,000.	50,000.
Valeur totale des produits.	1,123,600.	526,136.	597,464.

permis de croire que nul n'avait sérieusement songé à la détruire.

Ces manœuvres et ces mesures avaient tellement changé la position du gouverneur envers ses administrés, que chacun comprit facilement qu'il ne pouvait tarder long-temps à porter lui-même à Londres des détails exacts sur l'état de la colonie. Cependant, avant de revoir l'Europe, il voulut, le premier de tous les gouverneurs, visiter les établissemens de la terre Van-Diémen, qui devaient tant à son administration.

Après une traversée de onze jours, le gouverneur vint débarquer dans l'un des mouillages les plus sûrs de tout le globe, et se vit reçu dans une ville qui comptait déjà deux mille sept cents habitans et quatre cent vingt et une maisons régulièrement construites, quelquefois même élégantes. Hobart-Town offrit à ses regards tous les édifices publics nécessaires à la capitale d'une île importante, un temple, un hôpital, un hôtel du gouvernement, des quais, des casernes et une prison; trois lignes de routes principales étaient tracées dans diverses directions. La population de l'île, presque doublée en deux années, s'élevait à plus de six mille ames, non compris

les employés civils et militaires; et tout concourait à attirer de nouveaux habitans sous ce climat si favorable aux Européens. C'était l'Angleterre avec un plus beau ciel, des hivers moins rigoureux, des printemps et des automnes moins humides; c'était la Nouvelle-Galles, avec une température un peu plus âpre dans la saison froide, mais sans sécheresses et sans inondations. Sur cette terre féconde, la multiplication des troupeaux était devenue presque innombrable, quoique le manque de chevaux se fit encore sentir sur quelques points, et que, pour les diverses espèces d'animaux domestiques, le choix des races premières laissât beaucoup à désirer. Déjà plus de dix mille acres d'un terrain aussi fertile que les bords de l'Hawkesbury avaient été défrichés. La terre de Van-Diémen ne produisait point, comme la Nouvelle-Galles, tous les fruits des contrées méridionales de l'Europe; mais sa température lui donnait encore d'immenses avantages sur le climat de l'Angleterre, tandis que son analogie plus marquée avec le sol natal attirait sur elle la préférence des émigrés. Telle était, dans les environs d'Hobart-Town, la clémence des hivers, que les pâturages n'étaient pas un seul

instant abandonnés, et que nul colon ne préparait des approvisionnements à ses troupeaux pour la saison la plus rigoureuse. Des marchés abondamment pourvus, l'écoulement d'une partie des récoltes dans la Nouvelle-Galles pour une valeur de plus de trente mille livres sterlings, de nombreux établissemens industriels pour toutes les nécessités de la vie⁽¹⁾, et la faculté accordée aux colons de concourir tous, en proportion de leurs propriétés, à la fourniture des magasins publics; toutes ces circonstances et une administration sage garantissaient la prospérité de la seconde colonie des terres australes. Quelques abus s'étaient introduits à Hobart-Town, comme à Sydney, par la circulation trop facile des billets à ordre; mais l'usage des échanges en nature avait pris plus de crédit à la terre de Van-Diémen, et il ne s'était même établi aucun agiotage sur le petit nombre de dollars répandus parmi les planteurs. Les billets de banque de la Nouvelle-Galles étaient généralement acceptés, et l'émission de quelques faux billets

(1) Hobart-Town possédait déjà des brasseries, des tanneries, des fabriques de draps communs, de chapeaux, de poterie, de chandelles et de savon.

allait entraîner des débats judiciaires. Quelques griefs avaient pour cause l'inégale répartition des *convicts*: on se plaignait aussi de l'excessive élévation du prix de la main-d'œuvre et de l'insuffisance de la législation. La nécessité d'aller chercher des juges à Sydney en matière criminelle portait trop souvent les colons à calculer que les frais de voyage et le temps perdu rendraient une justice douteuse plus préjudiciable encore que le délit dont on négligeait la répression. Le gouverneur examina mûrement ces plaintes, et Hobart-Town put espérer que son retour en Europe et ses rapports à l'amirauté amèneraient bientôt d'importantes améliorations dans le régime intérieur de la colonie.

Macquarie ne se borna point, dans son voyage, à l'examen des objets de détail. Il savait bien que, malgré les plaintes dont le parlement avait retenti, l'avenir des colonies pénales était assuré; et, non content de réunir des preuves pour la défense de son administration, si injustement attaquée, il traça au lieutenant-gouverneur des plans positifs pour une extension prochaine. La position de quatre villes nouvelles fut alors déterminée, et le gouverneur revint à la

Nouvelle-Galles pour préparer son départ.

La fondation d'un dépôt pénal pour les déportés reconnus incorrigibles fut l'un des derniers actes d'une administration pleine de sagesse. Le point de la côte où venait se jeter la rivière d'Hastings, à cent quarante milles au nord-est de New-Castle, fut choisi sur la recommandation d'Oxley, son découvreur, et exploré de nouveau par Oxley lui-même, et à deux reprises différentes par le lieutenant King. Cet établissement ne dut d'abord recevoir aucun colon libre; mais tout annonçait qu'il ne tarderait pas à acquérir de l'importance. Il reçut le nom de Port Macquarie. Jamais hommage n'avait été mieux mérité.

La suite des voyages de King appartient à cette époque. Commencés sous l'administration du gouverneur Macquarie, et d'après ses indications, favorisés par lui dans toute l'étendue de ses pouvoirs, ils se sont terminés trop peu de temps après son départ de Sydney, pour ne pas être entièrement compris dans l'histoire de son gouvernement.

Quelques découvertes signalèrent le second voyage, commencé par l'exploration de la côte Est. Parvenu au cap York, King traversa le détroit de Torrès par la route de

l'Investigator, et vint reprendre son exploration au cap Arnheim, à la pointe ouest du golfe de Carpentarie. Dans cette seconde partie du voyage, terminé par une relâche à Coupang, ses plus importantes découvertes furent celles de la rivière de Liverpool et du golfe de Cambridge.

Des réparations indispensables le retinrent cinq mois au port Jackson, qu'il quitta le 12 juin 1820, accompagné du chirurgien Hunter et du botaniste Cunningham. Leurs travaux ne commencèrent d'une manière sérieuse qu'à l'île Cassini. King explora soigneusement toute la côte dans ses moindres détails, jusqu'à la rivière du Prince-Régent, d'où il revint au port Jackson par le détroit de Bass, après une absence de vingt-cinq semaines; mais les plus grandes fatigues étaient réservées à son quatrième et dernier voyage, entrepris sur un nouveau navire, *le Bathurst*, monté par trente-deux marins, et un indigène nommé Bundell, qui se rendit beaucoup plus utile que Boongaree. *Le Bathurst* se dirigea d'abord vers le détroit de Torrès, et, après une longue exploration, vint relâcher à l'île de France. Six semaines de repos permirent à King d'aller visiter le port du Roi-Georges, et de com-

mencer à l'île Rottneest l'exploration de la côte ouest.

Les bornes naturelles d'un récit historique ne permettent pas de faire valoir dans tout son mérite l'immense exploration du lieutenant King. Des découvertes nombreuses, des erreurs rectifiées, un soigneux examen d'un grand nombre de points à peine indiqués par les précédens navigateurs, recommandent surtout ses savans voyages. La géographie doit consacrer à sa relation une analyse approfondie et une place glorieuse, tandis que l'histoire ne peut mentionner qu'en passant ses honorables travaux.

Sydney vit avec surprise qu'en imposant des noms aux principaux lieux de ses découvertes, King avait choisi pour une île importante celui du commissaire Bigge; mais cette impression peu favorable se dissipa bientôt, lorsqu'on apprit avec quel zèle plein d'humanité il avait confié à tous les points de débarquement les semences des végétaux utiles: ici des plantes potagères, là des arbres fruitiers; sur cette pointe dangereuse un cocotier, qui l'indiquera aux navigateurs en leur offrant ses tributs. La plupart de ces jardins devaient être détruits par les feux des natu-

rels; mais l'espoir d'un seul fruit destiné à un malheureux naufragé suffisait à une ame généreuse.

Dans son dernier voyage, King avait couru les plus grands dangers au milieu des îles de l'archipel *Buccaneer's* (des Flibustiers.) Le 25 avril 1822, il reparut au port Jackson, après trois cent quarante-quatre jours d'absence: un brig colonial, rencontré en mer, venait de lui apprendre sa promotion au grade de commodore. Depuis près de cinq mois le gouverneur Macquarie, regretté de tous les gens de bien, s'était embarqué pour l'Europe, remettant les rênes de l'administration au savant général Brisbane, et laissant un nom qui sera long-temps cité pour modèle à ses successeurs.

• CHAPITRE XXVII.

Motifs qui déterminent l'auteur à passer des formes de l'histoire à celles de la statistique. — Les gouverneurs Brisbane et Darling. — Population. — Perfectionnemens du système de la déportation. — Mode actuel de la transportation. — Déportés volontaires. — Emancipés. — Emigration. — Hommes libres nés dans l'Australie. — Petit nombre de femmes. — Indigènes. — Erreur de Buffon. — Variété de races.

PARVENUS à cette époque de l'histoire des colonies australes, nous devons adopter un nouveau mode pour signaler leurs progrès et leur situation actuelle. L'enfance des peuples, comme celle des hommes, offre un puissant attrait à l'observation; aussi avons-nous cru pouvoir rapporter d'abord, avec de longs développemens, des particularités minutieuses, que l'importance des résultats pouvait seule faire accueillir. A mesure que la nation grandissait, nous avons de moins en moins insisté sur des détails dont l'apparente frivolité pouvait commencer à devenir réelle. Maintenant

arrivées à l'âge d'homme, en contact de tous les jours avec la civilisation européenne, ces colonies ont à peine conservé une physiologie originale. La période de huit années que nous ayons à parcourir encore offre d'étonnans progrès, mais sans obstacles vaincus, mais sans évènements remarquables. Les âges de bonheur sont stériles pour l'histoire : ces huit années, qui garantissent pour un immense avenir l'existence d'Hobart-Town et de Sydney, occuperont peu de place dans leurs annales. Elles ont amené des améliorations précieuses, consolidé d'inépuisables ressources, mais naturellement, par la seule force des choses. Tant de nations nouvelles surgissent de nos jours sur des plages lointaines; la lutte de la civilisation contre la barbarie est si continuellement offerte à nos yeux sous tant de climats divers, et cette lutte entraîne à sa suite tant de désastres et de discordes aux bords où fut la Grèce comme aux bords où naît la Colombie, que des conquêtes pacifiques ne sauraient captiver l'attention générale. Sortie du néant sur un monde sans pareil, tandis que les autres peuples s'élèvent sur des débris, la jeune société dont nous traçons l'histoire a déjà vu s'effacer, dans la ra-

pidité de ses progrès, la bizarrerie de son origine. Plus heureuse, plus civilisée, possédant plus de gages de sécurité que ses sœurs d'Amérique, elle ne doit plus prétendre aux témoignages d'intérêt qu'attire la foiblesse; mais elle peut éblouir par des richesses inattendues. Il nous reste à en retracer le tableau.

Deux gouverneurs se sont succédés depuis le départ de Macquarie : le général Brisbane est aujourd'hui remplacé par le général Darling (1); et, quoique une administration militaire soit rarement favorable aux établissemens coloniaux, la Nouvelle-Galles a continué de prospérer sous leur commandement.

Il n'existe aucun dénombrement exact de la population de la colonie; on peut cependant l'évaluer à près de cinquante mille ames, dont les trois cinquièmes se composent de *convicts* (2) et d'émancipés, tandis que le reste

(1) Quelques journaux ont annoncé, en décembre 1830, le remplacement du général Darling par lord Glentworth.

(2) En 1826, il a été déporté, en exécution de jugemens rendus par la cour criminelle d'Old-Bailey, cent quatre-vingt-sept condamnés à mort ayant obtenu com-

se partage à peu près également en colons volontaires et en habitans libres nés dans l'Australie.

Le système de la transportation a reçu quelques perfectionnemens essentiels : on a reconnu que les déportés à vie se conduisaient généralement mieux que les condamnés à temps, et l'on a renoncé à déporter les criminels condamnés à une peine de moins de sept années (1); tous ceux dont la condamnation à mort a été commuée par le roi sont trans-

mutation; soixante-quatre condamnés à vie; quatre-vingt-quinze à quatorze ans; six cent quarante-trois à sept ans. Aujourd'hui le terme moyen de la déportation annuelle est de trois mille hommes, et six cents femmes pour la Nouvelle-Galles; douze cents hommes et cent femmes pour la terre de Van-Diémen.

Au moment où nous traçons cette note, six cents hommes environ, condamnés pour bris de machines dans les derniers troubles de divers comtés, s'embarquent, moitié pour Sydney, moitié pour Hobart-Town. La plupart sont aptes à des professions utiles : victimes d'un jour d'égarément et instruits par un malheur mérité, ils peuvent promettre à l'Australie de bons et laborieux habitans.

(1) Les déportés embarqués pour les colonies pénales se trouvent ainsi tous condamnés à sept ans, à quatorze ans ou à perpétuité.

portés dans les colonies pénales. Un acte de la première année du règne de Georges IV applique cette dernière disposition à tous les banqueroutiers frauduleux.

Les armateurs ne fournissent que le navire, le capitaine et les matelots; le gouvernement embarque, avec une garde militaire suffisante, un chirurgien chargé de la surveillance des *convicts*, et autorisé à leur infliger des châtimens modérés. Détenus jusqu'au jour de l'embarquement sur les *hulks*, vieux vaisseaux rasés, tels que ceux où furent renfermés tant de prisonniers français, les *convicts* conservent les fers aux pieds pendant la navigation tout entière, mais avec liberté de mouvement. Ils couchent quatre par quatre, et viennent par tiers respirer sur le pont: des précautions sévères sont prises pour empêcher d'ailleurs toute communication entre eux et l'équipage, surtout lorsque le navire est employé à la transportation des femmes: dans ce dernier cas, on ne met point de garde à bord des bâtimens. Les soins les plus complets (1) sont donnés à la santé des déportés; leur ration journalière est même

(1) Les frais de transport s'élèvent aujourd'hui par tête à 750 francs, argent de France.

plus forte que celle des soldats, et souvent, dans le voyage, plusieurs heures chaque jour sont consacrées à leur éducation. Quelquefois des lectures pieuses et morales leur sont faites, et l'on a vu des malheureux, partis d'Angleterre entièrement illettrés, arriver au port Jackson avec une instruction primaire suffisante au moins dans leur position. Le nombre des déportés écossais est resté peu considérable; mais les Irlandais forment près de la moitié de la population, et beaucoup ont été condamnés pour des associations contraires aux lois, et autres délits politiques qui n'entraînent aucune dégradation morale. D'année en année, de plus nombreux exemples viennent constater l'efficacité du système de colonisation pour la réforme morale des condamnés. Il s'est établi entre les maîtres et les serviteurs des rapports de plus en plus conformes à l'esprit des institutions; les maîtres, rassurés par un contact de tous les jours, ont su comprendre les avantages d'une adroite confiance; les serviteurs ont mieux compris à leur tour quel avenir leur était offert. Cependant, il faut bien le reconnaître, le sentiment de terreur qu'imprimait dans les premières années le système de déportation a

déjà perdu de sa force en Angleterre; mais n'est-ce pas le sort de toutes les lois pénales, même des plus rigoureuses? Quoique les beaux esprits de cours d'assises parlent avec légèreté de *la promenade sentimentale de Botany-Bay*; quoique l'on ait vu quelques hommes commettre par calcul le délit nécessaire pour obtenir une sentence qu'ils regardaient seulement comme un moyen d'émigrer sans frais; ces exemples ont été trop rares pour entraîner la condamnation d'un système pénal. On pourrait facilement user d'une démonstration semblable contre la législation française, quoiqu'elle soit loin d'offrir le même encouragement. Constatons seulement que la réputation de sévérité du dernier gouverneur, sir Ralph Darling, a presque entièrement mis ordre à cet abus. Long-temps on avait permis aux planteurs de choisir eux-mêmes les *convicts* livrés à leur surveillance: il en résultait que l'émancipation d'un seul donnait la liberté à toute une bande de malfaiteurs, et rendait complètement illusoire la peine des plus coupables. Aujourd'hui, les planteurs ne sont admis qu'à former leurs demandes, en désignant les conditions nécessaires, et l'autorité reste seule juge des diverses

convenances. Les femmes ne sont confiées qu'à des habitans respectables. Toutes celles qui ne trouvent point à se placer, ou qui sont rendues à l'autorité pour une mauvaise conduite nouvelle, restent réunies dans l'établissement de Paramatta, malgré les inconvéniens reconnus d'un rassemblement aussi nombreux.

L'accroissement de la population libre, par la combinaison de l'émigration volontaire, des naissances et des affranchissemens, a permis aux gouverneurs plus d'exigences pour la faveur de l'émancipation: une bonne conduite soutenue ou d'importans services peuvent seuls avancer le terme prescrit par la sentence; et trop de calculs ont été déjoués par cette simple observation des lois, pour que l'exemple des *déportés volontaires*, s'il est permis d'associer des termes aussi disparates, puisse désormais devenir bien contagieux. Le jour ne tardera sans doute pas à naître où les familles d'émancipés elles-mêmes, oubliant leur origine, feront entendre à leur tour à la mère-patrie les griefs de Franklin; mais long-temps l'espace ne manquera, sur le cinquième continent, à aucune variété de population; et les condamnés pourront, pendant bien des

générations, occuper l'avant-garde des défrichemens, presque sans contact avec les rigoristes de l'Australie.

Les émancipés forment aujourd'hui la classe la plus riche de la colonie et la partie la plus active de la population. La plupart des établissemens industriels sont dans leurs mains; les terres les plus fécondes leur appartiennent; ce sont, en général, des hommes intelligens, dont les dispositions naturelles ont été mal dirigées, ou que des passions ardentes ont entraînés à de grandes fautes. Soit que la sévérité de la justice leur ait dessillé les yeux, soit qu'une exacte appréciation des choses leur ait fait reconnaître plus de chances favorables dans les voies honnêtes que dans leurs premières habitudes, leur retour aux principes d'honneur est le plus souvent sincère. Il paraît même reconnu à Sydney que les relations commerciales sont généralement plus sûres encore avec les riches émancipés qu'avec les émigrés, et cette contradiction apparente entre des observations positives et les axiômes les plus vulgaires de la philosophie des livres s'explique d'une manière très-naturelle, par le sentiment d'un intérêt bien entendu. La probité des émancipés est pres-

que toujours en raison inverse de leur ancienne réputation; tant il leur importe, suspects comme ils doivent l'être, de ne pas laisser la plus légère prise à la malveillance de leurs rivaux. Ils veillent sur eux-mêmes et sur les apparences, avec d'autant plus de soin, que la moindre rechute doit les rejeter plus bas. Ce n'est peut-être pas le triomphe de la morale, c'est celui de l'intérêt personnel; mais le résultat est le même pour la société.

Jamais l'émigration n'a reçu tous les encouragemens nécessaires. Long-temps on a exigé, pour accorder le passage, la justification d'un capital de cinq cents livres sterlings. Etais-ce ainsi que l'on pouvait soulager l'Angleterre du pesant fardeau du paupérisme? D'année en année on a vu diminuer le nombre des passages gratuits, et aujourd'hui la voie des navires de commerce est, à peu d'exceptions près, la seule ouverte aux émigrés volontaires. Cependant une sorte de compensation leur est offerte par une latitude plus grande laissée au gouverneur pour l'étendue des concessions territoriales, et dans les dernières années, quelques familles recommandables ont émigré en nombre qui promet de

s'accroître (1). Il faut peut-être encore un demi-siècle pour familiariser complètement le peuple Anglais avec la pensée d'une aussi lointaine émigration. L'énormité des frais de passage, et, disons-le franchement, la nature même des promesses faites à l'expatriation, doivent long-temps détourner la plupart des caractères aventureux de tout projet d'établissement aux terres australes. Les premières relations des voyageurs avaient attiré sur le continent sans pareil un puissant intérêt de curiosité : aujourd'hui cet attrait s'est en partie effacé. Les troupeaux introduits, les végétaux acclimatés, les arts industriels naturalisés, les rapports de climat mieux constatés, ont, en quelque sorte, créé dans l'Australie une seconde Angleterre. Toutes ces circonstances décideraient des têtes calmes et réfléchies ; mais elles ne parlent point aux imaginations vives. Long-temps les émigrés anglais préféreront aux richesses réelles de l'Australie leurs spéculations moins certaines aux rives du Gange et dans l'Amérique espagnole : leurs voiles se tourneront avec plus d'espoir vers

(1) 1825, 485; 1826, 903; 1827, 715; 1828, 1056; 1829, 2016.

ces bords où ils vont chercher un lieu de séjour plutôt qu'une patrie. Le climat de l'Indoustan, de l'Amérique du Sud et des côtes d'Afrique, dévorera long-temps encore des milliers d'hommes qui auraient pu fonder des familles, et bientôt des peuples, sur une terre destinée sans doute, par la Providence, à la race européenne. L'Amérique du Nord, malgré une infériorité évidente, séduira long-temps aussi par la perspective d'une moins pénible traversée ; mais, pour être ralentis, les progrès de l'Australie ne sont pas moins assurés.

Plusieurs fois le ministère a formellement exprimé, à la chambre des communes, l'intention d'encourager, de tout son pouvoir, l'émigration des comtés méridionaux de l'Irlande dans les colonies de l'Australie, et quelques avantages ont été promis aux officiers en demi-solde qui voudraient former des établissements sur une terre avec laquelle, de tous les lieux qui attendent des habitans, le plateau du Mexique peut seul peut-être entrer en comparaison.

La classe des hommes libres nés dans l'Australie commence, après quarante années, à former un poids dans la balance sociale, et

bientôt, quoique des distinctions d'origine puissent maintenir dans son sein quelques divisions, elle dominera le reste de la colonie par la force numérique et la prépondérance financière. Déjà les jeunes hommes se plaignent des obstacles opposés à leurs demandes en concessions de terrains. Cependant, par une prévention excusable, ils préfèrent le commerce et la navigation à la culture des terres, habitués qu'ils sont à la considérer comme le dégradant attribut des *convicts*. D'une vigueur remarquable, et plus précoces que les hommes de la même race nés en Europe, ils touchent plus promptement aussi à l'âge mûr, et l'on a cru remarquer dans le développement de leurs membres quelques rapports avec les formes maigres et élancées des peuplades indigènes, comme dans la pâleur de leur teint, une singulière analogie avec les premiers-nés de la grande famille anglaise dans l'Amérique du Nord. Il faut un laps de temps plus long pour consacrer ces observations physiologiques; mais déjà assez d'années se sont écoulées pour permettre de juger avec confiance l'état moral de la jeune population. Tant de soins sont donnés à son éducation, tant d'avantages, et

surtout tant de distinctions, sont assurés à sa bonne conduite, qu'elle offre à l'ordre public les garanties les plus certaines. A peine a-t-on vu quelques blancs nés dans l'Australie comparaître devant les cours de justice, même pour les motifs les moins graves; mais, il faut bien le reconnaître, les mœurs des jeunes hommes sont plus pures que celles des jeunes filles, et pourrait-il en être autrement dans une colonie où la disproportion de nombre est aussi forte entre les deux sexes?

Il n'est pas besoin d'insister sur les graves conséquences de cette disproportion, et de rappeler combien des unions régulières contribuent à la prospérité des colonies; les faits parlent d'eux-mêmes. Il est temps de porter remède à un état de choses qui doit d'autant plus compromettre la morale publique, que, d'après une observation confirmée par l'expérience, la population européenne voit naître généralement plus de fils que de filles. Une société de bienfaisance de Londres a une seule fois envoyé à Sydney douze jeunes femmes repenties, qui n'ont pas tardé à y trouver des époux; mais les associations particulières ne pourront jamais agir avec assez de moyens: le gouvernement seul peut, par des envois

mieux calculés sur les besoins de la colonie, réparer un tort qui fut peut-être volontaire. Alors seulement, l'équilibre bien rétabli, on pourra, sans trop de dangers, maintenir ou remettre en vigueur la tolérance, qui, sous l'unique condition du serment, a long-temps livré aux colons les femmes condamnées qu'ils reconnaissaient pour épouses, filles, sœurs ou même cousines.

Peu d'alliances se sont formées entre la race des indigènes et les Européens; à peine rencontre-t-on, dans les peuplades les plus voisines de Sydney, quelques jeunes mulâtres; et leurs naissances, dues à des unions passagères, n'ont point contribué aux progrès de la civilisation. L'exemple et le contact d'une colonie aujourd'hui florissante n'ont pas introduit dans les mœurs des premiers habitans tous les changemens que l'on devait en espérer. Les soins donnés par plusieurs gouverneurs, et surtout par Macquarie, à l'éducation de leurs enfans, n'ont pas encore porté les fruits qu'il était naturel d'en attendre. On avait beaucoup compté sur les mariages qui seraient contractés entre les indigènes élevés aux frais du gouvernement; mais la nécessité de ne point donner aux jeunes filles des époux

de leur âge a forcé de faire un choix parmi les sauvages qui paraissaient les plus propres à vivre en société; et, malgré le don fait à chaque couple d'une cabane, d'un enclos défriché, d'instrumens aratoires et de quelques animaux domestiques, peu de résultats ont été obtenus; les femmes se sont même bien plus éloignées des mœurs sociales que leurs maris ne s'en sont rapprochés. Une nouvelle épreuve reste encore à tenter par l'union de jeunes époux élevés les uns et les autres dans les écoles publiques: pour la rendre plus décisive, on a eu soin de ne plus confier les seuls indigènes aux mêmes instituteurs, et leur admission dans les établissemens destinés aux orphelins de la colonie doit, sans aucun doute, produire d'heureux effets: des enfans du même âge influeront sur leur civilisation beaucoup plus, sans y songer, que les maîtres les plus habiles. La disposition des indigènes à apprendre sans aucune peine, à parler presque sans aucun accent la langue anglaise, avait fait espérer le développement de leur intelligence; mais c'est uniquement chez eux une faculté innée, dont la conséquence la plus probable doit être la prompte disparition de leurs divers dialectes du nombre des langues

vivantes, ou du moins leur confusion dans un bizarre patois emprunté surtout au style énergique des prisons et des navires de transport. Le petit nombre de ceux auxquels on confie quelquefois des armes à feu offre en général d'adroits tireurs. On a vu aussi deux naturels défricher à New-Castle, pour un missionnaire, dix acres de terrain, aussi bien que l'auraient pu faire les meilleurs ouvriers venus d'Europe ; mais ce n'est là qu'une exception trop rare, dont il ne faut point se hâter de faire une règle. En général, ils se rendent plus utiles comme pêcheurs, ou comme messagers entre les divers établissemens, que par les travaux dont le besoin se fait le plus vivement sentir. Les vieilles femmes briguent quelquefois des emplois domestiques, dont elles remplissent les devoirs avec zèle et intelligence.

Témoins des avantages de la vie sociale, les habitans de l'Australie n'en ont guères adopté que quelques vices, celui de l'ivrognerie surtout (1), et les habitudes de la mendi-

(1) Il faut mentionner ici comme modèle à suivre la mesure du gouvernement des États-Unis d'Amérique, qui a sévèrement exclu les armes à feu et les liqueurs

cité. Indifférens aux procédés de nos arts industriels, ils jouissent quelquefois de leurs résultats, mais sans jamais tenter de les introduire dans leurs peuplades. On remarque seulement plus de confiance dans leurs relations avec les planteurs et une humanité presque constante envers les hommes égarés dans les bois. Le général Darling a su tirer parti de leurs facultés naturelles, en les employant à la recherche des déserteurs, dont ils suivent les traces avec cette perspicacité des sauvages, qui découvre des indices certains où l'œil d'un Européen ne saurait rien distinguer.

Il paraît que, par un hasard malheureux, les peuplades les plus voisines de Sydney, s'il faut en croire les récits trop souvent exagérés des voyageurs, se sont trouvées jusqu'à ce jour les moins propres à la civilisation. Ici l'on a rencontré des tribus plus adroites à la pêche et plus exercées à la navigation ; là, des huttes plus commodes, de véritables villages, et des habitans plus guerriers. Il est même proba-

spiritueuses du commerce d'échange établi sur les frontières occidentales de l'Union. Les Anglais du Canada, au lieu d'un exemple à imiter, n'y ont vu qu'un motif de préférence pour de honteuses spéculations.

ble, d'après les différences essentielles remarquées entre les peuplades du continent et celles de la terre de Van-Diémen, qu'il existe au moins deux races distinctes (1) dans l'Australie. Cependant, quelque peu avancée que soit l'exploration générale, il est déjà permis

(1) Quelques voyageurs ont cru reconnaître dans les habitans de l'Australie une race croisée issue des Malais et des habitans de la Nouvelle-Guinée. Voici, à cet égard, l'opinion de notre savant ami M. Lesson : « Les îles Moluques et le continent de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie, avant leur rupture, ont été peuplées par des hommes noirs à cheveux lissés, à teint couleur de suie, bien différens des véritables nègres. En 1300 environ, les Malais s'emparèrent des côtes des Moluques, et releguèrent dans l'intérieur des îles les hommes qui étaient leurs véritables et primitifs habitans : ces Malais s'avancèrent et s'arrêtèrent à la Nouvelle-Guinée. Or les peuples de l'Australie sont les races primitives de cette partie du monde, et se distinguent par le cachet de leur abrutissement, et des peuplades de l'Océanie, et des métis Malais qui bordent les côtes de la Nouvelle-Guinée, et des vrais nègres Malgaches, qui se sont emparés, avec les Malais, des côtes de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Guinée et de la terre de Diémen. Les habitans de la Nouvelle-Galles du sud sont donc, *pour moi*, des Australiens purs et distincts, très-tranchés par leurs caractères de races, leurs habitudes, leurs préjugés, leur langue, leurs arts. »

d'affirmer que le génie de Buffon est tombé dans une erreur aujourd'hui démontrée, en prédisant que dans l'intérieur des terres australes on trouverait des hommes réunis en sociétés, dans les hautes régions d'où les grands fleuves tirent leur source. Cette opinion se fondait sur la découverte de l'Amérique, où les nations policées occupaient exclusivement les plateaux élevés; mais, malgré l'autorité d'un grand homme, une telle analogie n'existe pas, et le *continent sans pareil* n'a point cessé de mériter son nom.

Ce que Buffon n'a pu prévoir, c'est l'étonnante variété des races humaines réunies en si peu d'années sur un point du globe où naguères de pauvres sauvages erraient seuls à l'aventure, misérables et affamés. Non-seulement l'Irlande, l'Angleterre et même l'Écosse ont envoyé leurs fils dans ce paradis du Sud, si digne, suivant un voyageur enthousiaste, d'être habité par de pures intelligences; mais des Français et des Espagnols, des Italiens et des Allemands, entraînés dans ces belles contrées par des malheurs ou par un esprit aventureux, s'y sont fixés pour toujours; l'Amérique du Nord comme l'Amérique du Sud a ses représentans à ce rendez-

vous général des nations, où les premiers habitans de la Nouvelle-Galles assistent, dans leur ignorance et dans leur nudité, au spectacle de la civilisation. Des Chinois ont formé des alliances avec des Européennes : Sydney voit dans son enceinte nouvelle des habitans des divers archipels de la mer du Sud, dans toute la naïveté de leurs mœurs, dans toute la variété de leurs costumes : des enfans de la voluptueuse Otahiti ; de noirs Africains, jadis esclaves dans les Antilles ; de nouveaux Zélandais, souriant encore à leurs souvenirs d'anthropophages ; des pirates grecs condamnés par les tribunaux de Malte, complètent la singularité de ce tableau vivant.



CHAPITRE XXVIII.

Divisions territoriales. — Nomenclature vicieuse. — Villes. — Esprit d'associations. — Sociétés savantes. — Littérature nationale. — Bibliothèques. — Journaux. — Fêtes, théâtres, courses de chevaux, chasse. — Rivalités. — Éducation.

LE territoire de la Nouvelle-Galles se divise déjà en dix provinces ou comtés, sous les noms de Cumberland, Camden, Argyle, Westmoreland, Northumberland, Roxburgh, Londonderry, Durham, Ayr et Cambridge. Les limites de ces provinces s'étendent bien au-delà des bornes assignées à la première occupation. Le Port-Macquarie, colonie essentiellement séparée, fait partie du comté d'Ayr, et les immenses découvertes d'Oxley, bien plus éloignées encore, sont comprises elles-mêmes dans ces divisions.

Il eût été facile et convenable d'assigner à ces provinces nouvelles des noms originaux, ou du moins de ne pas se permettre les répétitions avec autant de prodigalité. La nomenclature est la partie faible de la géographie

moderne, et l'abus des noms empruntés aux personnages, aux provinces et aux cités de la mère-patrie a été poussé plus loin encore, toute proportion gardée, par les Anglais que par les autres peuples. La science d'un Malte-Brun, d'un Rennel ou d'un Balbi, s'égarerait elle-même à travers ce dédale de plaines, de pics, de rivières du Roi Georges; de golfes, d'anses, de vallées de la Reine Charlotte; de villes et de monts Pitt; de baies et d'îles de Norfolk. Les bizarreries les plus ridicules et l'érudition la plus déplacée se présentent à côté de ces répétitions, reproduites sur tous les points du globe où l'Angleterre a promené son envahissante domination. Le voyageur peut rencontrer, grâce à elle, le Styx dans la Transylvanie, le village de Crécy dans le comté de Cornouailles et le Nil au pied du Ben-Lomond. Il est temps de mettre un terme à ces abus choquans, constatés seulement par un petit nombre de relations. On peut encore, en conservant plusieurs dénominations déjà trop généralement connues, former une nomenclature nouvelle; l'Angleterre doit saisir cette occasion de rendre à tous ses grands hommes un hommage concentré jusqu'ici sur quelques têtes politiques, et l'idiome des sau-

vages complètera facilement, avec les noms des plus illustres découvreurs nationaux et étrangers, le vocabulaire où devront puiser les nouveaux nomenclateurs. Les noms indigènes de Paramatta, de Murrumbidgee, de Walandilly et de Waragumba, déjà portés sur toutes les cartes, valent mieux que tous les emprunts faits à la statistique et à l'histoire des trois Royaumes-Unis. Que la science se hâte d'opérer les rectifications nécessaires; bientôt la civilisation toujours croissante aura donné droit de bourgeoisie à des noms improprement imposés.

Une capitale où près de neuf mille habitans occupent déjà quinze cents maisons, presque toutes construites en pierres de taille; plusieurs villes dont les progrès sont moins rapides; Paramatta, qui compte huit mille habitans, Windsor, New-Castle, Bathurst; et d'autres cités naissantes (1), telles que Liverpool, Campbell-Town, Wilberforce (2), Pitt,

(1) *Embryo city*, ville Embryon; terme de Wentworth en parlant de Liverpool.

(2) Il y a quelque chose de bizarre dans cet hommage rendu au nom de l'un des orateurs du parlement britannique les plus opposés au système des colonies pénales.

Castlereagh et Richmond, dont les limites s'étendent chaque jour, renferment une population heureuse. L'aisance a pénétré dans toutes les classes, et la colonie n'est, sous aucun rapport, étrangère au luxe des nations les plus favorisées de l'ancien monde.

L'égalité absolue devant la loi et une sage tolérance doivent concourir à attirer dans la Nouvelle-Galles de nombreux habitans. Déjà Sydney, qui dépend de l'autorité religieuse de l'évêque de Calcutta, renferme, sous une égale protection, deux paroisses anglicanes, une église presbytérienne et deux chapelles catholique et méthodiste; Hobart-Town offre à peu près le même spectacle. Il existe bien quelque désunion entre les ministres des divers cultes, et surtout entre les divers ministres d'un même culte; mais la tolérance règne dans la cité, et il est permis d'espérer que l'ancien monde n'aura point légué à l'Australie le fléau des discordes religieuses.

De nombreuses associations de bienfaisance ont institué et doté des établissemens d'utilité publique. On doit distinguer surtout une maison de refuge, une école de jeunes servantes et un dispensaire qui fournit gratuitement des consultations et des médicamens. Des so-

ciétés savantes, fondées à Sydney, à Hobart-Town et à Bathurst, veillent à la conservation de la vaccine, deux fois perdue depuis la fondation de la colonie, perfectionnent la culture des champs et des jardins, entretiennent des relations avec les savans et les établissemens publics de l'Europe, et discutent, avec un peu trop de chaleur peut-être, la question de prééminence entre la Nouvelle-Galles et la terre de Van-Diémen. Déjà des publications et des projets utiles recommandent ces académies naissantes, et l'Australie commence à pouvoir offrir au monde sa littérature indigène. Au nombre de ses historiens elle compte un de ses fils, W. C. Wentworth, auteur de la Statistique des établissemens anglais de la Nouvelle-Galles et de la terre de Van-Diémen, ouvrage consacré en Angleterre par trois éditions. Les presses coloniales ont produit deux traités fort répandus sur la culture de la vigne et l'éducation des troupeaux; miss Woolstoncraft a publié les *Droits de la femme*; le révérend M. Threlkweld, une traduction de

(1) Des journaux du commencement de janvier 1834, par une erreur évidente, élèvent cette population à trente-six mille huit cents habitans.

l'Évangile selon saint Luc, dans la langue des indigènes, premier et peut-être unique monument d'un idiome qui ne saurait long-temps tarder à disparaître. D'autres écrits sont annoncés à la curiosité publique, et l'on discute dans les salons le mérite des poésies nationales du jeune Tompson et du vénérable Michael Robinson.

Bientôt chaque ville possédera sa bibliothèque, formée par souscription; et déjà la Nouvelle-Galles voit paraître cinq journaux, dont le plus ancien existe depuis plus d'un quart de siècle, tandis que, il y a cinquante ans, l'Écosse toute entière n'en publiait pas un seul : le journal officiel, la *Gazette de Sydney*, l'*Australasian Magazine* de MM. Wentworth et Wardell, le *Monitor* et le *Glaneur* du docteur Halloran, sont distribués à de nombreux lecteurs, et forment, surtout par le nombre des annonces, de lucratives propriétés. La terre de Van-Diémen possédait deux journaux, il y a déjà plusieurs années. Si le gouvernement anglais paraît trop souvent justifier le reproche de vouloir restreindre les progrès de ses colonies australes, il faut reconnaître qu'il n'a point adopté cette politique étroite de l'Espagne, qui prohibait

avec tant d'activité l'introduction de la littérature et des arts de l'Europe dans ses vastes domaines du Nouveau-Monde.

Toutes les fêtes, tous les goûts de la vieille Angleterre se sont naturalisés dans l'Australie. Les bals par souscription, les routs et les soirées d'enfans réunissent l'élite de la colonie; une salle de spectacle s'est élevée comme par enchantement, et, s'il faut en croire le voyageur Cunningham, depuis long-temps le besoin de cet édifice se faisait vivement sentir. Des promenades publiques sont plantées avec goût, des courses de chevaux attirent des foules de parieurs, et des sociétés de chasseurs ont leurs réglemens et leurs uniformes: chacun d'eux doit entretenir un nombre déterminé de chiens; mais déjà le kangouroo, l'ému et le chien sauvage ne suffisent plus à ces fils de l'Angleterre : l'Anglais veut retrouver sa patrie sur tous les points du globe, et des souscriptions ont été ouvertes pour acclimater le daim et le lièvre, le faisan et la perdrix.

Heureuse cette société, si, se renfermant dans le cercle que lui trace la Providence, elle jouissait en paix de tous ses dons! Mais des prétentions puérides, envenimées par la

presse périodique, l'agitent et la désunissent. Les émigrés volontaires veulent former exclusivement l'aristocratie coloniale; tandis que les riches émancipés les regardent comme des usurpateurs de leurs droits, et, tout en prêchant l'oubli du passé, ne se montrent pas moins exclusifs que leurs rivaux. Des catégories arbitrairement déterminées, des dénominations injurieuses, un esprit d'inquisition porté au plus grand excès, divisent des hommes que la communauté d'intérêts devrait unir. De là sont venues toutes les plaintes qui ont amené l'enquête du commissaire Bigge; de là sortiront tous les obstacles qui ralentiront, dans l'Australie, le progrès des institutions civiles : les coteries sont plus aveugles peut-être que les partis.

Un jour sans doute l'éducation, si généreusement répandue jusque dans les moindres hameaux, dissipera en partie ces funestes effets. Sur aucun point du globe de semblables soins ne sont donnés à l'instruction primaire. Le gouverneur Macquarie avait alloué aux écoles publiques la huitième partie du revenu colonial. Cette proportion a dû changer d'après l'accroissement des ressources, plus rapide que celui des besoins; mais aujourd'hui

encore des droits spéciaux sont affectés aux besoins de l'instruction : dans chaque village naissant, un édifice et un terrain défriché sont destinés à un instituteur soldé par l'Etat, et qui ne doit recevoir de rétribution scolaire que suivant les facultés des parens de ses élèves. Dans la plupart des districts, des écoles du dimanche sont offertes à tous les âges; un établissement semblable a été séparément ouvert pour les jeunes *convicts*; et à tous ces moyens d'instruction noblement prodigués par le gouvernement, viennent encore se joindre les souscriptions volontaires, et les efforts actifs des missionnaires de la société Wesleyenne.

L'autorité a sagement senti que, si l'instruction primaire est une dette de la société envers tous ses membres, l'éducation libérale, qui crée tant d'existences hostiles et inutiles, n'a droit qu'à des encouragemens et à une juste liberté. Plusieurs établissemens particuliers, dirigés presque tous par des membres du clergé, sont ouverts sur divers points à la jeunesse opulente, et formés, en général, sur le modèle des collèges écossais. Les maisons consacrées à l'éducation des jeunes demoiselles passent pour moins bien tenues. Les arts d'a-

grément ne sont point négligés; l'escrime et la musique sont enseignées par des maîtres habiles, et les talens de M. Giraud, professeur de danse Français, sont célèbres dans toute la colonie.



CHAPITRE XXIX.

Police de surveillance. — Rareté des vols. — Constables. — Évasions. — Police noire. — Piraterie. — Forces militaires. — État judiciaire. — Système pénal. — Conseil législatif. — Assemblée coloniale. — Réformateurs. — Travaux publics. — Postes. — Voitures publiques.

CE n'est point dans une colonie pénale que l'utilité d'une police de surveillance peut être révoquée en doute; mais, c'est un fait bien digne de remarque, son institution à Sydney eut, sinon pour cause absolue, au moins pour motif stimulant, la demande expresse des premiers *convicts*. Si jamais l'abus d'une extrême civilisation entraîne les habitans de l'Australie à reproduire à leur tour les déclamations rebattues dont retentissent aujourd'hui la France et l'Angleterre, l'autorité de leurs aïeux pourra leur être opposée sans réplique facile.

La police est généralement bien faite à Sydney. Le vol à main armée est presque sans exemple, et la justice n'a le plus souvent à

connaître que de délits d'un caractère peu grave. Il est très-rare que les planteurs soient volés par les *convicts* attachés à leur service, et sur la conduite desquels ils doivent présenter annuellement un rapport. Certains d'être les premiers soupçonnés, et de ne point trouver d'indulgence chez leurs juges, ces hommes veillent continuellement sur eux-mêmes, et ne cèdent guère qu'à la tentation des liqueurs spiritueuses.

Depuis quelques années on a pu diminuer le nombre des constables. Ce sont surtout les projets d'évasion des *convicts* qui réclament la surveillance de la police; les Irlandais n'ont pas encore complètement reconnu l'impossibilité de se rendre par terre à la Chine ou à Timor. Quelques-uns même espèrent toujours arriver aux montagnes du Connaught, en suivant les Montagnes-Bleues; mais l'organisation faite par le général Darling d'une *police noire*, composée d'indigènes, vêtus et nourris aux frais de l'Etat, diminue chaque jour les tentatives de ces malheureux. En vain des déserteurs ou des criminels fugitifs épuisent toutes les ressources de la ruse pour mettre en défaut l'instinct des Australiens; en vain ils mêlent leurs traces, embrasent

les grandes herbes et traversent les rivières à la nage : toujours l'adresse de la civilisation est vaincue par la sagacité de l'état de nature; toujours des indices imperceptibles à l'œil d'un Européen trahissent le passage des fugitifs, et la *police noire* les ramène morts ou vifs à Sydney; les *convicts* repris sont envoyés à des compagnies de discipline très-sévèrement commandées. Mais ce sont bien plus encore les tentatives d'évasions par mer qui appellent la sollicitude de l'autorité. Jamais on n'aurait dû déporter de matelots à la Nouvelle-Galles, et trop long-temps on a permis aux baleiniers de compléter leurs équipages par des *convicts*. C'était former des pirates; plus d'une fois des navires et des chaloupes ont été enlevés par surprise dans la rade même du port Jackson; plusieurs ont été repris, la plupart ont dû périr; quelquefois un succès entier a couronné l'audace de ces nouveaux flibustiers. Le plus souvent ils côtoient les rivages du continent, jusqu'au point le plus rapproché des colonies hollandaises, et chaque nuit leurs embarcations sont tirées à terre : de plus difficiles entreprises ont complètement réussi. Un établissement a été formé par des *convicts* dans l'Amérique du Sud, un autre aux îles Sand-

wich. Mais les évasions isolées sont bien plus fréquentes, et peu de navires s'éloignent de la Nouvelle-Galles sans enlever quelque déporté. Les baleiniers et les bâtimens du commerce étranger acquièrent ainsi des matelots presque sans augmentation de frais ; souvent aussi la connivence de l'équipage et le consentement tacite du capitaine autorisent des tentatives désavouées en cas de découvertes. Mais, quelle que soit la surveillance du gouvernement, et même la bonne foi des marins, on voit encore des *convicts* arriver au cap de Bonne-Espérance, et jusqu'en Europe, cachés à fond de calle, et vivant aux dépens des provisions du navire, à l'insu de tout l'équipage.

L'insuffisance des forces militaires a toujours laissé la colonie à la merci des *convicts*, et l'on ne saurait comprendre comment il ne s'est point élevé dans leurs rangs un chef audacieux. Aujourd'hui même, que la garnison se trouve doublée, et que l'accroissement de la population libre permettrait, en cas de soulèvement, de réunir une garde nationale nombreuse, toute inquiétude d'un coup de main hardi n'est pas encore entièrement dissipée. Aucune fortification imposante ne tient

en bride les auteurs de révoltes ; trois batteries seulement défendent la rade du port Jackson, et la colonie a en vain demandé deux petits sloops pour croiser sur les côtes, et empêcher l'enlèvement des chaloupes et des navires légers. Les forces militaires de la Grande-Bretagne dans l'Australie se composent maintenant des trente-neuvième et soixante-troisième régimens d'infanterie et de la compagnie royale de la Nouvelle-Galles du Sud.

L'état judiciaire de la colonie, objet de longues attaques et de vives récriminations, a reçu dans les dernières années de nombreux perfectionnemens. A bien peu d'exceptions près, les lois de l'Angleterre sont en vigueur dans l'Australie. Des tribunaux de simple police, des tribunaux civils et l'institution du jury permettent une prompte justice ; mais, pour remédier aux dangers que, dans la situation actuelle de la société, pourrait entraîner le jury, sa compétence n'est jamais admise que du consentement des deux parties : si l'une d'elles le refuse, la cause est portée devant un juge et deux assessseurs. Les magistrats de la colonie ont les mêmes attributions que ceux de l'Angleterre à l'égard des hommes.

libres, et des attributions plus étendues envers l'autre classe. L'ivrognerie, la désobéissance, la paresse sont classées au nombre des délits, comme la désertion, le recel, l'insulte, l'insubordination ; tous les désordres enfin peuvent être atteints, sous quelques noms qu'ils se cachent. Toute condamnation doit être portée à la connaissance du gouverneur, qui doit en adresser un rapport à Londres dans le délai de six mois. Sur la plainte d'un colon, les juges de paix sont compétents pour condamner les *convicts* à dix jours au plus de *tread-mill* (moulin à marcher), à cinquante coups de fouet, sept jours de réclusion solitaire au pain et à l'eau, ou trois mois de travaux publics. Suivant la gravité des circonstances, le *convict* relaps peut être condamné, soit à trois ans de plus de sa première peine, soit à un envoi limité dans un établissement pénal, soit même aux travaux perpétuels dans les mines de charbon : cette dernière condamnation est extrêmement redoutée. La peine de la réclusion est quelquefois prononcée, mais seulement contre des femmes ; on les réunit alors à Paramatta, dans une maison où d'autres femmes, qui n'ont pas trouvé d'emploi en débarquant, sont occupées

avec elles à la confection de draps grossiers.

Aux cours suprêmes de la Nouvelle-Galles et de la terre de Van-Diémen appartient la répression de la piraterie et de tous les délits commis sur mer ou à la Nouvelle-Zélande, et en tout autre lieu des Océans indien et pacifique.

Depuis l'année 1824, les colonies australes ont cessé d'être administrées sous le régime du bon plaisir. De nombreuses plaintes, motivées plutôt sur la crainte de l'avenir que sur les abus du présent, avaient été adressées au cabinet de Saint-James, et vingt-quatre colons, dont la fortune s'élevait ensemble à un capital de neuf cent cinquante mille livres sterlings, s'étaient réunis pour demander l'institution d'une assemblée coloniale ; mais le gouvernement jugea que l'Australie n'était pas mûre encore pour un semblable système, et créa seulement pour quatre ans un conseil législatif. Ce conseil dut être composé de cinq membres au moins, de sept au plus, à la nomination du roi ; et le gouverneur reçut le pouvoir de les remplacer, sauf approbation de la couronne, dans le cas des décès, de démission, d'absence ou d'incapacité notoire. Toutes les mesures de bon ordre et de sûreté

devaient être soumises à ce conseil ; mais au gouverneur seul appartenait l'initiative.

Ce système a subi, en 1820, un changement remarquable. Aujourd'hui, le conseil législatif, ou, s'il faut en croire quelques feuilles publiques, l'assemblée coloniale se compose de quinze membres, le gouverneur, le premier juge, l'archidiacre, le secrétaire colonial, l'avocat-général, le collecteur des douanes, l'auditeur-général des comptes, un officier supérieur, six habitans notables et un capitaine de marine. Cette organisation nouvelle a peut-être fait taire une partie des plaintes qui avaient accueilli l'évidente amélioration introduite en 1824. A cette époque, Sydney renfermait déjà de nombreux frondeurs des actes du gouvernement. Dans son enceinte fermentaient quelques-unes de ces têtes ardentes qui, tout entières à la générosité et à la fougue de leurs inspirations, ne sauraient attendre la marche des siècles, et ne tiennent aucun compte des progrès obtenus, tant qu'il reste quelques progrès à obtenir. Trente-cinq années à peine séparaient l'époque où un désert avait reçu ses premiers habitans européens, de celle où leurs fils agitaient les questions sociales les plus compliquées ; et déjà,

au milieu de tous les miracles d'une civilisation improvisée, les jeunes publicistes de cette nation à peine connue de l'ancien monde, pour la plupart, comme chez tous les peuples, avocats sans causes et médecins sans malades, se plaignaient amèrement du vice des institutions et de la lenteur du mouvement progressif. On les voyait accuser avec chaleur l'arbitraire de l'autorité, les entraves opposées au commerce d'exportation, la surveillance intérieure des distilleries et les obstacles apportés par la compagnie des Indes à l'écoulement des produits coloniaux dans les contrées de l'Orient. Les uns demandaient une réforme judiciaire, ou la réduction des dépenses ; les autres, des franchises électorales et la liberté illimitée de la presse ; quelques-uns calculaient l'époque probable où l'Australie s'affranchirait, comme les États-Unis de l'Amérique ; et, de leur côté, les colons de Van-Diëmen exhalaient de semblables griefs contre la métropole des colonies australes, en se livrant à de semblables espérances.

Au milieu de cette agitation des esprits, qui n'est sans doute pas encore entièrement calmée, des travaux d'utilité publique se poursuivent presque inaperçus, quoiqu'un grand

nombre d'entreprises aient été abandonnées par une sévère et peut-être impolitique économie. Des routes larges, sûres et bien entretenues, et des ponts habilement construits favorisent la circulation. Partout les marchés sont accessibles, et un service régulier de postes, établi entre toutes les villes, s'étend aux moindres habitations, où les dépêches sont portées par des courriers à cheval, tandis que des entreprises de voitures publiques, partant à heure fixe, atteignent un étonnant degré de prospérité.



CHAPITRE XXX.

Système financier. — Revenu public. — Banque. — Compagnies. — Numéraire. — Maisons de commerce. — Commerce d'importation. — Compagnie des Indes. — Contrebande. — Moulins à vapeur. — Constructions des navires. — Bois indigènes.

LE système financier d'une nation aussi nouvelle ne saurait être bien compliqué. L'Australie a profité de l'expérience de l'ancien monde, et, dès les premières années, les impôts nécessaires ont été assis sur la base de la consommation, la moins sujette à erreur. Le revenu public se compose de droits sur les marchés, les distilleries et le tabac, de licences pour la vente des liqueurs spiritueuses, d'une taxe de cinq pour cent sur le commerce d'importation, d'un droit sur la cession des terrains mis en valeur par les compagnies de défrichemens, et du produit des barrières de péage. Ces ressources dépassent les besoins de la colonie, et permettent même de grandes améliorations. Il est interdit au gouverneur

et au conseil d'établir aucun impôt, à l'exception des charges locales.

Le succès des banques rivales, où sont intéressés les principaux commerçans, a dépassé toutes les espérances. Dès 1825, l'escompte s'est abaissé à huit pour cent; les transactions sont devenues de jour en jour plus faciles à Hobart-Town et à Sydney; l'exactitude des paiemens, le taux convenable des intérêts ont affermi le crédit public, et cette prospérité de finances a permis d'appliquer presque exclusivement toutes les valeurs numéraires au commerce extérieur. Déjà l'on voit coter non sans faveur, à la Bourse de Londres, les actions des compagnies australiennes.

Une très-grande partie de la monnaie courante de la colonie se compose de dollars espagnols, venus, pour la plupart, de l'Inde et de la Chine. Après les avoir émis avec une valeur de convention, le gouvernement, à l'exemple de quelques commerçans, n'a plus voulu les recevoir que pour leur valeur intrinsèque de quatre shellings deux deniers; de cette mauvaise foi, dont le trésor public a tiré peu de profit, est résulté beaucoup de confusion et de mécontentement. Enfin un cours s'est établi entre la livre sterling et le dollar, avec

une perte de quatorze pour cent sur la valeur nominale. Le numéraire importé dans l'Australie pourrait suffire à tous les besoins, si le thé et le sucre, dont la consommation est considérable, ne se payaient pas exclusivement en dollars. C'est une plaie vive dont souffrira long-temps la chose publique, et qui entraîne à sa suite, avec l'exagération des intérêts hypothécaires, le fléau de l'usure dévorant les planteurs sans fortune. Transporter des capitaux dans les colonies australes serait aujourd'hui la plus heureuse de toutes les spéculations, et cet état de choses se maintiendra long-temps encore.

Déjà plusieurs maisons de commerce de Londres ont établi des correspondances avec l'Australie, et entretiennent des agens à Sydney. Des marchands de modes et de nouveautés ont fait de rapides fortunes. Mais aujourd'hui la concurrence est devenue si forte, qu'un semblable succès ne peut plus s'obtenir dans le court espace de six années, et qu'on ne saurait même le garantir à madame Rens, modiste de Paris, fort célèbre à la Nouvelle-Galles. Une activité toujours croissante règne dans le mouvement du port Jackson. L'Angleterre y importe, sur de nombreux navires,

pour une valeur annuelle de plus de 400 mille livres sterlings, ses étoffes de coton, de laine et de fil ; de l'argenterie et des porcelaines, des objets d'enharnachement, des liqueurs spiritueuses, des épices, du savon, du beurre même et du fromage, et une foule de ces produits manufacturés que l'Europe est en possession de fournir au monde entier, mais dont les envois ne sont pas toujours calculés d'après les besoins réels de la consommation. L'Inde, et surtout le port de Calcutta, concourent à ce commerce. Les Etats-Unis Américains et Valparaiso entretiennent aussi des relations fréquentes avec les côtes de l'Australie ; la France n'y est représentée que par ses navires de découverte, et les noms des Freycinet, des Duperrey, des Bougainville et des d'Urville (1) sont devenus inséparables des annales de la cinquième partie du monde. Le cap de Bonne-Espérance envoie ses vins à Sydney, le Brésil ses produits indigènes, la Chine ses nankins, ses soieries, son thé et sa vaisselle de terre ;

(1) Plus d'un publiciste anglais a remarqué avec amertume que, pour tous les détails scientifiques concernant l'Australie, c'est en France, bien plus qu'en Angleterre, qu'il faut aller chercher des autorités.

les îles de la mer du Sud, enfin, et la Nouvelle-Zélande, le bois de sandal, la pacre, des salaisons, l'arrow-root et le *phormium tenax* (1). Des maisons de Sydney ont établi des comptoirs à Houkianga, sur la côte ouest de la Nouvelle-Zélande, pour y faire construire de petites goëlettes, et recueillir des salaisons, du phormium, des planches et du bois de mâtore. Cette spéculation a complètement réussi. Mais tout le commerce austral est entravé par les prétentions de la compagnie des Indes. Souvent des vaisseaux de guerre arrêtent les navires coloniaux, quelquefois même ceux qu'a frétés le gouverneur, et les amènent en jugement à Calcutta, pour infraction aux privilèges de la compagnie. La contrebande des liqueurs spiritueuses, protégée par l'opinion publique, produit toujours au commerce américain des bénéfices considérables. Botany-Bay et Broken-Bay sont les théâtres les plus ordinaires des débarquemens frauduleux ; et cette violation des lois est surtout encouragée par l'expérience des planteurs, qui obtiennent toujours des *convicts* beaucoup plus de travail

(1) Nom scientifique et cependant usité du lin de la Nouvelle-Zélande.

par des distributions de rhum ou d'eau-de-vie que par l'augmentation du salaire.

La plupart des découvertes et des perfectionnements modernes qui ont donné tant d'essor à l'industrie européenne sont déjà naturalisés dans les colonies australes. Depuis quelques années, plusieurs moulins sont mus par la vapeur, et la construction des navires commence à faire des progrès; mais il a fallu vaincre des préjugés obstinés en faveur des chênes de l'Europe, contre les arbres de l'Australie. Des échantillons choisis sans discernement, examinés avec prévention, avaient répandu de fausses idées parmi les constructeurs anglais; enfin la vérité s'est fait jour, et maintenant l'exportation des bois de mâture et de construction devient, pour Sydney, une nouvelle source de richesses, quoique le bois de Teck ait toujours la préférence dans les chantiers de l'Angleterre.



CHAPITRE XXXI.

Agriculture. — Valeur des terres. — Concessions de terrains. — Main-d'œuvre. — *Clearing-Gangs*. — Disette factice, cause d'une disette réelle. — Éducation des troupeaux. — Peuple pasteur. — Pâturages. — Prairies artificielles. — Bêtes à cornes. — Chevaux. — Bêtes à laine. — Compagnies agricoles. — Primes. — Végétaux acclimatés. — Abeilles. — Culture du tabac. — Vigne, oliviers, thé. — Exploitation des bois. — Mines. — Commerce d'exportations — Pêcheries. — Malais.

L'AGRICULTURE et l'éducation des troupeaux ont acquis, dans les colonies australes, un développement inespéré. Quelque défaut de connaissances premières, quelque incurie même que l'on puisse reprocher à un trop grand nombre de colons, les progrès obtenus sont si rapides, que l'exemple d'aucun peuple ne peut être opposé à celui d'une nation de condamnés. Aujourd'hui nulle des colonies anglaises ne saurait entrer en comparaison avec la Nouvelle-Galles et la terre de Diémen, pour l'intelligence et l'activité des planteurs.

Déjà le prix des terres est plus élevé dans

l'Australie que dans le Haut-Canada. La mesure adoptée est l'acre d'Angleterre, mesure égale à celle de la Normandie et des Etats-Unis d'Amérique. Le défaut de rivières navigables doit maintenir l'élévation du prix des terres sur tout le littoral, et surtout aux bords de la rivière Hunter, considérés comme le jardin et le grenier de la colonie; elle eût été plus grande encore, si les premiers planteurs, hommes pour la plupart peu propres à la vie agricole, ne s'étaient pas laissés facilement séduire par la vue de l'or dans un temps où les capitalistes étaient plus rares à Sydney. Dans les villes, et surtout dans la capitale, on a vu, comme dans les cités commerçantes et peuplées de la vieille Europe, d'énormes sacrifices payés à la convenance d'un emplacement. On cite un seul acre, vendu à Sydney mille livres sterlings, à une époque où, par une coïncidence bizarre, le prix des terrains était également exagéré par des spéculateurs à Paris et à Tiflis. Dans l'intérieur des terres, la valeur vénale ne s'élève guère au-dessus du prix des défrichemens; cependant, au-delà des Montagnes-Bleues, de vastes établissemens agricoles, fondés sur des terrains plus fertiles, doivent bientôt démentir cette règle. Le littoral l'em-

porte, il est vrai, sur cette partie du continent par un climat plus chaud, sans être moins salubre, et par l'inappréciable don de pouvoir cultiver auprès des végétaux de l'Europe tous ceux des tropiques, que n'admet point un sol élevé de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer; mais les contrées de l'intérieur offrent aussi d'importantes compensations. Plus tard, quand la population aura pris l'accroissement nécessaire, les sites enchanteurs des environs de Bathurst attireront des propriétaires opulens dans des jardins naturels, que le goût le plus pur n'aurait pas su créer, et dans des déserts ou au milieu de toutes les apparences de la culture et de l'art, l'habitation de l'homme semble seule manquer. D'autres avantages plus réels, la présence bien constatée de deux grandes rivières, plusieurs découvertes de passages faciles, et les progrès de l'industrie, assurent un brillant avenir à cette immense partie des possessions anglaises, lorsque la consommation se trouvera en rapport plus exact avec la production. L'Australie ne demande plus des lois ni de l'or; elle ne demande plus les tributs naturels des autres contrées: il lui faut des hommes; que les hommes se laissent attirer par l'aspect de ses avantages.

Pour obtenir une concession de six cent quarante acres, un émigré doit justifier d'un capital de 500 livres sterlings, et proportionnellement un planteur peut obtenir jusqu'à deux mille cinq cent soixante acres, en contractant l'obligation de se charger d'un *convict* par chaque centaine d'acres. Le droit de propriété n'est point définitivement acquis avant sept années; alors il faut avoir dépensé en améliorations le quart au moins du capital exigé, et l'on commence à verser au trésor public une redevance annuelle de 5 pour 100 sur une valeur de convention, qui ne s'élève jamais au-dessus de 5 shellings par acre. Cette redevance est rachetable au denier vingt; ainsi, après sept années de jouissance, on peut devenir propriétaire incommutable de deux mille cinq cent soixante acres, au prix fixe de 640 livres sterlings 2 shellings, ou par une rente de 32 livres sterlings au même capital. Les concessionnaires réclament vivement le droit de s'acquitter en nature.

Il n'est pas étonnant que, dans une contrée où l'espace ne manque à personne, et où l'intérieur des terres méritera long-temps le nom de *Terra australis incognita*, l'art des assolemens soit encore dans son enfance, et

que de vastes terrains, heureusement situés près de Sydney, de Paramatta et de Liverpool, soient quelquefois laissés en friche par des colons qui accusent la stérilité du sol, au lieu de reconnaître leur incurie. D'autres perfectionnemens se font encore désirer; l'accroissement de la population et l'exemple de quelques grandes fortunes territoriales ne tarderont pas à les amener. Déjà des planteurs intelligens possèdent presque seuls les meilleurs terrains sur les bords de l'Hawkesbury et du Népéan, et sur les coteaux, bien plus fertiles que les vallées, quand elles ne sont point formées par des alluvions. Mais le plus grand obstacle à une entière prospérité agricole provient moins encore du défaut de débouchés, qui commence à se faire sentir, que du prix trop élevé de la main-d'œuvre. Chaque *convict*, assujéti à un travail modéré de neuf heures par jour, reçoit annuellement dix livres sterlings pour son entretien, et par semaine onze livres de pain ou un quart de boisseau de blé, sept livres de bœuf ou quatre livres de porc salé, une livre de sucre, deux onces de thé et deux onces de tabac. Toute augmentation de travail donne lieu à un salaire particulier. Cette disproportion en-

tre la valeur des produits agricoles et le prix de la main-d'œuvre cause beaucoup de découragement. On l'attribue, non sans quelque raison, au vice favori des *convicts* : ces malheureux calculent leurs besoins, non d'après la valeur des objets de première nécessité, mais d'après celle des liqueurs spiritueuses dont la consommation n'est égale, toute proportion gardée, en aucun autre lieu du monde, et dont la cherté est excessive dans l'intérieur des terres. Les bons effets d'une institution du général Brisbane atténuent en partie les résultats fâcheux d'un tel état de choses. Trouvant dans les prisons, au moment de son arrivée, un nombre considérable de *convicts* incorrigibles restés à la charge de la colonie, parce que nul planteur n'osait les employer, il en forma, sous le nom de *clearing-gangs*, des compagnies de défricheurs, travaillant sous des chefs, et soumis à la plus sévère discipline. Sans aucun contact avec ces hommes, chaque colon peut faire entreprendre ses défrichemens à un prix arrêté d'avance avec l'autorité.

Une triste expérience a prouvé une fois, qu'au milieu d'une population de quarante mille ames, qui ne doit point ignorer ses res-

sources réelles, il est encore possible, par de fausses mesures d'une part, et de honteuses spéculations de l'autre, d'amener une disette factice, et à sa suite une disette véritable. Jusqu'en 1822 les approvisionnemens de grains nécessaires au gouvernement s'étaient faits avec la plus grande publicité; l'époque où les magasins de l'État devaient se remplir était officiellement annoncée, et nul planteur ne se voyait admis à fournir plus de cent boisseaux, au prix fixe de dix shellings, sans avoir égard aux mercuriales. La récolte fut très-abondante, quoique en général l'acre de terre produise peu de blé, défaut de quantité réparé en partie par le poids et la qualité. Le prix courant descendit au-dessous de la valeur déterminée par le gouvernement lui-même, et un acte du 27 novembre 1822 proclama l'abolition du prix fixe, en annonçant qu'à l'avenir les fournitures seraient adjugées publiquement au rabais. Cette mesure fut accueillie avec défaveur, et la baisse du prix des grains persista de plus en plus jusqu'à la récolte de 1823, dont l'abondance fut telle que le blé ne se vendait plus que quatre shellings le boisseau. Dans cette crise agricole, le gouvernement, par une parcimonie difficile

à justifier, ne fit d'achats qu'à mesure de ses besoins, pour ne point amener une hausse en remplissant à la fois ses magasins. Cependant les planteurs, pour la plupart dépourvus de greniers, naturellement imprévoyans, et presque tous sous le poids de dettes qu'ils allaient se voir dans l'impossibilité d'acquitter, apportaient en foule au marché les produits de leurs récoltes; les magasins publics leur restant fermés, ils se voyaient forcés d'abandonner à vil prix leurs grains à des créanciers inquiets. La consommation devint énorme dans les campagnes; les plus pauvres planteurs renoncèrent à leur nourriture habituelle de maïs et de pommes de terre; les animaux domestiques eux-mêmes furent engraisés avec du blé; et, dans ce découragement général, un tiers de terrain ordinaire ne fut pointensemencé. Malgré tous ces avant-coureurs inquiétans, l'autorité demeura impassible; déjà des bruits de disette circulaient sourdement; les spéculateurs et les colons prévoyans formaient des approvisionnemens considérables; enfin, au mois de juillet 1824, le prix du blé s'était relevé jusqu'à sept shellings onze deniers, au milieu de tous les symptômes d'une disette prochaine; au mois de septembre

le boisseau de blé valait treize shellings six deniers; les magasins publics ne renfermaient plus de vivres que pour six jours, il fallut les remplir à des prix exorbitans, et le gouverneur fréta un navire pour rapporter des grains de Batavia: ainsi le résultat d'une abondance extraordinaire allait être l'introduction de grains étrangers.

La récolte fut médiocre; les manoeuvres des accapareurs et le découragement des colons maintinrent l'exagération des prix, qui s'élevaient en juillet 1825 à plus de treize shellings. Il fallut deux ans de prudence et de bonnes récoltes pour rétablir l'équilibre.

Mais la culture des terres n'est qu'au second rang dans l'Australie; quelque étrange que doive sembler notre pensée au premier aperçu, c'est surtout parmi les peuples pasteurs que doit être classée la population européenne des terres australes. Il n'est guère besoin d'expliquer que cette dénomination s'applique beaucoup moins à la naïveté des mœurs qu'à la nature des travaux.

Les pâturages de l'Australie fournissent, dans toutes les saisons, une égale nourriture, et permettent aux colons de ne point récolter de fourrages. Les plantes graminées, parti-

culières à ce climat, sont éminemment propres à l'éducation des troupeaux. Il est à désirer que des essais soient tentés pour les améliorer par la culture, et que leur principe nutritif soit comparé avec celui des herbages de l'Angleterre. Jusqu'à ce jour on ne s'est point assez occupé d'en recueillir les semences, et la présence continuelle des troupeaux, diminuant la reproduction des plantes annuelles, a rendu nécessaire sur quelques points l'introduction des prairies artificielles; les divers fourrages anglais n'ont point également réussi.

La race des taureaux s'est remarquablement améliorée par l'introduction et le croisement des plus belles variétés anglaises; quoique l'expérience du ménagement de ces troupeaux ait trop souvent manqué à la plupart des planteurs, leur nombre dépasse tous les besoins de la colonie, qui, malgré l'entière destruction des premiers troupeaux sauvages, ne tardera pas à offrir, pour l'inépuisable abondance des bêtes à cornes, le même spectacle et le même abaissement de prix que Buenos-Ayres et Madagascar. On a déjà vu, en 1829, la fourniture des magasins publics adjudgée pour un an à un denier trois huitièmes la livre de bœuf, et des navires s'en sont approvisionnés à un

denier la livre. Mais ces traités avaient été conçus en grand par des planteurs voisins des Montagnes-Bleues; le prix commun n'était pas descendu, sur le marché de Sydney, au-dessous de trois deniers, pour le mouton comme pour le bœuf. C'était à peine le quart des prix de 1826, et rien n'indique une hausse prochaine.

L'éducation des chevaux offre aux planteurs intelligens des avantages bien plus certains. Un bon cheval n'est jamais vendu moins de quarante livres sterlings, et le prix des jumens poulinières est plus élevé encore. Déjà les riches colons s'occupent du croisement des races; Sydney possède des étalons arabes dont la saillie se paie jusqu'à dix livres sterlings, et la mode toujours croissante des courses de chevaux amenera infailliblement des améliorations nouvelles.

Les troupeaux de bêtes à laine, singulièrement favorisés par le climat, sont devenus presque innombrables, et permettent cependant encore quelques spéculations avantageuses. On a vu un seul colon réaliser dans une seule année un bénéfice net de quatorze cents livres sterlings, sur les produits de toute nature de ses bergeries. L'introduction de

quelques béliers des diverses races saxonnes et françaises a puissamment contribué, dans les dernières années, au perfectionnement des troupeaux.

L'institution des compagnies de la Nouvelle-Galles et de la terre de Van-Diémen a donné une vive impulsion à tous les progrès agricoles. Elles obtiennent du gouvernement des concessions de terrain qu'elles mettent en valeur, pour les livrer ensuite à bas prix à des colons volontaires ou à des *convicts* libérés. Aucune taxe n'est versée au trésor de l'État avant l'entrée en jouissance, et alors même le tiers de la faible somme perçue d'après les règles ordinaires des concessions, doit être consacré à des travaux d'utilité publique, tels que l'achèvement des routes ou la construction des ponts. Ces compagnies ont cependant beaucoup perdu de leur faveur auprès des colons, qui les accusent de monopole et de fausses promesses. C'est un procès bien difficile à juger de si loin. Les sociétés savantes de l'Australie, et même quelques sociétés anglaises, concourent avec succès au progrès de la colonie. Les primes offertes par la société d'agriculture de Sydney ont notablement diminué l'espèce du chien sauvage, ou *dingo*, seul ani-

mal carnivore de toute l'Australie, qui attaque les bêtes à laine; des sociétés de Londres ont offert des prix pour l'introduction, dans la Nouvelle-Galles, d'une plante qui puisse remplacer le chanvre, et pour l'importation à Londres de vin récolté dans les colonies australes.

Le jardin botanique de Sydney, habilement dirigé par le savant botaniste Frazer, a rendu à la colonie les services les plus signalés. Presque tous les végétaux utiles de l'Europe se sont facilement acclimatés sous le ciel pur de l'Australie; plusieurs même y ont acquis des qualités nouvelles, et à peine en a-t-on vu quelques-uns dégénérer. Les tributs offerts par les tropiques ont obtenu moins de succès. Cependant le goyavier, l'ananas, le bananier et le caféier sont naturalisés dans la colonie, et la canne à sucre réussit vers le nord. La culture des orangers offre déjà des avantages réels; mais en général l'aspect de l'Australie confirme une observation morale depuis long-temps répétée. Une disposition innée porte l'homme expatrié à cultiver de préférence les végétaux qui lui rappellent la patrie; c'était ainsi qu'au milieu de tous les trésors de la nature les conquérans de l'Amérique s'ap-

pliquaient surtout à acclimater les plantes qui leur rendaient le souvenir de l'Estramadure et de la Castille. Sans connaître cet exemple, les habitans Européens des terres australes se sont laissés guider par un pareil sentiment; on doit même les accuser d'avoir trop négligé, à peu d'exceptions près, les tributs offerts par le Brésil, le cap de Bonne-Espérance, l'Indoustan et les îles de la mer du Sud. Toutes les plantes céréales de l'Europe ont été introduites avec bonheur; le blé de turquie seul ne réussit point à la terre de Van-Diémen; et telle est sur tous les points l'abondance de divers fruits, des pêches surtout, qu'il faut en consommer une partie dans les distilleries et pour la nourriture des animaux domestiques. Aux lieux mêmes de son origine, le pêcher n'offre point le spectacle d'une égale fécondité.

De nombreux essais doivent développer avant peu d'années de nouvelles richesses. Des ruches d'abeilles ont été apportées d'Angleterre par le capitaine Wallis. Peu de soins, il est vrai, sont donnés à ces intéressantes tribus; mais le climat a favorisé singulièrement leur multiplication : un grand nombre d'essaims se sont échappés dans les bois, et il est permis de croire que bientôt le miel et la cire

des abeilles d'Europe, joints aux mêmes produits des essaims indigènes (1), pourront être recueillis avec assez d'abondance pour fournir un aliment de plus au commerce de l'Australie.

La culture du tabac, introduite par le major GouBURN, offre plus d'espoir aux spéculations actuelles : dans les premières années, le tabac s'était vendu à Sydney jusqu'à une guinée la livre; aujourd'hui la colonie compte trouver dans ce genre de culture une branche importante de son commerce d'exportation. Les sociétés savantes l'encouragent de tout leur appui; des prix ont été décernés aux planteurs les plus actifs, et l'on a répandu dans le public un exposé de la méthode suivie avec succès par un colon nommé Jonas Bradley. Une pétition pour l'admission du tabac de l'Australie dans les ports de l'Angleterre vient d'être présentée avec les plus grandes chances de succès.

La naturalisation de la vigne n'a point répondu jusqu'à ce jour aux espérances de la

(1) L'abeille indigène, un peu plus longue et plus grêle que nos mouches communes, ne porte point d'aiguillon. Les naturels sont très-friands de son miel.

mère-patrie, quoique l'attention publique soit souvent appelée sur cette culture par des tentatives réitérées; mais tant de points du littoral de la Nouvelle-Hollande restent encore inhabités, comme la presque totalité de l'intérieur des terres, qu'il est permis d'attendre le succès de l'avenir. Il paraît même que, dans les parties les plus méridionales des établissemens anglais, le raisin peut échapper à une partie des influences funestes qui s'opposent à sa maturité dans les environs de Sydney, et naguères encore le projet avait été formé d'attirer dans la colonie des vignons de Madère.

L'olivier, introduit à Sydney par le capitaine Macarthur⁽¹⁾, commence à s'acclimater; et l'espérance d'une révolution nouvelle dans les relations commerciales se fonde sur la possibilité de la culture du thé dans les terrains élevés de l'Australie: une distance de neuf cents lieues ferait pencher la balance au détriment de la Chine.

L'exploitation des bois et des mines attend

(1) De jeunes plants d'oliviers ont été envoyés du Jardin des Plantes de Toulon à M. Macarthur dans le voyage de l'*Astrolabe*.

des encouragemens: déjà cependant l'attention des spéculateurs commence à se tourner vers ces branches si importantes d'un commerce d'exportation, que chaque année voit acquérir un développement nouveau. Diverses espèces de bois, le cèdre surtout et le pin de Moreton-Bay, sont de plus en plus estimés, et la qualité presque incombustible de quelques autres doit bientôt les faire rechercher pour les constructions. Des gommés, des écorces tinctoriales, la manne, la résine et le vernis, sont encore des richesses végétales trop peu connues.

Depuis long-temps des navires sont occupés à l'exportation du charbon de terre; cette exploitation ne s'est point ralentie, et ne peut que s'étendre. Des mines incommensurables, situées presque sur les bords de la mer, appellent sur ces côtes les navires à vapeur. Le charbon de terre de l'Australie est quelque peu inférieur en qualité à celui de l'Angleterre; on le trouve moins compact et moins chargé de bitume; mais cette infériorité légère est compensée par l'abondance et le bas prix. Des mines de ce précieux combustible commencent à être mises en valeur au-delà des Montagnes-Bleues, et le territoire de la

colonie renferme dans son sein un grand nombre d'autres trésors dont l'industrie ne tardera pas à s'emparer. Aucune exploration suivie n'a eu lieu jusqu'à ce jour; cependant le hasard et les observations de quelques voyageurs ont déjà fait découvrir diverses variétés de marbre, le cuivre, le plomb, l'ardoise, la pierre de taille, l'arsenic, la chaux, le granit, la pierre meulière et la terre à porcelaine; quelques parcelles d'argent ont même été reconnues dans des échantillons de plomb; mais, après le charbon de terre, le fer est, sans contredit, le métal le plus abondant des terres australes. Sans aucune recherche spéciale, on en a déjà découvert d'inépuisables mines sur les bords du golfe de Carpentarie, à la rivière des Cygnes, au port Macquarie, et sur beaucoup d'autres points. Tant que le bas prix des fers manufacturés de la Grande-Bretagne pourra se soutenir à Sydney, il est peu probable que l'industrie consacre ses capitaux à l'exploitation des mines; mais au moins est-il constaté que la colonie possède en abondance les minéraux de première nécessité, et d'immenses ressources lui sont garanties pour l'époque lointaine, mais inévitable, de la séparation. L'existence d'un volcan

nouvellement constatée amènera sans doute de curieuses découvertes.

Les laines, égales au moins à celles de la Saxe et de l'Espagne, forment encore, et formeront long-temps, la principale branche du commerce d'exportation. Dès l'année 1825, il en a été embarqué plus de cinq cent mille livres pour l'Angleterre; l'Indoustan et Java, dont les relations avec la Nouvelle-Galles s'étendent rapidement, tirent des haras de la colonie un grand nombre de chevaux; on a vu de jeunes étalons payés 200 guinées, et bien peu de navires expédiés pour l'Inde sortent de la baie sans s'être chargés de plusieurs chevaux. Il est seulement à regretter que l'énormité des frais de relâche dans les ports de la Nouvelle-Galles éloigne de ses rivages un grand nombre de navigateurs.

La pêche de la baleine et des phoques est, après le commerce des laines, la source la plus assurée des richesses coloniales; une compagnie s'est formée pour lui donner plus d'activité, et dans l'année 1826 l'on comptait déjà dix navires constamment employés à la poursuite des cétacées; il devient même urgent de promulguer quelques réglemens, tant l'imprévoyance des matelots détruit de fe-

melles et de jeunes phoques. La récolte du trévang est aussi très-productive ; mais elle est presque exclusivement abandonnée aux Malais, que cette recherche attire sur les côtes de l'Australie ; peut-être, quand les relations seront mieux établies et les forces européennes plus imposantes, la colonie voudra-t-elle entrer en partage. Déjà sans doute elle en eût élevé la prétention, si une politique bien entendue ne lui prescrivait quelques sacrifices pour anéantir les relations des Malais avec les colonies hollandaises.

Cette prospérité dont le tableau vient d'être offert s'accroît si rapidement, que déjà le résultat du commerce d'exportation commence à balancer pour plus de moitié les importations de l'Angleterre.



CHAPITRE XXXII.

Terre de Van-Diémen ou Tasmanie. — Hobart-Town. — Launceston, Georges-Town. — Cour du lieutenant-gouverneur. — 1825, institutions distinctes. — Conseils exécutif et législatif. — État de la société. — Émancipé, directeur de la banque. — Bush-Rangers. — Race croisée. — Points de relâches multipliés. — Stations pénales. — Port Stephens. — Port Macquarie. — Moreton-Bay. — Iles Maria et Sarah. — Ile de Melville. — Malais. — Trévang. — Arbres à épices. — Hostilités. — Ile de Bathurst. — Ile de Norfolk. — Port Cockburn. — Port Western. — Port Raffles. — Ile Phillip. — Port du Roi-Georges. — Rivière des Cygnes. — Stirling. — Freemantle et Perth. — Bâteaux à vapeur. — Parry. — Roé. — Charte coloniale.

LA colonie de la terre de Van-Diémen, qui, pour honorer la mémoire d'Abel Tasman, son découvreur, commence à figurer sur les cartes sous le nom de Tasmanie, n'est point restée étrangère aux progrès de la Nouvelle-Galles. Fondé long-temps après Sydney, trop souvent oublié de la métropole, Hobart-Town a tiré parti de ses avantages particuliers, et s'est vu grandir sans connaître la plupart des désastres qui ont affligé la première colonie. Des côtes

moins tristes que celles du continent, des bois plus épais, des rivières plus navigables, un sol plus fécond, un climat plus analogue encore à celui de la Grande-Bretagne, ont attiré un grand nombre de colons volontaires.

Hobart-Town se distingue par une foule d'édifices publics, et par les institutions les plus utiles d'une civilisation avancée. Plusieurs cultes y ont élevé des temples. Le peuple y trouve gratuitement des écoles lancastriennes; un service régulier de postes, trois journaux, des établissemens de bienfaisance, des caisses de secours, des maisons d'éducation fort bien dirigées, contribuent à en faire une cité vraiment européenne. Peu de mois suffisent, dans cette prospérité toujours croissante, pour changer l'aspect d'Hobart-Town; chaque jour voit s'achever des édifices nouveaux et s'élever le prix des terrains voisins de la ville. Depuis plusieurs années, un service de paquebots entretient des communications régulières avec Sydney, qui tire beaucoup de grains de la terre de Van-Diémen. Deux autres villes, Launceston (1) et Georges-

(1) A Launceston un collège a été fondé par souscription.

Town, prennent un rapide développement sur les bords du Tamar, tandis que déjà le voyageur peut s'asseoir sous de grands arbres nés parmi des décombres, et recouvrant de leur vaste ombrage les ruines de l'ancienne cité d'York-Town, fondée en 1804.

La Tasmanie a eu long-temps à souffrir de sa dépendance de la Nouvelle-Galles. Il n'existait dans l'île tout entière qu'une seule cour de justice, instituée sous le nom de cour du lieutenant-gouverneur, et composée d'un magistrat et de deux habitans notables, nommés et révoqués par le gouverneur. Sa juridiction, purement civile et sans appel, s'arrêtait à la somme fixe de 50 livres sterlings. Toutes les affaires plus importantes et les causes criminelles étaient portées à Sydney, au grand préjudice de l'économie de temps et de la manifestation de la vérité. Un acte du 14 juin 1825, octroyé à de justes plaintes, a mis un terme à d'évidens abus, en accordant à la terre de Van-Diémen et aux îles adjacentes un gouvernement distinct et des institutions particulières. Un gouverneur, libre d'agir d'après lui-même et décoré du titre d'excellence, dirige l'administration; des cours de justice ont été établies à l'exemple de celles de Sydney, et la colonie

possède aussi deux conseils, l'un exécutif, l'autre législatif.

Le conseil exécutif se compose de cinq membres, le gouverneur président, le chef de la justice, le secrétaire colonial, le trésorier et le magistrat de police ; les quatre derniers ont seulement voix consultative (1) : un greffier tient la plume.

Le conseil législatif est formé de sept membres, dont deux doivent être pris dans la classe des riches propriétaires. Il impose des taxes et vote des réglemens. Le commerce se plaint avec vivacité de n'être point représenté dans ce conseil, du trop grand nombre d'employés salariés qu'il renferme, et du défaut de publicité de ses délibérations. Déjà des pétitions ont été adressées au roi et au parlement pour obtenir le jugement par jurés et la représentation législative.

Les élémens de discorde intestine, dont Sydney souffrira long-temps encore, sont moins

(1) Cette juridiction ressemble, à beaucoup d'égards, à la juridiction française du préfet en conseil de préfecture, généralement très-mal connue, même des légistes qui la commentent et des législateurs qui la consacrent.

actifs à Hobart-Town, depuis surtout qu'un *convict*, émancipé pour la régularité de sa conduite, a obtenu 50 livres sterlings de dommages et intérêts d'un colon qui l'avait traité publiquement de *damné convict*. Quelques petites passions fermentent encore, il est vrai, mais chaque jour l'union se consolide, et Hobart-Town a donné à Sydney un exemple remarquable de tolérance civile, par l'élection d'un émancipé au titre de directeur de la banque. Plusieurs émigrés irréprochables s'étaient mis sur les rangs, et la majorité des suffrages appartenait aux colons volontaires.

La création de cette banque a étendu la prospérité financière de la colonie; mais avant elle les transactions se faisaient facilement : l'argent monnayé étant extrêmement rare à la terre de Van-Diémen, des billets depuis six pences jusqu'à une livre sterling se trouvaient presque seuls en circulation, et ces valeurs représentatives des produits agricoles s'acceptaient avec d'autant moins de difficulté, qu'en l'absence presque totale de numéraire, la nécessité du crédit se faisait plus généralement sentir. Les revenus publics, s'augmentant d'année en année, dépassent déjà les charges locales : dans le seul exercice

de 1828 (1), ils se sont accrus de près de quinze mille quatre cents livres sterlings, sans que le chiffre des dépenses se soit élevé dans la même proportion. Aujourd'hui, un seul germe de destruction peut être signalé dans l'état de la colonie : sans les déprédations des *Bush-Rangers*, souvent vaincus et jamais entièrement domptés, la Tasmanie aurait acquis déjà un plus vaste développement. Ces brigands sont enfin parvenus à se mettre à la tête des naturels, trop de fois troublés dans leur indépendance pour ne pas chercher à se venger, et le bruit encore exagéré de leurs déprédations arrête l'émigration volontaire : mais des mesures sévères et efficaces commencent à être prises; aucune grâce n'est faite aux recéleurs, et il s'élève une race croisée dont on vante l'intelligence; peut-être est-elle destinée à donner un jour la paix à la colonie, si des prétentions de couleur ne viennent pas maladroitement l'humilier.

La Nouvelle-Galles et la terre de Van-Diëmen ne sont pas les seules possessions britanniques dans l'Australie. L'Angleterre ne

(1) Recette de 1827, . . . 53,316 livres sterlings.
— 1828, . . . 68,694. —

cesse de multiplier les points de relâche sur les immenses rivages du cinquième continent, et plusieurs petites îles ont été aussi successivement occupées. En général, ce sont les hommes les moins faciles à discipliner que l'on envoie aux avant-postes de la civilisation; chaque nouvel établissement est fondé, sous le nom de station pénale, par des détachemens de soldats et de *convicts*, que l'intérêt de leur sûreté retient sur des plages arides et peu salubres, tandis que l'intérieur des terres leur offrirait de plus certaines ressources. Cependant, malgré cet obstacle qui arrête tant de progrès, et quoiqu'un règlement juste, mais mal observé, ait interdit aux navires de commerce de relâcher dans les stations pénales, déjà plusieurs dépendances remarquables des grandes colonies australes doivent être signalées au nombre des élémens de la puissance britannique.

A quatre-vingt-dix milles au nord de Sydney, sur les bords du Karuah, une concession d'un million d'acres a été faite, il y a peu d'années, à une compagnie d'agriculture australienne. La situation avantageuse du port Stephens, les moyens d'exécution de la société, et le nombre de rivières navigables plus grand que

sur tout autre point, assurent à cette portion du territoire colonial un développement prochain. Déjà la culture y a pris une grande extension.

Les premiers établissemens formés au port Macquarie, où la rivière d'Hastings trouve son embouchure, datent seulement de 1821. Un but de pénalité a présidé à cette fondation, et, deux ans à peine écoulés, une ville bien percée se distinguait par une belle esplanade et une caserne de cent cinquante hommes : chaque maison, ou plus modestement chaque hutte, pourvue de tous les meubles de première nécessité, attenait à un jardin bien cultivé; et tous les végétaux utiles de l'Europe s'acclimataient à la fois autour de la cité. Déjà, sur ce point éloigné de New-Castle de cent quarante milles au nord-est, le climat est très-différent de celui de Sydney, et, dans quelques parties, il rappelle la température du Brésil et du Paraguay, ou celle de l'intérieur du Chili et des régences barbaresques. De grandes espérances sont fondées sur cet avantage, partagé à beaucoup d'égards par la station pénale de Moreton-Bay, à l'embouchure de la rivière de Brisbane, station qui doit rendre le port Macquarie à la colonisation des

hommes libres. De son côté, la Tasmanie a formé des dépôts de condamnés incorrigibles sur les îles Maria et Sarah.

Un autre système a été suivi pour la colonisation de l'île de Melville, située à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande, par le cent trente-quatrième degré de longitude orientale, et séparée de l'île Bathurst par un très-petit bras de mer nommé détroit d'Apsley. Le gouvernement n'y a fait transporter que des colons volontaires, stimulés par l'espoir de concessions proportionnées au zèle et à l'intelligence qu'ils déploieraient dans leurs premières entreprises. C'est d'après des ordres formels de l'amirauté, et en exécution d'un vaste plan commercial, que cette station a été fondée en 1825 par le capitaine Bremer, au mépris de la division du continent en Nouvelle-Hollande et en Nouvelle-Galles du Sud; division arbitrairement formée par l'Angleterre elle-même (1). La culture des terres

(1) Voici les limites primitivement avouées :

Au Nord, l'Océan Indien; à l'Est, le Grand-Océan ou Mer du Sud; à l'Ouest, une ligne imaginaire, tirée de la terre d'Arnhem, au-delà des bords Sud-Ouest du golfe de Carpentarie, allant jusqu'au pôle Sud à travers l'île de Greenty, et renfermant ainsi les deux grands

et l'éducation des troupeaux ne sont qu'au second rang dans cette extension de territoire. Il importait d'établir dans ces parages un point de relâche pour les navires du commerce. D'ailleurs, le but non contesté de l'envahissement d'une position appelée à devenir le centre d'immenses relations avec la Chine et les grandes îles de l'Archipel indien, position qui domine tout le continent maritime de l'Inde, et menace Timor et les Moluques, est d'y réunir le commerce de la Hollande, en attirant dans un port anglais tout le négoce de la Malaisie. C'était près de l'île de Melville que se rassemblaient chaque année les innombrables pros des Malais pour la récolte du trévang, particulière aux côtes de l'Australie. Cependant, soit indifférence ou défiance de la part des insulaires, soit manœuvres habiles de la part de la Hollande, le succès espéré n'a pas été obtenu dès les premiers instans : les Malais n'ont point fréquenté la colonie anglaise; mais l'établissement s'est assis sur des bases durables. Deux mois ont suffi pour offrir déjà l'aspect d'un

golfes de Carpentarie et de Spencer, avec la terre de Van-Diëmen.

village important : un fort s'est élevé sous le nom de fort Dundas, et les colons se sont livrés sans délai à la culture des arbres dont l'Archipel oriental avait jusqu'alors retenu le monopole. Le muscadier, le palmiste, l'arbre qui donne la noix de bétel, le palmier-sagou, le poivrier, commencent à croître au milieu de toutes les richesses végétales de l'Europe et de l'Australie : chaque jour fait de mieux en mieux apprécier les ressources d'une position plus avantageusement située que Singapore même; et, dans un prochain avenir, l'utilité de cet agrandissement de l'Angleterre sera complètement démontrée. Mais des épreuves sont réservées encore à la colonie : l'eau et le bois sont rares; des peuplades indigènes repoussent avec férocité la colonisation européenne. Les démonstrations les plus bienveillantes n'arrêtent point les hostilités, et à peine les Anglais avaient-ils pu, après deux années, pousser les limites de leurs établissemens jusqu'à six lieues de la côte : déjà une partie de l'île de Bathurst était occupée. Le bruit de la translation de la colonie de l'île Melville sur la presqu'île de Cobourg s'est répandu dans les derniers temps; mais il est permis de croire qu'il n'en a jamais été sérieusement question.

Il faut mentionner encore, parmi une foule d'occupations secondaires, dont le principal but est bien évidemment d'enlever aux autres nations européennes toute possibilité de s'établir sur aucun point de l'Australie, la reprise de possession de l'île de Norfolk, où l'on n'envoie le plus souvent que des condamnés en état de récidive.

Aujourd'hui, que l'envahissement est consommé, les publicistes anglais reconnaissent que le but du cabinet de Saint-James a toujours été de n'avoir, en cas de guerre, aucun ennemi assez puissamment établi dans cette partie du monde, pour harceler ses colonies et détruire son commerce. Ils proclament hautement que le devoir de l'Angleterre est de planter son étendard sur tous les points du globe non encore occupés. Cet avis n'est pas demeuré sans effet, et l'on peut à peine suivre les rapides progrès de la plus envahissante puissance.

Dans le détroit de Bass, le port Western, recommandé par les découvertes importantes faites dans l'intérieur des terres par MM. Hume et Howel, est devenu, en 1825, le siège d'une petite colonie voisine de peuplades plus avancées dans la civilisation qu'aucune de celles

dont l'existence avait été reconnue dans les trente premières années. De grandes espérances reposent aussi sur la colonisation du port Raffles, occupé l'année suivante, sur la côte nord, et sur celle de l'île Phillip, qui date de 1828.

La prise de possession du port du Roi-Georges, près du cap Leeuwin, appartient, comme celle du port Western, à l'année 1826. C'est un nouvel exemple du mépris de la Grande-Bretagne pour les divisions qu'elle avait elle-même tracées : le capitaine Vancouver, annonçant, en 1793, au lieutenant-gouverneur Grose, la découverte de ce havre spacieux, reconnaissait sa position au dehors des limites des possessions anglaises dans l'Australie ; et, malgré cet aveu formel, constaté par l'historien Collins (1), aucune négociation officielle n'a précédé l'envahissement d'un lieu situé plus favorablement que Sydney pour les relations avec l'Inde et le cap de Bonne-Espérance. Une distance plus rapprochée de l'Europe d'un sixième au moins a contribué à déterminer l'occupation du port du Roi-Georges, et le but, a peu près avoué, d'en interdire l'accès aux

(1) Collins, page 210.

autres peuples dont l'attention commençait à se porter sur le vaste système de colonisation adopté par l'Angleterre a sans doute hâté une entreprise depuis long-temps méditée.

Mais aucun de ces envahissemens ne saurait être comparé à celui des bords de la rivière des Cygnes. Jamais la colonisation européenne n'avait développé à la fois des moyens aussi étendus. C'est une société anglaise qui, avec l'agrément du cabinet de Saint-James, supporte tous les frais de premier établissement. Une exploration détaillée, d'une longueur de côtes de plus de cinq cents milles, faite par le capitaine Stirling, accompagné du savant botaniste Frazer, a déterminé le choix de cette position déjà signalée par les plus célèbres voyageurs (1). Le système de déportation doit

(1) Voici en quels termes un ouvrage de statistique fort estimable, *The Picture of Australia*, s'exprime sur les premiers visiteurs de la Rivière des Cygnes :

« Vlaming, navigateur Hollandais, remonta la rivière dans sa chaloupe jusqu'à quarante ou cinquante milles.... L'escadre française, au commencement de notre siècle, ne paraît pas avoir été aussi aventureuse; car aucun rapport n'a été fait sur les convenances de cette contrée pour recevoir une colonie jusqu'à la récente exploration du capitaine Stirling. Ainsi, la pré-

rester complètement étranger à cette colonie. La concession se compose d'un million d'acres, dont la moitié au moins doit être en pleine culture en 1840; quatre-vingt-dix mille acres sont spécialement concédés au capitaine Stirling. La compagnie s'est engagée à transporter, dans l'espace de quatre années, dix mille colons volontaires, à leur procurer mille têtes de bétail, et à entretenir constamment trois paquebots entre la rivière des Cygnes et Sydney. D'abondantes sources d'eaux vives, un sol plus favorable à la culture du tabac et du coton qu'aucun point de l'Australie déjà éprouvé, plus fertile même que le territoire situé à l'est des Montagnes-Bleues, la salubrité du climat, la vigueur de la végétation, l'espoir d'introduire avec succès la canne à sucre (1),

» tention de priorité sur l'Angleterre, que la France » passe pour avoir élevée, n'est aucunement fondée. Les » véritables ayant-droit pour la priorité, comme pour » l'étendue de la reconnaissance, sont les Hollandais. »

La bonne foi la plus scrupuleuse ne paraît pas avoir présidé à cette argumentation. La lecture de Péron présente les faits sous un jour bien différent.

(1) Cet espoir est d'autant mieux fondé, qu'il a été constaté que même dans les terrains les plus arides de la nouvelle colonie, la plupart des végétaux contiennent, en grande abondance, le principe muqueux-sucré.

et le lin de la Nouvelle-Zélande ; les avantages enfin d'une position qui promet de devenir le centre de la route de commerce des Indes-Orientales : tels sont les principaux élémens d'une prospérité prochaine, plus rapide encore que celle de la Nouvelle-Galles. C'est à l'avenir à justifier le nom d'Hespérie australe imposé un peu prématurément aux bords de la rivière des Cygnes.

En février 1829 un premier convoi est parti d'Angleterre avec quatre cents colons, des provisions pour un an, des animaux domestiques, des instrumens aratoires et des machines à vapeur. Les colons libres ne seront transportés que par familles, dans lesquelles les femmes devront former la proportion de cinq à six. Aucune concession de terre ne sera faite qu'en rapport avec les capitaux et les moyens d'exploitation de l'émigré ; et toute terre concédée qui n'aura pas été défrichée ou close dans le délai de vingt et un ans reviendra à la couronne. Depuis le premier départ, près de vingt navires ont mis à la voile des ports de l'Angleterre pour la rivière des Cygnes ; tous portaient des agriculteurs dont quelques-uns jouissaient déjà dans leur patrie d'une aisance constatée. Dès le commence-

ment de mai 1830 la ville de Freemantle ou de Perth, car les relations varient encore sur le nom de cette capitale, comptait cinquante maisons entièrement achevées ; d'autres étaient en construction. Le territoire venait d'être divisé en comtés, subdivisés eux-mêmes en quatre juridictions, renfermant chacune vingt-cinq sections d'une étendue uniforme de six cent quarante acres d'Angleterre. Une communication par bateaux à vapeur s'était établie entre l'Inde et les colonies australes, en relâchant à la rivière des Cygnes. D'abondans approvisionnemens allaient arriver d'Hobart-Town et de Sydney, des laboureurs et des marchands chinois étaient attendus de Java ; l'on comptait aussi sur les Malais pour augmenter la population active. Le célèbre capitaine Parry remplace aujourd'hui le capitaine Stirling dans les fonctions de surintendant civil ; celles d'inspecteur-général sont confiées au lieutenant Roe, l'un des compagnons de King, et une charte civile doit déjà être accordée à la colonie de la rivière des Cygnes.

Ce nouvel établissement ne paraît pas destiné à donner une bien grande activité au commerce de Sydney et d'Hobart-Town ; c'est plutôt un rival qu'un allié. Pendant dix mois de

l'année, toute communication autre que par bateaux à vapeurs est à peu près impossible entre la côte nord-ouest et les anciennes colonies. Une traversée moins longue et facile dans toutes les saisons lie nécessairement la rivière des Cygnes aux établissemens anglais de l'Isle de France, de Ceylan, de Madras et du cap de Bonne-Espérance. Les relations les plus naturelles appelleront ses navires à Timor et à Java, dont elle n'est pas séparée par deux semaines entières de navigation. Peu de temps encore, et la terre de Leeuwin sera entièrement occupée.

Une découverte, qui date seulement des premiers mois de 1830, peut introduire une nouvelle révolution dans le plan suivi jusqu'à ce jour pour la colonisation du continent austral. L'important problème de l'écoulement des grandes rivières de l'intérieur vient d'être résolu par le capitaine Sturt. Embarqué sur le Murrumbidgee, qui prend sa source dans les montagnes au-delà du comté d'Argyle, il l'a descendu jusqu'au point où le Darling vient former avec lui un fleuve que ce savant officier a nommé le Murray. Ce fleuve a son embouchure dans un lac immense, d'une longueur de soixante milles sur environ trente-

cinq de largeur, communiquant avec la mer à Encounter-Bay, très-près du golfe de Saint-Vincent. La découverte est trop récente encore, et l'exploration a été nécessairement trop rapide pour permettre de calculer dès à présent les suites de cette solution; mais il est facile de prévoir que l'esprit d'entreprise ne tardera pas à se porter sur ces bords rarement visités, et qu'entre le port Lincoln et le cap Northumberland un nouveau centre d'activité ne saurait tarder à s'établir.



CHAPITRE XXXIII ET DERNIER.

Aveu de l'auteur. — Alliance possible de la colonisation pénale et du système pénitentiaire. — Avenir des colonies australes. — Rivalité d'Hobart-Town et de Sydney. — Effets des colonies pénales sur la civilisation de l'Océanie. — Piraterie à venir. — Les Kangaroo, Flinders et King. — Conclusion.

Au moment de tracer les dernières pages de cette Histoire, une réflexion pénible nous arrête; notre conscience nous rend témoignage que nous n'avons rien négligé pour reproduire un tableau fidèle; et cependant tels sont la rapidité des progrès et l'éloignement des lieux, qu'au moment où nous achevons le portrait, déjà il ne saurait plus être ressemblant. Qui pourrait saisir la physionomie mobile d'une société dont la croissance est plus prompte que celle d'un homme? Une traversée de six mois nous sépare de l'Australie, et les mois apportent dans ce monde nouveau plus de changemens que des lustres entiers n'en amenaient dans l'ancien monde. Qu'un voyageur visite pour la seconde fois les rivages

de la Nouvelle-Galles, il ne reconnaîtra plus le peuple qu'il a laissé. Huit années ont suffi pour doubler la population, pour quadrupler les revenus. Les métairies se sont changées en villages, les villages en cités; les déserts sont devenus des provinces fertiles, les ruisseaux coulent sous les lois de l'industrie. A l'aspect de ces métamorphoses, une seule pensée nous rassure; il faut des siècles pour donner à cet empire, ou plutôt à ces empires naissans, un caractère distinct. D'autres peintres viendront encore après nous, sans pouvoir mieux fixer des traits dont la mobilité échappera à leurs pinces.

On a remarqué sans doute combien les colonies dont nous venons de tracer l'histoire ont laissé prendre à la colonisation volontaire le pas sur les institutions pénales. Trop souvent le but primitif s'est transformé en simple moyen. Mais si l'Angleterre, soit par la force des choses, soit de propos délibéré, a donné plus d'essor aux relations commerciales qu'au système réformatif, on ne peut néanmoins refuser de reconnaître que son expérience, quoique incomplète, a démontré l'avantage des colonies pénales. Tout indique même que l'enivrement d'une puis-

sance soudainement agrandie au-delà de son espoir a pu lui faire perdre de vue la poursuite de ses premiers projets. Aujourd'hui qu'une grande épreuve a constaté l'efficacité d'un système qui seul peut joindre aux moyens de réformation la certitude d'un avenir pour le criminel repentant, l'Angleterre pourra donner plus de soins à la colonisation de ses condamnés. La population de la Nouvelle-Galles peut se passer désormais des secours de la mère-patrie : mais l'humanité et une sage politique recommandent au cabinet de Saint-James de conserver toute sa prépondérance, en usant sans réserve de tous les moyens de réformation mis en son pouvoir. C'est à lui d'établir l'alliance de la colonisation pénale et du système pénitentiaire. Que de vastes établissemens (la prospérité toujours croissante de ses colonies australes lui permet de les élever), que de vastes établissemens, formés sur le modèle combiné des prisons d'Auburn et de Genève, de Lausanne et de Richmond, reçoivent à leur débarquement les jeunes déportés de la Grande-Bretagne ; que d'autres, sur cette terre immense l'espace en laisse le pouvoir, que d'autres, sous une surveillance toujours active, et sous l'empire de la loi du

silence, soient employés à d'utiles défrichemens, et là, dégagé de l'indispensable nécessité des maisons de refuge, le système pénitentiaire portera tous ses fruits.

Quel sera l'avenir de ces nations qui grandissent aux extrémités de l'univers ? Le continent qu'elles occupent est destiné, par la force de sa position, à devenir un jour le centre des grandes relations commerciales et politiques entre l'Asie, l'Amérique, et même l'Afrique. Par elles la civilisation aura fait le tour du globe ; mais, enfantées presque sans efforts, sorties pures de la corruption de l'ancien monde, persévéreront-elles dans les voies de félicité où elles ont marché jusqu'à ce jour ? Que ne nous est-il donné de leur garantir à jamais cette sagesse publique qui seule peut assurer la prospérité des peuples ! Long-temps encore elles ne compteront que des élémens de progrès, long-temps l'espace ne manquera point à l'homme. Espérons que l'exemple de l'Amérique espagnole ne sera point perdu pour l'Australie ; qu'elle attende tout du temps, le temps lui donnera tout. Qui peut répondre que notre siècle, si fécond en grandes commotions sociales, ne verra point l'Australie ouvrir ses plages aux dynasties déchues de

l'ancien monde? Qui sait si des princes bannis du trône par les erreurs de leurs pères ne renonceront pas à maintenir leurs noms parmi les noms des prétendants malheureux, tandis que des terres inhabitées leur offrent des empires et leur demandent des peuples? Mais écartons ces rêves, et reportons nos yeux sur des réalités presque aussi peu croyables.

L'esprit de rivalité qui règne dans les relations d'Hobart-Town et de Sydney ne saurait, avant de longues années, entraîner des conséquences sérieuses. Jusqu'à ce jour, tout s'est passé en récriminations animées; le bon sens populaire et une séparation complète, amenée tôt ou tard par le cours naturel des évènements, détruiront tous ces germes de discordes publiques. L'Angleterre n'aura point fondé, dans la cinquième partie du monde, une nouvelle Rome et une nouvelle Carthage. Aujourd'hui l'Australie compte ses villes; avant un siècle elle comptera ses nations; mais l'Angleterre y sera représentée par des peuples, la France par des familles, comme l'Espagne, comme la Grèce même et Otahiti. Cette pensée est triste. L'honneur du savoir est sauf pour la France : en est-il de même de la politique française?

L'établissement des Anglais aux terres australes a entraîné pour la cinquième partie du monde des résultats bien imprévus. Aucune terre aujourd'hui ne peut rester étrangère à la grande famille européenne. Des brigs, anglo-américains pour la plupart, montés par des équipages de toutes les nations, sillonnent dans tous les sens les mers de l'Océanie. Les points les plus ignorés de la Malaisie, les îles de la Polynésie les plus éloignées de la route des vaisseaux ont reçu de bizarres missionnaires de la civilisation : ici un déserteur prussien ou suédois, là un malheureux Lascar, plus loin un Américain de demi-sang abandonné par ses compagnons de pêche, ou un *convict* échappé du port Jackson dans une fragile nacelle. Tour à tour recueillis et abandonnés par les navires qui traversent ces rians archipels, tantôt interprètes utiles, tantôt matelots turbulents, ils promènent d'île en île leur vagabonde insouciance. Souvent le même équipage, recruté par le hasard le plus capricieux, réunit le catholique et le presbytérien, le mahométan et l'idolâtre : les peuples mêmes de l'Océanie concourent à ce mélange des nations, et l'on voit des Otahitiens et des Nouveaux-Zélandais, des naturels des îles Sandwich et des Marquises,

chercher des rivages nouveaux. La plupart de ces fugitifs ou de ces marins oubliés périssent dans leurs tentatives; mais quelques-uns, guidés peut-être par la Providence, échappent à tous les dangers, et s'arrêtent dans des îles charmantes. Du dernier rang du monde civilisé, ces hommes illettrés, ces ennemis du travail, montent, par le seul ascendant de l'intelligence et de l'industrie, ou plus souvent par la supériorité de nos arts destructeurs, au premier rang dans le monde de la nature. De naïfs insulaires admirent en eux des puissances surnaturelles, et des coupables, bannis de leurs foyers natals, sont accueillis comme des divinités bienfaisantes : les filles des rois et des chefs briguent leur alliance; des sérails sont formés pour eux; des nations se font la guerre pour se les enlever, et leur prééminence réelle est encore accrue dans l'opinion des peuples par les récits merveilleux d'ignorans admirateurs. Si l'activité européenne pouvait suspendre pendant un siècle son mouvement progressif; si nos navires cessaient de sillonner les mers de l'Océanie, bientôt la riante mythologie de ses peuples aurait créé des êtres fantastiques dans le rebut de notre monde; des fables ingénieuses feraient descendre du

ciel les bannis de l'Angleterre, et les enfans d'une race mélangée deviendraient le pur sang des dieux.

Mais, parmi ces peuples, qui verront s'altérer en peu d'années, si même ils ne perdent entièrement les marques distinctives de leur origine, leurs simples traditions, leurs mœurs, leur langage, d'autres peuplades s'élèvent indépendantes et hostiles. Ces communautés insouciantes se composent surtout de matelots révoltés et de *convicts* évadés; et ces fondateurs de nations, trop semblables aux compagnons de Romulus, enlèvent, à leur exemple, de nouvelles Sabines. La plupart des petites îles du détroit de Bass se sont ainsi peuplées : Christian et ses complices, chantés par Byron, trouvent chaque année de nouveaux imitateurs, et plusieurs établissemens ont été fondés par des fugitifs sur le rivage du continent. Là, entourés de privations, en proie à la brutalité des pêcheurs américains et des armateurs de Sydney, ils expient, dans une misère de tous les jours, leurs rêves de liberté : un labeur forcé et un faible commerce d'échange avec les baleiniers qui recherchent les produits de leur pêche, entretiennent leur existence précaire. Plusieurs ont formé des alliances avec

des femmes noires, prises pour la plupart à la terre de Van-Diémen, et contraintes par leurs époux à un travail rigoureux; d'autres exigent, en échange de leurs fourrures et de leur nacre de perles, des jeunes filles enlevées dans les archipels de l'Océanie par les navires de l'Amérique, et cette traite nouvelle a causé de sanglans combats. Souvent aussi l'on a vu ces malheureux déserteurs réduits à un véritable esclavage de quelques semaines par les baleiniers américains, et les produits de leurs labeurs arbitrairement taxés par des matelots armés. De ces repaires continuellement peuplés par la Nouvelle-Galles et la Tasmanie, si la prévoyance anglaise n'y met ordre par des croisières actives (1), sortiront un jour de nouveaux flibustiers, et l'Australie aura, comme l'Europe, ses régences barbaresques, dont les îles Kangaroo, Flinders et King, déjà envahies, deviendront les plus célèbres.

(1) On ne saurait passer sous silence que déjà plusieurs fois des capitaines Américains se chargeant d'une sorte de police maritime, ont ramené au port Jackson des navires enlevés avec leurs équipages de pirates ou de fugitifs. Qui pourrait prévoir aujourd'hui à quelle influence l'Amérique anglaise est appelée dans l'avenir de l'Australie?

Mais il est facile encore de prévenir de semblables désastres. Nos craintes ne seront pas justifiées. D'heureuses destinées sont réservées à un monde qui, recevant la civilisation toute faite, n'a point de ménagemens à garder envers d'antiques abus; et nous pouvons, en terminant cette imparfaite esquisse, répéter avec le poète Campbell : « Terre dé-
» licieuse, propice jusque dans ta nature sau-
» vage, le passé et sa gloire sont à nous, l'a-
» venir est à toi. »

FIN.

précipitation ; il serait difficile d'expliquer autrement la préférence accordée à des faits insignifiants sur des progrès d'une incontestable importance. Nous avons même remarqué deux erreurs palpables : Cunningham attribue la première représentation théâtrale à l'année 1796, et le premier suicide à l'année 1803. La première représentation théâtrale eut lieu le 4 juin 1789, pour l'anniversaire de la naissance de Georges III, et selon Collins, le premier suicide date de 1791.

Voici une chronologie australienne conçue dans un autre sens, et un peu moins incomplète. L'auteur a cru devoir se resserrer dans les seules limites des progrès des colonies australes.

CHRONOLOGIE

PROGRESSIVE

DE L'AUSTRALIE

JUSQU'EN 1820.

-
1770. — Relâche de Cook à Botany-Bay.
 1786. — Choix de Botany - Bay pour
 siège d'une colonie pénale.

- 13 Mai 1787. — Départ du premier convoi.
 18 Janvier 1788. — Arrivée du premier navire du
 convoi à Botany-Bay.
 21 Janvier 1788. — Découverte du port Jackson.
 26 Janvier 1788. — Fondation de Sydney. — Ar-
 rivée de Lapérouse. — Pre-
 mières relations avec la
 France.
 Février 1788. — Fondation d'un hôpital et d'un
 observatoire.
 Février 1788. — Colonisation de l'île de Nor-
 folk.
 Mars 1788. — Premières hostilités avec les
 peuplades indigènes.
 — Découverte de l'île de Lord-
 Howe.
 Septembre 1788. — Première récolte.
 Novembre 1788. — Fondation de Paramatta sous
 le nom de Rose-Hill.
 Avril 1789. — Première admission d'indigè-
 nes à l'hôpital.
 4 Juin 1789. — Origine des représentations
 théâtrales.
 1789. — Découverte de l'Hawkesbury.
 Fin de 1789. — Premiers exemples d'émanci-
 pation. James Ruse premier
 colon émancipé.
 1790. — Premiers navires arrivés d'An-
 gleterre.
 — Premières relations avec Bata-
 via et le Bengale.

- 1791. — Premiers colons volontaires.
 - Déclaration du premier planteur, James Ruse, qui peut se passer des secours du gouvernement.
 - Droit de grâce donné au gouverneur.
 - Première révolte habilement calmée.
 - Colonisation des bords de l'Hawkesbury.
 - Commencement de la pêche de la baleine.
- 1792. — Premières relations avec l'Amérique du Nord.
 - Première fourniture de grains faite au gouvernement.
- 1793. — Premières relations avec l'Espagne et la côte nord-ouest d'Amérique.
 - Premier sloop lancé au port Jackson.
 - Introduction des paquebots.
 - Première tentative pour la découverte d'un passage à travers les Montagnes-Bleues.
- 1794. — Origine des représentations théâtrales à l'île de Norfolk.
 - Organisation d'une garde nationale dans l'île de Norfolk.

- 1795. — La colonie commence à pouvoir se suffire pour les approvisionnements de grains.
- 1796. — Découverte d'un immense troupeau sauvage.
 - Introduction de l'imprimerie.
 - Ouverture d'un théâtre.
 - Premiers travaux de Bass et de Flinders.
- 1797. — Découverte de mines de charbon de terre.
- 8 Décembre 1798. — Découverte du détroit de Bass.
- 1800. — Premier grand débordement de l'Hawkesbury.
 - Institution d'une école d'orphelins à Paramatta.
- 1802. — Manufactures naissantes.
- 1803. — Fondation d'un journal.
- 1804. — Occupation de la terre de Van-Diemen. — Fondation d'Hobart-Town et d'York-Town.
- 1805. — Organisation d'une garde nationale à la Nouvelle-Galles.
- 1806. — Réorganisation judiciaire.
- 1808. — Révolution militaire. — Déposition du gouverneur Bligh sans altération de l'ordre public.
- 1810. — Premier dénombrement général des personnes, des troupeaux et des propriétés.

- Institution des barrières de péages.
- Régularisation de Sydney.
- Introduction de la méthode lancastérienne.
- 1811. — Publication du premier almanach de la Nouvelle-Galles.
- 1813. — Découverte d'un passage à travers les Montagnes-Bleues.
 - Fondation d'un village modèle pour les indigènes.
- 1814. — Fondation d'une école pour les enfans des naturels.
 - Institution d'un marché public et d'une halle à Sydney.
- 7 Mai 1815. — Fondation Bathurst.
- 1816. — Premières relations de la terre de Van-Diémen avec l'île de France.
 - Sociétés bibliques.
- 1817. — Fondation de la banque de la Nouvelle-Galles du Sud.
- 1818. — Fondation d'une caisse d'épargnes.
- 1819. — Enquête du commissaire Bigge.
- 1820. — Fondation de l'école géorgienne.

BIBLIOGRAPHIE

DE L'AUSTRALIE.

BIBLIOGRAPHIE

DE L'AUSTRALIE.

ATKINSON. — An Account of the state of agriculture and grazing in New South Wales; including observations on the soils, and general appearance of the country, and some of its most useful natural productions; with an account of the various methods of clearing and improving Lands, breeding and grazing live stock, erecting buildings, the system of employing convicts, and the expense of labour generally; the mode of applying for grants of land; with other information important to those who are about to emigrate to that country : the result of several years residence and practical experience in those matters in the colony; by James Atkinson, of Oldbury, Argyle county, New South Wales, and formerly principal clerk in the office of the colonial secretary at Sydney. London. J. Cross. 1826. in 8°.

Tableau de l'état de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux à la Nouvelle-Galles du Sud; renfermant des observations sur le sol, l'apparence générale du pays et quelques-unes de ses productions

naturelles les plus utiles; avec l'examen des diverses méthodes de défricher et d'améliorer le terrain, de nourrir et d'élever les troupeaux, d'ériger les bâtimens; le système d'employer les *convicts*, et l'aperçu général des frais d'exploitation; les formes à observer pour obtenir des concessions de terre, et autres avis importans pour ceux qui se préparent à émigrer dans ce pays: résultat d'une résidence de plusieurs années et d'une expérience pratique de ces matières dans la colonie: par James Atkinson, d'Oldbury, comté d'Argyle, Nouvelle-Galles du Sud, ancien premier commis de la secrétairerie générale à Sydney. Londres, 1826.

Ce titre, d'une longueur démesurée, promet beaucoup, mais le livre ne tient pas moins. C'est un de ces écrits substantiels que recommandent la sagesse des aperçus et l'exactitude des observations. Il y a pour un historien de la Nouvelle-Galles plus de profit à tirer de cette publication d'un agriculteur, que de tant de voyages qui promettent avec emphase les documens les plus complets.

Dans six chapitres bien remplis, Atkinson passe successivement en revue l'aspect général du pays, ses productions naturelles, l'état de l'agriculture, l'éducation des troupeaux, les divers modes de défrichement et les frais d'exploitation.

Un chapitre supplémentaire est consacré, d'une manière plus succincte, au commerce et aux manufactures; au système monétaire, aux routes, aux moyens de trans-

port, au climat, au revenu public, à la police, et aux diverses branches de l'administration.

Sans s'écarter de son sujet, l'auteur cite en passant, et toujours avec des réflexions pleines de sens, des actes du gouvernement et des faits historiques qui ont échappé jusqu'ici aux recherches des compilateurs.

L'écrit d'Atkinson mérite un rang fort distingué parmi les ouvrages d'agriculture, ou plutôt d'économie politique, et il appartient avec honneur aux archives de la Nouvelle-Galles du Sud.

Dawson met en doute le savoir d'Atkinson: il lui était plus facile de le critiquer que de le surpasser.

BARBÉ-MARBOIS. — Observations sur les votes de quarante et un conseils-généraux de département concernant la déportation des forçats libérés; présentées à M. le Dauphin; par un membre de la société royale pour l'amélioration des prisons. — Paris; Sautelet, 1828. Brochure in-8° de cent huit pages. (Il existe une édition in-4°.)

Ces Observations sont signées Barbé-Marbois; Paris, 25 décembre 1827. Il nous est impossible de passer sous silence, dans cette revue bibliographique, un écrit qui a servi de texte à tant de discussions. Ne le citant ici que pour mémoire, nous renvoyons, pour compléter cette notice, à notre Introduction.

On doit remarquer dans l'appendice des observations, sous les numéros 2 et 3, deux extraits d'*Un Voyage* aux terres australes. Nous ne pouvons nous expliquer pourquoi l'honorable publiciste n'a point cité le nom de Péron.

BARRINGTON. — Voyage à Botany-Bay, avec une description du pays, des mœurs, des coutumes et de la religion des natifs ; par le célèbre Georges Barrington. — Traduit de l'anglais, sur la troisième édition. — In-8°. Paris. Desenne. An 6.

L'épithète que le traducteur de cet ouvrage donne à Barrington ne doit pas être prise dans la meilleure acception. Né d'une famille honorable, doué des plus heureuses dispositions, et de tous les avantages d'une éducation distinguée, le célèbre Barrington s'était livré d'abord à l'étude des lois ; mais, par une de ces aberrations dont l'esprit humain offre de trop fréquens exemples, au lieu d'embrasser une carrière qui lui promettait et la fortune et les honneurs, il n'avait considéré dans les lois de son pays que les moyens de les éluder, et, sous ce rapport, il s'est fait connaître par d'incroyables succès. De nombreuses filouteries, dont la mémoire ne s'est pas encore effacée en Angleterre, l'entraînèrent souvent sur les bancs des criminels. Dix fois son adresse à se prévaloir de la lettre de la loi rendit à la société l'un de ses ennemis les plus dangereux ; mais son jour était marqué : il se vit enfin condamné à la déportation dans la nouvelle colonie pénale des Anglais, où l'on hésita d'abord à l'envoyer, tant on craignait l'influence qu'il pourrait y exercer sur la classe nombreuse des filous.

Ici commence pour Barrington une seconde carrière. On a souvent cité le discours qu'il prononça aussitôt après sa condamnation. Capable de prendre sur-le-champ une grande détermination et d'y persister, soit

qu'il embrassât du premier coup-d'œil toutes les ressources de sa position, soit qu'il comprît seulement la nécessité de renoncer sans retour à un genre de vie qui ne lui offrait plus en perspective que des châtimens sans aucune des jouissances dont il avait pris l'habitude, il résolut de rentrer dans les voies de la probité, et suivit invariablement ce nouveau plan de conduite. Une occasion de signaler son retour aux bons principes ne tarda pas à se présenter. Le navire de transport qui le conduisait à la Nouvelle-Galles n'était pas encore arrivé à Ténériffe, lorsqu'une révolte éclata parmi les déportés. Barrington n'hésita pas à se ranger du parti du capitaine, et contribua d'une manière très-efficace au retour de l'ordre. Un tel service devait lui gagner, et lui gagna en effet, la confiance de ses chefs. Aussi pendant tout le reste de la traversée se vit-il traité plutôt comme un émigré volontaire que comme un condamné. Une récompense plus utile lui était réservée : à peine arrivé au port Jackson, il fut nommé surintendant des *convicts* à Paramatta, et réussit bientôt à se faire une fortune considérable.

La relation de Barrington, qui comprend un espace de temps peu étendu, a été adressée par lui à un de ses protecteurs en Angleterre. Dans cet écrit d'un condamné, on chercherait en vain une déclamation, une récrimination contre la société qui l'a rejeté de son sein. L'aveu le plus ferme de ses erreurs criminelles, le repentir le plus sincère préviennent en sa faveur. Ces Mémoires d'un déporté, car tel est le titre qui conviendrait le mieux au Voyage de Barrington, offrent une des plus puissantes apologies du système pénal si sage-

ment adopté par l'Angleterre. Il y a plus d'ordre et de méthode dans cette composition que dans la plupart des relations anglaises : elle se recommande aussi par des détails de mœurs bien présentés ; l'on y rencontre même quelquefois des pensées qui ne sont pas dépourvues de finesse et des observations ingénieuses. Nous ne connaissons l'ouvrage de Barrington que par la traduction publiée à Paris en l'an VI, d'après la troisième édition. Cette traduction nous a paru généralement soignée. Barrington a obtenu, en 1800, les honneurs d'une sixième édition.

BARRON-FIELD. — Geographical Memoirs on New South Wales, by various hands, edited by Barron-Field, esq. London, 1825.

Mémoires géographiques de divers auteurs sur la Nouvelle-Galles, publiés par Barron-Field, écuyer.

Plusieurs opuscules intéressans, dont une partie offre des détails authentiques et curieux, ont été réunis dans ce volume de mélanges, qui doit déjà réclamer une suite. On remarquera surtout, après une description détaillée des découvertes faites entre les trente-unième et trente-deuxième degrés au nord du port Macquarie par le botaniste Cunningham, le journal du matelot Pamphlet, jeté par un naufrage à peu de distance de Moreton-Bay, et retrouvé par Oxley dans son voyage de 1824. Ce journal, recueilli par M. Uniacke, a été traduit et publié dans les Annales des Voyages en 1825.

BENNET (Henri Grey). — A Letter to lord viscount Sidmouth on the transportation laws ; the state of the hulks, and of the colonies in New South Wales.

Lettre au lord vicomte Sidmouth sur les lois de transportation et l'état des pontons et des colonies de la Nouvelle-Galles du Sud.

Nous n'avons pu nous procurer ce pamphlet, cité et combattu par Wentworth. Il paraît avoir été publié vers 1818 ou 1819. L'auteur, membre de la chambre des communes, avait provoqué une enquête sur l'état de la colonie pénale. Cet opuscule développe tous les griefs, plus rapidement exposés dans ses discours parlementaires.

BIGGE. — Report of the commissioner of inquiry into the state of the colony of New South Wales, ordered by the house of Commons to be printed. 19 June 1822.

Rapport du commissaire d'enquête sur l'état de la Nouvelle-Galles du Sud, imprimé par ordre de la Chambre des Communes. 19 juin 1822.

Ce volumineux Rapport, si souvent cité, et qui a donné lieu à tant de discussions animées, se divise en huit chapitres :

1° Condition et traitement des *convicts* sur les navires de transport.

2° Débarquement.

3° Emploi des *convicts* dans la colonie.

- 4° Administration et service public.
- 5° Habillement et nourriture.
- 6° Travaux agricoles et service des colons.
- 7° Rémission des peines et conséquences.
- 8° Etablissement des émancipés.

Ce cadre était vaste; bien rempli, il aurait donné l'histoire la plus complète des trente premières années de la colonie: mais, réclamé par un esprit de système, le rapport n'a que trop parfaitement répondu au vœu des hommes qui l'avaient provoqué. Armé de pleins pouvoirs comme commissaire du Roi, M. Bigge aurait pu sans peine illustrer son nom par des améliorations véritablement utiles, au lieu de se faire l'écho d'une foule de petites passions locales. En accordant une large part aux embarras de sa mission, il faut reconnaître qu'il ne lui eût pas été difficile de s'en tirer plus honorablement. Le chapitre 27 de l'histoire des colonies pénales renferme des détails assez étendus sur ce rapport, que la *Quarterly Review* critique, et que l'*Edinburgh Review* traite d'assez peu judicieux. (*Not very judicious report.*)

BROSSES (le président De).— Histoire des navigations aux terres australes, contenant ce que l'on sait des mœurs et des productions des contrées découvertes jusqu'à ce jour; et où il est traité de l'utilité d'y faire de plus amples découvertes, et des moyens d'y former un établissement. Paris, Durand, 1756. 2 vol. in-4°.

Cet ouvrage, dont l'étude est indispensable à quiconque veut s'occuper de la géographie et de la coloni-

sation de l'Océanie, est le fruit de consciencieuses recherches, et d'une érudition étonnante pour l'époque où il a été publié. Il ne lui a manqué que d'être mieux apprécié, et peut-être une réimpression de cette Histoire paraissant à l'époque où la marine renaissait en France, aurait-elle porté le gouvernement de Louis XVI à former dans l'Australie des établissemens coloniaux. Partisan éclairé du système de la déportation, le président De Brosses démontre, avec une supériorité de vues réellement prodigieuse, les avantages d'une position qui n'a été occupée par l'Angleterre que trente ans plus tard, et, en quelque sorte, en désespoir de trouver un lieu plus favorable. On est également frappé de la justesse de ses aperçus sur l'avenir des colonies espagnoles. A le lire aujourd'hui, on croirait avoir sous les yeux un tableau tracé d'après les nouvelles les plus récentes.

Le savant historien donne des extraits habilement choisis, et liés entre eux par des analyses rapides des récits de tous les voyageurs qui ont touché quelque point des terres australes. Il divise ces terres en Polynésie, Magellanie et Australasie. Cette dernière, dont le nom est aujourd'hui modifié en celui d'Australie, occupe nécessairement la moindre place: aussi n'avons-nous pu emprunter au président De Brosses qu'un très-petit nombre de faits; mais nous devons beaucoup à ses considérations générales, et il semble avoir jugé d'avance toutes les fautes qu'une lecture attentive de son Histoire aurait pu épargner à l'Angleterre.

« Le plus célèbre des souverains modernes, disait-il, » sera celui qui pourra donner son nom au monde aus-

» tral.... » Dans un autre passage, revenant sur cette idée favorite : « L'entreprise, disait-il encore, l'entreprise la plus capable d'illustrer à jamais le nom d'un souverain, est la découverte des terres australes. Ce monde, ajoutait-il, n'a jamais eu de communications avec le nôtre, et nous est presque aussi étranger que pourrait l'être une autre planète.... Que de peuples, que d'animaux !... » On dirait même que le président De Brosses a prêté, dans les termes suivans, la découverte du détroit de Bass : « Ce n'est peut-être pas un seul continent. Il y a toute apparence que ces grandes contrées sont isolées par plusieurs détroits inconnus. »

Pourquoi cette voix imposante a-t-elle retenti dans le désert ? Il est impossible de calculer combien d'avantages aurait dûs la France à l'adoption des vues du président De Brosses. Au moins reste-t-il à notre pays l'honneur d'avoir produit dans le Père Paulmyer et dans l'historien des navigations aux terres australes deux révélateurs d'un monde nouveau, qu'il lui fût si facile d'ajouter à son empire.

COLLINS. — An Account of the English Colony in New South Wales, from its first settlement in January 1708, to August 1801 : with remarks on the dispositions, customs, manners, etc. of the native inhabitants of that country. To which are added some particulars of New Zealand; compiled by permission from the MSS. of lieutenant-governor King : and an account of a voyage performed by captain Flinders and M^r Bass; by which the exis-

tence of a strait separating Van Diemen's land from the continent of New Holland was ascertained. Abstracte from the journal of M. Bass. By lieutenant-colonel Collins, of the royal marines; several years judge-advocate and secretary of the colony, and now lieutenant-governor of port Phillip. Illustrated by numerous engravings. The second edition. 1 vol. in 4°. London. T. Cadell and W. Davies. 1804.

Tableau de la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles du Sud depuis sa fondation en janvier 1788 jusqu'en août 1801; avec des remarques sur les dispositions, coutumes, manières, etc. des indigènes de cette contrée, et quelques détails sur la Nouvelle-Zélande : compilé avec autorisation sur les manuscrits du lieutenant-gouverneur King. Récit du voyage du capitaine Flinders et de M. Bass, qui a eu pour résultat de constater l'existence d'un détroit séparant la terre de Van-Diémen du continent de la Nouvelle-Hollande; extrait du journal de M. Bass. Par le lieutenant-colonel Collins, de la marine royale, plusieurs années juge-avocat et secrétaire de la colonie, et maintenant lieutenant-gouverneur du port Phillip; orné de nombreuses planches. Londres, 1804.

Les détails les plus authentiques et les plus circonstanciés que l'on possède sur les premières années de

l'établissement des Anglais à la Nouvelle-Galles du Sud sont renfermés dans cet ouvrage. Juge-avocat et secrétaire de la colonie depuis sa fondation, en janvier 1788 jusqu'au mois de septembre 1796, le lieutenant-colonel Collins a vu par lui-même tous les évènements qu'il rapporte, et les réflexions dont il les accompagne sont, en quelque sorte, le résumé de l'opinion publique. Le plus grand reproche qu'on puisse lui adresser est de n'avoir pas été assez sobre de particularités minutieuses. Mais il serait injuste de faire tomber spécialement sur lui une critique applicable à presque tous les voyageurs anglais, et qu'il mérite bien moins que beaucoup d'autres. Cette surabondance de détails provient d'un système chaudement défendu, et les critiques anglais opposent à nos observations la prétendue sécheresse des meilleures relations françaises. Au reste, le défaut que nous signalons est beaucoup moins sensible dans la seconde édition de l'écrit de Collins. Une main habile en a sagement élagué les passages les plus oiseux. Dans l'état où il se trouve, ce livre est encore, de tous ceux que l'on a publiés sur la Nouvelle-Galles du Sud, celui que l'on peut consulter avec le plus de fruit, et Collins n'a point cessé de mériter le titre que lui décernait Péron, du plus précieux historien que la Nouvelle-Galles ait encore eu. Nous ne devons pas dissimuler combien il nous a été utile. Les emprunts faits par l'auteur aux manuscrits du lieutenant-gouverneur King et au journal de Bass, sont une importante addition à son travail. Les nombreuses gravures qu'il y a jointes sont fort curieuses, sans se recommander par un grand mérite d'exécution.

CUNNINGHAM. — *Two years in New South Wales, comprising sketches of the actual state of society in that colony; of its peculiar advantages to emigrants; of its topography, natural history, etc. etc.* : by P. Cunningham, R. N. (royal navy); in two vol. in 8°. Third edition. London, H. Colburn, 1828.

Deux ans à la Nouvelle-Galles, comprenant des esquisses de l'état actuel de la société dans cette colonie; de ses avantages particuliers pour les émigrans; de sa topographie, de son histoire naturelle, etc. etc. : par P. Cunningham, chirurgien de la marine royale : 2 vol. in-8°; troisième édition. Londres, 1828.

Cunningham doit tenir un rang distingué parmi les historiens de l'Australie, et son livre, le plus étendu qui ait paru depuis Collins et Wentworth, sera toujours utilement consulté. Frère de l'écrivain si original, Allan Cunningham, l'auteur des *Deux ans à la Nouvelle-Galles* s'est vu quatre fois chargé de l'importante mission de conduire six cents *convicts* au lieu de leur déportation. Tout le savoir, toute l'expérience qui peuvent donner du crédit à un semblable ouvrage se réunissent pour le recommander. Une traduction française, depuis long-temps annoncée, n'a pas encore paru; un abrégé, fait avec goût et conscience, se présenterait avec bien plus de chances de succès.

Tout ce qui tient essentiellement au fond du sujet est traité avec une véritable supériorité; mais la forme épistolaire adoptée sans ordre de matières, une surabondance

d'ornemens de mauvais goût, la multiplicité des préambules inutiles, la minutie et la vulgarité des observations et des sentences morales, l'affectation de l'auteur à reproduire des termes d'argot et des expressions populaires, le plus souvent intraduisibles, offrent un contraste pénible avec des réflexions politiques pleines de sagesse et des aperçus presque toujours ingénieux. Sans cette prétention à l'originalité, Peter Cunningham serait bien plus sûrement original. Mais ses défauts sont de ceux qu'une révision sévère peut facilement faire disparaître, et le mérite réel de l'ouvrage tient à des conditions de talent et d'esprit trop rarement réunies. Il ne faut à Cunningham qu'un traducteur aussi éloigné de l'enthousiasme burlesque du dix-septième siècle que de l'indifférence mercantile du dix-neuvième. Il lui faut une traduction considérablement abrégée, et une table des matières rédigée avec soin. Bien hardi qui les lui garantirait, à moins de s'en charger soi-même.

CURR. — An Account of the colony of Van-Diemen's land, principally designed for the use of emigrants; by Edward Curr. London, 1820.

Tableau de la colonie de la terre de Van-Diémen, principalement destiné à l'usage des émigrans.

L'auteur de cet écrit a été membre du conseil législatif et agent de la compagnie d'agriculture de la terre de Van-Diémen. Il possédait lui-même un vaste établissement agricole dans cette île, et résidait à *Circular-Head*, sur les concessions de la compagnie. Le tableau de Curr n'embrasse qu'un très-court espace de temps,

et n'offre rien de bien intéressant. Widowson rend hommage à l'exactitude historique de l'auteur : ce n'est pas un témoignage concluant. Les *Revue*s ont signalé plus d'une contradiction dans l'œuvre de Curr.

DAWSON. — The present State of Australia; a description of the country, its advantages and prospects, with reference to emigration : and a particular account of the manners, customs, and condition of its aboriginal inhabitants : by Robert Dawson, esq. late chief agent of the Australian agricultural company. London; Smith, 1830, in-8°.

L'État présent de l'Australie; description de la contrée, ses avantages, ses chances, relativement à l'émigration : comprenant un tableau particulier des manières, coutumes et condition de ses habitans aborigènes : par Robert Dawson, écuyer, ex-agent en chef de la compagnie d'agriculture australienne.

Cet ouvrage, l'un des plus importants qui aient été publiés sur l'Australie dans les dernières années, est cependant bien moins utile à consulter que l'écrit intitulé : *The Picture of Australia*, donné au public l'année précédente. Plus étendu, il est cependant moins complet, et la seule analogie du titre a pu nous inspirer l'idée d'établir une comparaison entre deux livres si différens.

Deux ans et deux mois de résidence à la Nouvelle-Galles ont permis à M. Dawson de réunir de précieux

document sur l'état actuel de la société australienne. Les excursions dans l'intérieur des terres, que ses devoirs lui prescrivaient, ajoutent un intérêt nouveau à ses récits.

Sa mission l'appelant presque exclusivement au port Stephens et dans ses environs, c'est surtout pour la statistique de cette importante fraction de la colonie que son ouvrage tiendra un jour une place distinguée dans les archives coloniales. Ses derniers chapitres, consacrés à des généralités, offrent un intérêt actuel beaucoup plus prononcé.

Peu d'ouvrages donnent autant de détails sur les peuplades indigènes. Peut-être cependant ne doit-on pas ajouter une foi entière aux récits d'un narrateur qui paraît attacher un très-grand prix à son tact particulier pour se concilier l'affection des naturels, et tirer parti de leur intelligence. L'auteur ne fait jamais parler ses *black-fellows*, et il les fait parler souvent, sans respecter les textes, avec une bien fatigante fidélité. Ce patois, continuellement répété, n'ajoute rien à l'authenticité des récits.

Dès 1828, la *Quarterly Review* avait publié quelques fragmens du volume de M. Dawson.

Nous mentionnerons ici, seulement pour mémoire, un autre écrit du même auteur, exclusivement relatif à ses contestations avec la compagnie d'agriculture australienne, dont il se plaint amèrement. Cet écrit est intitulé :

» A Statement of the services of M. Dawson,
» as chief agent to the Australian agricultural com-
» pany; with a narrative of the treatment he has

» experienced from the late committee at Sydney,
» and the board of directors in London. Decruy,
» in 8°.»

Etat des services de M. Dawson, comme agent en chef de la compagnie d'agriculture australienne; suivi du récit du traitement qu'il a éprouvé de la part du comité de Sydney et du conseil des directeurs à Londres.

DELANO.— A Narrative of voyages and travels in the northern and southern hemispheres; comprising three voyages round the world; together with a voyage of survey and discovery in the pacific Ocean and oriental island: by Amasa Delano. Boston; printed by E. G. House; 1817, in 8°.

Relation de voyages dans les hémisphères du Nord et du Sud, comprenant trois voyages autour du monde et un voyage d'exploration et de découvertes dans l'Océan pacifique et les îles orientales; par Amasa Delano. Boston, imprimerie de E. G. House.

Bien peu de pages de cette intéressante relation concernent les terres australes; mais il importe à la certitude historique de réunir le témoignage des étrangers, et celui d'un observateur aussi éclairé que le capitaine Delano jette un grand jour sur le trop petit nombre de faits et de jugemens qu'il a été possible de lui emprunter.

Delano appartenait à cette marine marchande des États-Unis, dont les courses aventureuses ont tant servi au progrès de la science géographique. Son style est fort négligé, et le titre seul de sa relation prouve combien il craint peu les répétitions de mots; mais la marche du récit est rapide, et des discussions judicieuses l'arrêtent à peine. Delano a vu le premier établissement anglais se former à la terre de Van-Diëmen; il raconte avec le scrupule d'un historien les querelles des matelots américains et des *convicts* de Sydney, rivaux dans la pêche des phoques; il a publié, sur la fameuse révolte de l'équipage de *la Bounty*, les pièces les plus authentiques, suivies d'un résumé impartial. En fallait-il plus pour lui assigner une place dans cette galerie historique de la Nouvelle-Galles du Sud?

Le capitaine Delano n'a point trouvé de traducteur, et cependant peu de voyageurs modernes ont autant de droits que lui à cette distinction.

DONALDSON. — Observations on the cultivation of tobacco in australian colonies.

Observations sur la culture du tabac dans les colonies australiennes.

Cet opuscule, qui ne peut offrir aucun intérêt historique, renferme plusieurs documens précieux sur l'économie politique des colonies anglaises. Il se distingue surtout par des vues sages et des plans exécutables; qualités bien rares chez les faiseurs de projets.

EVANS. — Voyage à la terre de Van-Diëmen, ou

Description historique, géographique et topographique de cette île; par G. W. Evans, arpenteur général de la colonie: traduit de l'anglais, avec une carte et une vue d'Hobart-Town. Paris, 1823. Tome XL de la Collection des meilleurs Voyages modernes, publiée chez Gide fils. In-8° de 187 pages.

Ce volume, assez bien rédigé, a plutôt la forme d'une histoire que celle d'un voyage. On pourrait peut-être désirer un peu plus d'ordre dans la disposition des matières. Il renferme quelques détails intéressans, entourés d'observations qui n'ont presque aucun mérite de nouveauté. C'est une compilation prise dans quelques journaux de Sydney, dans les ouvrages de MM. Reid, Collins, Wentworth, et dans divers rapports du gouverneur Macquarie. M. Evans ne dissimule aucun de ces emprunts, et les citations qu'il donne remplissent souvent plusieurs pages. Les notes du traducteur sont fort bien faites.

EVRIES. — Abrégé des Voyages modernes depuis 1780 jusqu'à nos jours, etc.; tomes 3, 4 et 5. Voyages autour du monde et dans le grand Océan.

Le troisième volume de cette intéressante collection offre peu de matériaux pour le sujet qui nous occupe; l'analyse du voyage de Turnbull, et le récit très-succinct de quelques découvertes effectuées en retournant en Europe, par les capitaines de plusieurs navires de transport qui avaient accompagné le gouverneur Phillip,

sont les seuls passages qui se rapportent à l'histoire de la colonie anglaise.

L'*Abrégé du Voyage de Bligh* mérite aussi d'être consulté. Dans les circonstances de la révolte de *la Bounty*, peut-être trouvera-t-on l'explication des évènements qui, quelques années plus tard, affligèrent la colonie.

Le quatrième volume de l'*Abrégé* renferme plusieurs analyses importantes pour l'histoire de l'Australie, et d'abord celle du voyage de Brampton et d'Alt, de l'île de Norfolk à Batavia, par le détroit de Torrès, en 1793; voyage beaucoup plus intéressant pour la géographie que pour l'histoire des terres australes. M. Eyries donne ensuite un précis de la découverte et de la reconnaissance du détroit de Bass, par Flinders et Bass, en 1798 et 1799. Cette découverte, si importante pour l'établissement pénal, est un des plus grands évènements de son histoire, et M. Eyries en explique savamment les détails et les conséquences. Il examine immédiatement après les résultats de l'exploration du continent austral, par Flinders, de 1801 à 1803. Cette analyse détaillée d'un *Voyage* qui n'a pas encore trouvé de traducteur, et dans laquelle tient une grande place la longue captivité de Flinders à l'Île-de-France, offre une lecture fort intéressante, et résume très-bien les importantes découvertes du hardi navigateur. M. Eyries passe ensuite rapidement en revue les *Voyages* de Grant (1800 à 1802), et de Tuckey (1803-1804). Le premier avait pour objet une reconnaissance plus exacte du détroit de Bass; le second, l'établissement d'une colonie au port Phillip, dans le même détroit; établissement qu'un examen détaillé de

la localité ne permit pas de continuer, et qui fut transporté avec succès à la terre de Van-Diémen, sur les bords du Derwent.

Le volume se termine par un résumé de l'histoire de la colonie anglaise depuis sa fondation jusqu'en 1822. Ce tableau, rempli de détails entièrement neufs pour un lecteur français, est surtout extrait des ouvrages de Barington et de Wentworth.

Le cinquième volume, consacré en partie à la Polynésie, nous offre cependant un tableau physique de la Nouvelle-Galles du Sud, esquisse pleine d'intérêt, et l'analyse des deux *Voyages* si remarquables de John Oxley à l'ouest des Montagnes-Bleues.

FLINDERS. — A Voyage to terra australis; undertaken for the purpose of completing the discovery of that vast country, and prosecuted in the years 1801, 1802 and 1803 in his majesty's ship the *Investigator*, and subsequently in the armed vessel *Porpoise* and *Cumberland* schooner, with an account of the shipwreck of the *Porpoise*, arrival of the *Cumberland* at Mauritius and imprisonment of the commander during six years and a half in that island: by Matthew Flinders, commander of the *Investigator*; in two volumes with an atlas. London, printed by W. Bulmer; 1814.

Voyage aux terres australes, entrepris pour compléter la découverte de cette vaste contrée, et exécuté dans les années 1801, 1802 et 1803, sur le bâtiment de Sa Majesté *l'Investigateur*, et ensuite sur

le *Porpoise* (Marsouin) et le schooner le *Cumberland*; suivi d'un récit de la perte du *Porpoise*, de l'arrivée du *Cumberland* à Maurice, et de la captivité du commandant pendant six ans et demi dans cette île : par Matthieu Flinders, commandant de l'*Investigateur*. Deux volumes (petit in-folio), avec un atlas. Londres, imprimerie de W. Bulmer, 1814.

Le second voyage de Flinders, moins important pour les résultats que celui qui avait eu pour but la découverte du détroit de Bass, occupe cependant un rang distingué parmi les explorations de la Nouvelle-Hollande. Entrepris sur la recommandation de sir Joseph Banks, pour compléter la reconnaissance générale des côtes de ce vaste continent, et exécuté en même temps que celui du capitaine Baudin, il a puissamment contribué aux progrès de la géographie. Des discussions graves se sont élevées sur la priorité de quelques découvertes entre les Français et les Anglais; ce n'est pas ici le lieu de les examiner, mais nous devons faire observer, en passant, que l'injuste captivité de Flinders à l'Île-de-France explique trop bien ce qu'il peut y avoir d'amer dans une partie de ses réflexions.

L'histoire de la Nouvelle-Galles tient peu de place dans ce livre substantiel, qui aurait mérité les honneurs de la traduction, et que revendiquent surtout, avec l'histoire naturelle, les sciences nautique et géographique.

La rencontre de Flinders avec l'expédition du capitaine Baudin; la découverte qu'il croit faire du naufrage de Lapérouse à l'endroit où se perd le *Porpoise*,

et la longue captivité du célèbre navigateur, offrent surtout des épisodes pleins d'intérêt.

Neuf vues, gravées d'après Westall, dessinateur de l'expédition, accompagnent les deux volumes. L'atlas comprend dix-huit cartes et dix planches de botanique.

L'Introduction de ce grand ouvrage, Introduction qui pourrait être publiée séparément, et former un livre très-instructif, comprend un résumé fort bien fait de tous les voyages qui avaient eu pour but l'exploration de quelques points de l'Australie. La découverte du détroit de Bass méritait d'y tenir et y tient une place étendue. Cette partie de l'écrit de Flinders a été souvent analysée.

FRAZER. — Remarques sur la botanique et la géologie des bords de la rivière des Cygnes, de l'île Buache, de la baie du Géographe et du cap Naturaliste.

Cette brochure, dont nous n'avons pu obtenir la communication, ni même le titre exact en anglais, acquiert quelque importance par la formation récente d'une colonie à la rivière des Cygnes. L'*Edinburgh Journal, of natural and geographical science*, et le bulletin de la Société de géographie d'octobre 1829, en donnent de courts extraits. M. Frazer, botaniste et colon de Sydney, avait accompagné le capitaine Stirling en 1827 dans l'expédition dont les résultats ont amené la colonisation de la rivière des Cygnes. King le cite plusieurs fois dans son importante relation.

GILBERT. — Voyage from New South Wales to Canton in the year 1788 : by Thomas Gilbert, esq.,

commander of the *Charlotte*. London; Debrett, 1789; in-4°.

Voyage de la Nouvelle-Galles du Sud à Canton en l'année 1788, avec des vues des îles découvertes : par Thomas Gilbert, écuyer, commandant de la *Charlotte*. Londres; Debrett, 1789 : in-4° de 85 pages.

La *Charlotte* faisait partie des navires de transport composant le premier convoi envoyé à Botany-Bay en 1787, sous les ordres du commodore Phillip. La compagnie des Indes avait destiné la *Charlotte* et le *Scarborough* à se rendre du siège de la nouvelle colonie à Canton, pour revenir en Europe avec une cargaison de thé. Le capitaine Gilbert, en donnant la relation de ce dernier voyage, déclare qu'il a regardé comme inutile de répéter les détails contenus dans la narration de White, et analyse ce grand voyage de la manière la plus succincte. Il ajoute que nulle idée de spéculation ou de gloire ne l'a engagé à écrire; qu'il a eu pour but l'utilité plutôt que l'amusement de ses lecteurs, et qu'il s'est borné à donner un récit exact, jour par jour, des évènements de sa traversée, sans prétendre à aucun ornement littéraire. Quoiqu'il ait trop bien tenu parole, nous devons à sa narration aride et décolorée la confirmation de quelques faits. Elle ne manque pas de quelque intérêt sous le seul rapport de l'art nautique; mais elle ne nous paraît point mériter les honneurs de la traduction.

GRANT. — The Narrative of a voyage of discovery, performed in his majesty's vessel *the Lady Nelson*,

of sixty tons burthen, with sliding keels, in the years 1800, 1801 and 1802, to New South Wales: by James Grant, lieutenant in the royal navy. London; Egerton, 1803, in 4°, with plates.

Relation d'un voyage de découvertes, accompli sur le bâtiment de sa majesté le *Lady Nelson*, de soixante tonneaux avec des quilles mobiles, dans les années 1800, 1801 et 1802, à la Nouvelle-Galles: par James Grant, lieutenant dans la marine royale. Londres; Egerton, 1803: in-4°, avec gravures.

Le lieutenant Grant avait, le premier, traversé le détroit de Bass en venant d'Europe: il fut chargé ensuite de l'explorer avec un équipage presque entièrement composé de *convicts*. Plus tard, le gouverneur de l'établissement anglais lui confia une mission à Coal-River, où des mines de houille très-abondantes avaient été reconnues.

La plupart des détails publiés par James Grant concernent les mœurs des tribus qui habitent les côtes de la Nouvelle-Hollande: il ne s'est point appliqué à faire connaître le régime de la colonie pénale. Aussi ne lui sommes-nous redevables que d'un très-petit nombre de documens.

Il n'existe point de traduction française complète du voyage de Grant. A. J. N. Lallemand en a seulement donné, à la suite de sa traduction de Turnbull, un extrait comprenant toute la partie historique.

HASSEL. — Vollständige und neueste erdbeschreibung von Australien: mit einer einleitung zur statistik

der lander. Bearbeitet von Dr. G. Hassel. Weimar, 1825.

État et Description géographique de l'Australie, d'après les documens les plus nouveaux; avec un tableau statistique du territoire : par le docteur G. Hassel. Weimar, 1825.

Ce volume in-8° de 900 pages, digne de l'érudition de l'école à la tête de laquelle s'est placé le savant Hassel, réunit tous les documens grands et petits, importants comme sans importance, qui peuvent concerner, plus ou moins directement, l'Australie. Il y a un grand nombre d'utiles renseignemens dans cette compilation, véritable type de la patience germanique. Remarquons en passant que Hassel, juge aussi impartial que l'on en puisse désirer un, fait aux navigateurs Français une part de découvertes beaucoup plus belle que ne veulent en convenir certains géographes anglais.

HUNTER. — An historical Journal of the transactions at port Jackson and Norfolk island, with the discoveries which have been made in New South Wales and in southern Ocean since the publication of Phillip's voyage; compiled from the official papers: including the Journals of governors Phillip and King, and of lieut. Ball; and the voyages from the first sailing of the *Syrius* in 1787, to the return of that ship's company to England in 1792: by John *Hunter*, esq., post captain in his majesty's navy; illustrated with seventeen maps, charts,

views, and others embellishments, drawn on the spot by captains Hunter and Bradley, lieutenant Dawes, and governor King. London; printed for John Stoekdale, Piccadilly. January 1797. 1 in-4° de 580 pages.

Journal historique de ce qui s'est passé au port Jackson et dans l'île de Norfolk, et des découvertes qui ont été faites à la Nouvelle-Galles du Sud et dans l'Océan méridional, depuis la publication du Voyage de Phillip, compilé d'après les papiers officiels; renfermant les journaux des gouverneurs Phillip et King et du lieutenant Ball, et les voyages du *Syrius* depuis son premier départ en 1787 jusqu'à son retour en Angleterre en 1792: par John Hunter, écuyer, capitaine de vaisseau de la marine royale: orné de dix-sept cartes, plans, vues et autres embellissemens, dessinés sur les lieux par les capitaines Hunter et Bradley, le lieutenant Dawes et le gouverneur King.—1793.

Cet ouvrage, publié par souscription et imprimé avec soin, réunit les documens les plus complets sur les premières années de la colonie pénale des Anglais. Nous nous sommes fait un devoir de le comparer scrupuleusement avec la relation de Collins, et nous avons reconnu le plus parfait accord entre les évènements principaux. Nous devons cependant au capitaine Hunter quelques particularités intéressantes et quelques aperçus nouveaux négligés par Collins. Ces deux ouvrages se donnent réciproquement de l'autorité.

Le journal du capitaine Hunter se termine au 22 avril 1792, époque de son retour à Portsmouth. L'éditeur publie ensuite celui du lieutenant King, dont le manuscrit avait été confié à sir Joseph Banks et à M. Stephen, membre de l'Amirauté. Ce journal commence au séjour de Lapérouse à Botany-Bay, en février 1788, et s'arrête au 20 décembre 1790. Il renferme des détails fort curieux sur le premier établissement des Anglais à l'île de Norfolk, dont le commandement avait été confié à King par le gouverneur Phillip. Sous ce rapport, ce journal contient des détails plus circonstanciés que l'ouvrage de Collins. L'éditeur a complété le journal de King par une continuation rédigée d'après le même plan, et prise dans les dépêches officielles du gouverneur. Cette suite va jusqu'au départ de la *Gorgone* du port Jackson, en décembre 1791. Enfin, la compilation se termine par le journal du lieutenant Ball, contenant les détails de son voyage de la Nouvelle-Galles du Sud à Londres par la route du cap Horn.

KING. — Narrative of a survey of the intertropical and western coasts of Australia, performed between the years 1818 and 1822, by captain Phillip P. King, etc. with an appendix containing various subjects relating to hydrography and natural history; in two volumes, illustrated by plates, charts and wood-cuts; in 8°. London, John Murray, 1827.

Relation d'une reconnaissance des côtes intertropicale et occidentale de l'Australie, faite de 1818 à

1822 par le capitaine Phillip P. King, etc.; avec un appendice contenant divers morceaux sur l'hydrographie et l'histoire naturelle : deux volumes ornés de planches, de cartes et de vignettes.

Phillip Parker King, lieutenant dans la marine royale, fils de l'ancien gouverneur de la Nouvelle-Galles, qui avait rempli le premier les fonctions de lieutenant-gouverneur de l'île de Norfolk, fut choisi, en 1817, par les lords commissaires de l'Amirauté pour compléter l'exploration des côtes nord et nord-ouest de l'Australie, et les autorités de Sydney eurent ordre de lui fournir le bâtiment, les hommes et les vivres nécessaires pour cette entreprise, qu'il exécuta en quatre voyages de 1818 à 1822. De nombreux dangers, surmontés avec bonheur, des découvertes toujours curieuses et souvent utiles, des observations faites avec talent, et d'importantes conquêtes obtenues pour l'histoire naturelle, recommandent au monde savant le voyage de King. L'Angleterre doit à ses rapports l'établissement du port Cockburn.

La rédaction des cartes, dont les matériaux avaient été réunis dans ce voyage, a retardé jusqu'à l'année 1827 la publication de la partie historique. L'auteur annonce qu'il a cru devoir retrancher de son journal tous les détails qui ne pouvaient offrir aucun intérêt à la curiosité ou à la science. Il résulte de ce sacrifice un peu de sécheresse peut-être, et une trop grande sobriété de descriptions. Les marins et les géographes ne s'en apercevront pas : tout semble avoir été écrit pour eux dans ce livre substantiel, et trop minutieux, à notre avis.

Ce que l'auteur a perdu en mérite littéraire, il a voulu le gagner en autorité scientifique.

Nous n'avons pas de grandes obligations au capitaine King. La nature de ses travaux ne l'appelait point à fournir des documens à l'histoire qui précède. Nous lui devons cependant quelques particularités nouvelles, et le récit de son exploration tient une place distinguée dans les annales les plus récentes de l'établissement anglais. Son livre est un ouvrage consciencieux, qui mériterait les honneurs de la traduction, et dont l'histoire des voyages modernes ne peut se dispenser d'offrir une analyse étendue. Cette narration anglaise, où nous rencontrons à chaque page des noms imposés par des navigateurs Français, les noms de Voltaire et de Bougainville, de Montebello et de Fourcroy, de Boufflers et de Bezout, de Haüy et de La Trémoille, doit avoir un charme de plus pour les compatriotes des Lapérouse et des Péron, des Freycinet et des Duperrey; et si l'on remarque avec tristesse qu'aucun établissement n'a suivi les explorations françaises, on voit du moins avec un légitime orgueil que, pour le progrès des sciences et l'honneur des découvertes, la France n'a rien à envier, dans l'Australie, à aucune autre nation.

Un appendice, fort bien rempli, consacre plus de cent cinquante pages à des observations hydrographiques dont nos marins auront beaucoup à profiter. On y remarque aussi un catalogue descriptif des divers objets d'histoire naturelle réunis dans le voyage.

Les quadrupèdes, les reptiles et les coquilles ont été décrits par M. Gray; les oiseaux, par M. Vigors; la collection entomologique, par M. Macleay; les plantes, par

M. Allan Cunningham; une seule espèce d'arbre, par M. Brown (1), et les échantillons géologiques, par le docteur Fitton.

Quelques vues, gravées par Finden d'après les dessins du capitaine; des cartes réduites dues au burin de Walker; quelques planches d'histoire naturelle et de nombreuses vignettes, ajoutent encore au mérite de cet important ouvrage.

MACQUARIE. — Relation des découvertes faites dans la Nouvelle-Hollande, à l'ouest des Montagnes-Bleues; publiée par le gouvernement anglais à Sydney-Cove, le 10 juin 1815.

— Nouvelle Relation des découvertes faites dans la Nouvelle-Hollande, à l'ouest des Montagnes-Bleues, en avril et mai 1815.

Ces deux mémoires, dont le premier a seul un caractère officiel, ont été traduits et réunis dans le second volume des *Mémoires du Muséum de l'histoire naturelle*, publiés, en 1815, dans le format in-4°, par les professeurs de cet établissement. L'une et l'autre relations offrent une lecture attachante, et n'ont point la sécheresse des bulletins ordinaires. Nous leur devons plusieurs particularités intéressantes. La seconde relation a été extraite des manuscrits de l'un des compagnons de voyage du gouverneur Macquarie, et traduite avec soin par M. Royer, employé du Muséum.

(1) Savant voyageur naturaliste, auteur d'un ouvrage sur les plantes de la Nouvelle-Hollande.

MELLISH. — *Book of Botany-Bay*. (London Magazine.)

Livre de Botany-Bay.

C'est au même titre que le célèbre Barrington, toute espèce de capacité à part, que Mellish trouve place dans la galerie des historiens de la Nouvelle-Galles. Ecrite dans une prison d'Angleterre, par un ancien convict, pour charmer les loisirs de la femme du géolier, cette relation ne manque pas d'originalité. Elle offre une révélation piquante des sentimens d'une partie du peuple qui forme une nation à part dans la nation, et dont les mœurs nous sont si peu connues, quoique tant d'écrivains aient chaque jour la prétention d'en retracer un fidèle tableau. On peut soupçonner Mellish, comme maints auteurs de mémoires plus châtiés, d'ajouter à son récit quelques traits d'imagination; mais il a un genre de mérite à lui, et peu de livres présentent autant d'attraits à la curiosité.

L'éditeur du *London Magazine* n'a fait aucun changement au texte. Il a respecté toutes les fautes d'orthographe, toutes les fautes de langage. Le traducteur français qui a fait connaître Mellish dans la *Revue Britannique* a voulu à son tour se rapprocher le plus possible de la simplicité de l'original, et en reproduire par des équivalens les expressions populaires.

Mellish mérite un rang fort distingué dans cette partie de la littérature contemporaine, dont Vidocq est le héros.

NÉE (Don Luis). — Visite des Espagnols à la Nou-

velle-Galles méridionale. 16 pages in-8°, 1810.

Ce fragment inédit du voyage de Malaspina, emprunté au savant botaniste de l'expédition, a été publié en allemand par Fischer dans ses *Mélanges espagnols*, et recueilli par Malte-Brun dans le dixième volume des *Annales des Voyages*. Il contient peu de faits nouveaux, peu d'observations originales; mais il sert à éclaircir quelques points douteux.

OXLEY. — Journals of two expeditions into the interior of New South Wales; undertaken by order of the british government in the years 1817-1818; by John Oxley, surveyor general of the territory and lieutenant of the royal navy; with maps and views of the interior or newly discovered country. London, John Murray, Albemarle-street; 1820: 1 in-4°.

Journaux de deux expéditions dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles, entreprises par ordre du gouvernement anglais, dans les années 1817, 1818; par John Oxley, inspecteur-général du territoire, et lieutenant de la marine royale; avec des cartes et des vues de l'intérieur ou de la contrée nouvellement découverte.

Ces deux journaux, dont lord Bathurst avait ordonné la rédaction en prescrivant les voyages dont ils renferment le récit, sont dédiés au gouverneur Macquarie et à M. Peel. On y chercherait vainement quelque mérite

littéraire; l'auteur ne s'est écarté en rien de ses instructions. Elles lui demandaient un journal, il l'a écrit sans nul ornement; mais, si cette publication n'ajoute aucun fleuron à la littérature australienne, si l'histoire trouve à peine quelques lignes à lui emprunter, elle est appelée à une grande importance dans un prochain avenir. Déjà les lieux que M. Oxley a parcourus ne sont guère plus conformes à ses tableaux que le monde d'aujourd'hui ne ressemble au monde de Colomb. De quel prix serait pour nos doctes antiquaires un écrit du temps de César, reproduisant, avec les mêmes détails, le tableau topographique de la Gaule? Un appendix d'un véritable intérêt contient tous les rapports, instructions et pièces officielles qui concernent les deux voyages d'Oxley.

Les journaux sont *ornés* de vues d'une extrême médiocrité.

PÉRON. — Voyage de découvertes aux terres australes, fait par ordre du gouvernement, sur les corvettes *le Géographe*, *le Naturaliste*, et la goëlette *le Casuarina*, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804; rédigé par Péron et continué par M. Louis de Freycinet: seconde édition, revue, corrigée et augmentée par M. Louis de Freycinet: 4 vol. in-8°. Paris, Arthus Bertrand, 1824, atlas.

Le second volume de ce voyage-modèle appartient en grande partie à la bibliographie australienne. Le tableau général des colonies anglaises aux terres australes en 1802 vaut seul un long ouvrage. Quelques critiques ont reproché à Péron d'avoir plus souvent consulté son

imagination que ses souvenirs, et cette opinion doit s'accréditer par le style animé et le caractère enthousiaste du célèbre voyageur; mais, s'il lui arrive maintes fois de s'aventurer dans l'avenir, on doit reconnaître que l'avenir a justifié ses prévisions. Le président de Brosses, avec son sens droit et calme, n'a pas jugé mieux que Péron les destinées réservées aux terres australes.

Péron n'est encore connu que parmi les voyageurs; mais un rang élevé lui sera accordé un jour dans l'empire des lettres, non loin de Bernardin de Saint-Pierre. Le feu de sa narration, le charme de ses tableaux, la rare propriété des termes qu'il emploie, l'originalité des lieux et des objets qu'il décrit, tout concourt à lui assurer une renommée à part, et, plus heureux que bien des historiens, il a trouvé dans M. Louis de Freycinet un continuateur digne de lui.

Aucun écrit ne saurait être opposé avec plus d'avantage que le voyage de découvertes de Péron au système favori de M. le marquis de Marbois. En vain l'illustre déporté a demandé des argumens au savant naturaliste; il n'a pu lui emprunter que deux pages à peine, et encore ne les cite-t-il, en les isolant, que comme extraites *d'un Voyage* aux terres australes. Cette réticence se comprend difficilement.

On doit mentionner ici, presque uniquement pour mémoire, une notice sur la végétation de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Diémen, par M. Leschenault, insérée à la fin du dernier volume des *Voyages* de Péron.

REID. — Two Voyages to New South Wales and Van Diemen's land, with a description of the

present condition of that interesting colony : including facts and observations relative of the state and management of convicts of both sexes. Also reflections on seduction and its general consequences : by Thomas Reid, member of the royal college of surgeons in London, and surgeon in the royal navy; in 8°. London, Longman, Hurst, etc. 1822.

Deux Voyages à la Nouvelle-Galles du Sud et à la terre de Van-Diemen, et description de la situation actuelle de cette colonie, renfermant des faits et des observations relativement à l'état et à la direction des *convicts* des deux sexes, ainsi que des réflexions sur la séduction et ses conséquences générales; par Thomas Reid, membre du Collège royal de chirurgie de Londres, et chirurgien de la marine royale.

Dans l'exercice de ses fonctions, M. Reid a été chargé deux fois de conduire des *convicts* au lieu de leur déportation. En 1817, embarqué sur *le Neptune*, il a mené cent soixante-dix hommes à la Nouvelle-Galles du Sud; en 1820, sur *le Morley*, cent vingt et une femmes à la terre de Van-Diemen. Non moins jaloux de soigner l'ame que le corps des malheureux confiés à sa surveillance, il consacre presque tout son récit à des considérations morales, et ses observations sur le régime intérieur et sur l'histoire de la colonie sont extrêmement succinctes. Il paraît avoir eu pour but principal de tracer un plan de conduite aux chirurgiens de la marine

royale qui recevront la même preuve de confiance, et de signaler au gouvernement divers vices du système actuel de transportation. Nous ignorons à laquelle des nombreuses sectes de l'Angleterre appartient M. Reid; mais nous croyons pouvoir assurer qu'il ne reste pas spectateur désintéressé de leurs débats. Il ne manque même pas de talens pour la prédication, et quelques instructions religieuses, qu'il a trouvé moyen d'intercaler dans son récit, indiquent une assez grande facilité d'élocution. Il est à remarquer qu'il est très-sobre de détails sur la partie médicale de sa mission. Son ouvrage ne nous a été que d'une utilité fort secondaire.

TUCKEY. — An Account of a voyage to establish a colony at port Phillip in Bass's strait : by J. H. Tuckey. London, 1805, in 8°.

Relation d'un voyage pour établir une colonie à Port-Phillip, dans le détroit de Bass : par J. H. Tuckey.

Le *Voyage* de Tuckey se borne presque uniquement au récit de la tentative faite en 1803 de fonder, sur la côte septentrionale du détroit de Bass, un établissement colonial qui en assurât la possession, et offrît un refuge aux navires employés à la pêche des phoques. Le manque d'eau douce et la stérilité du sol firent échouer ce projet, dont les résultats les plus importans furent l'envoi des colons et des *convicts* à la terre de Van-Diemen, et la fondation d'Hobart-Town sur les bords du Derwent. Les relations des Anglais avec les indigènes, et les hostilités qui succédèrent bientôt à des entrevues ami-

cales, animent, par d'intéressans épisodes, le récit de Tuckey. Nous ne connaissons aucune traduction de ce *Voyage*.

TURNBULL. — *Voyage round the world in the years 1800, 1801, 1802, 1803 and 1804; in which the author visited Madeira, Brazils, Cape of Good Hope, the English settlements of Botany-Bay and Norfolk island, and the principal islands in the pacific Ocean; with a continuation of their history to the present period; by John Turnbull: second edition. London, Maxwell, 1813, in 4°.*

Cette seconde édition est fort belle. Une traduction a été faite d'après la première, sous le titre suivant :

Voyage fait autour du monde en 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, par John Turnbull, dans lequel l'auteur a visité les îles principales de l'Océan pacifique, et les établissemens des Anglais dans la Nouvelle-Galles Méridionale; traduit de l'anglais par A. J. N. Lallemant, l'un des secrétaires de la marine, membre de la société française d'Afrique instituée à Marseille, et traducteur de plusieurs relations de voyages. Un volume in-8°. Paris, Xhrouet, 1807.

Le récit de Turnbull n'est malheureusement consacré qu'en partie à l'établissement anglais de la Nouvelle-Galles du Sud. Il est fort à regretter qu'il ne concerne pas exclusivement cette importante colonie; car l'auteur

était doué d'un esprit d'observation et d'un talent de narration fort remarquables. Pendant un voyage à la Chine, en 1799, Turnbull avait eu occasion de reconnaître combien pouvait présenter d'avantages une expédition commerciale à la côte nord-ouest d'Amérique. Le voyage qui nous occupe est le résultat de cette conviction: Turnbull commandait en second; des circonstances imprévues entravèrent la réussite de cette spéculation, les entrepreneurs n'eurent pas même la ressource de se défaire de leurs marchandises au port Jackson. Le grand nombre de cargaisons dont les magasins se remplissaient journellement, et le défaut presque absolu de numéraire, se réunirent contre eux. Turnbull ne fut pas plus heureux à l'île de Norfolk, où il eut encore à lutter contre la concurrence du gouvernement, qui s'était décidé à supporter une perte de 25 pour 100. Du port Jackson, Turnbull se rendit à Otahiti. Ce nouveau voyage et son séjour aux îles Sandwich offrent des détails pleins d'intérêt, mais entièrement étrangers à notre travail, sauf une conspiration d'une partie de l'équipage qu'on avait eu l'imprudence de recruter à Sydney parmi les émancipés. Après une absence de plus de deux ans, Turnbull revient au port Jackson; il fait assez bien valoir les nombreuses améliorations qui s'étaient rapidement succédées pendant son absence. Au reste, comme il en convient lui-même, la description qu'il donne de la Nouvelle-Galles pourrait être plus étendue. Il attribue ce défaut aux affaires de commerce, qui absorbaient la plus grande partie de son temps. Leur mauvais succès a pu quelquefois aussi influencer en partie sur ses jugemens. La traduction est faite avec soin, et l'ensemble de cet

ouvrage offre une lecture assez instructive et fort intéressante.

La seconde édition anglaise, sans répondre entièrement à son titre, qui promet la suite de l'histoire de la colonie jusqu'en 1813, donne quelques nouveaux détails sur l'administration de King et les premiers travaux de Macquarie; mais elle passe sous silence le gouvernement si agité de Bligh. On doit remarquer un chapitre à peu près impartial qui analyse le voyage du Géographe et du Naturaliste. Le capitaine *Baudin*, que l'éditeur appelle *Badouin*, est mieux traité dans cet ouvrage que dans le récit de Péron. En parlant d'impartialité, nous ne songions qu'à l'esprit national.

WATKIN-TENCH. — A Narrative of the expedition to Botany-Bay; with an account of New-South-Wales, its productions, inhabitants, to which is subjoined a list of the civil and military establishments at port Jackson: by captain Watkin-Tench, of the marines. Second edition. London, Debrett, 1789, 1 vol. in-8°.

Ce *Voyage* a été traduit en français sous le titre suivant :

Voyage à la baie Botanique, avec une description du nouveau pays de Galles méridional, de ses habitans, de ses productions, etc., et quelques détails relatifs à M. de Lapérouse, pendant son séjour à la baie Botanique: par le capitaine Watkin-Tench, officier de marine, commandant le vaisseau de transport

la Charlotte; à laquelle on a ajouté le récit historique de la découverte de la Nouvelle-Hollande, et des différens voyages qui y ont été faits par les Européens. Paris, Letellier, 1789; 1 vol. in-8°.

Les premières années de la colonie pénale si heureusement fondée par les Anglais, ont été, sans comparaison aucune, les plus fertiles en relations. Presque tous les principaux officiers chargés alors de l'honorable mission de veiller sur le berceau d'un peuple ont publié des mémoires plus ou moins complets, mais qui sont en général d'un accord très-satisfaisant. Watkin-Tench remplissait les fonctions de capitaine en second des troupes de la marine; sa relation n'embrasse que le court espace de quelques mois; mais, dans sa brièveté, elle nous a encore offert quelques éclaircissemens précieux. L'auteur a le talent trop rare de savoir bien observer, et de donner de justes bornes à ses narrations: il est à regretter qu'il ne lui ait pas été possible de pousser plus loin son ouvrage. La traduction pourrait se ressentir beaucoup plus qu'elle ne le fait de la précipitation avec laquelle elle a été composée. Ce récit historique de la découverte de la Nouvelle-Hollande présente assez bien le tableau des connaissances géographiques réunies jusqu'alors sur cette partie du monde si peu connue.

L'édition anglaise laisse beaucoup à désirer.

VAUX. — Memoirs of James Hardy Vaux, a swindler and thief, now transported to New-South-Wales for the second time and for life: written by himself. First ed. 1825; second 1827.

Mémoires de James Hardy Vaux, escroc et voleur, maintenant transporté à la Nouvelle-Galles du Sud pour la seconde fois et pour la vie : écrits par lui-même.

Ces confessions d'un voleur appartiennent au genre *picaresque*, emprunté des Espagnols. Vaux est de la famille de Gil-Blas, de Gusman d'Alfarache, de Roderick Randoms, et il est bien difficile de ne pas le ranger auprès d'eux dans la classe des fripons imaginaires. Cependant les attestations dûment signées des autorités locales, et l'assentiment des critiques anglais, inexorables révéléateurs de mensonges littéraires, ne permettent pas d'attaquer une possession d'état légalement établie. C'est donc entre Barrington et Mellish, toute comparaison mise de côté, qu'il faut assigner une place à James Hardy Vaux, escroc pédant, voleur quelque peu bégueule, qui n'eut point de modèle, et qui voudrait faire école. Observateur superficiel dans tout ce qui ne tient point à la pratique de son art, Vaux ne sera point utilement consulté par le légiste ou par l'historien : c'est au moraliste à disséquer son œuvre. Quelque romancier populaire, quelque continuateur des *Mémoires de Vidocq* en pourra faire son profit, s'il sait élaguer habilement certains passages demeurés, pédantesques, sans continuer d'être amusans.

Vaux a obtenu les honneurs de deux éditions bien réelles, de deux éditions de formats différens, de deux éditions entièrement épuisées. M. Philarète Chasles a consacré, dans la *Revue de Paris*, trois articles très-piquans à l'analyse des *Confessions de James Hardy-Vaux*,

gentilhomme voleur, escroc de Londres, déporté à la Nouvelle-Galles du Sud, écrites par lui-même.

WENTWORTH. — A statistical Account of the British settlements in Australia; including the colonies of New-South-Wales and Van-Diemen's land; with an enumeration of the advantages which they offer to emigrants, as well with reference to each other, as to the United-States of America and the Canada; and directions and advice to emigrants; the third edition, with an appendix, containing the acts of parliament, and other documents relating to these settlements: embellished with new maps, and a view of Sydney; in two volumes: by W. C. Wentworth; esq. a native of New South Wales. London, printed for Geo. B. Whittaker, Ave-Maria-Lane, 1824.

Tableau statistique des établissemens anglais dans l'Australie, tant à la Nouvelle-Galles du Sud qu'à la terre de Van-Diémen, avec des détails des avantages qu'ils offrent aux émigrans, soit comparés entre eux, soit comparés aux États-Unis d'Amérique ou au Canada, et des instructions et avis pour les émigrans. Troisième édition, avec un supplément contenant les actes du parlement et d'autres documens relatifs à ces établissemens: orné de nouvelles cartes et d'une vue de Sydney; 2 vol. Par W. C. Wentworth, écuyer, né à la Nouvelle-Galles. Londres, chez Whittaker, 1824.

La première édition de cet ouvrage, publiée à Londres en 1819, sous le titre de *Description* (1) *statistique, historique et politique de la Nouvelle-Galles du Sud*, se bornait à un seul volume. La troisième édition, avec de nombreux développemens, offre de fréquentes rectifications.

Un puissant intérêt s'attache à cette histoire d'une nation de trente-un an, écrite par un de ses fils; mais il faut, en la lisant, se bien tenir en garde contre un sentiment de nationalité porté jusqu'à l'exagération. On désirerait plus d'ordre dans la composition, et plus de proportion entre les différentes parties du sujet; trop souvent Wentworth oublie son rôle d'historien, pour plaider en véritable avocat contre sa partie adverse, le commissaire Bigge. Les *Revue*s anglaises ont critiqué, non sans raison, le ton dictatorial et le *foolish language* de Wentworth.

Malgré ces remarques critiques, la première œuvre historique d'un Australien se recommande par des aperçus nouveaux et des récits de faits que ne rapporte aucun voyageur. Avec une juste défiance, il y a beaucoup d'instruction à puiser dans ce livre curieux. On doit distinguer surtout trois lettres à M. Peel sur l'état des colonies: bien supérieures au reste de l'ouvrage, elles appartiennent à un auteur anonyme.

WHITE.— Journal of a voyage to New South Wales, with sixty-five plates of non descript animals, birds, lezards, serpents, curious cones of trees and

(1) A statistical, historical and political Description of New South Wales.

other natural productions: by John White, esq. surgeon general to the settlement. London, Debrett, 1790, 1 in-4°.

Journal d'un voyage à la Nouvelle-Galles du Sud, avec soixante-cinq planches d'espèces nouvelles d'animaux, oiseaux, lézards, serpens, graines d'arbres curieuses, et autres productions naturelles: par John White, écuyer, chirurgien en chef de l'établissement.

Le *Journal* du chirurgien White commence le 7 mars 1787, jour de son arrivée à Plymouth pour s'embarquer sur le *Syrius*, et se termine le 11 novembre 1788. Cette relation, fort souvent coupée par de longs détails de zoologie et de botanique, ne manque pas d'intérêt; on y remarque plusieurs particularités et diverses considérations qu'aucun autre ouvrage ne reproduit. Les planches qui accompagnent le texte anglais sont d'une exécution médiocre; cependant le naturaliste pourra les consulter utilement; elles constatent l'époque de plusieurs découvertes curieuses dans l'histoire de la nature. L'auteur, en terminant son livre, promettait encore diverses notes précieuses sur l'histoire naturelle de l'Australie; il ne paraît pas qu'il ait tenu parole.

L'ouvrage de White a été traduit en français sous le titre suivant:

« Voyage à la Nouvelle-Galles du Sud, à Botany-Bay, au port Jackson, en 1787, 1788, 1789; par John White, chirurgien en chef de l'établissement

» des Anglais dans cette partie du globe : traduit de
 » l'anglais, avec des notes critiques et philosophiques
 » sur l'histoire naturelle et les mœurs ; par Ch. Pou-
 » gens. Paris, Guillaume, 1798 ; 1 vol. in-8°.»

Cette traduction est rédigée avec soin ; mais l'ouvrage original, imprimé en très-gros caractères, fournissait à peine la matière de deux cent six pages in-8° ; M. Pougens a cru devoir le compléter par deux cent cinquante-six pages de notes, dont la moitié au moins ne concerne pas la Nouvelle-Hollande. Ces notes sont plutôt de l'érudition à la suite du *Journal* de John White, que le développement ou l'éclaircissement de ce *Journal*. On accuserait aujourd'hui le traducteur d'avoir trop évidemment tiré au volume. Un exemple suffira pour faire apprécier sa méthode. Dans la relation de la relâche à Rio-Janeiro, White donne une liste des principales productions végétales du Brésil, et M. Pougens consacre treize grandes pages à la description de l'ananas, de l'igname, etc., déjà cent fois décrits, et qui n'ont aucun rapport avec l'objet spécial du voyage. De nombreuses monographies, prises dans les différens règnes de la nature, augmentent aussi cette compilation. White décrit-il brièvement une espèce de gobe-mouche particulière à Nouvelle-Hollande, l'annotateur énumère aussitôt tous les gobe-mouches, connus de la Lorraine, comme de la Chine, au nombre de trente-six, et n'abandonne pas un sujet aussi fécond, sans passer en revue la famille voisine des moucherolles. La méthode d'amputation d'Alanson et la monographie des martins-pêcheurs n'obtiennent pas moins de développement. Nous sommes

loin de contester le savoir qui a présidé à la rédaction de ces notes, mais il y a de l'érudition aussi dans *le chef-d'œuvre d'un inconnu*.

WIDOWSON.— Present State of Van-Diemen's land ; comprising an account of its agricultural capabilities, with observations on the present state of farming etc. etc. pursued in that colony, and other important matters connected with emigration : dedicated, by permission, to the right honourable lord Althorp, by Henry Widowson, late agent to the Van-Diemen's land agricultural establishment. London, J. Robinson, 1829 ; 1 vol. in-8°.

État présent de la terre de Van-Diémen ; comprenant un tableau de ses ressources agricoles, des observations sur l'état actuel de l'économie rurale dans cette colonie, et d'autres sujets importans relatifs à l'émigration : dédié, avec permission, à l'honorable lord Althorp, par Henri Widowson, ancien agent de la société d'agriculture de la terre de Van-Diémen.

Cet ouvrage est le résumé d'observations agricoles faites sur les lieux pendant un séjour de plus de deux ans, commencé en 1825. Agent d'une compagnie d'agriculture, et chargé de former pour cette société un nouvel établissement à Ringaroomé-River, Henry Widowson a parcouru en bon observateur la plus grande partie de la terre de Van-Diémen. Son livre tiendra un jour une place importante dans les archives de cette colonie,

qui n'a donné lieu jusqu'à présent qu'à un très-petit nombre d'ouvrages spéciaux. Quand la Tasmanie tiendra, dans le monde civilisé, la place qu'elle est appelée à remplir, Widowson sera consulté avec fruit et curiosité par quiconque voudra s'occuper de la statistique de cette île intéressante.

Widowson reproche à Cunningham de déprécier la terre de Van-Diëmen au profit de la Nouvelle-Galles. C'est prendre un engagement d'impartialité que l'auteur tient avec assez d'exactitude. Son ouvrage n'est point écrit en style de prospectus ; il n'invite aucun émigrant à préférer Hobart-Town à Sydney : mais, le choix fait, il donne d'utiles conseils et les leçons de sa propre expérience.

A ne considérer que l'histoire de l'Australie, ce livre serait peu digne d'examen. Tout entier à la statistique et à l'agronomie, à peine Widowson cite-t-il en passant quelques évènements, et encore dans ces courtes citations ne doit-il être consulté qu'avec une extrême circonspection. Dans un passage, il désigne le capitaine Delangle comme arrivé à Botany-Bay avec Lapérouse ; dans un autre, il parle de la découverte du détroit de Bass comme d'un fait récent. Amené par l'ordre de ses observations à mentionner l'établissement pénal de l'île Maria, il avoue son ignorance complète de la manière dont les *convicts* y sont employés. Il serait facile de relever encore quelques erreurs du même genre, et un égal défaut de notions sur des sujets intéressans, faciles à connaître.

Le troisième rapport de la compagnie de la terre de Van-Diëmen, et une note sur l'établissement de la ri-

vière des Cygnes, forment le complément de cette publication, où nos romanciers, qui se plaignent de l'épuisement des sujets, peuvent trouver des détails pleins d'intérêt sur les fameux *Bush-Rangers*.

ZIMMERMANN. — Australien, in hinsicht der erdmenschen und productenkunde, nebst einer allgemeinen darstellung des grossen Oceans, gervœnlich das südmeer genannt, und einen versuch über den werth der seit Anson's zeit darin gemachten entdeckungen, in bezug auf den handel und die politik. Von E. A. W. Von Zimmermann ; nebst einer neuen karte des grossen Oceans. Hamburg, 1811.

Description de l'Australie, de ses productions, et des races d'hommes qui l'habitent ; suivie d'un tableau général du grand Océan, vulgairement appelé mer du Sud, et d'un Essai sur l'importance des découvertes qui y ont été faites depuis Anson, relativement au commerce et à la politique : par E. A. W. De Zimmermann ; avec une nouvelle carte du grand Océan. Hamburg, 1811.

Cette compilation, faite avec toute l'érudition allemande, réunit les détails remarquables de tous les ouvrages publiés en Angleterre sur l'Australie, et particulièrement sur la Nouvelle-Galles du Sud. On y distingue surtout des rapprochemens assez curieux entre les diverses relations que Zimmermann a confrontées avec l'exactitude la plus minutieuse. Il en est résulté la rectification de plusieurs erreurs d'une faible importance.

Cet ouvrage, presque uniquement géographique, ne nous a été d'aucune utilité.

Anonyme. — The Friend of Australia ; or a Plan for exploring the interior, and for carrying on a survey of the whole continent of Australia ; by a retired officer of the hon. east India compagny's service : illustrated with a map of Australia and five plates. Hurst Chance and Co. London, 1830, 8°.

L'Ami de l'Australie, ou Plan pour explorer l'intérieur et accomplir la reconnaissance de tout le continent de l'Australie : par un officier retiré du service de l'honorable compagnie des Indes. Orné d'une carte de l'Australie et de cinq planches. Londres, 1830, in-8°.

Plus de projets que de faits distinguent cet ouvrage, qui annonce une connaissance approfondie de la matière. Tous les voyages des Anglais et des Français dans l'Australie sont passés en revue avec talent et sagacité. L'auteur anonyme signale fort bien tout ce qui a été déjà fait, tout ce qui doit l'être encore par les explorateurs à venir. Si les moyens d'exécution ne sont pas à la portée de tous les voyageurs, s'il s'adresse et avec raison beaucoup plus aux gouvernemens qu'aux hommes entreprenans, son livre n'en sera pas moins utilement consulté. Beaucoup, peut-être même trop d'esprit national, a présidé à la rédaction de ce plan. L'auteur semble craindre que la France ne devance l'Angleterre sur quelque point ; mais il n'en indique pas moins bien aux voyageurs Anglais ou Français les découvertes les plus

importantes à obtenir, telles que la cause des débordemens et l'existence d'une grande rivière. Il est inutile de le suivre dans ses divers systèmes et dans ses conseils à la jeunesse australienne. Il l'est aussi de combattre son projet de supprimer la déportation dans les colonies australes, et de signaler quelques bizarreries de système. Il suffit de constater la publication d'un écrit consciencieux, qui n'a peut-être pas un grand mérite de nouveauté ; mais qui, des faits connus, déduit des conséquences nouvelles, en offrant, avec des résumés exacts, des rapprochemens curieux.

Les planches et l'édition sont fort belles.

Anonyme. — Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrestienne dans le troisième monde, autrement appelé, la terre australe, méridionale, antartique et inconnue : dédiés à nostre S. père le pape Alexandre VII. Par un ecclésiastique originaire de cette mesme terre. Paris, Claude Cramoisy, 1663 ; 1 vol. in-12.

L'épître dédicatoire de ce curieux ouvrage est signée I. P. D. C., prestre Ind. et chanoine de l'église cathédrale de S. P. D. L. ; ce qui doit s'entendre, suivant le président de Brosses et M. Louis Dubois, par J. Paulmyer de Gonneville, prestre Indien, et chanoine de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux.

Il y a quelque chose de touchant dans l'idée première de cet ouvrage. Arrière petit-fils d'Essomericq, que Gonneville avait ramené en France, non des terres australes, comme on le crut dans son temps, mais seu-

lement de Madagascar, le bon chanoine croit remplir, en le publiant, une obligation sacrée. *Chef et aîné de la famille du premier chrestien des terres australes, représentant de celui qu'elles ont envoyé pour les délivrer du joug du diable et de l'erreur*, il adresse au souverain Pontife les plus pressantes supplications. Il lui fait remarquer que l'Amérique a été évangélisée sous Alexandre VI, et en conclut que les terres australes doivent l'être sous Alexandre VII. « Les pauvres et misérables » Austraux, ajoute-t-il, par un de ces rapprochemens » forcés si communs à cette époque, sont remplis d'es- » pérance à la prononciation de son nom, qui est celui » du plus renommé des conquérans, lequel a si souvent » regretté de n'avoir qu'un monde à subjuguier. »

« Ces Austraux, dit-il encore, n'ignorent pas avec » quel avantage Vostre Sainteté possède ces deux belles » qualités de savant et de courageux. »

Aucun argument n'est négligé par le vénérable chanoine. Il cherche à éveiller l'amour-propre de la chrétienté, en alléguant que l'on voit en quelques-unes des provinces antarctiques des Arabes que le zèle de l'accroissement du mahométisme y a portés. Il va même jusqu'à proposer une sorte de *souscription* pour répandre, dans les terres australes; les lumières de l'Évangile.

La publication de cet ouvrage fut faite à peu près par surprise. L'abbé Paulmyer donne, à ce sujet, des détails curieux. Il voulait traduire son livre en latin. Il est heureux que ce projet n'ait pas été exécuté. Combien l'auteur n'eût-il pas perdu en naïveté!

Le plan d'une mission aux terres australes avait ob-

tenu l'approbation de saint Vincent de Paul. C'est le plus bel éloge qu'il soit possible d'en faire. Le vertueux abbé s'élève avec une généreuse indignation contre « les prétendus apôtres de l'Amérique, ces rudes maîtres qui plantent la croix avec l'épée, qui vont comme » des loups affamés au milieu des agneaux, et qui ont » fait des déserts épouvantables de ce pays, où ils se » vantaient d'être allés dresser le parterre agréable de » l'épouse de Jésus-Christ. »

L'abbé Paulmyer n'omet aucun détail des mesures à prendre pour assurer le succès de la mission. Il veut que des laboureurs, des artisans utiles, des médecins, des musiciens même accompagnent les missionnaires. Ne négligeant aucune précaution, il insiste sur la nécessité d'avoir toujours à leur disposition « une grosse » barque, et pour la *manœuvrer* quelques gens de marine. Une habitation qui se voit fournie de cela peut » se vanter d'avoir un cheval à l'écurie toujours prêt » pour sa retraite. »

Le président de Brosses donne de curieux détails sur l'auteur des Mémoires, et des extraits fort étendus de son livre, qui révèle l'état exact des connoissances du dix-septième siècle sur les terres australes. C'est dans toute la naïveté que la science a perdu de nos jours l'œuvre d'un homme profondément instruit, et d'un homme évangélique.

Anonyme. — Observations sur la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, faites en l'année 1804, par un officier anglais. Paris, 1812. Brochure in-8° de

65 pages, extraite du 17^{me} volume des Annales des Voyages de Malte-Brun.

Ce mémoire, attribué à Tuckey, auteur de la relation d'un voyage pour établir une colonie à Port-Phillip, dans le détroit de Bass, paraît avoir été rédigé par ce savant officier pendant sa captivité à Verdun. C'est un résumé aussi impartial que judicieux des progrès de la colonie pénale, et l'on peut comparer utilement le récit calme et froid de Tuckey avec le tableau plein d'enthousiasme de Péron. Le navigateur Anglais donne même quelques détails entièrement nouveaux.

Anonyme. — The Picture of Australia; exhibiting New Holland, Van-Diemen's land, and all the settlements from the first at Sydney, to the last at the Swan river. London, Wittaker, etc. 1829, in-8°.

Tableau de l'Australie, représentant la Nouvelle-Hollande, la terre de Van-Diemen et tous les établissemens fondés depuis Sydney jusqu'à la rivière des Cygnes.

Il y a lieu de s'étonner que nos *entrepreneurs en traductions*, si prompts à exploiter les moindres productions des romanciers et des voyageurs d'au-delà du détroit, n'aient point mis sur le métier le tableau de l'Australie. C'est un véritable ouvrage de cabinet de lecture, digne cependant de la bibliothèque d'un homme d'État. Une juste proportion dans les développemens, un style clair et rapide, beaucoup de lecture et de bon sens, recommandent surtout cet ouvrage anonyme. L'auteur a

fait de fréquens emprunts à Flinders, à King et à Cunningham; mais tous ses emprunts sont habilement coordonnés, et il en résulte un livre à peu près aussi original qu'il est possible de l'être, sans devoir être classé parmi les écrits de pure imagination.

Les premiers chapitres, consacrés à la description géographique et topographique, aux productions naturelles, à la population, aux progrès de la découverte, n'offrent rien de neuf pour le lecteur érudit, mais résument fort bien des notions très-peu répandues. Les derniers chapitres offrent à toutes les classes de lecteurs un vif attrait de curiosité. L'auteur y expose, avec autant d'exactitude que de sagacité, le tableau animé d'une civilisation rapide.

Avis aux spéculateurs en matière de traduction.

Anonyme. — Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jackson et de l'île de Norfolk, faite sur des papiers authentiques obtenus des divers départemens, auxquels on a ajouté les journaux des lieutenans Shortland, Watts, Ball, et du capitaine Marshall; avec un récit de leurs nouvelles découvertes: traduit de l'Anglais. Paris, Buisson, 1791, 1 vol. in-8°.

Cette compilation, assez bien faite pour une époque où la Nouvelle-Galles du Sud était à peine connue en Europe, renferme quelques légères erreurs, et ne doit être consultée qu'avec précaution, quoique l'auteur ait puisé aux meilleures sources. Les faits qui concernent

et John Lewin, auteurs, le premier d'une Zoologie de la Nouvelle-Hollande, le second de deux volumes in-4° sur les Oiseaux et les Lépidoptères de la Nouvelle-Galles (1).

Il existe encore un Opuscule peu important d'un planteur nommé Macqueen. Nous n'avons pas même pu nous en procurer le titre.

Il nous reste à indiquer quelques écrits de pure imagination.

(1) Des fossiles curieux, et entr'autres des débris d'éléphant ou de *mastodonte*, récemment découverts à New-Castle, vont sans doute donner lieu à quelque important ouvrage de MM. Jameson et Peter Cunningham.



VOYAGES IMAGINAIRES.

Les aventures de Jacques Sadeur dans la découverte et le voyage de la terre australe; contenant les coutumes et les mœurs des australiens, leur religion, leurs exercices, leurs études, leurs guerres; les animaux particuliers à ce pays, et toutes les raretés curieuses qui s'y trouvent. Amsterdam, David Mortier, 1732, 1 vol. in-12.

L'éditeur de cette relation l'offre au public comme des mémoires enfermés dans le cabinet d'un grand ministre, d'où on ne les a pu avoir qu'après sa mort, et le censeur chargé de son examen déclare qu'à considérer cet ouvrage comme un pur roman, l'impression peut en être permise. Voilà donc un grand ministre atteint et convaincu d'avoir gardé dans son cabinet un voyage imaginaire! Et quel voyage imaginaire!

Jacques Sadeur est jeté, par un naufrage, sur la terre australe, comme Jacques Massé, comme l'historien des Sévarambes. C'était sans doute dans ces temps reculés la seule manière d'y aborder.

Sadeur en fixe la position à partir du trois cent quarantième méridien, et lui donne trois mille lieues de

longueur sur quatre à cinq cents de largeur. Dans un autre passage, il désigne le trente-troisième degré de latitude australe.

Un seul trait de cette relation offre quelque rapport avec la vérité. Sadeur donne aux Australiens des jambes longues; mais en revanche il en fait, pour emprunter un terme de l'Amérique du Nord, il en fait de véritables *peaux rouges*. Ses descriptions d'un pays plat, sans forêts, sans marais, sans déserts, également habité partout, et absolument exempt de toute espèce d'insectes, ne conviennent en rien à la Nouvelle-Hollande. Les voyageurs modernes n'ont retrouvé ni les animaux féroces d'une grosseur et d'une grandeur monstrueuses que signale leur devancier, ni cette population d'hermaphrodites qui cultivaient les sciences naturelles, et avaient aplani toutes les montagnes de la terre australe, à l'exception d'une chaîne destinée à en former les limites, chaîne plus haute et plus inaccessible que les Pyrénées.

Plus heureux que Bass et Flinders, Sadeur avait découvert deux grands fleuves : le Hulm vers l'Orient, et vers l'Occident le Sulm, sur les bords duquel demeurait un peuple qui approchait fort des Européens, et qui vivait sous l'obéissance de plusieurs rois.

L'auteur anonyme des *Avantures de Jacques Sadeur* n'a point déployé dans cet écrit un grand luxe d'imagination. Son livre est de ceux que l'on peut composer en courant, et l'on cherche vainement à découvrir quelque système de morale ou de gouvernement qu'il ait voulu mettre en action. Quelquefois on rencontre, mais sans aucune suite, des doctrines de fatalisme, et des vel-

létés de critiquer les mœurs européennes ou les lois de la nature.

Il est à remarquer qu'introduisant sur la scène un peuple d'hermaphrodites, l'auteur trompe l'espoir de plus d'un lecteur, en ne se permettant aucune peinture licencieuse. On ne saurait non plus passer sous silence l'origine qu'il donne à la nation des Caffres. Ces peuples, suivant lui, proviennent de l'union monstrueuse d'un homme et d'une jeune tigresse : aussi, ajoute-t-il judicieusement, ne peut-on les humaniser.

Le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier attribue les *Avantures de Jacques Sadeur* à Gabriel de Foigny. Elles forment la seconde moitié du vingt-quatrième volume des *Voyages imaginaires*.

Histoire des Sévarambes, peuples qui habitent une partie du troisième continent, communément appelé la terre australe; contenant une relation du gouvernement, des mœurs, de la religion et du langage de cette nation inconnue jusques à présent aux peuples de l'Europe : nouvelle édition, revue et corrigée. Amsterdam, Estienne Roger; 2 vol. in-12.

Ce livre est de la famille de l'*Utopie* de Morus et de l'*Atlantis* de Bacon. Cependant, quelques détails, et surtout un avis au lecteur, ne permettent pas de le passer sous silence. Il y a dans l'opinion franchement exprimée de l'auteur anonyme quelque chose de supérieur à son siècle pour l'élevation des idées en ce qui concerne les progrès des sciences. Pour donner du crédit à sa re-

lation imaginaire, il fait remarquer combien les navigateurs s'étaient renfermés dans l'étroite reconnaissance des rivages favorables au négoce et des écueils à éviter.

« Il serait à souhaiter, ajoute-t-il, qu'une heureuse paix »
 » donnât aux princes le loisir de penser à de pareilles »
 » découvertes, et de faire travailler à une chose si lou- »
 » ble et si utile, par laquelle ils pourraient, sans une »
 » grande dépense, procurer un bien inestimable au »
 » monde, faire honneur à leur patrie, et s'acquérir une »
 » gloire immortelle. En effet, s'ils voulaient employer »
 » une partie de leur superflu à l'entretien de quelques »
 » jeunes hommes habiles, et les envoyer sur les lieux »
 » pour y observer toutes les choses dignes de remarque, »
 » et pour en faire après des relations fidèles, ils acquer- »
 » raient une gloire solide.... accompagnée de beaucoup »
 » d'autres avantages capables de récompenser avec usure »
 » la dépense qu'ils auraient faite pour une si louable »
 » entreprise.... »

Plus loin, il reproche vivement aux Hollandais les descriptions courtes et imparfaites des pays mêmes où ils sont établis, ou proche desquels leurs vaisseaux passent tous les jours.

« Plusieurs, dit-il, ont cinglé le long des côtes du »
 » troisième continent, qu'on appelle communément »
 » *terres australes inconnues*; mais personne n'a pris la »
 » peine de les aller visiter pour les décrire. Il est vrai »
 » qu'on en voit les rivages dépeints sur les cartes; mais »
 » si imparfaitement, qu'on n'en peut tirer que des lu- »
 » mières fort confuses.... »

Les premières pages de cet écrit pourraient faire soupçonner l'auteur d'avoir seulement embelli une relation

inédite de quelque navigateur Hollandais, qui aurait réellement touché aux terres australes. Il parle d'abord de la salubrité du climat, et d'un pays sec et sablonneux; mais il ne tarde pas à vanter l'abondance de tous les objets nécessaires à la vie, et bientôt de nombreuses observations de mœurs et d'histoire naturelle démontrent, jusqu'à la dernière évidence, qu'il n'a pris communication d'aucun mémoire secret. On découvre facilement qu'il s'est borné à choisir une scène tout-à-fait nouvelle pour mettre en action ses rêveries sociales, et quelques anecdotes très-érotiques renouvelées des Grecs, et semblables en tout aux aventures d'amour de Parthénus.

Il est à remarquer, mais uniquement comme rapprochement, qu'un des aventuriers mis en scène porte le nom de Moreton, donné, dans la suite, à un point important de l'Australie.

L'auteur assigne à sa relation la date de 1656. La première édition paraît avoir été publiée en 1672.

Le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier attribue l'*Histoire des Sévarambes* à Denis Vairasse. Dans les *Mélanges* tirés d'une grande bibliothèque, l'auteur est désigné sous le nom d'Alletz.

L'*Histoire des Sévarambes* a été mise à l'index, et traduite dans plusieurs langues. Elle forme le cinquième volume de la *Collection des Voyages imaginaires*, de l'Hôtel Serpente.

Relation du royaume des Féliciens, peuples qui habitent dans les terres australes; dans laquelle il est traité de leur origine, de leur religion, de leur

gouvernement, de leurs mœurs et de leurs coutumes. 1756.

La *Relation* dont il s'agit appartient à cette classe de voyages imaginaires, où l'imagination tient beaucoup moins de places que les réminiscences. L'auteur est du grand nombre de ceux qui pensent avoir créé un monde tout-à-fait nouveau, en multipliant les diamans et les rubis, le jaspe et le porphyre. Combien de relations de ce genre ne semblent faites que pour donner du prix au don réel de l'imagination, quelque dérèglement qu'il puisse entraîner !

Cet écrit n'est cependant pas dénué de tout mérite. Quelques vues d'une saine politique, un système de monarchie tempérée fort remarquable, surtout si l'on considère l'époque où il a été conçu, assignent un rang à la *Relation du royaume des Féliciens* parmi les utopies les moins médiocres. Il est fâcheux que l'auteur abuse de la liberté de son plan pour attacher bizarrement à des idées constitutionnelles, fort neuves pour son temps, et à un système de gardes nationales mobiles qui sent le dix-neuvième siècle, des aperçus sur le cordon bleu, le droit de chasse et la vénalité des charges, qui rappellent trop le règne de Louis XIV, et trahissent l'homme de cour, quand on croyait rencontrer le prophète.

Le royaume de Félicie, gouverné par des descendans de *Scipion*, oui, de Scipion lui-même, est situé entre le quarantième et le cinquantième degré de latitude méridionale de l'autre côté de la ligne. Rien, à l'exception peut-être de quelques détails sur le climat, ne révèle chez l'auteur la moindre connaissance des récits incomplets des premiers navigateurs aux terres australes.

La *Relation du royaume de Félicie* termine la quatrième partie du *Recueil de différentes choses*, par le marquis de Lassay, publié à Lausanne, chez Marc-Mic. Bousquet, en 1756.

Voyage de Robertson aux terres australes; traduit sur le manuscrit anglais. A Amsterdam, 1767; 1 vol. in-12.

Encore une utopie; le *Voyage de Robertson* n'offre guère qu'une suite de lieux communs d'une morale ennuyeuse et vulgaire. A peine l'auteur donne-t-il quelques détails sur les connaissances géographiques de son temps relativement aux terres australes. On découvre même qu'il a plus étudié les fables de l'Eldorado que celles de la *terra australis incognita*, et encore les rêveries politiques tiennent-elles plus de place dans son livre que la peinture d'une contrée imaginaire.

Lieutenant de Drake en 1585, le prétendu Robertson se trouve détaché à l'ouest du Chili sur une faible barque, avec dix hommes seulement. Jeté en pleine mer par une horrible tempête, il aborde, après dix jours de navigation, « sur une terre en amphithéâtre couverte d'arbres, de prairies et de bestiaux, à l'embouchure d'une grande rivière, dans le plus beau de tous les pays, le plus riche, le plus fertile, sous le plus beau ciel, le plus beau climat, chez la nation la plus aimable, chez une nation qui jouit de tout ce qu'on a dit du siècle d'or. » Robertson découvre sur cette terre promise des habitations plus belles que le plus beau château d'aucun lord d'Angleterre; il y voit des glaces de huit ou dix pieds de hauteur, sur trois ou quatre de large. Les mai-

tres sont servis dans des vases d'or, les domestiques dans des vases d'argent.

Peu de pages suffisent à ces descriptions d'une imagination commune. Les théories qui remplissent le reste du livre n'offrent pas une idée neuve; et, quoique l'auteur montre beaucoup de prédilection pour les doctrines oligarchiques recouvertes d'un vernis tant soit peu démocratique, cette satire n'a rien de violent. Ce n'était guère la peine de choisir une scène aussi éloignée pour s'entretenir avec le *seigneur Taumelli* de l'autorité du pape, de la poudre à canon, des jésuites et des encyclopédistes. Quelques passages du *Voyage* de Robertson, et surtout un parallèle des Anglais, des Français et des Hollandais, sous les noms de Pilenois, de Fonfanins et de Pompanois, doivent faire soupçonner l'auteur d'appartenir à la France. Barbier confirme cette présomption. Il attribue une partie de l'ouvrage à M. Mercier, de Sainte-Geneviève.

Voyages et aventures de Jacques Massé. A Bordeaux, chez Jacques l'Aveugle, 1710; in-12.

La fable de ce voyage imaginaire n'a rien de bien neuf. Jacques Massé, chirurgien français, est jeté par un naufrage sur les terres australes, dont il détermine la position aux environs du soixantième degré de longitude et du quarante-quatrième de latitude australe, à mille ou douze cents lieues de Sainte-Hélène. Là il découvre un peuple civilisé, chez lequel il séjourne dix-huit mois, et il ne revient pas en Europe sans avoir passé par les cachots de l'inquisition à Goa, et l'esclavage

à Alger; stations obligées de tous les voyageurs imaginaires de cette époque.

L'auteur, qui se déguise sous le nom de Jacques Massé, n'a point voulu donner une utopie de sa façon, quoique plusieurs traits de son récit puissent être considérés comme une satire de quelques opinions reçues chez les Européens. Content d'avoir trouvé une fable qui promet de l'originalité, il se met fort peu en frais d'imagination, et, pour employer une expression qui n'était pas de son temps, il se borne à tirer au volume, en entassant sans aucune mesure les matériaux les plus indigestes. De la légalité de la peine de mort, on passe à la Genèse, et du système de Copernic à l'année bissextile. Des dissertations sur le calendrier, l'anatomie et le culte du soleil complètent, avec un combat de coqs, et une historiette d'amour on ne peut plus commune, un livre qui demandait l'imagination féconde du docteur Swift. Ce n'était pas la peine de faire voyager si loin ses lecteurs. Divers détails de cet ouvrage ne sont pas sans quelque rapport avec les découvertes modernes. L'auteur peint assez exactement l'uniformité du rivage: ce n'était partout, dit-il, que sables, bruyères et forêts. On serait quelquefois tenté de croire qu'il peint les fameuses Montagnes-Bleues, et deux de ses descriptions d'animaux semblent désigner le casoar et le kangourou. Mais en revanche les inscriptions grecques et hébraïques que découvre Jacques Massé, la blancheur des habitans dont il peuple les terres australes, et les éloges qu'il prodigue à des côtes où *il se passait peu de jours qu'on ne découvrit quelque chose de nouveau et d'utile pour le soutien de la vie*, excluent tout soupçon de mémoires

communiqués par quelqu'un des navigateurs qui touchèrent sans doute aux terres australes dans un temps fort reculé.

En résumé, cet écrit, qui n'a ni le charme des voyages, ni celui des romans, annonce bien moins le défaut de talent que la précipitation. Il doit appartenir à cette littérature de réfugiés qui mériterait un tableau à part dans l'atlas des littératures. M. Barbier l'attribue à Simon Tyssot de Patot.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVERTISSEMENT.	1
INTRODUCTION.	11
CHAPITRE I. — Déportation en Amérique.	71
CHAP. II. — Perte des colonies anglaises de déportation en Amérique.	80
CHAP. III. — Choix de la Nouvelle-Hollande.	86
CHAP. IV-XIV. — Gouvernement de Phillip, 1787-1792.	98
CHAP. XV-XVII. — Intérims des lieutenans-gouverneurs Grose et Paterson, 1792-1795.	254
CHAP. XVIII-XIX. — Gouvernement de Hunter, 1795-1800.	290
CHAP. XX-XXI. — Gouvernement de King, 1800-1806.	324
CHAP. XXII. — Gouvernement de Bligh; intérim de Johnston, de Foveaux et de Paterson, 1806-1809.	359
CHAP. XXIII-XXVI. — Gouvernement de Macquarie, 1810-1821.	372
CHAP. XXVII-XXXIII. — Gouvernemens des gé-	

	Pages.
néraux Brisbane et Darling. — Tableau historique et statistique de 1824 à 1830.	422
Chronologie Australienne, d'après Cunningham. .	518
Chronologie progressive de l'Australie jusqu'en 1820.	520
Bibliographie de l'Australie.	525

FIN DE LA TABLE.

